REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIII[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME QUARANTE-HUITIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1863

MUNICH

L'ART PAR LA CRITIQUE

I.

L'histoire a tout envahi, et peut-être, s'il fallait définir le plus grand changement qui se soit opéré dans notre manière de considérer les choses, depuis la législation jusqu'à la philosophie, depuis les mœurs jusqu'aux arts, devrait-on dire qu'il consiste dans notre disposition à rechercher moins ce que les choses sont ou doivent être par elles-mêmes que ce qu'elles ont été et ce qu'elles sont devenues. On s'attache aux effets du temps plus qu'à ce qui est de tous les temps. Malebranche disait qu'il n'enviait que la science du premier homme. On la dédaignerait aujourd'hui : elle n'avait point de passé.

Ce qu'on appelait autrefois l'esprit classique était précisément l'inverse de l'esprit historique. Quoiqu'il remontât les siècles pour retrouver en tout les modèles et les règles, il ne tenait nul compte de l'influence des siècles, et méprisait les révolutions des idées et du goût. Il n'estimait, il n'admettait que ce qui avait été pensé, fait, produit à un certain moment. Peu importait que la succession des âges eût amené, puis emporté, par une action presque également nécessaire, ce qu'on proposait à notre exclusive admiration : il fallait toujours rester au même point; on avait eu tort tant qu'on n'y était pas arrivé, tort dès qu'on s'en était écarté. Dans l'enseignement universitaire, on nous fixait jadis un degré précis en-deçà ou au-delà duquel il ne se rencontrait plus qu'erreur et péril; c'était comme une orthodoxie, on y devait toujours revenir ou ne s'en départir jamais; en d'autres termes, il fallait se soustraire à l'in-

fluence du temps, et tenir pour non avenu ce que le cours irrésistible des événemens opère dans l'état intellectuel et moral des sociétés. L'esprit historique au contraire, en recueillant les faits, a constaté les rapports qui les unissent; il a vu qu'il n'en était aucun de quelque importance qui ne devînt cause après avoir été résultat, et il a montré comment se modifiaient sous le poids des âges, et comme par une élaboration sans terme, toutes les œuvres, toutes les formes de l'activité humaine. Il a même poussé trop loin cette déférence raisonnée pour la force des choses, au point de prendre quelquefois pour des lois des accidens et de se faire accuser de tendance au fatalisme. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui en tout, même dans les lettres et les arts, nous nous efforçons de trouver pourquoi la pensée, le goût et le talent ont revêtu telle forme ou suivi telle direction, et dès que nous en avons aperçu la raison, prêts à excuser tout ce que nous expliquons, nous transportons dans les choses de goût la maxime qu'il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher et se résigner à l'inévitable.

Aussi le mot de critique, dont on fait tant de bruit, a-t-il changé de sens. Ce n'est plus le nom de l'art de rapporter à certaines lois abstraites que l'on croyait celles du vrai, du juste ou du beau, les œuvres de l'esprit humain; c'est plutôt l'investigation des causes qui en ont amené la production et déterminé la nature, c'est l'étude expérimentale des lois que, dans l'ordre de son développement successif, suit le génie de l'homme, qui n'est plus celui de quelques individus d'élite, mais l'ensemble des conceptions qui ont régné tour à tour dans ce monde. La critique, c'est l'histoire de l'humanité pensante.

On peut en dire beaucoup de bien et beaucoup de mal, disserter complaisamment sur les inconvéniens et les avantages respectifs du classique et de l'historique; toujours est-il que nous en sommes tous venus à mêler en tout le fait et le droit, à prendre même souvent l'un pour l'autre, à contrôler, selon notre petit ou grand savoir, ce que nous avons de goût par ce que nous avons d'érudition, à interroger le temps pour connaître ce que doit penser la raison, et à transformer la dialectique de Platon en archéologie. Étonnez-vous après cela que l'inspiration soit rare et l'originalité difficile. C'est la même cause qui fait que dans la pratique sociale les volontés sont sans énergie et les caractères sans indépendance.

Mais ne faisons pas le procès à l'esprit du temps; cela porte malheur, et nous avons d'ailleurs trop souvent montré dans la *Revue* comment il nous semblait qu'il pouvait, s'amendant lui-même, dominer ses faiblesses et porter légèrement ce poids du savoir et de l'expérience sous lequel on voudrait l'accabler. Les réflexions

qu'on vient de lire n'ont pour but aujourd'hui que d'expliquer le genre d'intérêt que prennent spécialement les voyages au temps où nous sommes. Malgré la puissance d'assimilation qui pèse sur le monde, tout n'est pas encore tellement uniforme qu'en changeant de lieu, on ne croie à un certain point changer de temps; tous les objets n'ont pas perdu l'empreinte de leur date, et, à côté de cette ferveur industrielle qui à coups de marteau détruit tout dans l'intérêt de l'alignement et de la symétrie, il s'est développé un certain respect de la vétusté, une commune intelligence du passé qui veille sur les ruines, les conserve, les répare même, et va jusqu'à renouveler par une imitation studieuse ce que le temps a détruit. La curiosité historique ne se contente pas de garder les monumens, elle en refait; l'archéologie enfante l'archaïsme. C'est dans les arts surtout que ces fantaisies de l'esprit du temps se déploient avec le plus de liberté et de succès. Dans les lettres, dans la politique, le jeu serait moins sûr, et l'esprit historique n'a point là ses coudées franches : la conservation n'est pas chose aisée, et la restauration tourne à l'impossible; mais dans les arts la critique a pu, en certaines circonstances favorables, se donner pleine carrière. Je ne sais point d'occasion meilleure pour juger de ce qu'elle sait faire que d'aller à Munich, et l'on rendra même l'exploration plus instructive et plus piquante en s'y rendant par Nuremberg.

I.

Malgré l'ancienneté de la maison de Wittelsbach, et quoiqu'elle ait donné un empereur à l'Allemagne, l'électeur de Bavière, du temps qu'il y avait des électeurs, était un des derniers en date. On l'appelait *monsieur*, comme les autres, au congrès de Westphalie, et celui qui le troisième porta ce titre, Maximilien-Marie, crut gagner beaucoup lorsque son envoyé, qu'on ne traitait pas d'excellence, s'ingéra de dire à Versailles, en 1709, *l'électeur* tout court, comme on dit *le roi*. « Cette *gangrène* passa aisément aux Français... — Tout passe, s'écrie Saint-Simon, tout s'élève, tout s'avilit, tout se détruit, tout devient chaos. » Mais cet électeur, quoiqu'il dût son rang à l'Autriche, était tellement serré de près par elle et par elle spolié au besoin, qu'il devint le favori de la France, joua pour elle ses états dans la guerre de la succession et sa vie à la bataille de Ramillies. L'alliance était si naturelle, si politique, que, pour faire son fils empereur, Louis XV courut tous les risques d'une guerre générale, et Napoléon regarda comme un des fruits de la victoire d'Austerlitz de faire un roi de son successeur. Maximilien Ier était un prince sage qui fut reconnaissant tant que sa reconnaissance ca-

dra avec son intérêt; mais quand il vit qu'elle le mettait au ban de l'Allemagne, il tourna bride, ce qui ne nuisit pas à la bataille de Leipzig. Son fils, monté sur le trône en 1825, est ce roi Louis qui a fait de la ville de Munich ce qu'elle est. A peine sur le trône, il témoigna de ses goûts classiques en montrant pour les Grecs insurgés, appelés pacifiquement les chrétiens d'Orient, un intérêt assez hardi parmi ceux de sa condition. L'année suivante, il fit le voyage d'Italie, qu'il répéta presque tous les ans. En 1829, il publia son recueil de poésies. Trois ans après, il donna son fils pour roi à la Grèce, qu'il visita en curieux dès qu'il en fut le maître, prétendant politique un voyage tout littéraire. Dans un autre temps, un tel monarque eût été l'idole des universités et des étudians. Malheureusement il ne lui manquait aucun des goûts universitaires. Ses vers avaient laissé entrevoir quelque disposition germanique à poétiser le genre de distraction que Goethe fait chercher au comte d'Egmont dans la chambrette de Claire, et juste en 1847, année mal choisie pour un coup de tête, Claire devint comtesse de Landsfeld. On ne sait pas communément que l'administration de cette dame était libérale: elle faisait la guerre aux jésuites, qui, suivant leur usage, avaient en Bavière fait grand tort au gouvernement; mais elle représentait le bon plaisir sous toutes ses formes. Elle n'échappa point aux barricades, si bien qu'à la seconde épreuve le roi abdiqua. C'était en 1848; il avait donc régné vingt-trois ans. Ce règne, que la politique ne recommandera pas beaucoup à l'histoire, avait été remarquable et fécond à d'autres égards. L'histoire de l'art du moins en tiendra compte.

Ce prince était, comme on l'a vu, grand ami de ce que les Allemands nomment la culture. Il était un *scholar* et un poète; il était antiquaire, helléniste, esthétiste, et en même temps fidèle catholique, amateur, je le crois bien, en toutes choses. Ses sentimens étaient surtout des goûts, et, facilités par l'autorité royale, ces goûts pouvaient devenir à l'aise des manies ou des passions. N'importe, il y a noblesse d'esprit dans tout cela; la science et l'art ne rencontrent pas souvent de tels amis sur le trône.

Malgré ses poésies, il était, bien entendu, de l'*école* critique. Il admirait l'art en archéologue, et, ayant conçu l'idée singulière d'ériger sa capitale en école et en musée, il fit appel à l'érudition et protégea ou exploita ce mouvement de recherche et d'étude qui depuis Lessing avait porté les écrivains à penser pour les artistes. Ceux-ci à leur tour, séduits par l'exemple, tendaient à devenir savans. Un prince qui goûtait leurs études et leurs travaux leur donna Munich à embellir ou plutôt à transformer. Il voulut que la Grèce, Rome, le moyen âge, la renaissance, y fussent représentés

non-seulement par des collections de toutes les sortes de monumens du passé, mais par l'imitation studieuse et la reproduction systématique de toutes les œuvres de l'art de ces quatre grandes époques. L'architecture athénienne, impériale, byzantine, romane, gothique, florentine, pontificale, s'efforça de renaître et demanda à la peinture et à la sculpture de lui prêter toutes les décorations appropriées au temps et au style qu'elle affecta de reproduire.

Munich, ville d'une importance assez nouvelle, tient si peu de place dans l'histoire, qui n'a pas même mentionné son origine, qu'on aurait tort d'y chercher un spécimen complet des cités du moyen âge. Ce n'est que dans les vieux quartiers qu'il en reste des traces; mais dans la partie est et nord-est, où le voyageur arrive et réside, il ne voit que nouveautés et constructions d'hier. Le contraste est donc très frappant, si l'on vient par exemple d'Augsbourg, d'Innsbruck et plus encore de Nuremberg. Cette ancienne ville impériale, nom qui désigne toujours une ville créée par la bourgeoisie, et libre en ce sens qu'elle n'était pas gouvernée féodalement, avait été de bonne heure portée par le trafic et l'industrie à un haut degré de prospérité. Le cours des affaires commerciales changea par la découverte du passage du Cap, et Nuremberg s'arrêta dans sa marche progressive; elle resta assez riche pour se conserver, et ne changea plus. C'est donc une grande cité du moyen âge arrêtée et comme immobilisée à la fin du xv[e] siècle.

On sait que c'est de Nuremberg que viennent ces villes de bois, joujoux dont jadis les enfans s'amusaient fort. Ce sont les paysans des forêts de la Thuringe qui les découpent avec leurs couteaux. Eh bien! ces villes de bois sont copiées sur Nuremberg. Les pignons pointus de ses maisons bizarres, leurs nombreux étages, leurs ouvertures multipliées, qui les font souvent ressembler à une claire-voie vitrée, leurs toits, dont la hauteur demesurée est percée d'une multitude de lucarnes, leurs murailles diversement coloriées, ornées parfois d'arabesques et même de sujets historiques ou sacrés, parfois d'encadremens sculptés, de portails, de balcons ou de lanternes travaillés avec un art capricieux, donnent à des rues tortueuses, à des places irrégulières un caractère original que ne supporteraient pas longtemps nos édilités modernes. Joignez-y des remparts crénelés flanqués de tours à mâchicoulis, un château construit sur un rocher, le *burg*, qui faisait un burgrave de l'officier préposé par l'empereur jusqu'en 1417 à la garde de la ville, et des églises du XIII[e] ou du XIV[e] siècle, Saint-Sebald, Saint-Laurent, *Frauenkirche* (Notre-Dame), que les siècles suivans n'ont pas, grâce à Dieu, corrigées, et que reconnaîtraient les contemporains de Luther! Saint-Laurent est un magnifique édifice gothique où Adam Krafft a élevé ce *cibo-*

rium unique ou cette réserve du saint-sacrement qui ressemble, avec ses 18 mètres de haut, à une aiguille de pierre sculptée à jour dans le style le plus flamboyant, et qui porte à ses divers étages des sujets évangéliques traités dans la manière d'Albert Dürer. Près de Notre-Dame, dont le porche, découpé et fouillé par le ciseau, est pour ainsi dire criblé de niches et hérissé de statues, se dresse une riche fontaine encore sous forme de clocheton gothique, où vingt-quatre figures, ouvrage de Schonhofer, attestent une fois de plus la tendance singulièrement libre et élevée de la sculpture allemande à cette époque. La même observation se renouvelle d'une manière encore plus frappante dans Saint-Sebald, remarquable par un beau chœur, de beaux vitraux, d'excellens bas-reliefs d'Adam Krafft, mais surtout par cette châsse en écrin gothique dont les figurines font de Pierre Vischer un statuaire qui peut le disputer aux grands maîtres. Dans la chapelle voisine dite de Saint-Maurice, dans le *Burg*, dans un cloître près de l'église de Saint-Gilles et dans les salles qui en dépendent, des collections curieuses offrent de nombreux monumens de l'art des écoles germaniques, et l'on peut y apprendre à connaître, en les comparant, les devanciers et les émules d'Albert Dürer, dont la maison et la statue se voient en montant au vieux château. C'est en dire assez pour caractériser la ville incomparable où il est né, et où sa mémoire et son influence semblent régner encore.

Rien n'est piquant comme de monter de bonne heure en wagon à Nuremberg et d'en descendre à Munich dans l'après-dîner. On quitte les contemporains d'Albert Dürer pour se trouver au milieu des pastiches de l'antiquité et de la renaissance, entremêlés des œuvres du XIXe siècle. Du pied d'une gare de chemin de fer conçue dans la dernière mode, excellent échantillon de l'architecture industrielle, on peut apercevoir des péristyles doriques, des *loggie* d'Italie, les *fac-simile* des temples de l'Attique et des palais de la renaissance. Le même prince qui, lorsqu'il séjourne à Nuremberg, habite ce *Burg* escarpé, où l'on ne serait pas surpris de rencontrer l'ombre de Barberousse, a voulu, quand il est à Munich, s'entourer des souvenirs visibles d'Athènes, de Rome, de Florence, et remettre en présence les œuvres de tous les âges et de tous les styles sous la protection d'une impartiale érudition qui comprend tout, admire tout, essaie de tout. D'abord l'aspect général ne paraît pas sérieux. Le mot de pastiches est venu sous ma plume; il est trop sévère, mais n'est pas tout à fait injuste. On se voit entouré d'édifices qui ressemblent à des reliefs rangés dans un atelier pour servir à l'enseignement : on dirait les fabriques d'un parc monumental. Elles rappellent et quelquefois répètent des monumens connus, dont on a

vu l'original ou la gravure. C'est quelque chose comme Sydenham-Palace, où l'on peut voir en carton-pierre des maisons de Pompéi, des chœurs de cathédrales et la cour de l'Alhambra.

Cette impression cependant se modifie à mesure que l'observation se prolonge et devient plus attentive; le jugement s'adoucit. On reconnaît des beautés réelles, des tentatives ingénieuses, d'instructives imitations, l'effort réfléchi de renouveler l'art par le savoir, d'éclairer le goût par la mémoire et de suppléer à l'imagination par la critique. Ce que c'est que les vicissitudes des idées, des prétentions et des modes! Au dernier siècle, un électeur de Saxe fort riche et qui aimait les belles choses sans, je le crains, beaucoup s'y connaître, imagina de réunir à Dresde ces magnifiques collections qui fatiguent la curiosité la plus fervente. Qu'a-t-il fait pour bien loger un si noble luxe, une si précieuse richesse? Il a donné autant qu'il a pu à sa ville un air de Versailles. Le *Zwinger* ne s'en distingue que par un excès de goût *rococo* dont Versailles est exempt. A cent ans de là, le descendant de la maison de Wittelsbach distribue ses trésors d'art et de science dans une suite de palais divers comme en auraient fait Périclès, Hadrien, saint Louis ou Léon X. Au fond cependant on sent que l'hellénisme domine, et, dût-on nous accuser de pédanterie, nous ne nous en plaignons pas.

Le premier essai, je crois, que le roi ordonna de l'application de l'art proprement dit à la décoration de sa capitale eut lieu dans le Hofgarten (jardin de la cour). C'est un grand carré en quinconce, assez négligé, à peu près comme nos anciens Champs-Élysées, et bordé sur deux de ses côtés de galeries analogues à celles du Palais-Royal. Concevez tout cela moins brillant, moins gai, moins fréquenté; c'est là qu'on a tenté pour la première fois la fresque en plein air. Les parois du fond de la galerie ont été recouvertes de tons mats et foncés, comme les intérieurs d'Herculanum; on les a encadrées de quelques festons, et au milieu des panneaux, dans les lunettes, sur les pendentifs, on a peint des sujets historiques, des scènes prises dans les anciennes chroniques de la Bavière, les principaux exploits des libérateurs de la Grèce moderne, enfin les vues des plus beaux lieux de l'antiquité, en Grèce, en Sicile, en Italie, désignés ou célébrés par des distiques allemands de la composition du roi. Ces paysages, bien composés, dans un goût sévère, sont assez intéressans; mais, presque autant que les peintures historiques qui les avoisinent, ils ont souffert par l'action du temps qui s'est écoulé et du temps qu'il a fait, et cette tentative, fort sérieuse dans son principe, dirigée en partie par Cornélius lui-même, n'a rien laissé qui vaille beaucoup mieux que la décoration de nos cafés du boulevard, quand elle est passée et ternie. C'est une grande ques-

tion de savoir s'il est sage d'exposer les fresques à l'intempérie de nos climats. En Italie même, elles ont souvent péri, et les plus belles, celles des loges du Vatican, ont été un peu tardivement protégées par un vitrage, grâce à la sollicitude du pape régnant. A Munich, on n'en a pas moins persisté. Une assez belle salle de spectacle a sa façade en péristyle sur la grande place, et le fronton est orné d'un Apollon et du chœur des muses qui donnent un avant-goût d'un rideau de théâtre. A droite, sur la même place, une galerie à colonnes légères attire les yeux par des fonds de couleur rouge encadrés de bordures légères. Au centre de chaque panneau, des chevaux domptés par des hommes nus rappellent le goût de l'antiquité. On est assez étonné d'apprendre que le local orné avec cette élégance est tout simplement la poste. En face est le palais du roi. C'est une masse assez imposante, composée de deux parties : l'une, ancienne, le *Königsbau*, dont la façade est au nord et ne se fait remarquer que par des ornemens incrustés en bronze d'un assez bel effet; l'autre, nouvelle, ou le palais neuf, qui donne sur la place et passe pour une imitation du palais Pitti. Il lui ressemble, comme notre Luxembourg, par ses pierres taillées en caissons saillans; mais au Luxembourg cette disposition, purement décorative, ne sert qu'à parer la construction, tandis qu'au Pitti ce n'est qu'une continuation de l'architecture rustique de la base du palais. Le bâtiment s'élève en effet sur un large massif revêtu de murs en pierres énormes, polies à peu près dans les joints, mais dont la surface rugueuse est en saillie à peine dégrossie. On a dû continuer quelque chose de cela dans les murs d'élévation, et cet arrangement est bien en rapport avec le caractère de l'édifice, dont le principal mérite est dans sa masse. Le genre massif est le genre des palais florentins. Les premiers ont été des forteresses, et le palais Pitti a été construit pour en être une en même temps qu'un lieu de plaisance. Il n'en paraît que plus lourd, et ce n'est pas un chef-d'œuvre. On ne voit guère que rien pressât de l'imiter, et d'emprunter une disposition qui à Munich n'a point, comme on dit, de raison d'être. Dénué de l'énorme soubassement du palais de Florence, on ne sait pas pourquoi le Königsbau neuf est si fort, et je lui préfère notre Luxembourg, dont la réputation me paraît cependant exagérée.

L'intérieur mérite d'être visité, quoique malheureusement on n'en laisse plus voir qu'une partie. Cet ancien palais, qui n'est pas habité, conserve d'assez beaux restes de ce luxe d'ameublement plus que séculaire qui a repris faveur aujourd'hui. Dans le nouveau palais, on ne montre plus les appartemens d'habitation dont Kaulbach et Schwanthaler ont à l'envi dirigé la décoration. Chaque pièce est ornée d'une suite de peintures et de moulures dont les sujets sont

empruntés aux hymnes d'Homère, à Eschyle, à Anacréon, aux *Niebelungen*, aux *minnesingers*, ou à l'œuvre des poètes modernes, comme Schiller ou Klopstock. Si l'on en juge par de très belles photographies, les dessins que Kaulbach a consacrés à des scènes prises dans les ouvrages de Goethe sont remarquables d'esprit et de grâce; mais ces trésors sont maintenant tenus secrets : on n'ouvre au public que le *Fest Saalbau* ou les salles de réception. L'art moderne ne les a pas négligées, toujours en y faisant preuve de cet éclectisme un peu pédantesque qui se montre ici partout. Ainsi tout le monde sait qu'il y a à Hampton-Court une salle des beautés de la cour de Charles II, dont les portraits pourraient servir de planches aux *Mémoires du Chevalier de Gramont*. Donc il y a au palais de Munich deux salles des beautés : ce sont deux collections de portraits dans le genre de M. Winterhalter ou de M. Dubufe, représentant les plus belles contemporaines du dernier roi, presque toutes allemandes et surtout bavaroises. J'ignore par quel mode de concours et d'examen les admissions dans ce séduisant état-major ont été prononcées. C'est certainement le plus redoutable emploi de sa prérogative que le roi ait pu faire, si, comme on le dit, il s'est réservé la souveraineté du choix. Du reste il a agi en prince ami de l'égalité, et qui prend le mérite partout où il le trouve : ce nouveau Panthéon rapproche des plus grandes dames une grisette de Munich et une paysanne des environs dans le costume national, et ni l'une ni l'autre n'est déplacée à la cour. On assure que la comtesse de Landsfeld a figuré dans ce cercle, du moins est-elle comprise dans la collection photographique qui répond à celle des peintures; mais il n'y règne désormais que la reine de Bavière, qui là aussi est une vraie reine.

Plus loin s'ouvrent trois salles toutes couvertes de grandes fresques historiques, l'une consacrée à l'histoire de Charlemagne, l'autre à celle de Frédéric Barberousse, la troisième à celle de Rodolphe de Habsbourg. Ce sont de vastes machines qui font honneur à l'imagination de Schnorr. La composition, la pensée, le dessin, ne sont pas sans mérite. C'est toujours la couleur qui laisse des regrets. La peinture à fresque rend plus difficile ce qu'on appelle le modelé. Faute de pouvoir user largement du contraste des ombres, on s'efforce de rendre lumineuses les parties claires en blanchissant la teinte, si bien qu'elle n'est plus d'aucune couleur déterminée, et qu'une lueur jaunâtre se répand sur toutes les parties. Ce ton général n'est pas agréable, et avec beaucoup de talent le peintre du *Fest Saalbau* n'a pu rencontrer l'effet. L'effet, au reste, n'est point par excellence la qualité des Allemands. Dans l'art comme dans les lettres, comme en tout, la vigueur de ton et le relief manquent sou-

vent à leurs ouvrages; ils savent rarement mettre en valeur tous les dons qu'ils possèdent, et Goethe avait bien raison d'admirer autant Byron, si richement pourvu précisément de cette intensité saisissante qui lui manquait.

Enfin on arrive à la salle du trône, décorée avec une magnificence assez froide, mais d'une certaine nouveauté; tout est marbre blanc et or. Deux files de colonnes de droite et de gauche ont leur base et leur chapiteau en bronze doré. Dans chacun des douze entre-colonnemens, une statue colossale de la même matière représente un des princes de la maison de Bavière rangés comme les gardes de cette avenue du trône. Ces statues sont toutes dues à Schwanthaler. Il ne semble pas que ceci soit une imitation. L'effet unit la splendeur à la nudité.

II.

Mais c'est trop s'oublier dans les pompes royales, il faut revenir aux vrais monumens des arts; ils sont les plus intéressans et les mieux conçus. En général les architectes de Munich, et à leur tête M. de Klenze, ont habilement approprié les édifices à leur destination. On trouverait là des modèles à étudier pour tous les emplois modernes qui peuvent être donnés à l'art de bâtir. On se plaint quelquefois de l'architecture du siècle. Si elle mérite les critiques qu'on lui adresse, ce n'est pas faute d'un temps favorable aux recherches et aux tentatives de l'invention. Une foule d'établissemens nouveaux, très nécessaires et très chers à notre époque, musées, bibliothèques, colléges, hôpitaux, prisons, occupent encore des locaux qui ne leur ont pas été originairement destinés, qui leur ont été péniblement adaptés, et dans un temps ou les besoins qu'ils devraient satisfaire n'avaient pas la même importance. Ce serait donc le moment d'inventer heureusement et d'étendre les ressources de l'art en lui ouvrant un champ nouveau. La construction des gares de chemins de fer a été l'occasion de créations véritables, et si ces édifices semblent encore plus du ressort de l'ingénieur que de l'architecte, ils n'en ont pas moins parfois dénoté un talent réel et même une certaine imagination. Munich, autant que j'en puis juger, offrirait dans ses établissemens, neufs pour la plupart, plus d'un type à étudier, plus d'un exemple à suivre. Nous oserons recommander entre autres scs musées, qui nous semblent supérieurement entendus.

En nous y rendant, nous rencontrerons plus d'un vestige notable du savoir esthétique qui a depuis un quart de siècle rebâti la ville. Par exemple, on arrive sur une grande place qui commence la large

rue Louis (*Ludwigs-Strasse*). A chacune de ses extrémités et dans le même axe correspondent deux édifices : l'un est une imitation de la *Loggia de' Lanzi*, dont se souviennent tous ceux qui ont vu Florence; l'autre est un arc de triomphe modelé sur celui que Constantin a dérobé à Trajan.

Est-ce une heureuse idée que d'avoir importé là cette *loggia* florentine? Malgré l'origine militaire qu'on lui attribue, puisqu'on veut qu'elle ait servi de corps de garde aux lansquenets de Come Ier, la galerie d'Orcagna doit beaucoup à sa position. C'est un édifice élégant au pied du Palais-Vieux; il fait contraste avec cette noire et massive citadelle, qui semble le menacer. Il est garni de statues qui seraient l'honneur d'un musée, et cette galerie d'objets d'art ouverte en plein air au public de la place du Marché aux Herbes, réveille à Florence un souvenir d'Athènes. Le *fac-simile* de Munich, sous le nom de *Halle des maréchaux*, est redevenu bon pour des lansquenets, et deux raides statues du comte de Tilly et du prince de Wrede ressemblent à des factionnaires. L'arc de triomphe produit plus d'effet; mais j'ai peine à croire qu'on lui ait donné les proportions de celui de Constantin. Les colonnes en contre-forts ne semblent pas avoir la même importance. Le char de bronze qui le surmonte, attelé de quatre lions que conduit la Bavière vêtue en Pallas teutonique, a l'air un peu écrasé; mais l'ensemble n'est pas sans majesté, et peut rivaliser avec l'arc de la paix à la porte orientale de Milan.

Chemin faisant, outre plus d'un palais que nous ne pouvons mentionner, on trouve plusieurs statues dont la plus intéressante est celle de Schiller. Elle est en cuivre avec la couleur luisante d'un jaune rosacé, que ce métal affecte quand il est neuf et poli. L'effet en est singulier, mais peu agréable, et la statue semble inférieure à celle de bronze qu'on voit à Stuttgart, ouvrage expressif de Thorwaldsen, moins toutefois que le buste de marbre du musée de la même ville, sculpté du vivant du modèle par Dannecker (1794). Un peu plus loin, on trouve encore une pseudo-antiquité qui satisfait peu : c'est un obélisque en bronze. Le mérite d'un obélisque consiste dans son origine, les hiéroglyphes dont il est couvert, la matière dont il est formé : surtout ce doit être un monolithe qu'on s'étonne de voir debout; mais que signifie une pile tout unie de tambours quadrangulaires entassés et ajustés ensemble? La colonne de *la grande armée*, qui porte un bas-relief enroulé, celle de *juillet*, qui contient une longue série d'inscriptions, toutes deux avec un chapiteau orné et une statue au faîte, sont des œuvres de sculpture autant que d'architecture; l'obélisque de Munich est une pièce d'ajustage qui n'appartient à aucun art.

Mais enfin l'on arrive à l'extrémité de la rue Briener, au pied d'une des portes de la ville. Ce n'est plus un arc romain, cette fois on est en Grèce. Ce sont les Propylées, la porte principale de l'Acropole, l'ouvrage le plus admirable qu'on ait fait jusqu'à présent, dit Pausanias, tant pour le volume des pierres que pour la beauté de l'exécution. De chaque côté, un monument parallèle à la voie; les deux façades se correspondent. Les deux frontons triangulaires portent sur des colonnes d'ordre ionique. Des tympans sculptés, des statues décorent ces trois édifices isolés, qui décrivent les trois côtés d'une place et se détachent sur un fond de verdure. On pourra trouver que l'invention fait défaut, on pourra dire qu'on aimerait autant des réductions en plâtre : il n'importe, le style est correct et élevé, les proportions heureuses, l'exécution soignée; c'est très beau.

Les Propylées sont une sorte de portique élevé sur un soubassement à trois baies et surmonté de chaque côté par une tour carrée. J'ignore si M. Beulé et M. Émile Burnouf trouveraient la restitution irréprochable. Cet édifice tout grec est à la gloire de l'Hellénie. Les murs intérieurs portent les noms des héros de la guerre de l'indépendance mêlés à ceux des amis de cette juste cause, et l'on ne reconnaît pas tout de suite ce que veut dire : Θομας Κυχραν, Γεοργιος Ευναρδος, Γεοργιος Νωελ Βυρον et Καρολος Φαβιερος. Un vif et constant intérêt pour la régénération de la Grèce était un des plus nobles sentimens du roi Louis. Il avait à cœur la liberté et la gloire de cette terre classique, et croyait, lui ayant donné un roi de son sang, en avoir fait un royaume de famille. Aussi trouve-t-on partout des marques de ses sentimens philhellènes. Il est fâcheux qu'on ne puisse guère les regarder aujourd'hui sans avoir un sourire à réprimer. De royales espérances n'ont été couronnées que par la déception. Ces mécomptes sont fréquens par le siècle qui court. On fera bien d'attendre en Danemark pour élever des Propylées.

Des deux édifices latéraux, l'un est un musée d'exposition pour la peinture nationale et étrangère; on n'y voit guère que de la peinture de chevalet, et le contenant pourrait bien valoir plus que le contenu; l'autre est la Glyptothèque ou le musée des sculptures. De tout point cet édifice est satisfaisant, et sa destination est bien d'accord avec son ordonnance. La collection d'antiques, sans être considérable, est digne d'attention. Un catalogue bien fait vous guide à travers des salles en assez grand nombre dont quelques-unes offrent à la voûte et aux lunettes des fresques de Cornélius, bien conçues et plus heureusement exécutées qu'aucune de celles que j'ai vues à Munich. Quant aux marbres, il vaut mieux n'en point parler en détail. Trop de morceaux exigeraient un examen approfondi. Rappelons seulement que c'est là qu'on peut voir les marbres d'Égine,

débris d'un temple important et qui éclairent tout un âge de l'art grec. Quelques-uns de ces Niobides si souvent répétés, une tête de Méduse morne et belle, le Faune endormi, qui va de pair avec les chefs-d'œuvre les plus renommés, n'ont besoin que d'être cités pour indiquer le prix du contenu de la Glyptothèque. On peut y passer de longues heures qui ne laisseront que de précieux souvenirs. Il ne manque à Munich qu'une glyptothèque du moyen âge et de la renaissance. Dans un lieu où l'histoire de l'art est partout présente, cette lacune est fâcheuse, mais peut difficilement être remplie. Les sculptures de l'art gothique ne peuvent pas toujours être déplacées; celles qui datent de moins loin sont souvent aussi des immeubles par destination, et d'ailleurs elles se trouvent pour la plupart en Italie.

Revenons sur nos pas et gagnons les pinacothèques, car il y en a deux qui se font face. Ce sont de grands édifices plus longs que larges qui ont à peu près toute la beauté extérieure compatible avec les nécessités de leur destination. Pour la distribution, la commodité, l'éclairage, tout paraît admirablement conçu. D'abord il n'y a pas de galerie, ce qui est le grand point. Les salles sont aussi multipliées que possible, et quoique les tableaux soient encore trop pressés et trop nombreux, on leur a ménagé autant d'espace et de jour que le permettaient les conditions imposées à l'architecte. Ici M. de Klenze a réussi aussi bien qu'à la Glyptothèque.

La vraie Pinacothèque, c'est-à-dire le musée des tableaux antérieurs à l'art contemporain est un bâtiment long et uniforme égayé au premier étage, du côté du midi, par une *loggia* ou galerie à colonnes. Cette galerie est peinte dans toute sa longueur à l'imitation de celle de Raphaël au Vatican. Chaque entre-colonnement comprend des panneaux, des pilastres, une coupole, des voussures, des lunettes, qui offrent place dans leurs cadres d'arabesques à des sujets consacrés à célébrer la peinture. Toutes les écoles sont illustrées par des portraits, des scènes, des épisodes, des emblèmes, qui rappellent leur histoire et leur gloire. On trouve assurément dans ces pages des idées et du talent : l'ensemble fait honneur à Cornélius et à ses élèves qui ont tenu le pinceau; mais le mérite de la composition et du dessin n'est pas relevé par un coloris assez vif, un faire assez large. Les fonds et les tons clairs surabondent à la différence des loges du Vatican, où sont multipliées les teintes foncées. Le blanc domine, et toute l'œuvre y perd en solidité, en sérieux; tout a l'air d'une jolie décoration improvisée, et qui rappelle le genre café, écueil de cette sorte de peinture.

La fresque joue un plus grand rôle encore dans le bâtiment en face de la nouvelle Pinacothèque. Comme ce musée, consacré à la

collection des œuvres contemporaines, est éclairé en dedans ou par en haut, les murs n'en ont presque pas d'ouverture, et l'étage supérieur est fermé par une muraille sans fenêtre. On a divisé cette longue bande en nombreux compartimens, devenus chacun un tableau à fresque. D'après les dessins de Kaulbach, Nilson a représenté sous une forme tantôt directe, tantôt allégorique, tout ce que le roi Louis a fait ou fait faire pour l'honneur des arts en Bavière. Les travaux accomplis par ses ordres y sont retracés. Ceux des arts secondaires comme la céramique ou la peinture sur verre n'y sont pas oubliés. Les cérémonies où les artistes ont été récompensés, enfin les portraits des plus célèbres, rien ne manque. Si l'on comparait à cette suite de compositions celle des plafonds de l'ancien musée Charles X, la France n'aurait certainement pas le mauvais lot. Ajoutez qu'en traitant des sujets contemporains, on n'a pu éviter les uniformes, les habits noirs, les chapeaux ronds, enfin toutes les disgrâces de nos accessoires modernes. Des colosses en frac font une étrange figure, exposés à la lumière du soleil à cinquante pieds au-dessus du sol. Il faut joindre à ces laideurs inévitables les fantaisies du goût allemand. Ainsi le premier cadre à droite représente les génies ou les muses des trois grands arts enfermés dans un tombeau que viennent à l'envi briser des artistes mieux inspirés. Or ce tombeau est gardé par un cerbère, et quelles sont ses trois têtes? Trois têtes à perruques, trois faces grotesques grotesquement attifées et poudrées. Cette caricature en pleine peinture d'histoire étonne au point qu'on doute de ce qu'on voit. La ressemblance avec les toiles de théâtre, brossées à grands traits pour quelques années, parfois même pour quelques soirées, poursuit ces peintures décoratives où des artistes de mérite ont gaspillé une certaine fécondité d'imagination. Franchement on ne peut applaudir ici qu'au sentiment généreux qui a voulu associer dans un monument public à la gloire du prince protecteur des beaux-arts la gloire plus grande de ceux qui les ont ranimés et illustrés sous son règne.

Cet amour de la gloire nationale, qui n'a jamais cessé d'inspirer le roi, l'a déterminé à construire sur une colline, en vue de Munich, ce portique simple qu'il a appelé la salle de la Renommée. Une statue colossale en bronze de la Bavière s'élève au milieu et domine les toits de toute la tête, comme la Minerve de l'Acropole, et sous la colonnade sont rangés les bustes en marbre de tous les hommes qui ont honoré le pays. On aime à remarquer que les hommes distingués par l'intelligence, le talent, le savoir, y tiennent plus de place que les fonctionnaires de l'état, et sont seuls en possession d'un renom véritable. A. Dürer, Holbein, Hans Sachs, Gluck, Richter et Schelling illustrent cette pléiade, dont plus d'un astre est

obscur. Ce Valhalla bavarois a été l'acheminement vers le Valhalla teutonique que le roi de Bavière a élevé sur une éminence près de Ratisbonne. C'est ce qu'on a pendant un temps nommé en France un panthéon. Il serait curieux de savoir si ces monumens et les pensées qu'ils consacrent ont produit l'effet qu'on devait attendre. Le patriotisme, l'émulation, l'orgueil national, la passion de la gloire, toutes ces affections auxquelles étaient faits tant d'éclatans appels ont-elles répondu par un noble réveil? Ce germanisme qui fait tant de bruit, et qui doit certainement beaucoup à l'esprit et à la science, doit-il quelque chose à cette renaissance un peu forcée de l'art en Bavière, et la révolution est-elle ingrate quand elle la traite avec un oublieux dédain?

On n'aurait qu'une incomplète idée de ce qu'a produit tout le mouvement d'intelligence et d'étude dont nous avons signalé les œuvres principales, si l'on ne connaissait que les imitations de l'antique et les musées. Des édifices utiles et qui ne sont pas seulement des modèles d'école ont été conçus et construits sous l'influence de l'esprit qui règne chez les artistes de Munich; il s'en bâtit encore tous les jours; il serait bon d'entendre les gens du métier qui auraient examiné tout ce qui s'est fait depuis vingt ans, tout ce qui se fait encore dans le prolongement et à l'extrémité de la rue Maximilien. Il me semble que la vogue passe à l'architecture byzantino-vénitienne ou à une sorte de gothique composite assez peu correct; mais je me bornerai à dire deux mots des nouvelles églises. On sait que la Bavière est catholique, du moins en majorité. On ne dit pas qu'elle soit fort religieuse : elle est romaine, et la patrie du chanoine Doellinger n'a point abandonné le saint-siége. La maison régnante s'est toujours souvenue d'avoir résisté à la réforme quand la réforme envahissait l'Allemagne. Le roi, qui tenait à l'orthodoxie, ne fût-ce que par archaïsme, a voulu que dans certaines peintures symboliques la religion figurât avec les muses comme guide et inspiratrice des arts du dessin. Au fond, ceux-ci ne doivent guère au christianisme que des sujets, et pour la plupart excellens, malgré l'aversion qu'ils inspiraient à Goethe. Un accord parfait n'existe pas entre la spiritualité plus ou moins ascétique qui est l'âme de la foi et un art épris de la nature, amoureux de la beauté visible, et toujours prêt à diviniser la forme. Heureusement l'Italie, grâce à ses pontifes et à ses artistes, a su allier tout cela, et le génie de l'antiquité, ranimé par la renaissance, s'est chargé, sans le moindre embarras, de traduire l'austère christianisme dans une langue qui parle aux sens et qui n'a rien du détachement des choses terrestres. Un art tout à fait de ce monde est devenu l'art romain par excellence. On a donc pu également en Bavière allier avec de pieuses intentions le goût de ce qui charme les yeux et sé-

duit l'âme par le dehors. La réaction religieuse elle-même a débuté par l'amour des cathédrales, et le roi Louis ne fut que conséquent lorsqu'il signala la réaction esthétique, objet de son ambition, par la construction de quatre églises qu'il pouvait appeler normales, une basilique, une église byzantine, une gothique et une lombarde ou romanesque.

Ce n'est pas que Munich ne contînt déjà des temples d'une époque plus naïve qui pouvaient prendre place dans l'histoire de l'art : sa métropole, avec ses deux tours terminées par un toit en forme de cloche écrasée, est un beau vaisseau très imposant. Elle a ce trait particulier à quelques-unes de nos églises du midi, à la cathédrale d'Alby notamment, que tous ses contre-forts, élémens obligés d'une construction gothique, sont en dedans au lieu d'être en dehors, et forment les enfoncemens naturels de ses chapelles latérales, tandis que ses murs extérieurs ne présentent que d'immenses et plates surfaces de brique qui m'ont rappelé Saint-Étienne de Toulouse. Saint-Michel, ancienne église des jésuites, est dans le style italien. Sa nef simple, sans bas côtés ni chapelle, est remarquable par sa largeur et par celle de sa voûte. C'est une salle immense. La façade est un écran surmonté d'un pignon très élevé. La décoration de l'intérieur, presque tout blanc, est en stuc italien, c'est-à-dire en moulures de plâtre, dont la riche complication n'est surpassée que par l'intempérance du même genre d'ornementation fleuri, feuillu, touffu dans la singulière église des théatins.

Les églises nouvelles ont chacune la prétention d'être des types beaucoup plus purs du genre auquel elles appartiennent. Celle de Saint-Boniface est la plus belle, certainement la plus curieuse pour un voyageur français, ordinairement peu familiarisé avec les basiliques. Celle-ci a été exécutée sur le patron de Saint-Paul-Hors-des-Murs ou de Saint-Apollinaire de Ravenne (1). Au total, on a réussi. Cinq nefs, quatre rangées de colonnes très rapprochées, au-dessus des arceaux une suite de médaillons des derniers papes, au-dessus des médaillons une frise couverte de grandes fresques, au-dessus des fresques les fenêtres, au-dessus des fenêtres un toit en charpente; point de chapelles latérales, point de transsept; au fond, trois autels à peu près sur la même ligne, dont le principal, sans baldaquin, dans une abside peu profonde, laisse voir un hémicycle à fond d'or sur lequel un pinceau volontairement byzantin a retracé dans une auréole ovoïde un Christ en robe blanche entouré du chœur des anges. Au-dessous, les saints les plus populaires de la Bavière sont rangés en demi-cercle, chacun séparé de ses deux voisins par un palmier. Cette disposition est connue, quoique rare

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 septembre 1861 l'article sur Bologne et Ravenne.

en France, et, soutenu par une ornementation suffisante, l'effet en est certain. On retrouve ici les caractères de la vraie basilique, même celui-ci qui ne manque guère : une colonnade déprimée par la hauteur de la nef.

La chapelle de Tous-les-Saints, dépendance du palais du roi, est donnée pour un diminutif de Saint-Marc de Venise. Elle en a le style, la richesse, l'obscurité. C'est encore une tentative intéressante pour dispenser la curiosité d'être voyageuse, en mettant à sa portée des imitations vraiment intelligentes de ce qu'elle pourrait aller chercher au loin. Sainte-Marie-de-Bon-Secours est une église gothique à murs de brique avec encadremens de pierre. La façade est jolie, et le toit, en tuiles vernissées de diverses couleurs, est d'un effet piquant. L'intérieur est petit, et le chœur est raccourci par la sacristie, qui passe derrière l'autel. Tout est sacrifié à l'éclat des vitraux modernes, aussi riches de couleur que de composition.

Mais nulle église n'égale en importance celle de Saint-Louis. Celle-ci a été faite pour être italienne, ou ornée à la romaine dans la forme lombarde. Il a été savamment établi qu'une architecture lombarde n'existait pas. Qu'on nous permette cependant d'appeler ainsi un genre de façade dont on trouvera maint exemple à Como, à Brescia, à Vérone. Seulement ici, par une disposition qui n'est pas très commune, au parvis sont annexés deux clochers qui, trop écartés, abaissent un peu l'édifice. Malgré sa grandeur réelle, l'intérieur manque de grandeur apparente. De la nef, on n'aperçoit pas le transsept, et l'église paraît courte et comme murée, parce que le maître-autel est appliqué sur un fond plat. Pourquoi? C'est qu'au lieu d'abside on a voulu ménager à Cornélius une surface unie dans les proportions ou à peu près de celle qu'au fond de la Sixtine Jules II abandonna à Michel-Ange. Il fallait bien que Cornélius fît son *Jugement dernier*. Il l'a fait, et il s'est attaché à le concevoir dans un sentiment plus archaïque et plus religieux. Une première différence frappe d'abord. Ici tout le monde est habillé, Christ, anges, élus, damnés. C'est plus convenable, et cependant singulier. Tout d'ailleurs est sagement conçu; il y a de l'ordre, de la dignité, de la froideur. On loue à juste titre au centre du tableau le saint Michel, qui est admirable; mais l'effet général ne répond pas à l'effort. Là d'ailleurs, comme dans les vastes fresques de la voûte et du transsept, la couleur est ingrate, et une teinte jaunâtre et pâle a tout envahi, les chairs comme les draperies.

Ces quatre édifices complets, soignés, achevés avec unité, sont cependant d'intéressans objets d'étude, et les artistes qui les ont élevés et décorés sont certainement des gens d'esprit. De l'esprit, il y en a beaucoup dans tout ce qu'on fait à Munich, avec accompagnement d'une certaine puérilité que la moquerie française ne mé-

nagerait pas. On peut en effet trouver quelque enfantillage à ce parti-pris, à cette affectation laborieuse de relever en plein XIXe siècle des monumens d'un autre âge. Quoi de plus artificiel que ce soin de reproduire avec une gaucherie volontaire les symboles hiératiques que préférait, qu'exigeait même le culte grec de Constantinople ou l'art réglementaire des temps gothiques? Cependant ne peut-on répondre que la religion tient à réunir la croyance aux vérités éternelles avec la fidélité aux souvenirs et aux traditions? Il est donc dangereux ou même impossible d'innover pour ainsi dire de toutes pièces dans la représentation de ses mystères et de ses dogmes. Il faut accorder beaucoup à l'usage. Après tout, les formes sous lesquelles depuis le XVIe siècle on a figuré les choses de l'Évangile ne sont guère moins conventionnelles, plutôt, il est vrai, par l'autorité des grands artistes que par celle de l'église. Un *Couronnement de la Vierge* du Corrége, une *Sainte Famille* de Raphaël, l'*Assomption* de Titien, la *Descente de croix* de Rubens, n'ont certainement rien de sacré ni d'historique. L'admiration et l'habitude en ont fait seules des types dont il est sage de se rapprocher; mais ce ne sera toujours qu'une imitation, une répétition sans originalité, une concession aux idées actuelles du clergé et du public, qui se sont accoutumés à voir le christianisme ainsi figuré. Il n'y a plus d'invention dans tout cela, et si, mettant de côté les intérêts de l'art, qui voudrait de continuelles créations, on s'occupait exclusivement des sentimens que doit nourrir et provoquer l'aspect de nos sanctuaires, les idées et les émotions chrétiennes ne seraient-elles pas pour le moins aussi vivement excitées et entretenues par la vue des premiers et naïfs symboles qui ont édifié la jeunesse de l'église que par le spectacle de l'Évangile transporté par Paul Véronèse dans un palais vénitien ou par Rembrandt dans une cave éclairée des reflets d'une flamme invraisemblable? Admettons donc ces restitutions un peu arbitraires d'un passé maintenant mieux connu, et, sans les admirer avec excès, rendons justice au talent et surtout à l'industrieuse adresse qui façonne ces trompe-l'œil d'un nouveau genre. C'est tout au moins une curiosité distinguée, un goût intelligent qu'il faut tolérer, encourager même, pourvu qu'on n'en tire pas de conséquences trop favorables aux préraphaélites, car l'âge triomphal de l'art moderne doit toujours rester compris entre la jeunesse de Léonard de Vinci et la mort de Michel-Ange (1480-1564).

Au fond, sans peut-être le prévoir, les artistes allemands ont été ramenés à cette dernière idée par les travaux mêmes que le roi de Bavière leur a fait entreprendre. L'engouement mystique qui avait fait un principe d'esthétique de la proscription de l'art de Phidias comme de l'art de Raphaël est antérieur à ce qu'on peut appeler la

renaissance de Munich. Quand celle-ci a commencé, on en était à regarder comme le type de l'art la peinture byzantine, c'est-à-dire la décadence de l'art grec transporté dans le christianisme. Peut-être est-ce encore pour satisfaire à ces fantaisies systématiques que le calque architectural des églises du moyen âge a été commandé et qu'on a fait construire Saint-Boniface et la chapelle de Tous-les-Saints. Nous avons vu par quel ordre d'idées ces essais peuvent encore être raisonnablement justifiés; mais par l'universalité de son goût archéologique, par ses relations fréquentes avec la Grèce et l'Italie, le roi Louis ne pouvait exclusivement encourager une école exclusive, et, en appelant tout l'art contemporain à suivre dans ses imitations le cours entier de l'histoire, il a tout au moins rendu la liberté et rouvert la carrière à l'admiration comme au talent. Par la simple comparaison des écoles et des modèles, la nature, la vie, la beauté ont repris leur empire, et la discipline monastique d'une réaction puérile a cessé d'opprimer et d'appauvrir l'esprit humain.

III.

C'est avec ces sentimens que je suis entré à la Pinacothèque, dont il me reste à parler, et je les y ai conservés. J'essaierai d'épargner au lecteur ces énumérations de tableaux qui ressemblent aux pages d'un catalogue, et de ne lui soumettre que des réflexions qu'il contrôlera par les siennes.

Le premier tableau que l'on voit en entrant dans la Pinacothèque est un tableau d'Albert Dürer. De ce tableau et de son pendant, deux portraits des chevaliers Lucas et Étienne Baumgartner de Nuremberg, portraits où la vérité, le naturel, la netteté, la vigueur et le coloris rachètent bien la sècheresse et la laideur, on pourrait partir pour suivre toute l'œuvre du peintre et étudier dans un de ses plus grands maîtres le développement de l'école allemande; mais Albert n'en est pas le créateur. Il est l'élève de Wohlgemuth, qui n'est pas lui-même un artiste ordinaire, et qui ne fut pas sans prédécesseurs. Cependant nous ne remonterons pas plus loin que l'école de Cologne, qui peut même se réduire à un seul nom, maître Wilhelm, le meilleur peintre de toute l'Allemagne, dit une chronique (1380). Trois ou quatre cadres lui sont attribués à Munich, mais sans authenticité. L'usage est de lui donner les meilleurs des tableaux allemands qui paraissent appartenir à son époque; on les reconnaît à divers caractères. Le dessin est gauche comme la composition; la couleur a plus de vivacité que de relief; l'expression souvent touchante est obtenue sans une étude approfondie de la nature; on remarque même une tendance à l'élévation qui fut arrêtée par l'influence des Van Eyck. Jean Van Eyck, à qui reste toute la renom-

mée qu'il devrait, dit-on, partager avec son frère, fit connaître, comme on sait, la peinture à l'huile au nord de l'Europe. C'est lui qui apprit à peindre aux Allemands; mais il leur apprit la peinture flamande. L'école de Bruges, éminente pour la précision, l'exactitude, la finesse, la couleur, ne vise pas à l'élévation, et depuis que le mot fort commode de réalisme a été inventé, on le lui applique. C'est donc le réalisme que Martin Schoen rapporta de Bruxelles à ses compatriotes, et l'école des bords du Rhin, puis celle de la Souabe se modifièrent en se rapprochant de plus en plus de l'exacte nature. Ce qu'on appelle *le rendu* fut pour elle le comble de l'art. On suivit les maîtres flamands sans les égaler en délicatesse. Le premier Holbein que dix-huit tableaux nous font connaître à Munich montre, avec la sécheresse inévitable, un savant travail, un talent d'exécution qui serra de près la réalité en s'efforçant de ne pas l'enlaidir. Barthélemy Zeitblom a des qualités analogues, mais il est moins coloriste. Wohlgemuth les suit de près, et selon moi les dépasse. A Saint-Maurice de Nuremberg son *saint George* et son *saint Sebald*, à Munich sa *sainte Catherine* et sa *sainte Barbe*, ses scènes de la passion, du jardin des Oliviers à la résurrection, offrent cette singularité naïve qui fait sourire, cette sécheresse tranchante qui exclut le charme et la grâce; mais partout son pinceau habile et ferme atteint une vérité de ton et d'exécution qui élève parfois le naturel jusqu'au pathétique. J'admire son *Crucifiement* et sa *Résurrection*. Il annonce déjà son grand élève, Albert Dürer. Orfèvre, sculpteur, graveur, celui-ci avait acquis cette sûreté de main et cette franchise de contours qui ne produisent pas toujours des effets agréables, mais qui font partager au spectateur la confiance du peintre. On serait tenté de le prendre, sur la foi de ses gravures, pour un homme d'une imagination féconde et singulière, pour un dessinateur habile qui transporte dans la peinture l'âpreté du dessin linéaire, et qui rappelle sans les égaler le fini et l'éclat du coloris flamand; mais la comparaison de ses œuvres à diverses époques révèle bientôt un talent large et flexible qui s'assouplit et s'élève avec le temps et sort à volonté du cadre où il s'est formé. On reconnaît non pas seulement un artiste capable, mais un grand peintre. Sans doute si l'on débute par ses deux Baumgartner, on voit deux figures maigres, laides, étrangement accoutrées, qui, malgré leurs costumes et leurs armures, conservent un air bourgeois sous un titre et un ajustement chevaleresques. Elles grimacent un peu et n'en sont pas moins naturelles. Quant à la noblesse, à la grandeur, et surtout, chose plus précieuse, à la beauté, ne la cherchez pas là. De même à Nuremberg la *Descente de croix*, l'*Ecce Homo*, plus encore le *Portement de croix* à Munich et la *Naissance de Jésus* sont d'une main qui sait peindre, mais d'un esprit qui n'a rien vu.

Il faut pour admirer beaucoup de tolérance; il faut faire bon marché de la vérité historique, de la vraisemblance morale, de la dignité du style.

Mais si vos regards se portent sur une Vierge mourante entourée des apôtres, puis sur ces quatre apôtres partagés en deux cadres, enfin sur le portrait qu'il a fait de lui-même, ce n'est pas seulement un progrès, c'est un changement. On dirait qu'il a découvert le beau. Qu'est-il donc arrivé? Errant et curieux, l'esprit et les yeux ouverts, le Teuton Albrecht est allé en Italie. Sa manière aussitôt, surtout son sentiment de l'art, ont grandi. Son portrait, du genre le plus sérieux et le plus noble, semble travaillé dans le goût de Léonard de Vinci; ses apôtres pourraient avoir été peints à Bologne ou même à Rome. Le caractère des têtes, la largeur des draperies, le procédé général, qui n'a plus rien de local et de minutieux, tout indique que le peintre a reçu comme une révélation nouvelle. Il est au-dessus de son pays, il est au-dessus de lui-même. Peut-être aussi est-il moins lui-même, car, en s'approchant du grand beau, l'originalité s'efface. Ce n'est plus l'Albert Dürer auquel nous nous étions attendu. Ailleurs qu'en Italie, l'art n'était guère que l'expression visible de l'esprit du moyen âge. Or l'esprit du moyen âge est étroit et timide : ni la pénétration, ni l'activité, ni l'énergie, ne lui ont été refusées; mais la hardiesse lui manque, la hardiesse et la confiance en lui-même, tout ce qui cherche, tout ce qui conquiert, tout ce qui assure la liberté. Seule, la renaissance, qui est née en Italie, a émancipé l'art comme tout le reste. Dans les communes de Flandre, dans ces cités allemandes, surtout dans ces villes impériales, qui leur ressemblaient pour le mouvement, la richesse et une indépendance relative, l'esprit du moyen âge acquérait, déployait ce besoin, cet instinct de franchise locale et limitée qui a si longtemps paru à nos pères le maximum de la liberté permise à notre race. Dans l'ordre intellectuel se développait une disposition analogue; une inspiration contrainte y devait créer un art attentif, soigneux, laborieux, ingénieux même, qui reproduisit avec exactitude la réalité, qui en conserva l'expression, qui lui prêta même tous les ornemens qui dépendent du travail et de la richesse. C'était un art bourgeois comme le milieu où il a pris naissance. Ce style, cette manière de concevoir la représentation des choses, se seraient maintenus sans altération, si les écoles restaient absolument étrangères les unes aux autres. L'imitation, dont on se plaint comme d'un fléau pour le talent, est un moyen de perfectionnement; elle recueille les fruits du travail des générations et des nations diverses; elle fait que le génie d'un lieu ou d'une époque profite à tous les temps et à l'univers. Albert Dürer en est un grand exemple; mais

l'imitation ne tourne aussi bien qu'à ceux qui sont de force à être originaux.

Aussi se peut-il que ceux des Allemands qui sont restés plus étroitement fidèles à l'art national, que Schaffner, Feselen, Behm, Lucas Kranagh, Burgkmayr, se fassent regarder avec plus d'intérêt dans les galeries de Munich que Pencz, Dauffet, Loth, qui nous conduisent insensiblement à la peinture agréable et banale de Raphaël Mengs et d'Angelica Kauffmann. On préférera à cet art raisonnable, qui suppose du goût, des connaissances et un certain acquis, l'étrangeté naïve de ces peintres qui semblaient n'avoir que des yeux et des mains, et qui, copiant exclusivement leur temps et leur pays, traitaient l'histoire à la manière du genre, et dénaturaient leurs sujets par des anachronismes et même des contre-sens, mais ne cessaient pas un moment de répandre dans leurs compositions le mouvement et la vie. Aujourd'hui surtout, on aime à noter les traits de mœurs, les variations du goût, les signes des temps. On n'exigera point avec pédanterie l'exactitude du costume, pas même la fidélité à la vraisemblance, à la vérité morale; on ne cherchera dans tous les systèmes que le talent de peindre, et on l'admirera toutes les fois qu'il aura rendu ce qu'il voulait rendre; mais en s'arrêtant avec complaisance devant les œuvres, bien que bizarres, de l'école strictement germanique, qu'on m'accorde que ces très habiles gens ne se formaient pas une idée fort élevée de la beauté ni de la vérité; leur idéal était prosaïque. La *Vénus* de Lucas Kranagh à Nuremberg, même la *Baigneuse* de Zeitblom à Stuttgart, sont modelées dans le clair avec une adresse infinie. Ces figures grêles et pincées étonnent lorsqu'on songe que le peintre s'est interdit toutes les ressources du clair-obscur; mais le souvenir de la moindre statue antique remet ces jolies bourgeoises à leur place. La fraîche et piquante grisette que ce même Lucas Kranagh nous donne pour la femme adultère suffit pour le convaincre de n'avoir pas senti en artiste la gravité, la majesté des scènes de l'Évangile, et lorsque Michel Cocxie revêt saint Jean-Baptiste d'un riche et fastueux habit, comment pourrait-il avoir compris l'individualité et la grandeur de l'inculte précurseur du sauveur des hommes? Qu'on est loin de celui qui a posé sur un rocher ce jeune homme nu, la main levée, la bouche ouverte, seul, *criant dans le désert!*

Ce que j'admire dans Albert Dürer, c'est d'avoir ennobli son style sans en effacer le caractère. Le même mérite me frappe dans un autre artiste moins célèbre et aussi Allemand que lui : c'est son compatriote Pierre Vischer. Dans l'église de Saint-Sebald, on vous fait remarquer avant toutes choses la châsse du saint qui lui donne son nom. C'est un petit monument en bronze, ayant la forme d'une

chapelle gothique dont les parties pleines auraient disparu, et dont il ne resterait que les fuseaux, les nervures et les ornemens. C'est une cage à jour délicatement ciselée, richement décorée. Jusque-là tout est moyen âge, et même un bon nombre de bizarreries attestent le goût hasardé, bigarré, qui présidait alors à la conception et au choix des détails. Par exemple, tout l'édifice est supporté par des colimaçons; mais à tous ses étages il est flanqué de statuettes, et celles-ci appartiennent à l'art le plus pur et le plus élevé. Les petits anges ou plutôt les petits génies qui rampent sur les rebords des corniches n'ont rien de cette maigreur raide et pauvre que les artistes du Nord infligent même à l'enfant Jésus. Ce sont de gros et joyeux enfans qui se jouent avec beaucoup de vie et de grâce, et quant aux figures allégoriques, surtout aux figures des apôtres, elles sont conçues et exécutées comme devraient l'être les statues de Saint-Pierre de Rome. Elles ont la dignité, le sérieux, la noblesse, le calme et l'aisance des attitudes, cette ampleur, cette largeur qui se montrent jusque dans les plis des draperies, et que l'art gothique n'a guère connues. Évidemment Pierre Vischer est de la famille des artistes de premier ordre. Au nombre de toutes ces figurines, il a mis la sienne et celle de ses deux fils. Parmi les petits génies nus, on en voit un aussi dont la tête doit être un portrait et que distingue entre tant d'autres une chevelure coupée, comme on disait il y a quelque temps, à la Perrinet Leclerc; mais l'image la plus curieuse est celle de l'auteur lui-même. Elle est très populaire en Allemagne, partout modelée en terre cuite, en biscuit, dessinée ou photographiée. C'est un bon gros ouvrier en tablier, le bonnet enfoncé jusque sur les oreilles. Il a plus l'air d'un forgeron que d'un successeur de Phidias ou de Polyclète. Et cependant cet artisan buveur de bière a vu de ses deux yeux dans son atelier enfumé se dessiner les formes sévères du genre de beauté que revêt l'idéal dans l'imagination des artistes de l'école de Platon.

Voilà donc deux artistes, Albert Dürer et Pierre Vischer, qui nous apprennent comment, en conservant le caractère national, l'art germanique pouvait se hausser au pur et vrai beau. Je les cite, parce qu'ils ont eu peu d'imitateurs, ou parce que ceux qui ont fait effort pour marier l'Italie à l'Allemagne sont en général devenus des classiques plus ou moins corrects, plus ou moins élégans, mais effacés, indécis, faisant peu d'impression et laissant peu de souvenirs. Après Albert Dürer, le premier peintre de la Souabe est Hans Holbein. L'auteur exact de ces portraits secs et vrais, qui portent les signes d'une ressemblance incontestable, était plus en droit de s'en tenir à la manière allemande; mais, quoiqu'à Munich il n'ait que des portraits, c'est un peintre d'histoire, et comme il en est peu dont la main

fût plus savante, nous nous arrêterions longtemps avec lui, si nous étions à Dresde, où la bonne foi germanique a fait d'une de ses madones le pendant de la Vierge de San Sisto. Rien n'est plus propre que ce rapprochement à faire juger les deux écoles, les deux arts, l'Allemagne et l'Italie, je veux dire l'excellent et le sublime; mais nous sommes à Munich, où d'*excellens* portraits de Holbein n'ajoutent rien à ce que nous savons de lui. Ne sortons pas encore du cercle de la peinture du Nord.

On sait qu'elle se divise en trois écoles principales : celle de l'Allemagne, l'école flamande et l'école hollandaise. Quoique celle-ci soit à Munich largement représentée, on ne peut parler de ces petits tableaux sans devenir aussi minutieux que la peinture qui les a produits; passons vite, et négligeons tout ce qui n'offre guère que des beautés familières. Au milieu de tous ces humbles copistes de la réalité domestique, de tous ces micrographes du crayon et du pinceau, qui se passionnent pour le fait et pour le rendu, un seul homme a tiré du fond même de cet art, qui travaille à la lampe et à la loupe, un idéal de son invention, car l'idéal de Rembrandt est plutôt l'imaginative. C'est moins la réalité que l'effet de la réalité éclairée d'une lumière dont il a le secret. Son art est un flambeau dont seul il dispose; par ses rayons, ses reflets et ses ombres, il transforme jusqu'aux scènes vulgaires qu'il retrace; il prête un éclat fantastique même à de simples vues d'intérieur, qui deviennent presque des tableaux d'histoire. A Munich, le prestige de Rembrandt se manifeste non-seulement dans les portraits, mais dans une *Descente de croix* et dans une *Ascension* qui semblent illuminées d'une splendeur surnaturelle.

Mais la branche flamande de la peinture des Pays-Bas appelle tout autrement nos regards. Après Van Eyck vient Hemling. Un coup d'œil superficiel les confond tous deux. Le second n'est pas même l'élève du premier, et pour le sentiment comme pour la réflexion il le dépasse. Il a moins de sécheresse, moins de dureté, et l'expression morale, qu'il cherche davantage et rencontre mieux, le place au-dessus des créateurs de l'école; mais les Hemling sont rares, et ceux de Munich sont contestés. Bientôt Metzys nous ramène aux sujets de genre traités dans les proportions de l'histoire, et ses éternels usuriers, changeurs ou peseurs d'or ne sont pas pour rehausser le but où doit viser un talent sérieux. Après lui Van Orley, Hemskerke, Sustermann, Mabuse, Schoorel, Cocxie, vont tous en Italie et semblent briguer ce titre de Raphaël flamand qui fut donné à deux ou trois d'entre eux, et que la postérité n'a conservé à aucun. Cependant ils y ont gagné d'adoucir les duretés de l'école, d'assouplir leur manière et d'épurer leur composition; mais aucun

d'eux n'a renoncé à ses qualités originelles, et je ne vois guère dans toute la Pinacothèque qu'une *pieta* de Sustermann qui produise l'effet d'un tableau italien. Cependant cette imitation répétée des modèles ultramontains énervait peu à peu l'école sans la régénérer. Il lui fallait un de ces hommes qui réforment en créant, un de ces hommes qui manquaient alors partout. Il lui fut donné. Rubens est le seul peintre créateur qui ait paru au XVII[e] siècle. A Munich, Rubens se montre avec toute l'importance, et je dirai tout le fracas d'un faiseur de révolutions. Il remplit une grande salle et un grand cabinet de quatre-vingt-huit tableaux. C'est une si grande quantité de peinture, une telle profusion de figures, il y a tant de choses jetées, lâchées, risquées, outrées, que plus que jamais il faut y regarder longtemps pour s'y faire. Rubens, du moins c'est ce que j'éprouve, ne plaît pas à la première vue. Ce n'est qu'après avoir vécu pour ainsi dire avec lui, après s'être entouré de ces êtres si vivans, si animés, si passionnés, qu'il appelle en foule à l'existence simulée par la couleur, qu'on finit par se reconnaître dans cette cohue de formes humaines, et distinguer entre tant de sensations confuses ce qui les dépasse pour pénétrer jusqu'à l'intelligence et jusqu'au sentiment. Rubens est, on peut le dire, le peintre de la chair. C'est celui-là qui, comparé soit aux fra Angelico, soit aux Zurbaran, l'a *réhabilitée*, pour employer une expresion fameuse. Le mal n'est pas grand lorsqu'il s'agit d'un art de la forme, car ceux-là prennent la peinture pour une branche de la littérature qui ne lui demandent que d'exprimer des idées.

Poussin lui-même, qui a quelque peu donné dans ce travers, l'oublie quand il retrace ses satyres et ses nymphes; mais on doit avouer que Rubens abuse un peu de la permission. Un certain sensualisme ne peut être proscrit que par une pruderie étroite et maladive d'un art qui parle aux yeux et qui doit être large comme le monde; mais il faut que le goût le contienne et l'épure, que le sentiment esthétique l'élève et l'ennoblisse. C'est à Titien qu'on doit ici demander exemple. Titien est le modèle de l'alliance de la beauté et de la vie, de la forme et de la couleur. La chair et le sang échauffent et remplissent les cadres de Rubens jusqu'à déborder pour ainsi dire, et devant ces monceaux de formes pantelantes on est prêt d'abord à détourner les yeux; mais, dès que l'observation attentive a débrouillé l'écheveau, que l'expression, toujours si vivement accusée, s'est fait reconnaître et sentir, quels tons chauds et brillans! comme partout le relief jaillit dans la lumière! Le mouvement qui anime toute la scène vous emporte avec lui, et vous vous sentez jeté dans un monde extraordinaire, où la nature amplifiée, où la vie surabondante parle à la sensibilité surexcitée comme le spectacle des transports de la bacchanale antique.

Dans un des cadres de la collection du Louvre à la gloire de Marie de Médicis, Rubens, ayant besoin pour représenter les maux et les fléaux détruits d'un Apollon vainqueur du serpent Python, a imaginé de copier l'Apollon du Belvédère. Rien ne fait mieux voir dans une même figure le contraste des deux genres, des deux génies. Un tableau de la galerie de Munich prête à la même comparaison : c'est celui que le catalogue appelle *la Réconciliation des Romains et des Sabins*. C'est absolument le sujet et la disposition des *Sabines* de David. Romulus et Tatius sont placés de même : tous deux s'arrêtent dans l'action. Entre eux, des groupes de femmes ont la même place et le même rôle. Telle est l'analogie de la composition qu'on a peine à croire que David ne la connût pas et n'ait pas obéi à quelque réminiscence. Et cependant rien n'est plus différent : ce sont comme les deux extrémités de l'art du peintre, et l'on admire quel vaste champ s'ouvre au talent dans un art où le même sujet peut se recommencer à l'infini. Que ne pourrait-on pas dire si l'on entreprenait l'étude comparative des *Jugemens derniers* de Rubens! La Pinacothèque n'en contient pas moins de cinq, en y comprenant une scène de l'Apocalypse, l'archange Michel précipitant les mauvais esprits dans l'abîme. On peut ne pas aimer ces grappes de figures raccrochées l'une à l'autre par des tours de force, et malgré l'autorité de sir Josuah Reynolds il est difficile de regarder la *Chute des damnés* (250) « comme un des plus grands efforts de génie que l'art ait produits. » Le groupe de la Vierge dans *le Jugement dernier* (258) et quelques figures nues, malgré des entrelacemens amoncelés avec peu de goût, le rendraient préférable à mes yeux. Des cinq compositions, la meilleure pourrait être la résurrection des bienheureux (325) ou plutôt des bienheureuses, car Rubens n'admet guère que des femmes parmi les élus. Mais réservons toute notre attention pour des œuvres moins risquées, par exemple pour ces sept enfans portant une guirlande de fruits. C'est quelque chose comme un dessus de porte; mais c'est un chef-d'œuvre pour le coloris, l'éclat, la richesse, la naïveté et la grâce. C'est la perle de l'écrin de Rubens.

Lorsque l'on compare Rubens aux peintres espagnols, on croit comprendre pourquoi l'Espagne ne devait pas éternellement posséder les Pays-Bas. L'incompatibilité d'humeur saute aux yeux. Il semble que le génie de Philippe II ait dans ses états imprimé à l'art comme à la foi le sceau de la terreur. La peinture espagnole n'est guère qu'un épisode curieux et intéressant dans l'histoire de l'art; mais cet épisode n'a eu et n'aura aucune suite, et, quoique assez considérable, le contingent de l'Espagne dans la Pinacothèque n'a pas une valeur éminente. Je ne saurais négliger également les trois salles et les six cabinets réservés à la peinture italienne. Les chefs-

d'œuvre n'y abondent pas, je ne sais même si le mot de chef-d'œuvre y peut être prononcé; cependant Francia, le Pérugin, Luini, fra Bartolomeo, Andrea del Sarto, Titien, y font leurs preuves, et l'on pourrait s'y former une suffisante idée du caractère de leur talent. Il n'est pas jusqu'au Baroccio qui n'ait là deux toiles fort séduisantes où l'on voit quelle coquetterie il portait dans les grands sujets. Enfin le catalogue attribue dix ouvrages à Raphaël. C'est beaucoup; mais sur ce point, comme sur l'appréciation particulière des tableaux italiens, j'aime à renvoyer à M. Viardot, qui, précisément parce qu'il s'y connaît mieux que moi, admire davantage (1). Une étude de la figure entière de la sainte Cécile du tableau de Bologne, une étude de la tête du saint Michel du tableau du Louvre, deux portraits de Raphaël donnés comme de lui, quoiqu'un seul paraisse son ouvrage et que ni l'un ni l'autre ne soit de lui peut-être (2), enfin trois vierges authentiques ou tenues pour telles, voilà ce qui prêterait à bien des réflexions, car Raphaël est inépuisable; c'est l'infini que la perfection. La *Madone* dite de la casa Tempi est conçue, ce me semble, dans le même esprit que *la Belle Jardinière*. La *Vierge au Rideau* ressemble à la *Vierge à la Chaise* mise de profil, et ce changement d'attitude lui fait perdre beaucoup pour la grâce et le sentiment. La *Sainte Famille* dite de Canigiani est une composition dont l'ordonnance est nouvelle, un peu symétrique, et dont les beautés n'arrivent pas à la perfection; mais c'est toujours Raphaël, et qui saurait parler aurait beaucoup à dire. Une seule réflexion nous frappe : c'est que la peinture italienne, et celle de Raphaël avant toute autre, si libre dans ses conceptions, si parfaitement affranchie du double joug des formes hiératiques et d'une imitation servile et minutieuse de la réalité, n'a usé de sa liberté que pour ajouter au fond des sujets qu'elle traite des accessoires ou des conventions d'un genre sérieux et digne qui en augmentent l'impression ou pour l'esprit ou pour les sens. De ces additions à l'idée pure, la plus hasardée est la magnificence des Vénitiens, et l'invraisemblance en est bien compensée par l'effet pittoresque. Dans les sujets bibliques, où elle est le plus déplacée, rien ne cesse d'appartenir à la grande peinture, et c'est là la convenance suprême. Sur le reste, une grande tolérance doit être accordée. Toujours, du moins par le caractère de noblesse que la peinture italienne a conservé même aux parties de l'art qui peuvent dépendre de la fantaisie, elle a fait régner dans toute son œu-

(1) *Les Musées d'Allemagne*, 1860.

(2) L'un serait tout au plus une caricature du portrait de Florence. L'autre est un bel ouvrage représentant un jouvenceau frais et blond. Une phrase équivoque de Vasari en fait l'image de Sanzio suivant Rumohr, et de Bindo Altoviti selon Passavant.

vre une harmonie morale que la Grèce seule peut-être avait connue, et à ce titre elle demeure au-dessus de toutes les autres écoles. Une large unité dans laquelle domine constamment le sentiment de la beauté, voilà l'excellence distinctive de cette glorieuse manifestation du génie de l'art, et chez aucun peintre cette excellence ne s'est montrée avec autant de pureté que chez Raphaël. C'est par là que, sans préjudice de la variété et de la supériorité dans toutes les autres parties de l'art, l'Italie doit servir à tout jamais de modèle, et que tout ce qui touche un pinceau doit tenir Raphaël pour son maître.

IV.

Malgré les efforts souvent heureux qu'ont faits les artistes de Munich, peintres, architectes, sculpteurs, pour mettre dans ces innombrables monumens leur part individuelle de création, on est forcé de convenir que tout porte ici plutôt l'empreinte de l'intelligence qui imite que du génie qui invente. C'est la critique, c'est l'esprit critique du moins qui partout a dominé. C'est pour avoir étudié, comparé, jugé, qu'on a pu concevoir l'idée et former l'entreprise de simuler sur une grande échelle et dans la même enceinte l'œuvre des siècles et des peuples divers, de ressusciter à la fois l'art grec et l'art gothique, et d'évoquer le génie de l'Orient en même temps que celui de la renaissance. Un éclectisme plus ou moins éclairé, plus ou moins hardi, était la seule liberté permise à ces artistes obligés de consulter à chaque instant leurs souvenirs et les règles constatées par leurs études pour ne rien faire en composant qui ne fût strictement conforme au type historique qu'ils devaient reproduire presque avec les défauts qui le caractérisaient. Rien ne s'est donc fait de nos jours qui, autant que le réveil de l'art en Bavière, portât le cachet du temps, de ce temps où, dit-on, le jugement a remplacé l'imagination, et je ne puis m'empêcher d'ajouter que si l'on considère en lui-même et dans ses œuvres propres l'art qui a suivi ce réveil, il attestera en effet plus de science que de génie, plus d'intention que d'exécution.

La peinture peut être prise pour base d'appréciation. Si l'on étudie les ouvrages qu'elle étale, soit dans la salle d'exposition permanente, soit même dans la nouvelle Pinacothèque, on trouve un assez bon nombre de tableaux de genre d'un mérite égal à celui dont les Allemands ont fait preuve dans nos expositions parisiennes. Encore les Belges obtiennent-ils parfois le premier rang, et cette imitation libre de l'école flamande qu'ils nous ont fait connaître laisse peu de place à la grande et sérieuse peinture, à la peinture d'histoire.

Comme parmi nous le goût en paraît décliner, il est juste de citer les, exceptions. Parmi les ouvrages contemporains définitivement admis à la nouvelle Pinacothèque, on ne peut passer sous silence l'*Ascension* et *le Christ guérissant les malades* de Schraudolph, *la Cène* et *la Vierge sur un trône* de Henri Hess, la *Mort de Wallenstein* de Piloty, *le Déluge* de Schorn, à qui la mort n'a pas permis de l'achever, la *Destruction de Jérusalem* par Kaulbach, qui est fort admirée à Munich. Ces tableaux ont beaucoup de valeur, et les deux derniers sont de grandes machines qui offraient toutes les difficultés de l'art. La pensée, la composition, le dessin ne manquent dans aucune, et les recommandent inégalement. Kaulbach a fait acte d'imagination; mais, chose étrange chez ces derniers héritiers des créateurs de la peinture allemande, la mollesse et quelquefois la pâleur sont un défaut assez général. C'est la force et l'originalité qu'on cherche en vain, et les Allemands d'aujourd'hui, encore suffisamment coloristes quand ils suivent les Flamands, cessent de l'être quand ils abordent la peinture d'histoire. Cependant je trouve une exécution plus ferme et plus assurée dans une *Sainte Famille* d'Overbeck, habile imitation de Raphaël encore élève du Pérugin. Dans un style moins sévère et sorties des mêmes mains, *l'Italie et l'Allemagne*, sous l'image de deux jeunes filles, brune et blonde, qui se tiennent embrassées, forment un groupe charmant dont le seul tort est d'exprimer une pensée mensongère. Au reste, Overbeck a peut-être bien fait cette fois de descendre des hauteurs arides de sa manière. Il a fait embrasser une paysanne allemande et une paysanne italienne, non l'Allemagne et l'Italie, en cela il a eu raison.

Mais enfin avec tout leur mérite, et quoiqu'ils se soient préservés de toute espèce de *perruques* en les laissant à Cerbère, ces doctes artistes n'ont fait, dans les sujets sérieux, qu'inaugurer une renaissance classique, et peut-être leur œuvre a-t-elle plus de ressemblance qu'ils ne pensent avec celle de Louis David, quoiqu'ils aient plus de savoir et d'esprit. Peut-être tel est-il l'inévitable résultat de tout mouvement d'école qui procédera de la critique et non de l'inspiration. Maintenant faut-il dire autant de mal qu'il est d'usage d'en dire des temps où la critique domine, et notre siècle est-il par là condamné à la médiocrité dans les arts comme dans tout ce qui est du ressort de l'imagination? C'est une autre question, et j'avoue que l'arrêt ainsi motivé m'a toujours paru trop rigoureux. On aurait de la peine à prouver que les belles époques du génie, même du génie poétique, aient été exemptes ou dépourvues de ce travail de réflexion sur le beau, sur le vrai, sur les moyens de réaliser l'un et d'atteindre à l'autre, c'est-à-dire de toute analyse de l'art et

de ses procédés, et si ce genre de recherches suffisait pour éteindre l'esprit créateur, il faudrait immédiatement rayer de la liste des beaux temps littéraires non-seulement notre XVII[e] siècle, sacrifice que certaines gens n'auraient peut-être pas de peine à faire, mais aussi l'âge d'Auguste, c'est-à-dire de Virgile et d'Horace. Nous ne voyons pas qu'au temps auquel Léon X a usurpé l'honneur de donner son nom, les grands artistes aient inventé à l'aventure et se soient abstenus de méditer sur les généralités de leur art. Les auteurs qui ont écrit leur vie abondent en réflexions critiques. Léonard de Vinci avait composé un traité de la peinture. Nous avons de Michel-Ange lui-même le témoignage que tout était calculé dans ses compositions si fort marquées au coin d'un génie libre, et la correspondance de Raphaël avec Balthazar Castiglione donne la preuve qu'il cherchait métaphysiquement les sources du beau, et que des idées dignes de Platon guidaient celui qui traçait l'esquisse de *la Vierge à la Chaise* sur le disque d'un tonneau à la porte d'un cabaret de village. On ne voit guère que la Bible dans ses parties poétiques et peut-être Homère qui justifieraient pleinement la théorie qui frappe d'impuissance l'artiste initié par la réflexion aux secrets des arts. Je n'oserais y ajouter même les poèmes de l'Inde que nous savons contemporains de recherches philosophiques d'une subtilité si raffinée. Malgré les côtés incultes de son génie et un défaut de proportion qui ne suppose guère un goût exercé, Dante ne peut être considéré comme un improvisateur naïf qui compose sans méditation, car le défaut de proportion et de mesure est aussi le défaut de Michel-Ange, le moins irréfléchi des artistes. Shakspeare seul a peut-être donné la vie dramatique aux personnages de sa création par une puissance directe et spontanée, sans avoir philosophé sur le théâtre ni sur le cœur humain; car on ne pourrait comprendre dans la même hypothèse ce Molière qui, de son aveu, étudiait Plaute et Térence et même *épluchait les fragmens de Ménandre* avant d'oser dire : « Je n'ai qu'à étudier le monde. » Enfin (il faut me pardonner de brouiller les dates, qui n'ont rien à faire ici), le temps de Périclès est celui d'un développement incomparable de l'esprit humain dans le champ de la spéculation. Il est impossible d'attribuer à l'art du Parthénon l'innocente inexpérience du sculpteur des marbres d'Égine, et l'on sait que Sophocle lui-même reprochait à Eschyle comme une infériorité de bien faire sans savoir ce que c'est que bien faire. Jamais on ne me persuadera que, pour avoir analysé la beauté, Platon en ait fait perdre le sentiment à ses disciples, et que pour avoir entendu Diotime au banquet de Socrate on fût moins apte à réaliser sous ses plus nobles formes l'idéal qu'il a défini. Platon lui-même est là pour démentir

la supposition. Quel plus grand critique et quel plus grand artiste?

C'est donc à d'autres causes qu'il faut à certaines époques imputer la décadence de l'art, et celle de notre époque, si tant est qu'elle soit réelle. Il me semblerait plutôt que le reproche devrait s'adresser à un certain abus, à une certaine tendance de la critique, et je n'ai pas caché qu'en aucune matière il n'est bon d'étouffer la philosophie par l'histoire. L'écueil de l'impartialité, c'est l'indifférence, et une certaine passion est nécessaire à toute fécondité. L'amour est le principe de la création, et toute théorie de l'art qui réduirait la beauté à une pure idée serait insuffisante et stérile. Il y a, j'en demande pardon à nos chers philosophes, un élément sensible inséparable de l'effet et de la nature du beau : il faut le sentiment pour l'admirer comme la passion pour le produire. Ce n'est point par une erreur fortuite que l'on a donné à la science du beau et de l'art le nom d'esthétique, ce qui était la ramener hyperboliquement à la sensation. Il n'y a dans ce mot que l'exagération d'une vérité.

Il se peut bien que le monde, en vieillissant, multiplie tellement en toutes choses les exemples et les points de vue, qu'il devienne très difficile de faire un choix, et que l'esprit, surchargé en quelque sorte d'observations, de souvenirs et de jugemens, ait peine à en soulever le poids et à trouver assez de ressort pour s'attacher avec une ardeur féconde à telle vérité, à telle cause, à telle forme, à tel emploi de la pensée et des moyens d'expression dont elle dispose. Un scepticisme souple et flottant peut résulter dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre moral d'une expérience trop diverse et trop étendue. Ce serait un faible préservatif contre cette disposition débilitante qu'un recours de parti-pris à quelque préjugé du passé, et l'effort de combler le vide que le temps a fait dans notre esprit avec ce qu'il a détruit dans les faits ne peut produire qu'un raffermissement apparent et provisoire, une réaction sans solidité et sans durée. Repêcher quelques-uns des débris du naufrage, ce n'est pas le moyen de reconstruire le navire et de reprendre la mer. Rude et sévère est donc la condition de ceux qui ont à ranimer en eux-mêmes, dans un temps d'analyse universelle, la foi dans ce qu'il faut croire et l'amour de ce qu'il faut aimer.

Mais la difficulté n'est pas insurmontable, et, sans sortir du cercle des arts, on trouverait, sans trop chercher, d'évidentes preuves de la persistance de l'esprit poétique ou créateur à travers tous ces voyages d'exploration universelle auxquels est aujourd'hui condamné l'esprit humain. Il est un exemple que j'ai déjà cité à un autre point de vue, c'est celui de la musique. Nos pères ont été les contemporains de Gluck, de Haydn, de Mozart et de Cimarosa; nous le sommes de Beethoven, de Weber et de Rossini (j'en pourrais

nommer encore) : est-ce hasarder beaucoup que de dire que la musique n'a point eu de plus beaux jours que les nôtres? Est-elle aussi un de ces arts équivoques, inférieurs, qui, sans racines dans l'âme et dans la nature, puissent, à l'aide du calcul et de l'adresse, obtenir des succès de circonstance et un éclat passager? Elle serait seule, que le temps qui l'a vue produire les chefs-d'œuvre consacrés dans le souvenir de tous ne pourrait être tenu pour déshérité par le génie de l'art? Non, toutes les muses ne nous ont pas abandonnés.

Si j'osais, si je ne redoutais certains anathèmes, j'ajouterais que que le XIXe siècle a été pour la France le réveil de la poésie. Elle n'a pas eu de plus grands poètes que de nos jours : ceux qu'elle appelle ainsi dans le passé sont surtout de grands écrivains; à l'exception de quelques morceaux dont le dénombrement serait assez court, la poésie dramatique peut réclamer presque seule tout ce qu'ils ont légué à notre admiration. Or la poésie dramatique n'est qu'accidentellement la poésie. Celle-ci a pour champ l'épique et le lyrique. Je ne sais même si elle ne retrouve pas plus aisément sa place dans le genre descriptif que dans le dialogue le plus émouvant. L'effet dramatique couvre l'effet poétique. N'insistons pas, et laissons au lecteur qui a de la mémoire le soin de décider si nos oreilles n'ont pas entendu des chants qui n'ont été, pour l'harmonie, la verve, l'émotion, surpassés dans aucune langue. Et puis (ce nom peut être cité) André Chénier, dans ses essais si divers, est-il donc, pour qui lit sans préjugé, moins voisin de l'antiquité que ceux de nos classiques qui passent pour s'être le plus approchés d'elle? Je m'attache à ce nom, parce que c'est celui d'un poète qui a pris l'étude et l'effort pour les procédés indispensables du talent. Il offre plus d'une analogie avec ces artistes critiques qui m'ont occupé dans cette étude. Lui aussi, il a imité le Parthénon et rebâti des propylées, et il a réussi, et l'imitation ne l'a pas empêché d'être original. En songeant à Théocrite, à Properce, à Simonide, à Alcée, il a été lui-même. Que son exemple guide le génie critique et ne décourage pas le génie créateur.

CHARLES DE RÉMUSAT.

LA

TRADITION CONSTITUTIONNELLE

EN FRANCE DE 1789 A 1863

La révolution française a peut-être moins à se plaindre des hommes qui l'ont compromise par leurs fautes que des historiens qui ont prétendu transformer ces fautes en services. De dangereux apologistes se sont efforcés d'établir une étroite solidarité entre les idées proclamées à cette époque et les violences qui en déterminèrent le triomphe. De là l'alternative imposée aux générations futures de tout accepter dans ce terrible drame comme légitime, ou de tout y répudier comme odieux. L'école monarchique dont M. de Bonald fut le chef, considérant l'œuvre de 89 comme incompatible avec les lois naturelles des sociétés humaines, n'admet pas que des doctrines radicalement fausses puissent profiter même indirectement aux nations. L'école démagogique maintient d'un autre côté que, dans la lutte à mort engagée pour la conquête du droit nouveau, les moyens, ne pouvant être séparés du but, restaient couverts par l'inviolabilité départie à toutes les œuvres nécessaires. Aux yeux des uns, la révolution fut donc maudite jusque dans le bien; aux yeux des autres, elle demeura consacrée jusque dans le mal.

Cependant les publicistes qui ont cherché des excuses pour tous ses grands attentats n'en ont pas su trouver pour ses petites fautes. Les hésitations assez naturelles de la France au milieu d'épreuves redoutables, ses temps d'arrêt sur une route semée d'écueils, n'ont obtenu de leur part ni indulgence ni merci. Ils n'ont pas compris

que la nation avait pu, sans abjurer ses espérances, se dérober par certaines inconséquences dans la conduite aux périls que semblait lui préparer une logique inflexible. Chaque fois qu'il est arrivé au pays de demander à un pouvoir énergique un abri momentané contre l'anarchie, soit qu'il en eût subi ou qu'il en redoutât l'étreinte, on a transformé ces concessions passagères, inspirées par le soin de ses intérêts ou par le souci de son repos, en désaveu solennel de ses principes. En signalant ces défaillances, les dévots de la démocratie ont pris d'ailleurs grand soin de les imputer toujours à l'égoïsme des classes élevées. Ces fiers prophètes écrivaient encore en 1851 que, si la bourgeoisie corrompue par l'éducation, la fortune et le monopole électoral, était en France capable de tout, on n'y verrait jamais les masses, inspirées par une sorte d'instinct divin, s'incliner sous le despotisme pour voiler, ne fût-ce qu'un jour, la statue de la liberté!

J'ignore si l'on persiste dans ses admirations et dans ses haines. Quoi qu'il en soit, il appartient aux hommes demeurés étrangers aux unes comme aux autres de rétablir sur l'esprit de la révolution française et sur la permanence de ses aspirations politiques la vérité, défigurée par l'esprit de secte. Si l'on porte quelque liberté d'esprit dans l'appréciation des faits innombrables écoulés depuis les élections pour les états-généraux en 1789 jusqu'aux récentes élections de 1863, on se convaincra que nos pères n'avaient pas, sur les questions constitutionnelles aujourd'hui controversées, un avis fort différent du nôtre, et que les vœux sont restés les mêmes dans des conditions et sous des formules très différentes. La France a manqué de courage plutôt que de persévérance dans ses opinions; elle a moins changé d'avis que d'attitude, et lorsqu'on néglige les apparences pour aborder le fond des choses, on arrive bien vite à se convaincre que ce pays s'est donné plus de mouvement qu'il n'a parcouru de chemin. Rechercher ce qu'il a toujours souhaité est peut-être la voie la plus sûre pour pénétrer ce qu'il souhaite encore. Il y a sur ce point-là, dans l'histoire de nos soixante-dix dernières années, une tradition dont la puissance serait irrésistible, si elle était mieux connue. Ne permettons pas qu'on la méconnaisse, ne souffrons pas surtout qu'on la divise. *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus :* il faudrait appliquer cette règle-là en matière de liberté comme en matière de témoignage. Rappelons donc ce que voulaient et ce que demandaient nos pères, afin de nous confirmer nous-mêmes dans la conscience de notre droit, et voyons si les faits aujourd'hui accomplis sont incompatibles avec les vœux consacrés par l'autorité de trois générations.

I.

Complément du travail accompli par les siècles au sein de l'Europe chrétienne, la révolution française fut une œuvre purement politique, malgré les efforts puérils tentés afin de transformer le Jeu de Paume en Sinaï et de déguiser Mirabeau en Moïse. Les premiers instigateurs du mouvement de 89, professant les opinions religieuses les plus opposées, n'eurent jamais la prétention d'apporter au monde une solution nouvelle des grands problèmes élucidés par le christianisme. Si d'implacables passions firent pénétrer la révolution dans la sphère des consciences, qu'elle avait déclarée inviolable, cette ingérence vint signaler la première et la plus périlleuse violation de ses principes. Les deux cents curés qui décidèrent la victoire de l'assemblée nationale par leur réunion aux députés du tiers-état après la déclaration royale du 23 juin ne soupçonnaient pas qu'en prêtant le serment de donner une constitution à la monarchie, ils protestaient contre la chute d'Adam, et qu'ils préparaient, comme cela a été doctement démontré, la réhabilitation de la chair, depuis dix-huit siècles opprimée par l'esprit!

Mais si l'œuvre de 89 ne revêtit aucun caractère dogmatique, elle eut certainement une portée morale qui ne s'était révélée dans aucun autre événement. Ni les luttes de la suzeraineté royale contre la féodalité, ni celles des grands municipes de l'Italie n'avaient soulevé durant le moyen âge de questions où le sort du monde se trouvât aussi profondément engagé. Dans les temps modernes, les conflits de la couronne et de l'aristocratie britanniques n'avaient en dehors de l'Angleterre remué aucune passion ni suscité aucune espérance; enfin, quoique la récente insurrection de l'Amérique eût éveillé de généreuses ardeurs dans la jeune noblesse française, l'humanité tout entière ne pouvait associer son avenir à la cause de ces planteurs, aussi résolus à maintenir l'esclavage dans leurs domaines qu'à se séparer de la mère-patrie.

Il appartenait à la race la plus logique dans ses idées, la plus capable de se dévouer pour leur triomphe, de préparer l'avénement d'une pensée assez sympathique pour être comprise de tous les peuples, assez puissante pour renouveler la face du monde. Constituées par la conquête, composées de races juxtaposées sans être encore confondues, les vieilles sociétés européennes étaient appelées à suivre de loin la France dans les applications de cette rigoureuse géométrie sociale qu'une génération pleine de confiance faisait succéder tout à coup au régime fondé sur les accidens de l'histoire. Instituer par l'élection une vaste hiérarchie mobile, donner au pouvoir la volonté nationale pour titre, la publicité pour moyen, les

citoyens les plus éclairés pour agens et pour contrôleurs, — sur ces deux bases s'éleva l'œuvre fondée par nos devanciers et continuée par nous-mêmes. S'ils rencontrèrent devant eux beaucoup de difficultés qui nous sont épargnées, ils n'eurent jamais à défendre l'intégrité de leur pensée contre ceux qui semblent aujourd'hui vouloir l'embrasser pour l'étouffer. On n'estimait pas possible, aux premiers temps de la révolution, de diviser les termes moralement inséparables du même problème en appliquant l'égalité dans l'ordre civil sans la liberté dans l'ordre politique. Nul ne songeait à constituer une grande démocratie sur une sorte de dictature populaire en refusant à la société ainsi façonnée tout moyen pour se hiérarchiser elle-même par l'autorité des lumières, le prestige naturel des grands services et des grandes renommées. Ce n'était pas afin de substituer au régime de Versailles celui de Constantinople que la France prodiguait alors son âme et son sang.

On calomnie dans sa tombe cette noble génération, lorsqu'on laisse entendre qu'elle aurait fait bon marché de l'intervention du pays dans ses propres affaires, si l'on avait concédé tout d'abord à sa vanité l'abolition des priviléges qui séparaient les diverses classes de citoyens. La nuit du 4 août ne termina point la révolution, quoiqu'une heure d'entraînement, digne de tous les respects de l'histoire, eût renversé du même coup, avec les anciennes barrières entre les trois ordres, les distinctions les plus naturelles entre les familles et les particuliers. Parce que MM. de Montmorency avaient consenti à s'appeler MM. Bouchard, et que Louis XVI avait rendu hommage à la souveraineté nationale, personne dans l'assemblée constituante n'imagina possible de remettre sans contrôle le gouvernement de la France au royal représentant qui reconnaissait tenir de la nation son titre et sa puissance. Avec quelle indignation le pays n'aurait-il pas accueilli l'idée de faire suivre la proclamation de sa propre souveraineté de celle de son abdication! Ces temps orageux furent féconds en grands crimes; mais la honte de ressusciter les maximes qui rencontraient faveur sous Tibère leur a été épargnée. Il me semble entendre Mirabeau et Barnave faisant rentrer sous terre les théories d'un certain césarisme. Je crois voir ces illustres morts, sans en séparer ni les Mounier, ni les Lally, ni les Cazalès, se soulevant à la seule pensée d'assigner la date la plus honteuse de l'histoire pour le terme définitif du grand mouvement dont ils furent les victimes, sans en avoir jamais été les calomniateurs. Aux assertions émises de notre temps par quelques publicistes de la *démocratie autoritaire* (c'est ainsi, je crois, qu'ils se qualifient), ils auraient tous répondu qu'en affrontant la tempête où la plupart d'entre eux laissèrent leur vie, ils aspiraient surtout à

créer pour leur pays des mœurs publiques en le provoquant à intervenir dans ses propres affaires par l'action permanente de sa pensée. Une telle intervention peut seule en effet élever les esprits et les cœurs, car elle associe au respect du droit d'autrui l'instinct salutaire de la responsabilité. Le plantureux régime de la stabulation, lors même que le troupeau aurait acquis le droit de choisir son berger, ne saurait valoir pour une nation, à quelque prospérité qu'il la conduise, l'usage quelquefois hasardeux, mais toujours moralisateur, de sa propre liberté. Assignez telle origine qu'il vous plaira au pouvoir absolu, substituez le texte d'un plébiscite au dogme de la légitimité : si le pouvoir demeure sans frein contre ses propres entraînemens, ces formules ne changeront rien au fond des choses, et la nature humaine persistera en dépit des théories. Louis XIV et Napoléon Ier, encore que leur puissance émanât d'un principe contraire, ont rencontré les mêmes tentations et fait échouer leur pays sur les mêmes écueils.

Les cahiers des bailliages attestent avec quelle impatience la France, qui avait peut-être plus souffert du gouvernement des grands princes que de celui des princes médiocres, attendait l'organisation définitive d'un pouvoir inspiré par la pensée du pays et contrôlé par ses légitimes représentans. La lecture de ces importans témoignages démontre que les désaccords naturels entre trois ordres sauvegardant des intérêts différens n'affectaient pas l'unanimité des vœux touchant les principes généraux de la future constitution politique. C'est ainsi par exemple que la doctrine de l'inviolabilité royale et de la responsabilité ministérielle est exposée dans les cahiers des trois ordres, et plus spécialement dans ceux de la noblesse, avec une insistance et une précision qui donnent aux rédacteurs de ces documens une avance singulière sur certains publicistes de la démocratie contemporaine. Enfin la liberté de la presse est envisagée par la plupart des bailliages comme l'instrument nécessaire de tout gouvernement représentatif, à ce point que le clergé lui-même, en réclamant une protection spéciale pour les dogmes catholiques, ne fait pas difficulté de reconnaître qu'en matière administrative et politique cette liberté devient la sanction et la garantie de toutes les autres (1).

Malheureusement, au sein de l'assemblée nationale, le souvenir des mandats et la rectitude des instincts ne tardèrent pas à s'obscurcir dans l'entraînement de la lutte, et bientôt les principes ne

(1) Voyez le rapport du comte de Clermont-Tonnerre sur les vœux énoncés aux cahiers, 27 juillet 1789, et l'analyse de ces cahiers dans l'*Histoire parlementaire de la Révolution*, par MM. Roux et Buchez; tome Ier, pages 222-253.

persistèrent que pour demeurer dans l'histoire l'éclatante condamnation de la conduite. Les fautes de la constituante n'enlèvent rien cependant à l'autorité de ses maximes, et pour peu qu'on sache séparer celles-ci des formes dont les revêtit une inexpérience alors générale, on arrive à reconnaître qu'il n'est aucune idée féconde admise depuis par le sentiment public dont cette grande assemblée n'ait eu l'intuition prématurée.

En droit politique, elle a défini la loi l'expression de la volonté générale, et proclamé le droit pour tous les citoyens de concourir à la formation de cette volonté par le vote de leurs représentans. On sait que la législation qui présida successivement à l'élection de la constituante, de l'assemblée législative et de la convention s'inspira de ce principe, qui prévalut, avec des modifications secondaires, jusqu'à l'octroi de la charte de 1814. Cette législation attribuait le droit de suffrage à tous les citoyens actifs, c'est-à-dire à tous ceux qui n'étaient ni serviteurs à gages ni mendians, et remettait l'élection politique à des électeurs d'un degré supérieur choisis par ceux du premier dans la proportion d'un pour cent parmi les propriétaires d'un bien de la valeur de deux cents journées de travail (1).

En droit administratif, la constituante ne sépara jamais la liberté municipale de la liberté politique, ni la gestion des affaires locales de la conduite des grands intérêts nationaux. Si elle découpa la France en cases d'échiquier pour constituer les départemens et les districts, c'est qu'il fallait faire table rase, afin d'amener les pays d'états et les généralités à vivre sous une législation commune. Comment méconnaître les incompatibilités profondes entretenues entre toutes les provinces par l'esprit inquiet des parlemens, non moins hostiles à la liberté qu'au pouvoir, et qui, vers la fin du XVIIIe siècle, avaient éteint presque partout jusqu'au dernier souffle de la vie municipale? Ajoutons, pour expliquer sans l'excuser le caractère beaucoup trop radical de cette transformation, que ces grands corps, qui venaient, sous le récent ministère de Turgot, de se montrer les ennemis implacables des réformes même les plus nécessaires, auraient opposé à l'action de l'assemblée des résistances peut-être invincibles, si leur puissance mal définie n'avait disparu dans le morcellement général du territoire.

En droit constitutionnel, les dix-sept articles inscrits en tête de l'acte fondamental sous le titre fameux de *déclaration des droits* constataient l'esprit sincèrement libéral qui animait alors la nation, et ne laissaient aucun doute sur sa volonté formelle de restreindre la sphère des droits de l'état en élargissant successivement celle des

(1) Constitution du 3 septembre 1791, titre III, sect. II.

droits individuels. « La liberté consiste, disait l'article 4, à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui, et l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. » La déclaration établissait comme un axiome que « la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme. » Dans l'ordre moral, elle proclamait l'incompétence absolue de l'état en matière religieuse, incompétence qui demeure en effet la seule garantie possible de la liberté de chacun au sein des sociétés où l'unité de croyances a péri.

Enfin, en droit international, la révolution française professait à son origine le respect le plus profond pour les traités et pour la situation territoriale réglée par eux. Sans soupçonner la lutte à mort qu'elle allait engager bientôt contre tous les gouvernemens réguliers, elle formait alors, malgré des excitations déjà très vives, les vœux les plus sincères pour le maintien de la paix extérieure. Appuyée sur la toute-puissance du droit, dont elle se considérait comme l'expression la plus élevée, la constituante ne se préoccupait que de l'influence de ses idées, et tenait cette influence pour irrésistible en Europe aussi bien qu'en France. Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'époque où le pays, possédé tout entier d'une ambition plus généreuse, ait moins souhaité l'extension de ses frontières. Si l'abbé de Saint-Pierre avait assez vécu pour devenir membre de l'assemblée, il en aurait assurément présidé le comité diplomatique.

Tel était le corps de droit public émané de la révolution française à son aurore. Qu'on le repousse comme erroné, cela peut se comprendre : j'ajoute que, lorsqu'on croit avoir raison contre son pays et contre son temps, on a du moins, en le déclarant, le mérite du courage; mais ce qui serait plus étrange, ce serait la prétention de se couvrir du drapeau de 89 pour tronquer des idées logiquement indivisibles, ce serait surtout l'espérance de pouvoir appliquer à la famille les doctrines qu'on hésiterait à consacrer pour l'état. Il n'a pas été difficile d'établir la connexité des idées qui se rattachent à la grande date de 89 dans l'ordre politique et civil; il ne le serait pas davantage de prouver que depuis près d'un demi-siècle ces idées ont persisté dans la conscience publique à travers des transformations nombreuses et d'apparentes contradictions.

Durant la crise où fut engagé le sort de la France depuis les premiers jours de la révolution, les châtimens suivirent les fautes aussi promptement que les fautes elles-mêmes sortirent de la violation des principes. Il n'a jamais été plus facile à l'historien de remonter des effets aux causes et des actes aux personnes, en marquant au front les coupables. Bien loin que les attentats de ces déplorables temps

soient protégés, comme on s'est complu à le dire, par une sorte de fatalité, il n'est pas un des grands périls publics qui ne trouve sa cause dans une machination antérieure, et pas un crime politique qui ne soit sorti d'un odieux calcul. Qu'on suppose la révolution française assez modérée et assez honnête pour faire toujours profiter ses adversaires du bénéfice de ses propres doctrines, et l'on sera conduit à reconnaître qu'elle aurait triomphé à peu près sans luttes malgré la perturbation profonde apportée par la législation nouvelle dans les existences et les intérêts. La constituante n'avait-elle pas en trois mois passé le rouleau sur une société vieille de dix siècles? N'avait-elle pas effacé d'un trait de plume toutes les distinctions qui, la veille encore, séparaient les terres comme les personnes, réuni les biens du clergé et des ordres religieux au domaine de l'état, dépouillé la noblesse, par l'abolition de toutes les redevances d'origine féodale, d'une part notable de sa fortune? N'avait-elle pas transformé le successeur de Louis XIV en fonctionnaire public en réclamant pour elle-même tous les droits avec tous les honneurs de la souveraineté? Ce bouleversement, le plus prodigieux qu'ait vu le monde, ne s'était-il pas accompli en moins d'une année en présence de quelques protestations impuissantes et à peine remarquées? L'étude des événemens démontre que, malgré des irritations fort naturelles au sein des deux premiers ordres dépouillés, cette transformation générale n'aurait déterminé aucune résistance armée, ni rencontré jusque dans ses applications extrêmes aucun obstacle avec lequel il y eût à compter, si, par une éclatante et à jamais funeste dérogation à ses propres doctrines, l'assemblée nationale n'était venue en 1790 se heurter gratuitement et à plaisir contre la barrière des consciences. La constitution civile du clergé, émanée des vieilles haines du jansénisme, accueillie par les philosophes avec une indifférence dédaigneuse, remua jusqu'aux abîmes un sol qu'avait à peine ébranlé la chute de l'ancienne monarchie. La présence de deux clergés, l'un dépouillé, l'autre spoliateur, provoqua la guerre civile, et de la guerre civile sortit, avec la permanence des fureurs populaires, un appel également permanent à la force. Atteinte la première, la liberté religieuse se redressa dans son indomptable énergie, et la révolution, qui n'avait fait jusque-là que des mécontens sans puissance, se vit enfin en présence d'ennemis en armes, à la grande joie des hommes qui lui souhaitaient de grands périls afin de la provoquer à de grands crimes.

La constituante dut consacrer dès lors la dernière partie de sa carrière à lutter sur presque toute l'étendue du territoire et jusque dans son propre sein contre les insolubles difficultés évoquées par elle-même. L'assemblée législative lui était trop inférieure en ta-

lens pour ne pas vouloir la dépasser par ses témérités. Elle entra résolûment dans la détestable politique qui consiste à élever devant soi des obstacles, afin de justifier la violence par le danger. La constituante avait préparé la guerre civile sans la vouloir; la législative suscita sciemment la guerre étrangère par des provocations froidement calculées qui rendaient la lutte inévitable, et la paix fut rayée, avec la liberté religieuse, du programme sorti naguère du cœur de la nation le jour où il s'était ouvert à toutes les nobles espérances. Les artistes ambitieux qu'une loquacité brillante mit à la tête d'une assemblée dont les constituans avaient commis l'irréparable faute de s'interdire l'accès voulurent systématiquement la guerre; ils la préparèrent de sang-froid, parce qu'elle leur présentait la double chance de faire autrement que leurs prédécesseurs, ce qui les touchait beaucoup, et de s'imposer à Louis XVI, ce qui les préoccupait encore davantage. Cet honnête calcul ne leur réussit qu'à moitié : aussi la Gironde prit-elle le parti de se faire républicaine sitôt que le malheureux roi eut refusé de se faire girondin. Ne pouvant servir le trône, il lui parut naturel de le renverser. Les girondins se crurent des Machiavels lorsqu'au lendemain du 10 août Mme Roland se trouva reportée dans son boudoir si regretté du ministère de l'intérieur par le même coup de théâtre qui avait porté Danton au ministère de la justice; mais cordeliers et jacobins entretenaient pour leurs alliés beaux esprits le dédain ordinaire des hommes d'action pour les hommes de parole, dédain qui fut bientôt justifié par la facilité que rencontrèrent les chefs de la multitude à triompher des chefs de la convention. A la guerre restreinte provoquée par les girondins contre les deux cabinets allemands profondément divisés, les jacobins travaillèrent à substituer la guerre générale, dans la pensée très arrêtée de placer la France entre sa perte inévitable et les fureurs de son désespoir. Le procès fait à Louis XVI leur parut un moyen sûr pour contraindre les cabinets demeurés spectateurs de la lutte à quitter la neutralité; ils le considérèrent surtout comme devant rendre impossible une paix secrètement souhaitée par la Prusse comme par l'Autriche. Ils entamèrent donc cette œuvre d'iniquité non pas pour défendre la révolution contre l'Europe, mais pour armer l'Europe contre la révolution; ils la conduisirent jusqu'à son issue sanglante, afin de placer les girondins entre un grand crime et un grand péril, et de demeurer les seuls chefs possibles d'un pouvoir dont l'horreur du monde leur assurait la possession.

Ainsi s'enchaînent les événemens qui conduisirent la nation à perdre sous la pression de la terreur toute volonté propre, pour ne pas dire toute conscience d'elle-même. Ces événemens sont-ils la conséquence d'une doctrine ou d'un intérêt? Ont-ils été inspirés par

des idées libérales ou par d'égoïstes calculs? Est-ce afin de demeurer fidèles à la liberté religieuse que les Camus et les Grégoire rédigèrent leur plan minutieux de réglementation ecclésiastique et provoquèrent la guerre civile? Brissot respectait-il les pacifiques doctrines de la constituante lorsque, pour conquérir une importance que ne comportait pas sa médiocrité, il poussait la législative à la guerre contre l'empire germanique, en attendant que Robespierre et Marat, qui employèrent à leur tour la même tactique, prêchassent la guerre contre l'univers civilisé? Est-ce aux principes d'inviolabilité royale et de responsabilité ministérielle consignés dans la constitution de 1791 qu'il faut imputer le meurtre juridique de Louis XVI et le régime sanglant inauguré par ce crime? Les idées qui présidèrent à la rédaction de la loi municipale de 1790 ont-elles quelque chose à démêler avec l'atroce dictature que s'arrogea la commune insurrectionnelle du 10 août pour préparer les attentats de septembre? Parce que la France avait voulu la liberté et que d'abominables calculs lui préparèrent la tyrannie, faudrait-il reporter sur les victimes la condamnation réservée aux tyrans? Bien loin que les doctrines de 89 aient jamais été funestes à la révolution française, c'est de la dérogation à ces principes tutélaires que sont issus, comme par une loi fatale, tous ses périls et tous ses malheurs, et l'on va voir que le soin constant de tous les pouvoirs réparateurs a été de se prévaloir de ces idées puissantes, lors même qu'ils n'ont pas tardé à les enfreindre, tant ils leur ont reconnu de force et d'autorité.

II.

Du 2 septembre au 9 thermidor, la nation n'eut, comme Sieyès, qu'un seul souci, celui de vivre. Arrêtée dans la boue comme elle l'avait été dans le sang, on la vit, sous le directoire, résignée à tout, excepté toutefois à prendre au sérieux les parades gouvernementales que son inertie laissait jouer. Un homme la rendit à elle-même en triomphant de la corruption par la gloire, et le merveilleux spectacle d'une restauration soudaine vint réveiller tous ses nobles instincts; mais, loin de la provoquer au désaveu des idées politiques auxquelles la France avait engagé sa foi à l'ouverture de la révolution, tous les auteurs de la journée du 18 brumaire, tous ceux qui reçurent mission de l'expliquer à la nation et à l'Europe, présentèrent ce coup d'état comme la sanction irrévocable des idées libérales au dedans, des espérances pacifiques au dehors. Si cette interprétation ne demeura pas jusqu'au bout en accord avec les faits, elle assura dans l'opinion le succès moral de l'événement dont les instigateurs principaux appartenaient tous au grand parti consti-

tutionnel, décimé par les échafauds de la terreur et les proscriptions de fructidor. Aucun de ces personnages, et Sieyès moins qu'aucun autre, n'entrevoyait un sceptre dans l'épée dont ils se servirent pour conquérir l'ordre et la paix, en renversant un gouvernement de vieux jacobins corrompus sans être corrigés. Ce qu'ils voulaient, ce qu'ils attendaient, ce qu'ils croyaient fermement avoir assuré au pays au prix d'une suspension momentanée de la légalité, ce n'était ni l'omnipotence administrative ni la dictature militaire, mais un véritable gouvernement représentatif où les principes de la constitution de 91 viendraient s'encadrer dans un mécanisme combiné avec plus d'art et de prévoyance. Cette pensée-là est exprimée dans tous les discours prononcés par les membres des deux conseils au sein de la commission législative. Ce fut donc sans étonnement que le pays entendit l'organe du nouveau gouvernement consulaire dire en présentant à la sanction nationale la constitution de l'an VIII : « La constitution est fondée sur les vrais principes du gouvernement représentatif. La révolution française est fixée aux principes qui l'ont commencée; *elle est finie.* »

Ces illusions étaient générales, et s'expliquaient d'elles-mêmes. La machine inventée par Sieyès avait l'avantage de différer des constitutions précédentes, et ce fut là son premier mérite aux yeux d'un peuple lassé de tout, même de l'espérance. Cette œuvre, émanée d'un homme qui avait une foi profonde dans son idée, et qui passait pour le plus grand penseur du temps, laissait attendre des résultats entièrement nouveaux du jeu profondément calculé de tous les pouvoirs publics. Quoi d'étonnant que la France s'inquiétât peu des formes assignées à l'édifice élevé dans des conjonctures si favorables sur un sol jonché de tant de débris? Il aurait été difficile qu'elle comprît alors, comme nous pouvons le faire aujourd'hui, que la constitution de l'an VIII ne pouvait manquer de substituer la paralysie à la fièvre par la multiplicité de ses ressorts. Il ne fallait demander au pays ni de prévoir le prochain avenir d'une chambre de muets accolée à une chambre de bavards, ni de deviner la triste destinée de ce sénat auquel l'acte fondamental, en l'armant de droits politiques redoutables, en le dotant d'avantages matériels exorbitans, ménageait l'alternative de devenir une assemblée de conspirateurs ou une assemblée de valets.

Sieyès, Daunou, Rœderer, d'autres encore, purent s'y tromper. Un seul homme pénétra probablement dès l'origine le sort réservé à cette machine forcément condamnée à l'inertie. Étranger à la bizarre conception émanée d'un esprit chimérique, il entrevit du premier coup d'œil quelle facilité rencontrerait son épée pour percer la trame dans laquelle un vieux rêveur se proposait d'enlacer sa nais-

sante fortune. Il laissa s'élever, avec une impassibilité où perçait quelque dédain, la fameuse pyramide au sommet de laquelle il prit sa place, sans que personne songeât même à la lui disputer. Aussitôt que Napoléon paraît sur la scène du monde, il la remplit tout entière. Sa supériorité sur ses contemporains ne tarde pas à devenir l'écueil de son génie, car il se trouve conduit par le prestige qui l'entoure à substituer presque naturellement sa volonté personnelle à celle d'un pays qui ne parle que par sa parole et n'agit plus que par son bras.

Deux pensées se partagent cette merveilleuse carrière : l'une domine la période consulaire jusqu'au traité de Lunéville; l'autre, de plus en plus accentuée, devient le programme de l'empire. La première, c'est l'aspiration constante de la France vers cette tradition constitutionnelle dont nous interrogeons l'histoire, vers un gouvernement assez fort pour faire à l'intelligence sa large part, assez modéré pour ne jamais séparer la gloire de la justice. La seconde, c'est le rêve colossal d'un esprit chimérique arrivé, par l'habitude de tout absorber en lui-même, à se croire le centre de tous les droits parce qu'il l'est de toutes les forces, sorte de vision dantesque où miroitent de vagues réminiscences romaines et féodales associées à la perspective d'une unité lointaine promise à l'Europe pour prix de ses longues humiliations sous une autre suzeraineté impériale, système plus éblouissant que sérieux, qui, procédant à la régénération des peuples par l'immolation des nationalités, faisait de l'état de guerre la base même de nos institutions, et tournait le dos à l'avenir en affectant de le saluer!

D'où vient que la nation dont les vœux ne dépassèrent jamais les glorieuses stipulations de Lunéville et d'Amiens, qui avait acclamé la paix, se soit laissé rejeter sans aucun motif et sans aucun intérêt dans une lutte interminable? Comment se mit-elle sans résistance au service de l'idée fatale dont elle aurait respectueusement détourné l'empereur même au lendemain d'Austerlitz et de Wagram, si la France avait trouvé pour parler une heure de ce courage qu'elle eut durant dix ans pour mourir? Ceci est un problème de physiologie autant que de politique. On peut remarquer dans le cours de notre histoire un désaccord sensible entre les passions et les idées nationales, et ce manque d'harmonie explique peut-être mieux que toute autre cause les caprices et les mobilités de l'opinion. A l'esprit inflexible d'un logicien la France unit le tempérament d'un soldat. Lorsque le tempérament domine, elle prodigue son sang à qui l'enivre de poudre et de gloire; lorsque la tête l'emporte sur le cœur, elle revient à ses idées pour les poursuivre avec une obstination indomptable. Peut-être tout l'art de la gouverner consiste-t-il dans

la mesure avec laquelle il convient de pondérer ces deux élémens l'un par l'autre. Si les divers pouvoirs qui succédèrent au premier empire ne se sont pas assez inquiétés du tempérament national, l'empereur de son côté abusa de ce ressort au point d'en arriver à prendre la génération de 89 pour l'instrument passif d'une politique néo-carlovingienne. Ne communiquant plus avec la nation que par l'armée, placé par sa toute-puissance dans un isolement qui ne lui fut pas moins funeste au dedans qu'au dehors, il apprit, à l'heure fatale où une telle expérience ne pouvait plus lui profiter, que les idées ne reculent jamais en France, lors même qu'on en perd la trace, et qu'elles y reprennent toujours avec usure le terrain perdu. En 1815, le chef de la nation militaire se retrouva tout à coup en face de la nation politique qu'il croyait avoir anéantie, et ce règne héroïque finit par l'amère déception des cent jours, qui signala la réaction triomphante de l'esprit sur le tempérament national.

Quelle avait été cependant la véritable pensée de la France, lorsqu'elle plaça la couronne sur le front du jeune pacificateur de l'Europe? Que lui avait-elle demandé, en consentant à confondre son avenir avec celui de sa race? Cette pensée fut si vite méconnue, elle a laissé si peu de trace dans les événemens, qu'on éprouve une sorte de surprise en en retrouvant l'expression précise et concordante dans tous les documens législatifs comme dans tous les écrits du temps. La France attendait en 1804 ce qu'elle avait voulu en 1789 et en 1791, ce qu'elle souhaita plus résolûment encore à la chute du premier empire, et ce qu'elle attend aujourd'hui de la stabilité du second. Conséquente avec elle-même à la veille du jour où ses vœux allaient recevoir un éclatant démenti, elle souhaitait une monarchie héréditaire et constitutionnelle avec des élections, une presse et une tribune sérieusement libres, des finances fortement contrôlées, et surtout un pouvoir exercé par des ministres responsables. Je me hâte, en énonçant ces énormités, de m'abriter derrière des textes dont l'abondance ne laisse d'ailleurs que l'embarras du choix. « La France, disait le tribunat, du sein duquel était partie la proposition d'élever le premier consul au trône, la France doit attendre de la famille de Bonaparte plus que d'aucune autre le maintien des droits et de la liberté du peuple qui la choisit et toutes les institutions propres à les garantir (1). » — « Les Français ont conquis la liberté, disait le sénat en adoptant cette proposition; ils veulent conserver leur conquête, ils veulent le repos après la victoire. Ce repos glorieux, ils le devront au gouvernement héréditaire d'un seul, qui, élevé au-dessus de tous, défende la liberté publique,

(1) 3 mai 1804.

maintienne l'égalité, et baisse ses faisceaux devant la volonté souveraine du peuple qui l'aura proclamé. C'est ce gouvernement que voulait se donner la nation française dans les beaux jours de 89, dont le souvenir sera cher à jamais aux enfans de la patrie, et où l'expérience des siècles et l'expérience des hommes d'état inspiraient les représentans que la nation avait choisis. Il faut que la liberté et l'égalité soient sacrées, que le pacte social ne puisse pas être violé, que la souveraineté du peuple ne soit jamais méconnue, et que la nation ne soit jamais forcée de ressaisir sa puissance et de venger sa majesté outragée. Le sénat développe dans un mémoire qu'il joint à ce message les dispositions qui lui paraissent les plus propres à donner à nos institutions la force nécessaire pour garantir à la nation ses droits les plus chers, en assurant l'indépendance des grandes autorités, le vote libre et éclairé de l'impôt, la sûreté des propriétés, la liberté individuelle, celle de la presse, celle des élections, la responsabilité des ministres et l'inviolabilité des lois constitutionnelles (1). »

« La liberté devant laquelle sont tombés les remparts de la Bastille, s'écriait dans cette discussion un sénateur illustre (2), va déposer ses craintes. Le vœu du peuple ne sera jamais méconnu. Les listes des candidats choisis par les colléges électoraux étant souvent renouvelées, l'une des plus belles portions de la souveraineté du peuple sera fréquemment exercée. Les membres du corps législatif seront, s'il est possible, des organes plus fidèles de la volonté nationale; les discussions auxquelles ils se livreront et leurs communications plus grandes avec le tribunat éclaireront de plus en plus les objets soumis à leurs délibérations. Une haute cour, garante des prérogatives nationales confiées aux grandes autorités, de la sûreté de l'état et de celle des citoyens, formera un tribunal véritablement indépendant et auguste consacré à la justice et à la patrie. Elle assurera la responsabilité des fonctionnaires, de ceux particulièrement qu'un grand éloignement de la métropole pourrait soustraire à la vengeance des lois. Elle assurera surtout *la responsabilité des ministres, cette responsabilité sans laquelle la liberté n'est qu'un fantôme.* Le sénatus-consulte rend l'hommage le plus éclatant à la souveraineté nationale; il détermine que le peuple prononcera lui-même sur l'hérédité; il fait plus, il consacre et fortifie par de sages institutions le gouvernement que la nation française a voulu dans les plus beaux jours de la révolution, lorsqu'elle a manifesté sa volonté avec le plus d'éclat, de force et de grandeur. »

(1) Message du 4 mai 1804.
(2) Lacépède.

Tels étaient les vœux de la France à l'heure où déjà l'empereur aspirait à découper l'Italie en fiefs de son empire, et allait à Austerlitz forger le premier anneau de sa fatale destinée. Peut-être cette politique sensée lui revint-elle tardivement en mémoire lorsqu'il campait sur les *sierras* de l'Espagne, ou qu'il traversait en fugitif les eaux glacées de la Bérésina. Il dut en effet mettre plus d'une fois en regard des agitations d'un gouvernement libre le déchaînement de l'Europe et le désespoir de la France, et se dire dans l'amertume de son cœur qu'il ne succombait pas tant sous le poids de l'univers conjuré que sous celui d'une responsabilité trop lourde pour un mortel.

Lorsque Napoléon eut perdu la couronne de Louis XIV en courant après celle de Charlemagne, la France, demeurée étrangère à ces rêves si ce n'est par le sang dont elle les avait payés, reprit le cours naturel de ses pensées, comme une terre qui refleurit après la chute d'une avalanche. Elle se remit à la poursuite des espérances libérales que le géant avait fait ployer dans sa course sans parvenir à les déraciner. Le programme oublié de 1804 servit, après dix ans, de texte à l'arrêt de déchéance rédigé par des hommes qui signaient en l'écrivant leur propre condamnation. Cependant la restauration s'élevait acclamée par la France malgré la présence d'un million d'étrangers, parce que son gouvernement représentait avec la paix, ce premier besoin du pays si obstinément méconnu, un retour certain vers la liberté, sans laquelle l'antique dynastie ne pouvait paraître au sein de la France nouvelle. La déclaration de Saint-Ouen et la charte de 1814 donnèrent satisfaction aux principes généraux proclamés en 89 en les encadrant dans un mécanisme plus heureux qu'aucun de ceux qui avaient été si tristement pratiqués. Aujourd'hui que l'Europe entière s'est assimilé ces institutions et que celles-ci fonctionnent à Madrid comme à Vienne, il est superflu de les défendre à l'occasion d'une prétendue origine britannique, car les œuvres de l'expérience et du bon sens ne sont le patrimoine d'aucun peuple. Elles allaient d'ailleurs mieux que toutes les constitutions précédentes au génie français par le champ qu'elles ouvraient à toutes les grandes ambitions de la pensée et du talent, et jamais la révolution ne reçut une sanction plus éclatante pour ses conquêtes et ses aspirations politiques. Toutefois aux sources mêmes du pouvoir une difficulté considérable se laissait déjà pressentir. La charte royale avait été octroyée par une puissance qui se prétendait constituante, et qui n'admettait pas que la nation pût intervenir entre elle et son œuvre. Cette prétention impliquait le droit de modifier le pacte fondamental, droit périlleux qu'on avait eu soin de dissimuler sous une rédaction ambiguë, tant on le savait

capable de blesser profondément la conscience publique. L'article 14 était le seul débris de la société historique qui survécût au cataclysme de 89. La lutte toujours sourdement ouverte entre les libertés constitutionnelles et une doctrine incompatible avec elles fut pour la restauration, malgré le talent et la droiture de ses hommes d'état, une cause permanente de faiblesse, car d'un côté cette lutte semblait donner à la conscience royale le droit de tout entreprendre, — de l'autre elle présentait aux passions ennemies le moyen de tout oser. La théorie du pouvoir constituant aveugla donc les amis de la royauté légitime en même temps qu'elle apportait à ses adversaires une force immense, de telle sorte que, si la maison de Bourbon avait eu la prescience de ses véritables périls, elle aurait travaillé à les détourner en transformant son propre principe au lieu de le proclamer avec éclat.

C'est ainsi qu'on arrive à travers des péripéties sans nombre, qui ne modifient pas sensiblement la pensée publique toujours persistante, jusqu'à cette révolution de juillet, terme fatal du long conflit des intérêts et des idées. La charte de 1830 vint donner aux théories politiques consignées dans la déclaration des droits une satisfaction complète en ajoutant, il est vrai, à cette victoire les difficultés de toute grande crise. Sous le gouvernement de la branche cadette, la lutte ne fut guère moins vive que sous le précédent règne, et nous voyons après dix-huit années de débats, dont la véhémence contrastait singulièrement avec le calme de la raison publique, la royauté consentie disparaître dans une catastrophe semblable à celle qui avait emporté la royauté héréditaire. Cependant l'analogie entre les deux situations n'est qu'apparente. Contrairement à ce qui s'était vu depuis 1815 jusqu'à 1830, époque de grandes luttes entre des passions et des idées inconciliables, les partis parlementaires différèrent bien plus de 1830 à 1848 sur la conduite que sur les doctrines, et sur les personnes que sur les choses, quelque accentuation que chacun d'entre eux estimât convenable de donner à ses paroles. Dans ces querelles où l'esprit restait assez libre pour que l'art s'y déployât dans son éclat le plus étudié, les intérêts durent prendre la place des passions amorties, et l'on s'irrita d'autant plus qu'on se comprenait davantage. Aucun parti légalement constitué n'aspirant alors à renverser le pouvoir, et celui-ci n'étant guère menacé que par l'impatience qu'on éprouvait à le servir, la monarchie de 1830, qui aurait pu soutenir une longue lutte contre des ennemis déclarés, périt en quelques heures par la confiance même qu'inspirait sa force : confiance étrange, qui n'aveuglait pas moins les agens du pouvoir sur la portée de leurs actes que l'opposition sur celle de ses coups!

Le 24 février fut pour la France une grande surprise avant de lui apparaître comme un grand malheur, car cette révolution ne s'accomplit que parce que personne ne l'avait estimée possible. De la syncope où s'affaissèrent soudainement toutes les forces sociales sortit un expédient qui s'appela la république. Atteint d'une stérilité organique mal dissimulée sous de pompeuses formules, ce gouvernement républicain, qui contrariait par son essence tous les instincts du pays et par son nom seul alarmait tous les intérêts, n'eut jamais aux yeux des Français que le caractère d'un pouvoir de transition. Aussi n'était-il pas fort difficile de pressentir la série de réactions dont le terme ramènerait enfin l'opinion vers le but dont elle avait été détournée, non par le cours de ses idées, mais par celui des événemens.

. Le seul grief sérieux de la France contre le pouvoir tombé sans se défendre au 24 février 1848, ce fut d'avoir rendu une pareille catastrophe possible, ou par le vice des institutions, ou par les torts des hommes qui les avaient maniées avec peu de mesure et de prévoyance. De là, après la chute de la république en 1852, une disposition générale à croire qu'un remaniement judicieux opéré dans les institutions pourrait abriter le pays contre la chance de révolutions nouvelles, encore que ces institutions, déjà vieilles de plus de trente ans, eussent contracté pour lui l'autorité de l'habitude. Relever le drapeau de la liberté constitutionnelle en le protégeant par un ensemble de nouvelles mesures contre le péril des surprises et contre celui des rivalités personnelles, telle a donc été la pensée de la France, non pas précisément au lendemain du coup d'état du 2 décembre, mais sitôt qu'elle a commencé à sortir de sa longue prostration sous l'abri d'un pouvoir désormais incontesté.

III.

Telle est, ramenée à sa plus simple expression, et observée dans ses rapports avec l'établissement d'un régime de vraie liberté, l'histoire de la pensée politique en France depuis que la nation a été appelée à exercer quelque influence sur ses destinées par l'expression de sa volonté. L'idée qui se fit jour aux grands comices de 89, et que nous avons entendu invoquer par la dictature elle-même, imprime à ce tableau le sceau d'une magnifique unité, car jamais peuple n'a été plus obstiné dans la poursuite de ses espérances, lors même que celles-ci ont paru le tromper. Tant que l'idée de 89 résiste à l'assaut des factions, et qu'elle domine dans les assemblées représentatives, des transformations réputées impossibles s'opèrent avec une facilité surhumaine. Quand l'anarchie ou le despotisme

l'emporte, cette idée se réfugie au fond des cœurs, lors même que les esprits semblent n'en avoir plus conscience, et sitôt que l'horizon se rassérène, elle reparaît comme l'arc-en-ciel après l'orage. Lorsqu'un grand gouvernement militaire, déchirant les stipulations de 1804, imagina de recommencer en pleine civilisation moderne les expéditions d'Alexandre, cette pensée vint tout à coup combler le vide laissé par sa chute, et releva la France d'une défaite qui avait rouvert devant elle le cours de ses destinées véritables. On voit se reproduire le même phénomène dans des circonstances plus heureuses. En 1863, la nation retrouve, comme par l'effet d'une loi naturelle, les préoccupations élevées qui s'étaient voilées pour elle en présence des périls publics. Dégagée aujourd'hui, à un degré qui ne s'est jamais rencontré aux époques antérieures, de toutes les illusions des partis, elle portera dans la revendication de ses droits une volonté de plus en plus décidée, parce qu'elle discerne nettement ce qu'elle demande. Partout se révèle cette disposition générale de l'esprit public; c'est elle qui donne à des événemens d'une importance secondaire une portée immense; elle seule fait des tristes hasards de la mort une éclatante révélation pour le pays et un solennel enseignement pour le pouvoir.

Le gouvernement impérial a sans doute l'instinct trop sûr pour ne pas comprendre que l'état de l'esprit public le convie en ce moment à une mission non pas contraire à celle qu'il dut remplir dans la première partie de sa carrière, mais d'une portée plus élevée et plus durable. Au 10 décembre 1848, la France avait évoqué le nom de l'empereur Napoléon comme un talisman contre l'anarchie. Moins fermé par l'esprit que par le cœur, elle érigea un autel à la peur sous le trouble profond d'une échéance où l'on semblait avoir accumulé comme à plaisir tous les problèmes et tous les périls. De l'effroi général sortit la dictature de 1851, et son ombre se projeta plusieurs années sur le second empire, dont cette dictature avait été le silencieux berceau. Parfaitement indifférent durant cette période à la valeur théorique des institutions pour lesquelles on réclamait la sanction de ses suffrages, se considérant encore comme placé sous l'imminence d'un grand péril, le pays n'aspirait qu'à écarter du foyer domestique les dangers dont l'obscure perspective lui avait rendu quelque chose des épouvantes et des défaillances de la terreur. Bientôt le tempérament national, habilement surexcité, trouva dans les entreprises accomplies au dehors des satisfactions assez vives pour que le mouvement de la pensée publique s'arrêtât durant près de dix années en présence d'œuvres qui n'étaient pas sans éclat.

On ne manque pas de respect pour le pouvoir en signalant comme

l'une de ses préoccupations les plus constantes le soin de maintenir l'équilibre entre les deux élémens constitutifs du génie national. Si dans l'un des plateaux de la balance il a fait passer tour à tour la Crimée, l'Italie, la Chine, la Cochinchine et le Mexique, dans l'autre il a jeté le décret du 24 novembre 1860, la mémorable lettre à M. Fould, et certaines manifestations qui ne laissent pas douter qu'une part notable sera faite à l'intelligence politique avant que le pays le réclame assez impérieusement pour enlever au pouvoir le profit légitime d'une initiative opportune. A partir du décret du 24 novembre, la constitution du 14 janvier 1852, qui jusqu'alors avait été, comme celle de l'an VIII, une sorte de lettre morte, devint une vérité à laquelle se rattachèrent les intérêts, une espérance qu'acceptèrent les ambitions honorables, une égide derrière laquelle n'hésitent plus à s'abriter les renommées les plus éclatantes. Je ne sais pas pour une législation fondamentale de fortune dont un véritable esprit politique dût être plus jaloux, et lorsque je considère l'état intérieur des partis, je ne vois pas pour le pouvoir d'épreuve qui soit au fond moins périlleuse; cette épreuve en effet ne saurait réussir, même aux plus illustres, que si elle est accomplie sans aucune arrière-pensée et dans l'intérêt exclusif du pays. Pour la première fois peut-être, on va livrer, en dehors de toute préoccupation personnelle, le grand combat de la liberté; c'est aussi pour la première fois que la France de 89, de 1814 et de 1830 va s'efforcer de reprendre, dans des conditions un peu différentes de celles qu'elle avait admises jusqu'à présent, l'œuvre qui touche de si près à notre honneur national, puisque cette œuvre continuerait à porter notre nom dans toute l'Europe, lors même que nous aurions l'insigne faiblesse de la répudier.

Le problème soumis depuis les élections générales à la sagacité du pouvoir se trouve posé en des termes fort simples. Rassurée désormais sur la force du gouvernement qui la régit et revenue à ses nobles curiosités d'esprit, la France aspire à retrouver l'usage des principales garanties dont elle jouissait sous la monarchie parlementaire, toute prête d'ailleurs à répudier les dispositions contre lesquelles le régime représentatif lui semble s'être deux fois brisé. Heureuse de faire preuve de persévérance après avoir fait acte de sagesse et de consolider l'ordre public par la conquête de la liberté, elle attend l'accomplissement de ses vœux, soit de l'initiative impériale, soit d'un sénatus-consulte organique, soit enfin d'un plébiscite, si ce recours suprême à sa propre souveraineté est jamais réputé nécessaire. Les préoccupations du monde politique portent sur divers points, et le caractère essentiellement perfectible de l'acte constitutionnel nous autorise à les indiquer, puisque cette indication

est un recours régulier aux voies ouvertes par la loi fondamentale. Lorsqu'aux élections du mois de juin 1863 les idées libérales eurent remporté une victoire que ne contestent pas leurs adversaires les plus décidés, la confiance publique resta frappée d'une étrange disproportion entre la grandeur du succès moral et les résultats exprimés par le scrutin. La logique naturelle de l'esprit français dut le conduire à souhaiter une modification profonde, non dans le principe de notre législation électorale, sur lequel la constitution a statué, mais dans la manière dont cette législation est appliquée par une administration à peu près omnipotente dans la plupart des communes rurales. Pour constater le désaccord qui sépare le régime administratif de ce temps-ci des idées de 89, il suffirait de mettre les anciens directoires départementaux, où l'autorité centrale était à peine représentée par un commissaire, en regard de la formidable machine préfectorale du premier empire, renforcée par les actes que l'appréhension du socialisme a suggérés au second après le 2 décembre. Il n'est pas jusqu'aux efforts tentés pour restreindre l'un des abus de la centralisation par une expédition plus prompte des affaires qui n'aient concouru, par une conséquence probablement imprévue, à mettre le comble à la puissance dans laquelle sont venues s'absorber toutes les autres. Le décret du 25 mars 1852 a mis la clé de toutes les carrières et le règlement de la plupart des intérêts privés entre les mains des préfets, déjà dictateurs de la presse départementale, et qui ne rencontrent en face d'eux, — la circulaire ministérielle du 12 août 1863 suffit pour l'attester, — que des conseils-généraux déshérités de leur principale prérogative par une situation financière anormale.

En désignant à la population des candidatures auxquelles il arrive quelquefois de n'exister que par le fait de cette désignation même, on s'assure, je le reconnais, des dévouemens faciles, mais on y perd l'immense profit moral qu'apporte au pouvoir le concours spontané des existences indépendantes et des caractères respectés. Transformer en ennemis du gouvernement les hommes les plus considérables du pays s'ils se présentent aux suffrages de leurs concitoyens sans l'autorisation préalable de l'administration, c'est satisfaire ses rancunes aux dépens de ses intérêts : politique habituelle aux émigrés, fléaux de toutes les restaurations, sous quelque drapeau qu'elles s'opèrent. Si l'effet de ces exclusions est fâcheux pour les localités où elles laissent l'élu sans concurrent, mais aussi sans influence, cet effet est plus grand encore sur l'opinion publique, qui demeure la reine du monde même en pleine démocratie. Il serait fort périlleux en effet d'accoutumer la nation à distinguer dans la législature les députés des arrondissemens ruraux des députés des grandes villes,

à peu près comme on distinguait en Angleterre, avant le bill de réforme, les représentans des bourgs pourris des représentans des comtés. On ne créera pas gratuitement de telles catégories, et l'on ne voudra pas sans doute faire soi-même la partie si belle à l'opposition en lui attribuant le monopole des idées qui constituent aujourd'hui sa seule puissance.

En succédant à la monarchie constitutionnelle, à laquelle la France reproche moins ses actes que sa chute, le second empire ne saurait accepter le programme qui tendrait à transformer son gouvernement en un théâtre à grand spectacle ou en une boîte à surprise maniée devant un public ébahi. Il n'ignore pas qu'au temps où nous sommes le gouvernement d'une nation intelligente ne saurait être que la conscience même du pays appliquée à la conduite de ses propres affaires. Sans cesser de s'appuyer sur les masses qui ont fait sa force, l'empire doit avoir l'ambition de se rattacher plus étroitement cette partie active de la nation qui est aux masses ce que le levain est à la pâte, pour employer une image vulgaire, mais saisissante. Cette portion du peuple français, préparée aux affaires publiques par la culture de l'esprit, a la volonté assurément fort légitime d'y intervenir activement désormais, encore qu'elle ne soit pas aristocratiquement constituée comme en Angleterre. M. le duc de Persigny, qui semblait en prendre assez bien son parti en 1860, doit connaître mieux que personne cette disposition-là depuis qu'il a tâté le pouls de si près à la France électorale. L'opinion publique, dont il a si heureusement provoqué le réveil, et dont personne, sous le principe qui nous régit, n'est admis à méconnaître l'autorité, saura lui rendre, s'il revient jamais au pouvoir, le souvenir oublié de ses premières circulaires; elle saura reprendre, avec le droit de déposer un vote indépendant dans l'urne sans passer pour factieuse, celui de consigner ses pensées dans certaines feuilles sans exposer ces organes à d'autres sévérités qu'à celles de la loi. En matière de presse, la France demande peu, car la presse porte encore et la peine de ses torts et celle des nôtres; mais les concessions que l'opinion réclame sont tellement conformes aux principes élémentaires du droit et à ceux de l'équité, qu'elles s'imposeront par la force même des choses à l'intérêt bien compris du pouvoir.

Cet intérêt judicieusement apprécié a déjà provoqué les concessions décisives du 24 novembre 1860. Placé à cette époque en présence des complications inattendues sorties des affaires d'Italie, le gouvernement impérial, afin de se fortifier devant l'Europe par la manifestation du sentiment public, appela tout à coup les chambres à partager la responsabilité de résolutions qui pouvaient toucher aux problèmes les plus périlleux de l'ordre moral et politique. L'année

suivante, pour se défendre contre les entraînemens financiers, il dut renoncer à la faculté, maintenue à la couronne dans tous les pays constitutionnels, de pourvoir sous la responsabilité de ses ministres aux nécessités imprévues, abdiquant l'usage afin de se préserver de l'abus, et s'imposant des règles sur lesquelles il y aurait eu plus à compter, si elles avaient été moins rigoureuses. Après la transformation destinée à faire sortir la parole du sépulcre dont la pierre semblait si solidement rivée, il ne reste plus beaucoup à faire pour rendre à la France la parité avec l'Europe constitutionnelle, initiée par elle à la liberté, dont nous avions depuis si longtemps perdu l'usage. Sitôt qu'il a été reconnu que le programme de la politique générale doit être consacré chaque année par le vote solennel des chambres après une discussion contradictoire sur tous les grands intérêts du pays, la représentation nationale a retrouvé le droit d'en surveiller l'accomplissement, droit de contrôle qui conduit forcément à refuser sa confiance aux agens qui pourraient être préposés pour en exécuter un autre. Décliner cette conséquence, vers laquelle est entraînée la conscience publique par l'irrésistible courant de la logique et de l'habitude, ne serait-ce pas substituer aux passagères difficultés des crises ministérielles l'éventualité d'une crise organique plus redoutable? La responsabilité exclut en effet l'inviolabilité, et celle-ci est de l'essence de toute monarchie héréditaire, sous le droit populaire aussi bien que sous le droit historique. On pouvait comprendre le système consacré par le plébiscite du 22 décembre 1851 lorsqu'il plaçait la responsabilité tout entière sur la tête du président de la république, car ce magistrat, si vastes que fussent les attributions que lui avait alors déléguées la confiance du pays, était appelé au même titre que le président des États-Unis à se présenter périodiquement devant le peuple, qui portait sur son administration un verdict définitif. En est-il ainsi après le sénatus-consulte du 7 novembre 1852 et le plébiscite qui a rétabli l'empire en investissant le chef de l'état de l'hérédité? Une modification si profonde au système antérieur ne rend-elle pas force et vigueur aux maximes constitutionnelles universellement admises en matière de responsabilité ministérielle, même à la fondation du premier empire? Quel si grand avantage présenterait d'ailleurs pour l'avenir la consécration d'une théorie dont le double effet serait de paraître dénier aux premiers agens de l'autorité souveraine toute volonté propre et d'exposer sans intermédiaire le chef de l'état aux courans impétueux de l'opinion? Si une destinée exceptionnellement heureuse a pu conduire à ne pas s'inquiéter pour soi d'une pareille perspective, en serait-il de même pour une dynastie soumise à toutes les chances de l'âge et du sort comme à toutes les faiblesses de l'humanité?

Les révolutions, qui bouleversent les lois, ne changent point les mœurs; aussi en matière de responsabilité celles-ci se sont-elles trouvées assez fortes pour modifier déjà singulièrement, sur ce point-là, le texte de nos institutions. Quoique les ministres de l'empereur, aux termes du plébiciste de 1851, ne dépendent plus en droit que du pouvoir exécutif seul, on les a vus parfois, à leur grand honneur personnel, compter avec les chambres aussi bien qu'avec l'opinion publique. Ni M. Fould, arrivé aux affaires par suite d'une sorte d'engagement bilatéral devenu le programme de son avénement, ni M. Drouyn de Lhuys, rentré au pouvoir afin d'y représenter dans la question italienne une politique différente de celle de son honorable prédécesseur, n'ont accepté l'attitude d'acteurs engagés pour jouer tous les rôles; leur intervention a une signification nette et précise, et s'ils quittaient le cabinet, le monde financier comme le monde diplomatique se rendraient parfaitement compte de la portée d'une telle retraite. Enfin, lorsqu'au lendemain des élections on a vu tomber le ministre qui les avait faites avec une ardeur mal servie par la fortune, il faut trouver naturel que la France entière cherche à cette retraite une signification politique. On notifierait vingt fois au pays qu'il a tort; celui-ci est assez obstiné pour persister à croire qu'il a raison. La convenance d'organiser la responsabilité personnelle des agens du pouvoir est peut-être l'idée sur laquelle l'opinion publique a le moins varié en France depuis le commencement de la révolution.

En remettant la France sous ce rapport en communion avec tous les peuples libres, rien n'interdirait d'ailleurs de renforcer encore les précautions prises par la législation aujourd'hui en vigueur pour protéger les chambres contre les intrigues dont le pays a gardé un souvenir si fatal à la liberté. On peut fort bien retrouver le bénéfice des véritables principes sans être contraint de les encadrer dans certaines formes sacramentelles dont la destinée a certainement été malheureuse. La constitution du 14 janvier 1852 a introduit dans le mécanisme politique quelques modifications dont aucun esprit sensé ne saurait méconnaître la convenance et l'utilité. L'intervention préalable du conseil d'état dans la confection des lois, l'obligation imposée à la chambre de débattre avec ce grand corps administratif des amendemens qu'on a pu croire quelquefois improvisés par la légèreté ou par le calcul, le droit attribué à la législature de rédiger elle-même le compte-rendu de ses débats, ce sont là des améliorations que personne ne songe assurément à répudier. On peut attribuer le même caractère aux dispositions constitutionnelles qui ont interdit l'accès du corps législatif à tous les fonctionnaires salariés, et bien loin de revenir sur une mesure aussi salutaire,

il ne reste plus qu'à lui appliquer ses conséquences naturelles. La France serait replacée demain sous le régime parlementaire, qu'avec une chambre élective dont aucun membre ne saurait être admis désormais à profiter de la fortune politique des chefs d'opinion, on n'aurait rien à redouter des manœuvres clandestines dont ce régime porte encore la peine. Il n'est pas indispensable, malgré un usage à peu près général, que les ministres admis à défendre eux-mêmes leur administration devant les chambres soient membres de ces assemblées; il est moins nécessaire encore qu'ils y exercent une action directe et personnelle. On comprend un système qui, pour rendre au corps législatif le caractère d'un grand jury national qu'avait entendu lui attribuer la constitution de l'an VIII, ne laisse arriver devant lui que des ministres étrangers à cette assemblée, car les débats peuvent en effet gagner ainsi en solidité ce qu'ils perdent en dramatique intérêt; mais ce système-là n'interdit point de réclamer pour les dépositaires du pouvoir le respect toujours assuré à qui s'inspire de sa propre pensée et ne défend que ses propres actes.

Les principes consignés dans la constitution de 1852 faciliteraient d'ailleurs des combinaisons qui, si l'on ne reculait pas devant ce qu'elles ont de nouveau, ne profiteraient probablement pas moins au pouvoir qu'à la liberté. A quelle autorité morale, par exemple, n'atteindrait point le sénat, ressort principal des institutions actuelles, si au droit souverain d'interpréter et de modifier celles-ci venaient se joindre un jour des prérogatives nouvelles; si, sans retrouver le trop fameux droit *d'absorption*, il obtenait celui d'agir, dans une certaine mesure, sur son organisation au même titre que l'Institut et toutes les grandes corporations indépendantes! On se plaint amèrement des vains efforts tentés par la démocratie, à l'origine de la révolution française, pour se donner une organisation quelque peu durable, et cependant, chaque fois qu'il se produit une idée dont l'infaillible effet serait d'imprimer au mécanisme constitutionnel une énergie incontestable, on la repousse sans discussion, dans l'intérêt du pouvoir, en se préoccupant bien moins des services qu'elle aurait à lui rendre que des obstacles qu'elle pourrait parfois lui susciter. Il ne serait peut-être pas plus impossible d'organiser de notre temps la démocratie par l'élection graduée qu'il ne l'a été, voici dix siècles, de discipliner la force territoriale et militaire par la vassalité féodale. C'est le problème qu'il faut bien accepter, puisqu'il est aujourd'hui posé pour toute l'Europe. Il s'agit moins de proclamer des institutions libérales que d'appuyer celles-ci sur une nouvelle organisation administrative et politique conforme à l'essence de la démocratie moderne. Cette œuvre n'a guère rencontré jusqu'à présent que des ouvriers timides ou malheureux. Ce n'est

pas en rentrant dans l'ornière d'une imitation servile qu'on pourra la conduire à bonne fin; l'œuvre attend qu'on l'aborde avec la foi qui renverse les obstacles. Il y a près de vingt-cinq ans que j'osai signaler au sein d'une confiance à peu près générale les périls qui menaçaient dès lors le gouvernement représentatif malgré l'attachement incontestable que lui portait la nation, et qu'en indiquant quelques moyens qui me paraissaient propres à fortifier nos institutions politiques, je terminais ces études par des paroles que je demande la permission de répéter. « On se plaint que le pays résiste au pouvoir, et que notre sol soit mortel pour tous les germes de durée; mais a-t-on bien compris la manière de les implanter? A-t-on pris son génie intime pour point d'appui de tant de combinaisons avortées? Pour dompter une société qui n'a pas encore trouvé ses lois définitives, il faut deux choses : comprendre et oser. Bucéphale avait renversé tous les écuyers de Philippe lorsque Alexandre osa braver sa fougue. Celui-ci avait remarqué que l'immortel coursier avait peur de son ombre en la voyant s'allonger devant lui : il lui mit la tête au soleil et s'élança d'un bond sur sa croupe redoutable; puis, se précipitant dans le stade, son bras sut si bien régler les mouvemens de l'animal sans les contraindre, en employant tour à tour le mors et l'aiguillon, que le cheval s'inclina bientôt sous cette main héroïque. Grâce au ciel, ce n'est pas d'un demi-dieu que la France aura désormais besoin : ce qu'elle demande à son gouvernement, c'est quelque prévoyance et quelque initiative combinées avec du patriotisme et de la probité. A ce prix, elle pourra suffire à toutes ses destinées (1). »

Depuis que ces lignes ont été écrites, Bucéphale a désarçonné plus d'un cavalier : il n'est pas pour cela devenu indomptable. On a pu voir que ce fougueux coursier avait ses heures d'obéissance facile; mais malheur à qui prendrait sa lassitude momentanée pour une transformation de tempérament, et affronterait des ardeurs qu'il n'est interdit ni de régler ni de prévenir!

L. DE CARNÉ.

(1) *Lettres à un membre du parlement d'Angleterre sur les conditions du gouvernement représentatif en France*, — *Revue* du 1er novembre 1839.

BRUTUS

D'APRÈS

LES LETTRES DE CICÉRON

Sans les lettres de Cicéron, nous ne connaîtrions pas Brutus. Comme on n'a jamais parlé de lui de sang-froid, et que les partis politiques se sont habitués à placer sous son nom leurs haines ou leurs espérances, les traits véritables de sa physionomie se sont effacés de bonne heure. Au milieu des débats passionnés que son nom seul soulève, tandis que les uns, comme Lucain, le mettent presque dans le ciel, et que les autres, comme Dante, le placent résolûment dans l'enfer, il n'a pas tardé à devenir une sorte de personnage légendaire. La lecture de Cicéron nous ramène à la réalité. Grâce à lui, cette figure saisissante, mais confuse, que l'admiration ou la terreur avait grandie outre mesure, se précise et prend des proportions humaines. Si elle perd de sa grandeur à être vue de si près, au moins y gagne-t-elle de devenir vraie et vivante.

La liaison de Cicéron et de Brutus dura dix ans. Le recueil des lettres qu'ils s'écrivirent dans cet intervalle devait être volumineux, puisqu'un grammairien en cite le neuvième livre. Elles sont toutes perdues, à l'exception de vingt-cinq, qui ont été écrites après la mort de César (1). Malgré la perte des autres, Brutus tient encore

(1) L'authenticité de ces lettres a été souvent contestée depuis le siècle dernier. Tout récemment encore la question a été débattue en Allemagne avec beaucoup de vivacité, et un illustre critique, F. Hermann de Gœttingue, a publié des mémoires très remarquables, et auxquels il me semble difficile de répondre, pour établir qu'elles sont bien de Brutus et de Cicéron. Je les tiens donc pour authentiques, et je me servirai d'elles sans scrupule.

une si grande place dans les ouvrages qui nous restent de Cicéron, surtout dans sa correspondance, qu'on y trouve tous les élémens nécessaires pour le bien connaître. Je vais les réunir, et refaire non pas le récit de la vie entière de Brutus, ce qui m'obligerait à insister sur des événemens trop connus, mais seulement l'histoire de ses relations avec Cicéron.

I.

Atticus, l'ami de tout le monde, les rapprocha. C'était vers l'an 700, peu de temps après que Cicéron fut revenu de l'exil, et au milieu des troubles que suscitait Clodius, un de ces agitateurs vulgaires comme Catilina, par lesquels César épuisait les forces de l'aristocratie romaine, pour en avoir un jour plus facilement raison. La situation que Cicéron et Brutus occupaient alors dans la république était fort différente. Cicéron avait rempli les fonctions les plus élevées, et y avait rendu d'illustres services. Son talent et sa probité en faisaient un auxiliaire précieux pour le parti aristocratique, auquel il s'était attaché; il n'était pas sans influence auprès du peuple, que charmait sa parole; les provinces l'aimaient, pour l'avoir vu défendre plus d'une fois leurs intérêts contre d'avides gouverneurs, et tout récemment encore l'Italie lui avait prouvé son affection en le portant en triomphe de Brindes à Rome. — Brutus n'avait que trente et un ans; une grande partie de sa vie s'était passée loin de Rome, à Athènes, où l'on savait qu'il s'était livré avec ardeur à l'étude de la philosophie grecque, à Chypre et en Orient, où il avait suivi Caton. Il n'avait encore rempli aucune de ces fonctions qui donnaient une importance politique, et il lui fallait attendre dix ans avant de songer au consulat. Pourtant Brutus était déjà un personnage. Dans ses premières relations avec Cicéron, malgré la distance que mettaient entre eux l'âge et les dignités, c'est Cicéron qui fait les avances, qui ménage Brutus, et qui le prévient. On dirait que ce jeune homme eût fait naître de lui une singulière attente, et qu'on pressentît confusément qu'il était destiné à de grandes choses. Pendant que Cicéron était en Cilicie, Atticus, le pressant de faire droit à quelques demandes de Brutus, lui disait : « Quand vous ne rapporteriez de cette province que son amitié, ce serait beaucoup. » Et Cicéron écrivait de lui à la même époque : « Il est déjà le premier de la jeunesse, il sera bientôt, je l'espère, le premier de la cité. »

Tout en effet semblait promettre à Brutus un grand avenir. Descendant d'une des plus illustres maisons de Rome, neveu de Caton, beau-frère de Cassius et de Lépide, il venait d'épouser une des filles

d'Appius Claudius; une autre était déjà mariée au fils aîné de Pompée. Par ces alliances, il tenait de tous côtés aux familles les plus influentes; mais son caractère et ses mœurs le distinguaient plus encore que sa naissance. Sa jeunesse avait été austère : il avait étudié la philosophie, non pas en curieux, comme un des exercices les plus utiles de l'esprit, mais en sage qui veut s'appliquer les leçons qu'elle donne. Il était revenu d'Athènes avec un grand renom de sagesse, que confirma sa vie honnête et réglée. L'admiration qu'excitait sa vertu redoublait quand on venait à songer dans quel milieu elle avait pris naissance, et à quels détestables exemples elle avait résisté. Sa mère Servilie avait été une des plus violentes passions de César, peut-être son premier amour. Elle eut toujours sur lui un grand empire, et en profita pour s'enrichir après Pharsale, en se faisant adjuger les biens des vaincus. Quand elle eut vieilli, et qu'elle sentit le puissant dictateur lui échapper, pour continuer à le dominer encore, elle favorisa, dit-on, ses amours avec une de ses filles, la femme de Cassius. Celle qui avait épousé Lépide n'avait pas un meilleur renom, et Cicéron raconte à propos d'elle une plaisante histoire. Un jeune fat romain, C. Vedius, traversant la Cilicie en grand équipage, avait jugé commode de laisser une partie de ses effets chez un de ses hôtes. Malheureusement cet hôte mourut; les scellés furent mis sur les bagages du voyageur comme sur le reste, et on y trouva tout d'abord les portraits de cinq grandes dames, parmi lesquels celui de la sœur de Brutus. « Il faut avouer, dit Cicéron, qui ne perdait pas l'occasion d'un bon mot, que le frère et le mari méritent bien leur nom. Le frère est bien sot (*brutus*), qui ne s'aperçoit de rien, et le mari bien complaisant (*lepidus*), qui supporte tout sans se plaindre. » Voilà ce qu'était la famille de Brutus. Quant à ses amis, il n'est pas besoin d'en parler. On sait comment vivait alors la jeunesse riche de Rome, et ce qu'étaient les Cœlius, les Curion et les Dolabella. Parmi tous ces excès, l'honnêteté rigide de Brutus, son application aux affaires, ce dédain des plaisirs, ce goût de l'étude, qu'attestait sa physionomie pâle et sérieuse, ressortaient davantage par le contraste. Aussi tous les yeux étaient-ils fixés sur ce grave jeune homme, qui ressemblait si peu aux autres. En l'abordant, on ne pouvait se défendre d'un sentiment qui semblait mal convenir à son âge : il inspirait le respect. Ceux même qui étaient ses aînés et ses supérieurs, Cicéron et César malgré leur gloire, Antoine, qui lui ressemblait si peu, ses adversaires, ses ennemis, ne pouvaient en sa présence échapper à cette impression. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'elle lui a survécu. On l'a éprouvée devant sa mémoire comme devant sa personne; vivant et mort, il a commandé le respect. Les historiens officiels de l'empire,

Dion, qui a tant maltraité Cicéron, Velleius, le flatteur de Tibère, ont tous respecté Brutus. Il semble que les rancunes politiques, le désir de flatter, les violences des partis, se soient sentis désarmés devant cette austère figure.

En le respectant, on l'aimait. Ce sont des sentimens qui ne marchent pas toujours ensemble. Aristote défend qu'on emploie dans le drame des héros parfaits de tout point, de peur qu'ils n'intéressent pas le public. Il en est un peu dans la vie comme au théâtre : une sorte d'effroi instinctif nous éloigne des personnages irréprochables, et, comme c'est d'ordinaire par nos faiblesses communes que nous nous rapprochons, on ne se sent guère attiré vers ce qui n'a pas de faiblesses, et l'on se contente de respecter la perfection à distance. Cependant il n'en était pas ainsi pour Brutus, et Cicéron a pu dire de lui avec vérité dans un des ouvrages qu'il lui adresse : « Qui fut jamais plus respecté que vous et plus chéri? » C'est qu'en effet cet homme sans faiblesses était faible pour ceux qu'il aimait. Sa mère et ses sœurs avaient sur lui beaucoup d'influence et lui ont fait commettre plus d'une faute. Il avait beaucoup d'amis, dont Cicéron lui reprochait de trop écouter les conseils : c'étaient d'honnêtes gens qui n'entendaient rien aux affaires; mais Brutus leur était si tendrement attaché qu'il ne savait pas se défendre d'eux. Sa dernière douleur à Philippes fut d'apprendre la mort de Flavius, son préfet des ouvriers, et celle de Labéon, son lieutenant; il s'oublia lui-même pour pleurer sur eux. Sa dernière parole avant de mourir fut de se féliciter de ce qu'aucun de ses amis ne l'avait trahi : cette fidélité, qui était si rare alors, a consolé ses derniers momens. Ses légions aussi, quoiqu'elles fussent composées en partie d'anciens soldats de César, et qu'il les tînt sévèrement, punissant les pillards et les maraudeurs, ses légions l'aimaient, et lui restèrent fidèles. Enfin le peuple de Rome lui-même, qui en général était ennemi de la cause qu'il défendait, lui a témoigné plus d'une fois sa sympathie. Quand Octave fit proclamer ennemis publics les assassins de César, en entendant prononcer le nom de Brutus à la tribune, tout le monde baissa tristement la tête, et du milieu de ce sénat épouvanté, qui pressentait les proscriptions, une voix libre osa déclarer que jamais elle ne condamnerait Brutus.

Cicéron subit le charme comme les autres, mais ce ne fut pas sans résister. Son amitié avec Brutus a été pleine de troubles et d'orages, et, malgré la communauté de leurs opinions, il s'est élevé plus d'une fois entre eux des discussions violentes. Leurs dissentimens s'expliquent par la diversité de leurs caractères. Jamais deux amis ne se ressemblèrent moins. Il n'y avait pas d'homme qui semblât plus fait pour la société que Cicéron; il y apportait toutes les

qualités qui sont nécessaires pour y réussir, une grande flexibilité d'opinion, beaucoup de tolérance pour les autres, assez de facilité pour lui-même, le talent de manœuvrer avec aisance entre tous les partis, et une certaine indulgence naturelle qui lui faisait tout comprendre et presque tout accepter. Quoiqu'il ait fait de bien mauvais vers, il avait un tempérament de poète, une étrange mobilité d'impressions, une sensibilité irritable, un esprit souple, étendu, rapide, qui concevait promptement, mais abandonnait vite ses idées, et d'un bond passait d'un extrême à l'autre. Il n'a pas pris une seule résolution grave dont il ne se soit repenti le lendemain. Toutes les fois qu'il embrassait un parti, il n'était vif et décidé qu'au début, et allait toujours en s'attiédissant. Brutus au contraire n'avait pas un esprit rapide; d'ordinaire il hésitait au début d'une entreprise et ne se décidait pas du premier coup. Sérieux et lent, il s'avançait en toutes choses par degrés; mais une fois qu'il était résolu, il s'enfermait dans son idée sans que rien pût l'en distraire : il s'isolait et se concentrait en elle, il s'animait, il s'enflammait pour elle par la réflexion, et finissait par n'écouter plus que cette logique inflexible qui le poussait à la réaliser. Il était de ces esprits dont Saint-Simon dit qu'ils ont une suite enragée. Son obstination faisait sa force, et César l'avait bien compris quand il disait de lui : « Tout ce qu'il veut, il le veut bien (1). »

Deux amis qui se ressemblaient si peu devaient naturellement se heurter dans toutes les occasions. Leurs premiers différends furent littéraires. C'était l'habitude alors au barreau de partager une cause importante entre plusieurs orateurs; chacun prenait la partie qui convenait le mieux à son talent. Cicéron, contraint de paraître souvent devant les juges, y venait avec ses amis et ses disciples, et leur distribuait une part de sa tâche, afin de pouvoir y suffire. Souvent il se contentait de garder pour lui la péroraison, où son éloquence

(1) On peut voir au musée Campana une statue très curieuse de Brutus. L'artiste qui l'a faite n'a point cherché à idéaliser son modèle, et il semble n'avoir aspiré qu'à une réalité vulgaire; mais on y reconnaît bien Brutus. A ce front bas, à ces os de la face accusés avec tant de lourdeur, on devine un esprit étroit et une âme entêtée. La figure a un air fiévreux et malade; elle est à la fois jeune et vieille, comme il arrive à ceux qui n'ont pas eu de jeunesse. On y sent surtout une tristesse étrange, celle d'un homme accablé sous le poids d'une destinée grande et fatale. Dans le beau buste de Brutus conservé au musée du Capitole, et dont a parlé M. Ampère (*Revue* du 15 juillet 1855), la figure est plus pleine et plus belle. La douceur et la tristesse sont restées; l'air maladif a disparu. Les traits y ressemblent tout à fait à ceux qu'on trouve sur la fameuse médaille qui fut frappée pendant les dernières années de Brutus et qui porte à son revers un bonnet phrygien entre deux poignards, avec cette légende menaçante : *Idus martiæ*. Michel-Ange avait commencé un buste de Brutus dont on peut voir l'admirable ébauche aux Offices de Florence. Ce n'était pas une étude de fantaisie, et l'on voit qu'il s'était servi des portraits antiques en les idéalisant.

abondante et passionnée se mettait à l'aise, et leur abandonnait le reste. C'est ainsi qu'au début de leur amitié Brutus plaida à ses côtés et sous sa direction. Cependant Brutus n'était pas de son école : admirateur fanatique de Démosthène, dont il avait fait placer la statue parmi celles de ses aïeux, nourri de l'étude des Attiques, il cherchait à reproduire leur sobriété élégante et leur fermeté nerveuse. Tacite dit que ses efforts n'étaient pas toujours heureux : à force de fuir les ornemens et le pathétique, il était terne et froid; en recherchant trop la précision et la force, il devenait sec et tendu. C'étaient des défauts antipathiques à Cicéron, qui, voyant d'ailleurs dans cette éloquence, qui fit école, une critique de la sienne, essaya par tous les moyens de convertir Brutus; mais il n'y réussit pas, et sur ce point ils ne parvinrent jamais à s'entendre. Après la mort de César, et quand il s'agissait de bien autre chose que de débats littéraires, Brutus envoya à son ami le discours qu'il venait de prononcer au Capitole, et le pria de le corriger. Cicéron se garda bien d'en rien faire : il connaissait trop par expérience l'amour-propre des écrivains pour courir le risque de blesser Brutus en essayant de mieux faire que lui. Le discours du reste lui semblait fort beau, et il écrivait à Atticus qu'on ne pouvait rien voir de plus élégant ni de mieux écrit. « Pourtant, ajoutait-il, si j'avais eu à le faire, j'y aurais mis plus de passion. » Assurément Brutus ne manquait pas de passion, mais c'était comme un feu secret et contenu qui ne se communiquait qu'aux plus proches, et il répugnait à employer ces grands mouvemens et ce pathétique enflammé sans lesquels on n'entraîne pas la foule.

Il n'était donc pas pour Cicéron un disciple fidèle, on peut ajouter qu'il n'était pas non plus un ami commode. Il manquait de souplesse dans ses rapports, et son ton était toujours rude et brusque. Au commencement de leurs relations, Cicéron, accoutumé à être ménagé des plus grands personnages, trouvait les lettres de ce jeune homme aigres et hautaines, et il en était blessé. Ce n'était pas le seul reproche qu'il eût à lui faire. On connaît la vanité irritable, soupçonneuse, exigeante du grand consulaire; on sait à quel point il aimait la louange : il se l'accordait libéralement à lui-même, il l'attendait des autres, et, s'ils tardaient à la lui donner, il n'avait pas honte de la réclamer. Ses amis étaient généralement complaisans pour cette naïve faiblesse, et n'attendaient pas pour le louer d'y être invités par lui. Brutus seul résistait; il se piquait de franchise et disait sans ménagement ce qu'il avait sur le cœur. Aussi Cicéron s'est-il plaint souvent qu'il lui marchandât les éloges; un jour même il se fâcha sérieusement contre lui. Il s'agissait du grand consulat et de la délibération à la suite de laquelle Lentulus et les complices

de Catilina furent exécutés. C'était l'action la plus ferme de la vie de Cicéron, et il avait le droit d'en être fier, puisqu'il l'avait payée de l'exil. Brutus, dans le récit qu'il faisait de cette journée, diminuait au profit de Caton, son oncle, la part que Cicéron y avait prise. Il le louait seulement d'avoir puni la conjuration sans dire qu'il l'avait découverte, et se contentait de l'appeler un *excellent consul*. « Le maigre éloge! disait Cicéron en colère; on le croirait d'un ennemi. » Mais ce n'étaient là que de petits différends d'amour-propre qui pouvaient facilement se guérir; voici un dissentiment plus grave et qui mérite qu'on s'y arrête, car il donne fort à penser sur la société romaine de cette époque.

En 702, c'est-à-dire peu de temps après qu'eut commencé sa liaison avec Brutus, Cicéron partit comme proconsul pour la Cilicie. Il n'avait pas recherché cette charge, car il savait quelles difficultés il allait y trouver. Il partait décidé à accomplir son devoir, et il ne pouvait l'accomplir sans se mettre à la fois sur les bras les patriciens, ses protecteurs, et les chevaliers, ses protégés et ses cliens. En effet, patriciens et chevaliers, d'ordinaire ennemis, s'entendaient avec une rare concorde pour piller les provinces. Les chevaliers, fermiers de l'impôt public, n'avaient qu'une pensée : ils voulaient faire fortune en cinq ans, durée ordinaire de leur bail. Aussi réclamaient-ils sans pitié l'impôt du dixième sur les productions du sol, l'impôt du vingtième sur les marchandises, dans les ports le droit d'entrée, le droit de pâturage dans l'intérieur des terres, enfin tous les tributs que Rome avait imposés aux peuples soumis. Leur avidité ne respectait rien; Tite-Live a dit sur eux ce mot terrible : « Partout où pénètre un publicain, il n'y a plus de justice ni de liberté pour personne. » Il était bien difficile aux malheureuses villes d'assouvir ces financiers intraitables; presque partout les caisses municipales, mal administrées par des magistrats inhabiles ou pillées par des magistrats malhonnêtes, étaient vides. Cependant il fallait trouver de l'argent à tout prix. Or à qui pouvait-on en demander, sinon aux banquiers de Rome, devenus, depuis un siècle, les banquiers du monde entier? C'est donc à eux qu'on s'adressait. Quelques-uns étaient assez riches pour tirer de leur fortune particulière de quoi prêter aux villes ou aux souverains étrangers, comme ce Rabirius Posthumus, pour lequel Cicéron a plaidé, et qui fournit au roi d'Égypte l'argent nécessaire pour reconquérir son royaume. D'autres, pour moins s'exposer, formaient des associations financières dans lesquelles les plus illustres Romains apportaient leurs fonds. C'est ainsi que Pompée était intéressé pour une somme importante dans une de ces sociétés en commandite qu'avait fondée Cluvius de Pouzzoles. Tous ces prêteurs, que ce fussent des particuliers ou des compagnies,

des chevaliers ou des patriciens, étaient très peu scrupuleux et n'avançaient leur argent qu'à des taux énormes, généralement à 4 ou 5 pour 100 par mois. La difficulté pour eux consistait à se faire payer. Comme il n'y a que les gens tout à fait ruinés qui acceptent ces dures conditions, l'argent qu'on prête à de si gros intérêts est toujours compromis. Quand l'échéance arrivait, la pauvre ville était moins en état de payer que jamais : elle faisait mille chicanes, parlait de se plaindre au sénat et commençait par invoquer le proconsul. Malheureusement pour elle, le proconsul était le plus souvent un complice de ses ennemis qui prenait sa part dans leurs bénéfices. Les créanciers, qui s'étaient assuré son concours en le payant bien, n'avaient alors qu'à envoyer dans la province quelque affranchi ou quelque homme d'affaires qui les représentait; le proconsul, mettant la puissance publique au service des intérêts particuliers, donnait à ce mandataire un titre de lieutenant, quelques soldats, des pleins pouvoirs, et si l'on n'arrivait pas vite à quelque arrangement satisfaisant, la ville insolvable subissait les horreurs d'un siége en pleine paix et d'un pillage officiel. Le proconsul qui refusait de se prêter à ces abus et qui prétendait, suivant l'expression de Cicéron, empêcher les provinces de mourir, soulevait naturellement les colères de tous ceux qui vivaient de la mort des provinces. Les chevaliers, les grands seigneurs, qui n'étaient plus remboursés, devenaient ses ennemis mortels. Il lui restait, à la vérité, la reconnaissance des provinces, mais c'était bien peu de chose. On avait remarqué que dans ces pays de l'Orient, « façonnés par une longue servitude à une dégoûtante flatterie, » les gouverneurs qui recevaient le plus d'hommages et auxquels on élevait le plus de statues étaient précisément ceux qui avaient le plus volé, parce qu'on les redoutait davantage. Le prédécesseur de Cicéron avait tout à fait ruiné la Cilicie : aussi songeait-on à lui bâtir un temple. Voilà quelques-unes des difficultés auxquelles s'exposait un gouverneur honnête, quand il s'en rencontrait. Cicéron s'en tira avec honneur : il y a eu rarement dans la république romaine de province aussi bien administrée que la sienne; mais il n'en rapporta que quelque reconnaissance, peu d'argent, beaucoup d'ennemis, et il faillit s'y brouiller avec Brutus.

Brutus, qui le croirait? avait la main dans ces trafics. Il avait prêté de l'argent à Ariobarzane, roi d'Arménie, un de ces petits princes que Rome laissait vivre par charité, et à la ville de Salamine dans l'île de Chypre. Au moment du départ de Cicéron, Atticus, qui lui-même, comme on sait, ne dédaignait pas ces sortes de profits, lui recommanda très vivement ces deux affaires; mais Brutus avait mal placé ses fonds, et il ne fut pas possible à Cicéron de le faire rembourser. Ariobarzane avait beaucoup de créanciers et n'en

payait aucun. « Je ne connais rien, disait Cicéron, de plus pauvre que ce roi, de plus misérable que ce royaume. » On n'en put rien tirer. Quant à l'affaire de Salamine, elle fut tout d'abord plus grave. Brutus n'avait pas osé avouer dans le principe qu'il y fût directement intéressé, tant l'usure était énorme et les précédens scandaleux. Un certain Scaptius, ami de Brutus, avait prêté aux habitans de Salamine une forte somme à 4 pour 100 par mois. Comme ils ne pouvaient pas la rendre, il avait, selon l'usage, obtenu d'Appius, le prédécesseur de Cicéron, une compagnie de cavalerie, avec laquelle il avait tenu le sénat de Salamine si étroitement assiégé que cinq sénateurs étaient morts de faim. En apprenant cette conduite, Cicéron fut révolté et se hâta de rappeler ces soldats dont on avait fait un si mauvais usage. Il ne croyait encore nuire qu'à un protégé de Brutus; mais à mesure que l'affaire prenait une plus mauvaise tournure, Brutus se découvrait davantage, afin que Cicéron mît plus de complaisance à l'arranger. Quand il vit qu'il n'y avait plus d'espoir d'être payé qu'avec de grandes réductions, il se fâcha tout à fait et se décida à faire connaître que Scaptius n'était qu'un prête-nom et qu'il était lui-même le véritable créancier des Salaminiens.

L'étonnement qu'éprouva Cicéron, quand il l'apprit, sera partagé par tout le monde, tant l'action de Brutus semble en désaccord avec toute sa conduite. Certes son désintéressement et sa probité ne peuvent pas être mis en doute. Quelques années auparavant, Caton venait de leur rendre un éclatant hommage, lorsque, ne sachant à qui se fier, car les hommes d'honneur étaient rares, même autour de lui, il l'avait chargé de recueillir et de porter à Rome le trésor du roi de Chypre. Soyons donc assurés que, si Brutus s'est conduit comme il l'a fait avec les Salaminiens, c'est qu'il a cru pouvoir le faire. Il a suivi l'exemple des autres, il a cédé à un préjugé qui était général autour de lui. Pour les Romains de cette époque, les provinces étaient encore des pays conquis. Il y avait trop peu de temps qu'on les avait soumises pour que le souvenir de leur défaite se fût effacé. On supposait qu'elles ne l'avaient pas oublié, ce qui entraînait à se méfier d'elles; en tout cas, on s'en souvenait, et l'on se croyait toujours armé contre elles de ce terrible droit de la guerre contre lequel personne n'a réclamé dans l'antiquité. Les biens du vaincu appartenant tous au vainqueur, loin de s'accuser de leur prendre ce qu'on leur enlevait, on croyait leur donner ce qu'on ne prenait pas, et peut-être au fond du cœur s'estimait-on généreux de leur laisser quelque chose. Les provinces étaient donc regardées comme les domaines et les propriétés du peuple romain (*prædia, agri fructuarii populi Romani*), et on les traitait en conséquence. Quand on consentait à les ménager, ce n'était pas par pitié ou par

affection pour elles, mais par prudence, et pour imiter les bons propriétaires qui se gardent bien d'épuiser leur champ en lui demandant trop à la fois. C'est là le sens des lois qui furent faites sous la république pour protéger les provinces; l'humanité y avait moins de part que l'intérêt bien entendu, qui, en s'imposant quelque retenue dans le présent, ménage l'avenir. Évidemment Brutus acceptait pleinement cette façon d'envisager les droits du vainqueur et la condition des vaincus. Nous touchons là à une des plus grandes faiblesses de cette âme honnête, mais étroite. Nourrie dans les opinions égoïstes de l'aristocratie romaine, elle n'avait pas assez d'étendue ni d'élévation pour en découvrir l'iniquité, elle y cédait sans résistance jusqu'au jour où sa douceur et son humanité naturelles reprenaient le dessus sur les souvenirs de son éducation et les traditions de son parti. La façon dont il s'est conduit dans les provinces qu'il a gouvernées montre que sa vie ne fut qu'un combat entre l'honnêteté de sa nature et ces préjugés impérieux. Après avoir ruiné les Salaminiens par ses usures, il gouverna la Gaule cisalpine avec un désintéressement qui lui fit honneur, et tandis qu'il s'était fait détester dans l'île de Chypre, on conserva à Milan, jusque sous Auguste, le souvenir de son administration bienfaisante. Le même contraste se retrouve dans sa dernière campagne; il pleura de douleur en voyant les habitans de Xante s'obstiner à détruire leur ville, et la veille de Philippes il promit à ses soldats le pillage de Thessalonique et de Lacédémone. C'est la seule faute grave que Plutarque trouve à reprendre dans toute sa vie; elle était le réveil d'un préjugé obstiné auquel il ne put jamais se soustraire malgré la droiture de son âme, et qui prouve l'empire qu'exerça sur lui jusqu'à la fin cette société dans laquelle la naissance l'avait placé.

Cependant ce préjugé n'était pas alors subi par tout le monde. Cicéron, qui, étant un homme nouveau, pouvait plus facilement se défendre de la tyrannie des traditions, avait toujours témoigné plus d'humanité pour les provinces et blâmé les profits scandaleux qu'on en tirait. Dans sa lettre à son frère, il proclamait hautement ce principe, tout à fait nouveau, qu'il ne faut pas les gouverner dans l'intérêt exclusif du peuple romain, mais aussi dans leur intérêt à elles, et de façon à leur donner le plus de bonheur et de bien-être qu'on pouvait. C'est ce qu'il essayait de faire en Cilicie : aussi fut-il très blessé de la conduite de Brutus. Il refusa nettement de s'y associer, quoique Atticus, dont la conscience était plus commode, l'en priât avec chaleur. « Je suis fâché, lui répondit-il, de ne pouvoir plaire à Brutus, et plus encore de le trouver si différent de l'idée que je me faisais de lui. S'il me condamne, je ne veux pas avoir de pareils amis. Au moins suis-je assuré que son oncle Caton ne me condamnera pas. »

Ces paroles étaient amères, et leur amitié aurait sans doute beaucoup souffert de ces discussions, si les graves événemens qui survinrent alors ne les avaient de nouveau rapprochés. Cicéron était à peine de retour en Italie que la guerre civile, prévue depuis longtemps, éclata. Les dissentimens particuliers devaient s'effacer devant ce grand conflit. D'ailleurs Cicéron et Brutus se trouvaient réunis alors par une communauté de sentimens singulière. Tous deux s'étaient rendus au camp de Pompée, mais tous deux l'avaient fait sans entraînement ni passion, comme un sacrifice qu'exigeait le devoir. Brutus aimait César, qui lui témoignait dans toutes les occasions une affection paternelle, et de plus il détestait Pompée. Outre que cette vanité solennelle n'était pas faite pour lui plaire, il ne lui pardonnait pas la mort de son père, tué pendant les guerres civiles de Sylla. Dans ce danger public cependant, il oublia ses préférences et ses haines, et se rendit en Thessalie, où se trouvaient déjà les consuls et le sénat. Dans le camp de Pompée, nous savons qu'il se fit remarquer par son zèle; pourtant il s'y passait bien des choses qui devaient le blesser, et sans doute il trouvait que trop de rancunes, trop d'ambitions personnelles s'y mêlaient à la cause de la liberté, qu'il voulait seule défendre. C'est ce qui déplaisait aussi à son ami Cicéron et à Cassius son beau-frère, et tous deux, indignés du langage de tous ces furieux qui entouraient Pompée, résolurent de ne pas poursuivre la guerre à outrance, ainsi que les autres le voulaient. « Je me souviens encore, écrivait plus tard Cicéron à Cassius, de ces entretiens familiers dans lesquels, après de longues délibérations, nous prîmes le parti d'attacher au succès d'une seule bataille, sinon la justice de la cause, au moins notre décision. » On ne sait si Brutus assistait à ces entretiens de ses deux amis; ce qui est certain, c'est qu'ils se conduisirent tous les trois de la même façon. Cicéron, le lendemain de Pharsale, refusa le commandement des restes de l'armée républicaine; Cassius s'empressa de livrer à César la flotte qu'il commandait; quant à Brutus, il fit son devoir en homme de cœur pendant le combat, mais, la bataille finie, il jugea qu'il avait assez fait et vint s'offrir au vainqueur, qui l'accueillit avec joie, le prit à part, le fit parler, et parvint à en tirer quelques lumières sur la retraite de Pompée. Après cet entretien, Brutus était tout gagné; non-seulement il n'alla pas rejoindre les républicains qui combattaient en Afrique, mais il suivit César dans la conquête de l'Égypte et de l'Asie.

II.

Brutus avait trente-sept ans à la bataille de Pharsale. C'était, pour les Romains, l'âge de l'activité politique. D'ordinaire on ve-

nait alors d'être questeur ou édile; on entrevoyait devant soi la préture et le consulat, et l'on se faisait, en luttant vaillamment sur le Forum ou dans la curie, des titres pour y arriver. Ce qu'imaginait de plus beau tout jeune homme à son entrée dans les affaires, c'était d'obtenir ces grands honneurs à l'âge où le permettaient les lois, la préture à quarante ans, le consulat à quarante-trois, et il n'y avait rien de plus honorable que de pouvoir dire : J'ai été préteur ou consul dès que j'ai eu le droit de l'être. Si par bonheur, pendant qu'on l'était, le sort favorisait de quelque guerre importante qui donnât l'occasion de tuer cinq mille ennemis, on obtenait le triomphe, et il ne restait plus rien à souhaiter.

Il n'est pas douteux que Brutus n'eût conçu cette espérance comme les autres, et il est certain que sa naissance et ses talens lui auraient permis de la réaliser; mais Pharsale renversa tous ces projets. Les honneurs ne lui étaient pas interdits, car il était l'ami de celui qui les distribuait; mais ces honneurs n'étaient plus que de vains titres depuis qu'un homme avait pris pour lui tout le réel du pouvoir. Cet homme prétendait bien être seul le maître et n'admettre personne à partager avec lui l'autorité. « Il n'écoute pas même les siens, disait Cicéron, et ne prend conseil que de lui. » Pour les autres, la vie politique n'existait plus; il arriva donc même à ceux qu'occupait le gouvernement nouveau de se sentir désœuvrés, surtout après les violentes agitations des années précédentes. Le dieu, suivant l'expression de Virgile, faisait des loisirs à tout le monde. Brutus employa ces loisirs à revenir aux études de sa jeunesse qu'il avait plutôt interrompues que délaissées. Y revenir, c'était se rapprocher plus étroitement encore de Cicéron.

Ce n'est pas qu'il l'eût oublié; pendant qu'il suivait César en Asie, il avait appris que son ami, retiré à Brindes, y souffrait à la fois des menaces des césariens, qui ne lui pardonnaient pas d'être parti pour Pharsale, et des rancunes des pompéiens, qui lui reprochaient d'en être trop vite revenu. Entre toutes ces colères, Cicéron, qui, comme on sait, n'avait pas beaucoup d'énergie, était fort abattu. Brutus lui écrivit pour le raffermir. « Vous avez fait des actions, lui disait-il, qui parleront de vous malgré votre silence, qui vivront après votre mort, et qui, par le salut de l'état, si l'état est sauvé, par sa perte, s'il ne l'est pas, déposeront à jamais en faveur de votre conduite politique. » Cicéron dit qu'en lisant cette lettre il lui sembla sortir d'une longue maladie et rouvrir les yeux à la lumière. Quand Brutus fut de retour à Rome, leurs relations se multiplièrent. En se connaissant mieux, ils s'apprécièrent davantage. Cicéron, dont l'imagination était si vive, le cœur si jeune malgré ses soixante ans, s'éprit tout à fait de Brutus. Ce commerce assidu avec un esprit si curieux, une âme si droite, ranima et rajeunit son talent. Dans les

beaux ouvrages qu'il publie alors et qui se succèdent coup sur coup, son ami tient toujours une grande place. On voit que son cœur est plein de lui, il en parle le plus qu'il peut, il ne se lasse pas de le louer, il veut avant tout lui plaire; on dirait qu'il ne se soucie plus que des éloges et de l'amitié de Brutus.

C'est surtout l'étude de la philosophie qui les réunit. Tous deux l'aimaient et la cultivaient depuis leur jeunesse, tous deux semblèrent l'aimer davantage et la cultiver avec plus d'ardeur quand le gouvernement d'un seul les eut éloignés des affaires publiques. Cicéron, qui ne pouvait se faire au repos, tourna toute son activité vers elle. « La Grèce vieillit, disait-il à ses amis et à ses élèves, allons lui arracher sa gloire philosophique, » et il se mit le premier à l'œuvre. Il tâtonna d'abord quelque temps et ne trouva pas du premier coup la philosophie qui convenait à ses compatriotes. Un moment il fut tenté de les diriger vers ces questions de métaphysique subtile qui répugnaient au bon sens pratique des Romains. Il traduisit le *Timée*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus obscur dans la philosophie de Platon; mais il s'aperçut vite qu'il se trompait, et il s'empressa de quitter cette route où il aurait marché tout seul. Dans les *Tusculanes*, il revint aux questions de morale appliquée et n'en sortit plus. Les caractères divers des passions, la nature propre de la vertu, la hiérarchie des devoirs, tous les problèmes qu'un honnête homme se pose pendant sa vie, surtout celui devant lequel il recule souvent, mais qui revient toujours avec une obstination terrible, et trouble à certains momens les âmes même les plus matérielles et les plus terrestres, l'avenir après la mort, voilà ce qu'il étudie sans tour de force de dialectique, sans préjugé d'école, sans parti-pris de système, et avec moins de souci d'inventer des idées nouvelles que de prendre un peu partout des principes pratiques et sensés. Tel est le caractère de la philosophie romaine, dont il faut bien se garder de médire, car son rôle a été grand dans le monde, et c'est par elle que la sagesse des Grecs, rendue plus solide à la fois et plus transparente, est arrivée jusqu'aux peuples de l'Occident. Cette philosophie date de Pharsale, comme l'empire, et elle doit beaucoup à la victoire de César, qui, en supprimant la vie politique, força les esprits curieux à chercher d'autres alimens à leur activité. Accueillie d'abord avec enthousiasme par toutes les âmes souffrantes et désœuvrées, elle devint de plus en plus populaire à mesure que l'autorité des empereurs se faisait plus lourde. A cette domination absolue que le pouvoir exerçait sur les actions extérieures, on était heureux d'opposer la pleine possession de soi que donne la philosophie; s'étudier, s'enfermer en soi-même, c'était échapper par un côté à la tyrannie du maître, et, en cherchant à se bien connaître, on semblait agrandir le terrain où sa puissance n'avait pas d'accès.

Les empereurs le comprirent bien, ils furent les mortels ennemis d'une science qui se permettait de limiter leur autorité. Avec l'histoire, qui rappelait des souvenirs fâcheux, elle leur fut bientôt suspecte; c'étaient, dit Tacite, deux noms déplaisans aux princes, *ingrata principibus nomina.*

Je n'ai pas à faire voir pourquoi tous les ouvrages de philosophie composés à la fin de la république ou sous l'empire ont une importance beaucoup plus grande que les livres que nous écrivons aujourd'hui sur les mêmes sujets : on l'a trop bien dit ici même (1) pour que j'aie à y revenir. Il est certain qu'en ce temps où la religion se bornait au culte, où ses livres ne contenaient que des recueils de formules et le détail minutieux des pratiques, et où elle ne se piquait d'apprendre à ses adeptes que la science de sacrifier selon les rites, la philosophie seule pouvait donner à toutes les âmes honnêtes et troublées, flottant sans direction et avides d'en trouver une, l'enseignement dont elles avaient besoin. Il faut donc ne pas oublier, quand on lit un livre de morale de cette époque, qu'il n'était pas seulement écrit pour les lettrés oisifs que charment les beaux discours, mais pour ceux que Lucrèce représente cherchant au hasard le chemin de la vie; il faut se dire qu'on a pratiqué ces préceptes, que ces théories sont devenues des règles de conduite, et que, pour ainsi parler, toute cette morale a vécu. Qu'on prenne par exemple la première *Tusculane :* Cicéron veut y prouver que la mort n'est pas un mal. Quel lieu-commun en apparence, et qu'il nous est difficile de ne pas regarder tous ces beaux développemens comme un exercice oratoire et une amplification d'école! Il n'en est rien cependant, et la génération pour laquelle ils étaient écrits y trouvait autre chose. Elle les lisait à la veille des proscriptions pour retremper ses forces, et sortait de cette lecture plus ferme, plus résolue, mieux préparée à soutenir les grands malheurs qu'on prévoyait. Atticus lui-même, l'égoïste Atticus, si éloigné de risquer sa vie pour personne, y prenait une énergie inconnue. « Vous me dites, lui écrit Cicéron, que mes *Tusculanes* vous donnent du cœur : tant mieux. Il n'y a pas de ressource plus prompte et plus sûre contre les événemens que celle que j'indique. » Cette ressource, c'était la mort. Aussi que de gens en ont profité! Jamais on n'a vu un plus incroyable mépris de la vie, jamais la mort n'a moins fait de peur. Depuis Caton, le suicide devient une contagion, une frénésie. Les vaincus, Juba, Pétréius, Scipion, ne connaissent pas d'autre manière de se sauver du vainqueur. Latérensis se tue de regret, quand il voit son ami Lépide trahir la république; Scapula, qui ne peut plus résister dans Cordoue, fait construire un bûcher et se brûle vi-

(1) Voyez l'étude de M. C. Martha sur les *Satires de Perse, Revue des Deux Mondes* 15 septembre 1863.

vant; lorsque Décimus Brutus, fugitif, hésite à choisir ce remède héroïque, Blasius, son ami, se tue devant lui, pour lui donner l'exemple. A Philippes, c'est un véritable délire. Ceux même qui pouvaient se sauver ne cherchent pas à survivre à leur défaite. Quintilius Varus se revêt des ornemens de sa dignité et se fait tuer par un esclave; Labéon creuse lui-même sa fosse et se tue sur le bord; le jeune Caton, de peur d'être épargné, jette son casque et crie son nom; Cassius est impatient et se tue trop tôt; Brutus clôt la liste par un suicide étonnant de calme et de dignité. Quel étrange et effrayant commentaire des *Tusculanes*, et comme cette vérité générale, ainsi pratiquée par tant de gens de cœur, cesse d'être un lieu-commun!

C'est avec le même esprit qu'il faut étudier les trop courts fragmens qui restent des ouvrages philosophiques de Brutus. Toutes les pensées générales qu'on y trouve ne paraîtront plus insignifiantes et vagues quand on songera que celui qui les a formulées a prétendu aussi les mettre en pratique dans sa vie. Le plus célèbre de tous ces écrits de Brutus, le traité de *la Vertu*, était adressé à Cicéron et digne de tous les deux. « C'est un bel ouvrage, dit Quintilien, où l'écrivain se montre à la hauteur du sujet qu'il traite. On sent qu'il est bien convaincu de tout ce qu'il dit. » Il nous en reste un passage important conservé par Sénèque. Dans ce passage, Brutus raconte qu'il vient de voir à Mitylène M. Marcellus, celui auquel César pardonna plus tard à la prière de Cicéron. Il l'a trouvé tout occupé d'études sérieuses, oubliant sans peine Rome et ses plaisirs, et goûtant dans ce silence et ce repos un bonheur qu'il n'avait jamais connu. « Quand il fallut le quitter, dit-il, et que je vis que je m'en allais sans lui, il me sembla que c'était moi qui partais pour l'exil, et non pas Marcellus qui y restait. » De cet exemple il conclut qu'il ne faut pas se plaindre d'être exilé, puisqu'on peut emporter avec soi toute sa vertu. La morale du livre était que pour vivre heureux on n'a besoin que de soi. C'est encore un lieu-commun, si l'on veut; mais, en essayant de conformer sa vie entière à cette maxime, Brutus en avait fait une vérité vivante. Ce n'était pas une thèse de philosophie qu'il développait, mais une règle de conduite qu'il proposait aux autres et qu'il avait prise pour lui. Il s'était accoutumé de bonne heure à se renfermer en lui-même et à y placer ses plaisirs et ses peines. De là vint cette liberté d'esprit qu'il gardait dans les affaires les plus graves, ce dédain des choses extérieures que tous les contemporains ont remarqué, et la facilité qu'il avait à s'en détacher. La veille de Pharsale, tandis que tout le monde était inquiet et soucieux, il lisait tranquillement Polybe et prenait des notes en attendant le moment du combat. Après les ides de mars, au milieu des émotions et des frayeurs de ses amis, lui

seul conservait une sérénité éternelle qui impatientait un peu Cicéron. Chassé de Rome, menacé par les vétérans de César, il se consolait de tout en disant : « Il n'y a rien de mieux que de s'enfermer dans le souvenir de ses bonnes actions et de ne pas s'occuper des événemens ni des hommes. » Cette facilité à s'abstraire des choses extérieures et à vivre en soi-même est certainement une qualité précieuse pour un homme de réflexion et d'étude : c'est l'idéal que se propose un philosophe; mais n'est-elle pas un danger, une faute chez un homme d'action et un politique? Convient-il de se détacher de l'opinion des autres, quand le succès des choses qu'on entreprend dépend de l'opinion? Sous prétexte d'écouter sa conscience et de la suivre résolûment, doit-on ne tenir aucun compte des circonstances et s'engager au hasard dans des aventures sans résultat? Enfin, en voulant se tenir en dehors de la foule et se préserver absolument de ses passions, ne risque-t-on pas de perdre le lien qui attache à elle et de devenir incapable de la conduire? Appien, dans le récit qu'il fait de la dernière campagne de l'armée républicaine, raconte que Brutus était toujours maître de lui, et qu'il se tenait presque en dehors des graves affaires qui se débattaient. Il aimait à causer et à lire; il visitait en curieux les lieux qu'on traversait et faisait parler les gens du pays : c'était un philosophe au milieu des camps. Cassius au contraire, uniquement occupé de la guerre, ne se laissant jamais détourner ailleurs, et pour ainsi dire tendu tout entier vers ce but, ressemblait à un gladiateur qui combat. Je soupçonne que Brutus devait un peu dédaigner cette fiévreuse activité toute renfermée dans des soins vulgaires, et que ce rôle de gladiateur le faisait sourire. Il avait tort : c'est aux gladiateurs qu'appartient le succès dans les choses humaines, et l'on n'y réussit qu'en y mettant son âme tout entière. Quant à ces spéculatifs renfermés en eux-mêmes, qui veulent se tenir en dehors et au-dessus des passions du jour, ils étonnent la foule et ne l'entraînent pas; ils peuvent être des sages, ils font de mauvais chefs de parti.

Du reste il est bien possible que Brutus, livré à lui-même, n'aurait pas eu la pensée de devenir un chef de parti. Il n'était pas hostile au pouvoir nouveau, et César n'avait négligé aucune occasion de se l'attacher en lui accordant la grâce des pompéiens les plus compromis. De retour à Rome, il lui confia le gouvernement d'une des plus belles provinces de l'empire, la Gaule cisalpine. Vers le même temps, on apprit la ruine de l'armée républicaine à Thapsus et la mort de Caton. Brutus en fut sans doute fort attristé. Il écrivit lui-même et fit composer par Cicéron l'éloge de son oncle; mais on sait par Plutarque qu'il le blâmait de s'être soustrait à la clémence de César. Quand Marcellus, qui venait d'obtenir son pardon, fut assassiné près d'Athènes, quelques personnes affectèrent de croire et de dire que

César pouvait bien être complice de ce crime. Brutus s'empressa d'écrire, avec une chaleur qui surprit Cicéron, pour le disculper. Il était donc alors tout à fait sous le charme de César. Ajoutons qu'il avait pris dans le camp de Pompée l'horreur des guerres civiles. Elles lui avaient enlevé quelques-uns de ses amis les plus chers, par exemple Torquatus et Triarius, deux jeunes gens de grand avenir dont il regretta amèrement la perte. En songeant aux désordres qu'elles avaient causés, aux victimes qu'elles avaient faites, il disait sans doute avec le philosophe Favonius, son ami : « Il vaut encore mieux souffrir un pouvoir arbitraire que de ranimer des guerres impies. » Comment donc s'est-il laissé entraîner à les recommencer? Par quelle conspiration savante ses amis sont-ils parvenus à vaincre ses répugnances, à l'armer contre un homme qu'il aimait, à l'engager dans une entreprise qui devait bouleverser le monde? C'est ce qui vaut la peine d'être raconté, et les lettres de Cicéron permettent de l'entrevoir.

III.

Depuis Pharsale, les mécontens ne manquaient pas. Cette grande aristocratie, qui avait si longtemps gouverné le monde, ne pouvait pas se tenir pour battue après une seule défaite. Il était d'autant plus naturel qu'elle voulût tenter un dernier effort qu'elle sentait bien que la première fois elle n'avait pas combattu dans de bonnes conditions, et qu'en liant sa cause à celle de Pompée, elle s'était placée sur un mauvais terrain. Pompée n'inspirait guère plus de confiance à la liberté que César. On savait qu'il avait du goût pour les pouvoirs extraordinaires, et qu'il aimait à concentrer dans ses mains toute l'autorité publique. Au commencement de la guerre civile, il avait repoussé avec tant de hauteur les propositions les plus justes et mis tant d'ardeur à précipiter la crise, qu'il semblait plutôt vouloir se débarrasser d'un rival qui le gênait que venir au secours de la république menacée. Cicéron, son ami, nous dit que lorsqu'on voyait dans son camp l'insolence de son entourage et son obstination à ne vouloir prendre l'avis de personne, on soupçonnait que celui qui avant la bataille accueillait si mal les conseils serait un maître après la victoire. Voilà pourquoi tant d'honnêtes gens, et Cicéron le premier, avaient hésité si longtemps à se déclarer pour lui; voilà surtout pourquoi des hommes intrépides, comme Brutus, s'étaient tant pressés de poser les armes après la première défaite. Il faut ajouter que, si l'on n'était pas parfaitement rassuré sur les intentions de Pompée, il était possible aussi de se méprendre sur les projets de César. Il voulait le pouvoir, personne ne l'ignorait, mais quelle sorte de pouvoir? Était-ce seulement une de ces dicta-

tures temporaires, nécessaires dans les états libres après une époque d'anarchie, qui suspendent la liberté, mais ne l'anéantissent pas? S'agissait-il de recommencer Marius et Sylla, auxquels la république avait survécu? A la rigueur, on pouvait le croire, et rien n'empêche de supposer que plusieurs des officiers de César, ceux surtout qui, détrompés plus tard, conspirèrent contre lui, ne l'aient alors pensé.

Mais après Pharsale il n'y avait plus moyen de conserver cette illusion. Ce n'était pas un pouvoir d'exception que César demandait, c'était un gouvernement nouveau qu'il prétendait fonder. Ne lui avait-on pas entendu dire que la république était un mot vide de sens, et que Sylla n'était qu'un sot d'avoir abdiqué la dictature? Loin de prendre aucun de ces ménagemens qu'employa plus tard Auguste pour dissimuler l'étendue de son autorité, il semblait l'étaler avec complaisance, et sans se soucier des ennemis que sa franchise pouvait lui faire. Au contraire, par une sorte de scepticisme ironique et d'impertinence hardie qui sentait son grand seigneur, il aimait à choquer les partisans fanatiques des anciens usages. Il souriait de voir pontifes et augures effarés quand il osait nier les dieux en plein sénat, et c'était son amusement de déconcerter ces vieillards formalistes, gardiens superstitieux des anciennes pratiques. De plus, comme il était homme de plaisir avant tout, il n'aimait pas seulement le pouvoir pour l'exercer, mais pour en jouir; il ne se contentait pas du solide de l'autorité souveraine, il en voulait aussi les dehors, l'éclat qui l'entoure, les hommages qu'elle exige, la pompe qui la relève, et même le nom qui la désigne. Ce titre de roi qu'il souhaitait avec ardeur, il n'ignorait pas à quel point il était odieux aux Romains; mais sa hardiesse se faisait un plaisir de braver de vieux préjugés, en même temps que sa franchise trouvait sans doute plus loyal de donner au pouvoir qu'il exerçait son nom véritable. Cette conduite de César eut pour résultat de dissiper toutes les obscurités. Grâce à elle, il n'y avait plus d'illusion ni de malentendu possibles. La question se trouvait posée, non pas entre deux ambitions rivales, comme au temps de Pharsale, mais entre deux gouvernemens contraires. Les opinions, comme il arrive, se précisèrent l'une par l'autre, et la prétention, qu'avouait hautement César, de fonder une monarchie amena la création d'un grand parti républicain.

Comment, dans ce parti, les plus hardis, les plus violens eurent-ils l'idée de s'unir et de s'organiser? De quelle manière arriva-t-on, de confidence en confidence, à former un complot contre la vie du dictateur? C'est ce qu'il est impossible de bien savoir. Il semble seulement que la première idée du complot ait été conçue à la fois dans deux camps tout à fait opposés, parmi les vaincus de Phar-

sale, et, ce qui est plus surprenant, parmi les généraux mêmes de César. Ces deux conspirations étaient probablement distinctes à l'origine, et chacune agissait pour son compte : tandis que Cassius avait songé à tuer César sur les bords du Cydnus, Trébonius avait été sur le point de l'assassiner à Narbonne. Les conspirations finirent plus tard, on ne sait comment, par se rejoindre.

Tout parti commence par se chercher un chef. Si l'on avait voulu continuer les traditions de la guerre précédente, ce chef était tout trouvé : il restait un fils de Pompée, Sextus, échappé par miracle de Pharsale et de Munda, et qui avait survécu à tous les siens. Vaincu, mais non découragé, il errait dans les montagnes ou le long des rivages, tour à tour partisan habile, pirate audacieux, et les pompéiens obstinés se réunissaient autour de lui; mais on ne voulait plus être pompéien. On souhaitait avoir pour chef quelqu'un qui ne fût pas seulement un nom, mais un principe, qui représentât la république et la liberté sans arrière-pensée personnelle. Il fallait que, par sa vie, ses mœurs, son caractère, il fût en opposition complète avec le gouvernement qu'on allait attaquer. On le voulait honnête parce que le pouvoir était corrompu, désintéressé pour protester contre ces convoitises insatiables qui entouraient César, déjà illustre, afin que les élémens divers dont se composait le parti fléchissent sous lui, jeune pourtant, car on avait besoin d'un coup de main. Or il n'y avait qu'un seul homme qui réunît toutes ces qualités : c'était Brutus. Aussi tout le monde avait-il les yeux sur lui. La voix publique le désignait comme le chef du parti républicain alors même qu'il était encore l'ami de César. Quand les premiers conjurés allaient de tous côtés cherchant des complices, on leur faisait toujours la même réponse : « Nous en serons, si Brutus nous conduit. » César lui-même, malgré sa confiance et son amitié, semblait quelquefois pressentir d'où lui viendrait le danger. Un jour qu'on lui faisait peur du mécontentement et des menaces d'Antoine et de Dolabella : « Non, répondit-il, ce ne sont pas ces débauchés qui sont à craindre; ce sont les maigres et les pâles. » Il voulait surtout désigner Brutus.

A cette pression de l'opinion publique, qui disposait de Brutus et l'engageait sans son aveu, il fallait bien ajouter des excitations plus précises pour le décider; elles lui vinrent de tous les côtés. Je n'ai pas besoin de rappeler ces billets qu'il trouvait sur son tribunal, ces inscriptions qu'on plaçait au bas de la statue de son aïeul (1), et

(1) Ceux qui employaient ces manœuvres savaient bien qu'ils prenaient Brutus par son endroit le plus sensible. Sa descendance de celui qui chassa les rois était très contestée. Plus on la regardait comme douteuse, plus il tenait à l'établir. Lui dire : « Non, tu n'es pas Brutus, » c'était le mettre en demeure ou en tentation de prouver son origine par ses actions.

toutes ces manœuvres habiles que Plutarque a si bien racontées; mais personne n'a mieux servi les desseins de ceux qui voulaient faire de Brutus un conspirateur que Cicéron, qui pourtant ne les connaissait pas. Ses lettres nous montrent dans quelle disposition d'esprit il était alors. Le dépit, la colère, le regret de la liberté perdue y éclatent avec une singulière vivacité. « J'ai honte d'être esclave, » écrit-il un jour à Cassius sans se douter qu'à ce moment même Cassius cherchait dans l'ombre les moyens de ne plus l'être. Il était impossible que ces sentimens ne se fissent pas jour dans les livres qu'il publiait alors. Nous les y retrouvons aujourd'hui que nous les lisons de sang-froid; à plus forte raison les devait-on voir quand ces livres étaient commentés par la haine et lus avec des yeux que la passion rendait pénétrans. Que d'épigrammes y étaient saisies qui nous échappent! Que de mots piquans et amers, inaperçus aujourd'hui, étaient alors applaudis au passage et répétés malignement dans ces entretiens où l'on déchirait le maître et ses amis! C'était là ce que Cicéron appelle spirituellement « les morsures de la liberté, qui ne déchire jamais mieux que lorsqu'on l'a quelque temps muselée. » Avec un peu de complaisance, on trouvait partout des allusions. Si l'auteur parlait avec tant d'admiration de l'antique éloquence, c'est qu'il voulait faire honte de ce forum désert et de ce sénat muet; les souvenirs du régime ancien n'étaient rappelés que pour attaquer le nouveau, et l'éloge des morts devenait la satire des vivans. Cicéron comprenait bien toute la portée de ses livres quand il en disait plus tard : « Ils furent pour moi comme un sénat, comme une tribune d'où je pouvais parler. » Rien n'a plus servi à irriter l'opinion publique, à jeter dans les âmes le regret du passé et le dégoût du présent, à préparer enfin les événemens qui allaient suivre.

Brutus, en lisant les écrits de Cicéron, devait être plus ému qu'aucun autre; c'est à lui qu'ils étaient dédiés, c'est pour lui qu'ils étaient faits. Quoique destinés à agir sur le public entier, ils contenaient des parties qui s'adressaient plus directement à lui. Cicéron ne cherchait pas seulement à réveiller ses sentimens patriotiques, il lui rappelait les souvenirs et les espérances de sa jeunesse. Avec une habileté perfide, il intéressait même sa vanité à la restauration de l'ancien gouvernement en montrant quelle place il aurait pu s'y faire. « Brutus, lui disait-il, je sens ma douleur se ranimer en jetant les yeux sur vous et en pensant que, lorsque votre jeunesse s'élançait avec impétuosité vers la gloire, vous avez été arrêté tout à coup par la malheureuse destinée de la république. Voilà le sujet de ma douleur, voilà la cause de mes soucis et de ceux d'Atticus, qui partage mon estime et mon affection pour vous. Vous êtes l'objet de tout notre intérêt, nous

désirons que vous recueilliez les fruits de votre vertu; nous faisons des vœux pour que l'état de la république vous permette un jour de faire revivre et d'augmenter encore la gloire des deux illustres maisons que vous représentez. Vous deviez être le maître au Forum, y régner sans rival; aussi sommes-nous doublement affligés que la république soit perdue pour vous, et vous pour la république. » De semblables regrets exprimés de cette façon, et dans lesquels l'intérêt privé se mêlait à l'intérêt public, étaient bien faits pour troubler Brutus. Antoine n'avait pas tout à fait tort quand il accusait Cicéron d'avoir été complice de la mort de César. S'il n'a pas frappé lui-même, il a armé les bras qui frappèrent, et les conjurés n'étaient que justes lorsqu'au sortir du sénat, après les ides de mars, ils appelaient Cicéron en agitant leurs épées sanglantes.

A ces excitations qui venaient du dehors s'en joignirent d'autres, plus puissantes encore, que Brutus trouvait dans sa maison. Sa mère s'était toujours servi de l'empire qu'elle avait sur lui pour le rapprocher de César; mais justement à cette heure critique l'empire de Servilie fut amoindri par le mariage de Brutus avec sa cousine Porcia. Fille de Caton, veuve de Bibulus, Porcia apportait dans sa nouvelle maison toutes les passions de son père et de son premier mari, et surtout la haine de César, qui avait causé tous ses malheurs. A peine y était-elle entrée que des dissentimens éclatèrent entre elle et sa belle-mère. Cicéron, qui nous les apprend, n'en dit pas le motif; mais il n'est pas téméraire de supposer que ces deux femmes se disputaient l'affection de Brutus, et qu'elles voulaient le dominer pour l'entraîner dans des directions différentes. L'influence de Servilie perdit sans doute quelque chose dans ces discussions domestiques, et sa voix, combattue par les conseils d'une épouse nouvelle et chérie, n'eut plus la même autorité quand elle parlait pour César.

Ainsi tout se réunissait pour entraîner Brutus. Qu'on se figure cet homme faible et timoré attaqué de tant de côtés à la fois, par les excitations de l'opinion publique, par les souvenirs du passé, par les traditions de sa famille et le nom même qu'il portait, par ces reproches secrets placés sous sa main, semés sous ses pas, qui venaient à chaque moment frapper ses yeux inattentifs, murmurer à son oreille distraite, retrouvant ensuite chez lui les mêmes souvenirs et les mêmes reproches sous la forme de douleurs légitimes et de regrets touchans. Ne devait-il pas finir par céder à cet assaut de tous les jours? Cependant il est probable qu'il a résisté avant de se rendre, il a livré de violens combats pendant ces nuits sans sommeil dont parle Plutarque; mais comme ces luttes intérieures ne pouvaient pas avoir de confidens, elles n'ont pas laissé de trace chez les

historiens. Tout ce qu'on peut faire, si l'on tient à les connaître, c'est d'essayer d'en retrouver comme un souvenir lointain dans les lettres que Brutus écrivit plus tard, et que nous avons conservées. On y voit par exemple qu'il revient à deux reprises sur la même pensée : « Nos ancêtres croyaient que nous ne devons pas souffrir un tyran, fût-il notre père... Avoir plus d'autorité que les lois et le sénat, c'est un droit que je n'accorderais pas à mon père lui-même. » N'est-ce pas la réponse qu'il se faisait toutes les fois qu'il se sentait troublé par le souvenir de l'affection paternelle de César, lorsqu'il songeait que cet homme contre lequel il allait s'armer l'appelait son enfant? Quant aux faveurs qu'il en avait reçues ou qu'il pouvait en attendre, elles auraient pu en désarmer un autre, mais lui s'affermissait et se raidissait contre elles. « Il n'y a pas, disait-il, d'esclavage assez avantageux pour me faire quitter le dessein d'être libre. » C'est par là qu'il se défendait contre les amis du dictateur, peut-être contre sa mère, quand elle lui montrait, pour l'éblouir, que, s'il voulait souffrir la royauté de César, il pouvait espérer de la partager. Ce n'est pas lui qui aurait jamais consenti à payer de sa liberté le droit de dominer sur les autres; le marché lui aurait paru désavantageux. « Il vaut mieux, a-t-il écrit quelque part, ne commander à personne que d'être l'esclave de quelqu'un. On peut vivre sans commander, et il n'y a pas de raison de vivre quand on est esclave. »

Au milieu de toutes ces anxiétés qu'on ne pouvait pas connaître, il se passa un fait qui surprit beaucoup le public, et que les lettres de Cicéron racontent sans l'expliquer. Quand on apprit que César, vainqueur des fils de Pompée, revenait à Rome, Brutus mit à se porter à sa rencontre un empressement que tout le monde remarqua et que beaucoup de gens blâmèrent. Quel était donc son dessein? Quelques mots de Cicéron, auxquels on n'a pas fait assez d'attention, permettent de le deviner. Au moment de prendre une résolution suprême, Brutus voulait tenter sur l'esprit de César un dernier effort et essayer une dernière fois de le rapprocher de la république. Il affecta de louer devant lui les gens du parti vaincu, surtout Cicéron, dans l'espérance qu'ils pourraient être rappelés aux affaires. César écouta ces éloges avec bienveillance, accueillit bien Brutus, et ne le découragea pas trop. Celui-ci, trop facilement confiant, s'empressa de retourner à Rome et d'annoncer à tout le monde que César revenait aux honnêtes gens. Il alla jusqu'à conseiller à Cicéron d'adresser au dictateur une lettre politique qui contînt de bons conseils et quelques avances; mais Cicéron ne partageait pas les espérances de son ami, et après quelques hésitations il refusa d'écrire. Du reste, les illusions de Brutus ne furent pas longues. Antoine l'avait devancé auprès de César. Antoine, qui par ses folies

venait de troubler la tranquillité de Rome, avait beaucoup à se faire pardonner; seulement il savait bien le moyen d'y parvenir. Pendant que Brutus essayait de rapprocher César des républicains et croyait y avoir réussi, Antoine, pour fléchir son maître, flattait ses désirs les plus chers, et sans doute faisait luire à ses yeux cette couronne tant convoitée. La scène des lupercales fit voir clairement qu'Antoine l'avait emporté, et il ne fut plus possible à Brutus de douter des intentions de César. A la vérité, le plan d'Antoine ne réussit pas cette fois : les cris de la foule, l'opposition de deux tribuns, forcèrent César à refuser le diadème qu'on lui offrait; mais on savait bien que cet échec ne l'avait pas découragé. L'occasion n'était que remise et allait se représenter. A propos de la guerre contre les Parthes, on devait apporter au sénat un vieil oracle sibyllin qui disait que les Parthes ne seraient vaincus que par un roi, et demander ce titre pour César. Or il y avait dans le sénat trop d'étrangers et trop de lâches pour que la réponse fût douteuse. C'est le moment que choisit Cassius pour révéler à Brutus la conjuration qui se tramait et l'en faire le chef.

Cassius, dont le nom devient, à partir de ce moment, inséparable de celui de Brutus, formait avec lui un contraste complet. Il avait gagné une grande réputation militaire en sauvant les débris de l'armée de Crassus et en chassant les Parthes de la Syrie; mais en même temps on l'accusait d'être ami du plaisir, épicurien de doctrine et de conduite, avide de pouvoir, et peu scrupuleux sur les moyens de l'acquérir. Comme presque tous les proconsuls, il avait pillé la province qu'il gouvernait; on disait que la Syrie ne s'était guère bien trouvée d'avoir été sauvée par lui, et qu'elle aurait presque autant aimé passer par les mains des Parthes. Cassius était amer dans ses railleries, inégal, emporté, quelquefois cruel, et l'on comprend qu'un assassinat ne lui ait pas répugné; mais d'où lui vint la pensée de tuer César? Plutarque dit que c'est du dépit de n'avoir pas obtenu la préture urbaine que la faveur du dictateur avait accordée à Brutus, et rien n'empêche en effet de croire que des ressentimens personnels aient aigri cette âme violente. Pourtant, si Cassius n'avait eu que cet outrage à venger, il n'est pas probable qu'il se fût entendu avec celui qui en avait été le complice et qui en avait profité : il avait bien d'autres motifs de haïr César. Aristocrate de naissance et de passion, il portait dans son cœur toutes les haines de l'aristocratie vaincue; il lui fallait une sanglante revanche de la défaite des siens, et le pardon de César n'avait pas éteint cette colère que soulevait en lui le spectacle de sa caste opprimée. Ainsi, tandis que Brutus cherchait à être l'homme d'un principe, Cassius était ouvertement l'homme d'un parti. Il paraît qu'il eut de bonne heure la pensée de venger Pharsale par un assassinat. Du moins Ci-

céron dit que, quelques mois à peine après qu'il eut obtenu son pardon, il attendait César sur une des rives du Cydnus pour le tuer, et que César ne fut sauvé que par le hasard qui le fit aborder sur l'autre rive. A Rome, malgré les faveurs dont il était l'objet, il reprit son dessein. C'est lui qui noua la conjuration, alla trouver les mécontens, les réunit dans des conférences secrètes, et comme il vit que tous demandaient d'avoir Brutus pour chef, c'est lui aussi qui se chargea de lui parler.

Ils étaient encore brouillés à la suite de leur rivalité pour la préture urbaine. Cassius mit de côté tous ses ressentimens et alla trouver son beau-frère. « Il le prit par la main, raconte Appien, et lui dit : « Que ferons-nous si les flatteurs de César proposent de le faire roi? » Brutus répondit qu'il comptait ne pas aller au sénat. « Mais quoi? reprit Cassius. Si nous y sommes appelés en notre qualité de préteurs, que faudra-t-il donc faire? — Je défendrai la république, dit l'autre, jusqu'à la mort. — Ne veux-tu donc pas, répondit Cassius en l'embrassant, prendre quelques-uns des sénateurs pour complices de tes desseins? Penses-tu que ce sont des misérables et des mercenaires ou les premiers citoyens de Rome qui placent sur ton tribunal les inscriptions que tu y trouves? On attend des autres préteurs des jeux, des courses ou des chasses; ce qu'on réclame de toi, c'est que tu rendes à Rome sa liberté, comme l'ont fait tes ancêtres. » Ces paroles achevèrent d'entraîner une âme que tant de sollicitations secrètes ou publiques avaient depuis longtemps ébranlée. Hésitante encore, mais déjà presque gagnée, elle n'attendait plus pour se rendre que de se trouver en présence d'une résolution bien arrêtée.

La conjuration avait enfin son chef. Il n'y avait plus de raison d'hésiter ni d'attendre. Pour éviter les indiscrétions ou les faiblesses, il fallait se hâter d'agir. C'est peu de temps après la fête des lupercales, célébrée le 15 de février, que Cassius avait tout révélé à Brutus, et moins d'un mois après, le 15 de mars, César était frappé dans la curie de Pompée.

IV.

Brutus fut bien réellement le chef de la conjuration, quoiqu'il n'en ait pas eu la première pensée. Cassius, qui l'avait formée, aurait pu seul lui disputer le droit de la diriger. Peut-être en eut-il un moment l'intention. Nous voyons qu'il proposa d'abord un plan de conduite où se retrouve toute la violence de son caractère. Il voulait qu'on tuât avec César ses principaux amis, et surtout Antoine. Brutus s'y refusa, et les autres conjurés furent de son opinion.

Cassius lui-même finit par se rendre, car il faut remarquer que, quoique impérieux et hautain, il subissait, lui aussi, l'ascendant de Brutus. Il essaya plusieurs fois de s'y soustraire; mais, après beaucoup d'emportemens et de menaces, il se sentait vaincu par la froide raison de son ami. C'est donc Brutus qui a vraiment conduit toute l'entreprise.

On le voit bien, et dans la manière dont elle fut conçue et exécutée on retrouve tout à fait son caractère et son tour d'esprit. Nous ne sommes pas ici devant une conjuration ordinaire; nous n'avons pas affaire à des conspirateurs de métier, à des gens de violence et de coups de main. Ce ne sont pas non plus des ambitieux vulgaires qui convoitent la fortune ou les honneurs d'un autre, ni même des furieux que les haines politiques égarent jusqu'à la frénésie. Ces sentimens sans doute se trouvaient dans le cœur de beaucoup de conjurés, les historiens le disent; mais Brutus les a forcés à se cacher. Il a tenu à accomplir son action avec une sorte de dignité tranquille. C'est au système seul qu'il en veut; quant à l'homme, il semble qu'aucune haine ne l'anime contre lui. Après l'avoir frappé, il ne l'outrage pas; il permet, malgré beaucoup de réclamations, qu'on lui fasse des funérailles et qu'on lise son testament au peuple. Ce qui le préoccupe avant tout, c'est de ne point paraître travailler pour lui ni pour les siens, et d'éviter tout soupçon d'ambition personnelle ou d'intérêt de parti. Telle fut cette conspiration, à laquelle prirent part des gens de caractères très divers, mais qui est tout empreinte de l'esprit même de Brutus. Son influence n'est pas moins sensible sur les événemens qui la suivirent. Il n'agissait pas au hasard, quoique Cicéron l'en ait accusé et que tout le monde le répète; il s'était fait d'avance une règle de conduite pour l'avenir, il avait un plan bien arrêté. Malheureusement il se trouva que ce plan, conçu dans des réflexions solitaires, loin du commerce et de la connaissance des hommes, ne pouvait pas être appliqué. C'était l'œuvre d'un logicien qui raisonne, qui prétend se conduire au milieu d'une révolution comme en des temps réguliers, et veut introduire le respect étroit de la légalité jusque dans une œuvre de violence. Il reconnut qu'il s'était trompé, et il lui fallut renoncer successivement à tous ses scrupules; mais, comme il n'avait pas la souplesse du politique qui sait se plier aux nécessités, il céda trop tard, de mauvaise grâce, et en se retournant toujours avec regret vers ces beaux projets qu'il était forcé d'abandonner. C'est de là que vinrent ses hésitations et ses incohérences. On a dit qu'il avait échoué pour n'avoir pas eu d'avance un plan précis; je crois au contraire qu'il n'a pas réussi pour avoir voulu être trop fidèle, malgré les leçons que lui donnaient les événemens, au plan chimérique

qu'il avait conçu. Il suffira d'un récit rapide des faits pour montrer que ce fut là ce qui causa sa perte avec celle de son parti, et rendit inutile le sang versé.

Après la mort de César, les conjurés sortirent du sénat en agitant leurs épées et en appelant le peuple. Le peuple les écouta avec surprise, sans trop de colère, mais sans aucune sympathie. Se voyant seuls, ils montèrent au Capitole, où l'on pouvait se défendre, et s'y enfermèrent sous la garde de quelques gladiateurs. Ils n'y furent rejoints que par ces amis douteux que trouvent toujours les partis, quand ils paraissent réussir. Si l'on avait eu peu d'empressement à les suivre, on avait encore moins d'envie de les attaquer. Les partisans de César étaient épouvantés. Antoine avait jeté ses vêtemens de consul et s'était caché. Dolabella affectait de sembler joyeux et laissait entendre qu'il était aussi des conjurés. Beaucoup quittaient Rome à la hâte et fuyaient dans les campagnes. Pourtant, lorsqu'on vit que tout restait dans l'ordre et que les conjurés se contentaient de faire des harangues au Capitole, le cœur revint aux plus effrayés. L'épouvante qu'avait causée cette action hardie fit place à la surprise d'une si étrange inaction. Le lendemain, Antoine avait repris ses vêtemens consulaires, rassemblé ses amis, retrouvé son audace, et il fallait compter avec lui.

« Ils ont agi, disait Cicéron, avec un courage d'hommes et une prudence d'enfans; *animo virili, consilio puerili.* » Il est certain qu'ils semblaient n'avoir rien préparé, rien prévu. Le soir des ides de mars, ils attendaient les événemens sans avoir rien fait pour les diriger. Était-ce, comme on l'a dit, imprévoyance et légèreté? Non, c'était système et parti-pris. Brutus ne s'était associé avec les autres que pour délivrer la république de l'homme qui entravait le jeu régulier des institutions. Lui mort, le peuple reprenait ses droits et redevenait libre d'en user. On aurait paru travailler pour soi en gardant, même un jour, cette autorité qu'on arrachait à César. Or préparer d'avance des décrets ou des lois, s'entendre pour régler l'avenir, aviser aux moyens de donner aux affaires la direction qu'on voulait, n'était-ce pas en quelque sorte prendre pour soi le rôle de la république entière? Et qu'avait fait de plus César? Ainsi, sous peine de paraître l'imiter et n'avoir agi que par une rivalité d'ambition, les conjurés devaient abdiquer une fois le grand coup frappé. Voilà comment je pense qu'il faut s'expliquer leur conduite. C'est par une étrange préoccupation de désintéressement et de légalité qu'ils restèrent volontairement désarmés. Ils mirent une sorte de gloire à ne s'entendre que pour tuer César. Cet acte accompli, ils devaient rendre au peuple la direction de ses affaires et le choix de son gouvernement, le laissant libre de témoigner sa reconnaissance

à ceux qui l'avaient délivré, ou, s'il le voulait, de les payer par l'oubli.

C'est là que commençait l'illusion : ils crurent qu'entre le peuple et la liberté il n'y avait que César, et qu'une fois que César n'existerait plus, la liberté allait tout naturellement renaître; mais le jour où ils appelèrent les citoyens à reprendre leurs droits, personne ne répondit, et personne ne pouvait répondre, car il n'y avait plus de citoyens. « Depuis bien longtemps, dit Appien à cette occasion, le peuple romain n'était plus qu'un mélange de toutes les nations. Les affranchis étaient confondus avec les citoyens, l'esclave n'avait plus rien qui le distinguât de son maître. Enfin les distributions de blé qu'on faisait à Rome y attiraient les mendians, les paresseux, les scélérats de toute l'Italie. » Cette population cosmopolite sans passé, sans tradition, n'était plus le peuple romain. Le mal était ancien, et les esprits clairvoyans auraient dû depuis longtemps le découvrir. Cicéron semble s'en douter quelquefois, surtout quand il voit avec quelle facilité on trafique des votes dans les élections. Néanmoins tout marchait encore avec une apparente régularité, et les choses allaient du branle qu'elles avaient reçu. Dans une situation pareille, et quand un état ne va plus que par l'habitude d'aller, tout est perdu, si ce mouvement s'arrête un seul jour. Or avec César les vieux rouages cessèrent de jouer. L'interruption ne fut pas longue, mais la machine était si délabrée qu'en s'arrêtant elle croula de toutes parts. Ainsi les conjurés ne pouvaient pas même refaire ce qui existait avant la guerre civile, et cette dernière ombre de république, si imparfaite qu'elle fût, était perdue pour toujours.

Voilà pourquoi ils ne furent entendus ni suivis par personne. A la vue de cette populace indifférente, dans ce Capitole où on les laissait seuls, le cœur dut manquer à plus d'un. Cicéron surtout était désolé de voir qu'on ne faisait rien que de beaux discours. Il voulait qu'on agît, qu'on profitât du moment, qu'on mourût s'il le fallait : « la mort ne serait-elle pas belle dans un si grand jour? » Ce vieillard, ordinairement indécis, avait alors plus de résolution que tous ces jeunes gens qui venaient de faire un coup si hardi. Et pourtant que proposait-il après tout? « Il fallait, disait-il, exciter encore le peuple. » On vient de voir si le peuple pouvait répondre. « On devait convoquer le sénat, profiter de ses frayeurs pour lui arracher des décrets favorables! » Assurément le sénat aurait voté ce qu'on aurait voulu; mais les décrets rendus, comment les faire exécuter? Tous ces projets étaient insuffisans, et il n'était guère possible d'en proposer d'utiles à des gens décidés à ne pas sortir de la loi. La seule chance qui pouvait rester, c'était de s'emparer hardiment du pouvoir, de le

garder par la violence et l'illégalité, en ne reculant pas même devant la proscription, d'opposer à cette tyrannie populaire qu'on venait de détruire une dictature aristocratique, en un mot de recommencer Sylla. C'est peut-être ce qu'aurait fait Cassius; mais Brutus avait horreur de la violence. La tyrannie, de quelque côté qu'elle vînt, lui semblait un crime; il eût mieux aimé périr avec la république que de la sauver par ces moyens.

Les quelques jours qui suivirent se passèrent dans d'étranges alternatives. Il y eut comme une sorte d'interrègne où les partis se mesurèrent avec des chances diverses. Le peuple, qui n'avait pas suivi les conjurés, ne soutenait guère plus leurs ennemis. Comme on ne savait sur quoi s'appuyer, des deux côtés on escarmouchait au hasard. De là des contradictions et des surprises. Un jour on proclamait l'amnistie, et Brutus allait dîner chez Lépide; le lendemain on mettait le feu aux maisons des conjurés. Après avoir aboli la dictature, on ratifiait les actes du dictateur; les amis de César lui élevaient une colonne et un autel sur le Forum; un ami de César les faisait abattre. C'est au milieu de cette situation embarrassée, quand les deux partis flottaient indécis et tâtonnans, sans rien oser de hardi, quand chacun cherchait autour de soi où était la force, que parurent ceux qui désormais allaient être les maîtres.

Depuis longtemps, il s'opérait à Rome une révolution secrète qu'on n'apercevait guère parce que les progrès en étaient lents et continus, mais qui, lorsqu'elle fut complète, changea la forme de l'état. Tant qu'on n'avait combattu qu'aux portes de la ville et en Italie, les campagnes étaient courtes. Les citoyens n'avaient pas le temps de perdre dans les camps les traditions de la vie civile; il n'y avait encore ni soldats de métier, ni généraux de profession. A mesure cependant que les guerres étaient plus lointaines et plus longues, ceux qui les faisaient s'accoutumaient à vivre loin de Rome. Ils perdaient si longtemps de vue le Forum qu'ils en oubliaient les passions et les habitudes. En même temps, comme le droit de cité s'était étendu, la légion s'ouvrait à des gens de tous les pays. Ce mélange acheva d'affaiblir les liens qui rattachaient le soldat à la cité; il prit l'habitude de s'isoler d'elle, d'avoir ses intérêts séparés, de regarder le camp comme sa patrie. Après la grande guerre des Gaules, qui avait duré dix ans, les vétérans de César ne se rappelaient plus qu'ils étaient citoyens, et dans leurs souvenirs ils ne remontaient pas au-delà d'Arioviste et de Vercingétorix. Quand il avait fallu les récompenser, César, qui n'était pas ingrat, leur avait distribué les plus belles terres de l'Italie, et cette distribution s'était faite dans des conditions nouvelles. Jusqu'à cette époque, les soldats, après la guerre, rentraient dans la masse du peuple : quand on les envoyait

dans quelque colonie, il y allaient perdus et comme absorbés parmi les autres citoyens; mais alors ils passèrent sans transition de leur camp dans les domaines qu'on leur avait donnés, et par là l'esprit militaire se conserva chez eux. Comme ils n'étaient pas très éloignés les uns des autres et pouvaient se voir, ils ne perdirent pas tout à fait le goût de la vie d'aventure. « Ils comparaient, dit Appien, les travaux pénibles de l'agriculture avec les hasards brillans et fructueux des combats. » Ils formaient donc au sein de l'Italie toute une population de soldats prêtant l'oreille aux bruits de guerre et prêts à accourir au premier appel.

Précisément il y en avait alors beaucoup à Rome que César y avait appelés en attendant qu'il leur désignât des terres. D'autres étaient tout près, dans la Campanie, occupés à s'établir, et dégoûtés peut-être de ces premières fatigues de leur installation. Plusieurs d'entre eux revinrent à Rome au bruit des événemens; le reste attendait pour se décider qu'on les payât cher et se mettait aux enchères. Or les acheteurs ne manquaient pas. L'héritage du grand dictateur tentait toutes les convoitises. Grâce à ces soldats prêts à vendre leurs services, chacun des compétiteurs avait ses partisans et ses chances. Antoine les dominait tous de l'éclat de son autorité consulaire et des souvenirs de l'amitié de César; mais auprès de lui se soutenaient le débauché Dolabella, qui avait donné des espérances à tous les partis, et le jeune Octave, qui arrivait d'Épire pour recueillir la succession de son oncle. Il n'y avait pas jusqu'à cet incapable Lépide qui n'eût mis plusieurs légions dans ses intérêts et ne fît quelque figure parmi ces ambitieux. Et tous, entourés de soldats qu'ils avaient achetés, maîtres de provinces importantes, s'observaient avec méfiance en attendant de se combattre.

Que faisait cependant Brutus? L'occasion des ides de mars une fois manquée, il pouvait encore profiter de ces querelles des césariens pour se jeter sur eux et les écraser. Les gens résolus de son parti lui conseillaient de l'essayer et d'appeler aux armes toute cette jeunesse qui, en Italie et dans les provinces, avait applaudi à la mort de César; mais Brutus détestait la guerre civile et ne pouvait se décider à en donner de nouveau le signal. Comme il s'était imaginé que le peuple s'empresserait d'accepter la liberté qu'on lui rendait, il avait cru que la restauration de la république se ferait sans violence. Une illusion le menait à l'autre, et ce coup de poignard qui commença une guerre effroyable de douze années lui semblait devoir assurer pour jamais la tranquillité publique. C'est dans cette persuasion qu'au sortir de la curie de Pompée, où il venait de tuer César, il parcourut les rues de Rome en criant : La paix! la paix! Et ce mot fut désormais sa devise. Quand ses amis, appre-

nant les dangers qu'il courait, étaient venus des municipes voisins pour le défendre, il les avait renvoyés. Il aimait mieux se tenir renfermé dans sa maison que de donner aucun prétexte de commencer les violences. Forcé de quitter Rome, il resta caché quelque temps encore dans les jardins du voisinage, inquiété par les soldats, ne sortant que de nuit, mais attendant toujours ce grand mouvement populaire qu'il s'obstinait à espérer. Personne ne remua. Il s'éloigna encore davantage et alla se réfugier dans ses villas de Lanuvium et d'Antium. De là il entendait les bruits de guerre dont retentissait l'Italie, et il voyait tous les partis se préparer à combattre. Seul il résistait toujours. Il a passé six mois entiers à reculer devant cette nécessité terrible qui devenait tous les jours plus inévitable. Il ne pouvait se résoudre à l'accepter et prenait l'avis de tout le monde. Cicéron raconte même, dans ses lettres, une sorte de conseil qui se tint à Antium pour savoir ce qu'il convenait de faire. Servilie y assistait avec Porcia, Brutus avec Cassius, et on y avait appelé quelques-uns des amis les plus fidèles, parmi lesquels Favonius et Cicéron. Servilie, plus soucieuse de la sûreté que de l'honneur de son fils, voulait qu'il s'éloignât. Elle avait obtenu d'Antoine, qui était resté son ami, pour son fils et son gendre une *légation*, c'est-à-dire une commission pour aller chercher du blé en Sicile. C'était un prétexte spécieux et sûr pour quitter l'Italie; mais partir avec une permission signée d'Antoine, accepter un exil comme un bienfait, quelle honte! Cassius ne voulait pas y consentir, il parlait avec emportement, il s'indignait, il menaçait, « on aurait dit qu'il ne respirait que la guerre. » Brutus au contraire, calme, résigné, interrogeait ses amis, décidé à les satisfaire, même en risquant sa vie. Souhaitait-on qu'il retournât à Rome? Il était prêt à s'y rendre. A cette proposition, tout le monde se récriait. Rome était pleine de périls pour les conjurés, et l'on ne voulait pas exposer sans profit les dernières espérances de la liberté. Alors que faire? On ne s'entendait guère que pour regretter amèrement la conduite qu'on avait tenue. Cassius déplorait qu'on n'eût pas tué Antoine, comme il l'avait demandé, et Cicéron n'avait garde de le contredire. Malheureusement ces récriminations ne servaient de rien; il ne s'agissait pas de se plaindre du passé, le moment était venu de régler l'avenir, et l'on ne savait à quoi se résoudre.

Après cette conférence, Brutus ne se décida pas encore tout de suite. Il persista à rester tant qu'il le put dans sa villa de Lanuvium, lisant et discutant, sous ses beaux portiques, avec les philosophes grecs, sa société ordinaire. Cependant il fallut partir. L'Italie devenait de moins en moins sûre, les vétérans infestaient les routes et pillaient les maisons de campagne. Brutus alla rejoindre à Vélie quelques vaisseaux qui l'attendaient pour le conduire en Grèce. Il

appelait son départ un exil, et, par une dernière illusion, il espérait que ce ne serait pas le signal de la guerre. Comme Antoine l'accusait de la préparer, il lui répondit, au nom de Cassius et au sien, par une lettre admirable dont voici la fin : « Ne vous flattez pas de nous effrayer, la crainte est au-dessous de notre caractère. Si d'autres motifs étaient capables de nous donner quelque penchant pour la guerre civile, votre lettre n'est pas faite pour nous l'ôter, car les menaces ne peuvent rien sur des cœurs libres; mais vous savez bien que nous détestons la guerre, que rien ne pourra nous y entraîner, et vous prenez sans doute un air menaçant pour faire croire que nos résolutions sont l'effet de nos craintes. Voici nos sentimens : nous souhaitons de vous voir vivre avec distinction dans un état libre; nous ne voulons pas être vos ennemis, mais nous faisons plus de cas de la liberté que de votre amitié. Nous prions donc les dieux de vous inspirer des conseils salutaires à la république et à vous-même. Sinon, nous désirons que les vôtres vous nuisent le moins possible, et que Rome soit libre et glorieuse! »

A Vélie, Brutus fut rejoint par Cicéron, qui, lui aussi, songeait à partir. Découragé par l'inaction de ses amis, effrayé par les menaces de ses ennemis, il avait déjà essayé de fuir en Grèce; mais le vent l'avait rejeté sur les côtes de l'Italie. Quand il apprit que Brutus allait s'éloigner, il voulut le voir encore, et, s'il était possible, partir avec lui. Cicéron a souvent parlé avec un accent déchirant des émotions de cette dernière entrevue. « Je l'ai vu, racontait-il plus tard au peuple, je l'ai vu s'éloigner de l'Italie pour n'y point causer une guerre civile. O spectacle de douleur, je ne dis pas seulement pour les hommes, mais pour les flots et les rivages! Le sauveur de la patrie était forcé de la fuir, ses destructeurs y restaient tout-puissans! » La dernière pensée de Brutus en ce triste moment fut encore pour la paix publique. Malgré tant de mécomptes, il comptait toujours sur le peuple de Rome; il pensait qu'on n'avait pas assez fait pour réveiller son ardeur; il ne pouvait se résigner à croire qu'il n'y eût plus de citoyens. Il partait avec le regret de n'avoir pas essayé une dernière lutte sur le terrain de la loi. Sans doute il ne lui était pas possible à lui de retourner à Rome, de reparaître au sénat; mais Cicéron était moins compromis, sa gloire forçait le respect; on aimait à écouter sa parole. Ne pouvait-il pas tenter ce dernier combat? Brutus l'avait toujours pensé; en ce moment, il osa le dire. Il montra à Cicéron un grand devoir à accomplir, un grand rôle à jouer; ses conseils, ses reproches, ses prières, le déterminèrent à renoncer à son voyage et à revenir à Rome. « Il me sembla entendre, disait-il plus tard, la voix de la patrie qui me rappelait! » Et ils se séparèrent pour ne plus se retrouver.

Cependant Brutus avait beau résister, la pente inévitable des évé-

nemens, contre laquelle il luttait depuis six mois, l'entraînait à la guerre civile. En quittant l'Italie, il était venu à Athènes, où il passait son temps à écouter l'académicien Théomneste et le péripatéticien Cratippe. Plutarque voit dans cette conduite une habile dissimulation. « En secret, dit-il, il préparait la guerre. » Les lettres de Cicéron prouvent au contraire que c'est la guerre qui l'alla chercher. La Thessalie et la Macédoine étaient pleines d'anciens soldats de Pompée qui y étaient restés depuis Pharsale; les îles de la mer Égée, les villes de la Grèce, qui étaient regardées comme des sortes de lieux d'asile pour les exilés, contenaient beaucoup de mécontens qui n'avaient pas voulu plier sous César, et depuis les ides de mars elles étaient le refuge de tous ceux qui fuyaient la domination d'Antoine. Enfin Athènes était peuplée de jeunes gens des plus grandes maisons de Rome, républicains par leur naissance et par leur âge, qui venaient y achever leur éducation. Tous n'attendaient que Brutus pour prendre les armes. A son arrivée, il se fit de tous les côtés un grand et irrésistible mouvement auquel il fut contraint de céder lui-même. Apuleius et Vatinius lui amenèrent les troupes qu'ils commandaient. Les anciens soldats de la Macédoine se réunirent sous les ordres de Q. Hortensius; il en vint tant d'Italie que le consul Pansa finit par se plaindre et menaça d'arrêter au passage les recrues de Brutus. Les étudians d'Athènes, et parmi eux le fils de Cicéron et le jeune Horace, quittèrent leurs études et s'enrôlèrent sous lui. En quelques mois, Brutus était maître de toute la Grèce, et il avait huit légions.

En ce moment, le parti républicain semblait se réveiller partout à la fois. Cicéron avait réussi à Rome plus qu'il ne l'espérait, et trouvé à Antoine des ennemis qui l'avaient battu devant Modène. Brutus venait, on l'a vu, de former une armée importante en Grèce. Cassius parcourait l'Asie, recrutant des légions sur son passage, et tout l'Orient se déclarait pour lui. L'espérance revenait aux plus timides, et il semblait qu'on pouvait tout attendre pour la république du concours de tant de généreux défenseurs. C'est pourtant à ce moment même, où il importait tant d'être uni, qu'éclata entre Cicéron et Brutus le dissentiment le plus grave qui les ait jamais divisés. Quelque déplaisir qu'il nous cause, il faut le raconter, car il achève de les faire bien connaître tous les deux.

Cicéron se plaignit le premier. Cet homme d'ordinaire si faible, si hésitant, était devenu singulièrement énergique depuis la mort de César. La sagesse, la clémence, la modération, belles qualités qu'il aimait beaucoup et pratiquait volontiers, ne lui semblaient plus convenir aux circonstances où l'on se trouvait. Ce grand prôneur des victoires pacifiques prêchait la guerre à tout le monde; cet ami rigoureux de la légalité demandait à tout le monde d'en

sortir. « N'attendez pas les décrets du sénat, » disait-il à l'un. — « Soyez votre sénat à vous-même, » écrivait-il à l'autre. Pour arriver à ses fins, tous les moyens lui semblaient bons, même les plus violens; toutes les alliances lui plaisaient, même celle des gens qu'il n'estimait pas. Brutus au contraire, tout en se décidant à prendre les armes, était resté scrupuleux et timoré, et il continuait à ne pas aimer la violence. Quoique son nom soit surtout resté célèbre par un assassinat, le sang lui répugnait. Contrairement à ces lois inhumaines, acceptées de tout le monde, et qui livraient sans réserve le vaincu à la discrétion du vainqueur, il épargnait ses ennemis quand ils étaient en son pouvoir. Il venait d'en donner un exemple en laissant la vie au frère d'Antoine après l'avoir vaincu. Bien que ce fût un méchant homme, et que pour toute reconnaissance il eût tenté de corrompre les soldats qui le gardaient, il avait persisté à le traiter avec douceur. Il semble que ce ne soit pas un grand crime; cependant on en fut très irrité à Rome. Les menaces furieuses d'Antoine auxquelles on venait d'échapper avec tant de peine, le souvenir des frayeurs qu'on avait eues et des alternatives terribles qu'on traversait depuis six mois avaient exaspéré les plus calmes. Il n'y a rien de violent comme les colères des gens modérés quand on les pousse à bout. A tout prix, ils voulaient en finir, et le plus vite possible. Ils se rappelaient avec quelle répugnance et quelle lenteur Brutus avait commencé la guerre. En le voyant si facile, si clément, ils craignaient de le voir retomber dans ses hésitations et différer encore le moment de la vengeance et de la sécurité. Cicéron se chargea de faire connaître à Brutus leur mécontentement. Dans sa lettre, que nous avons encore, il énumérait avec beaucoup de vivacité les fautes qu'on avait commises depuis la mort de César; il rappelait toutes ces faiblesses, toutes ces hésitations qui avaient découragé les gens résolus, et, ce qui devait surtout blesser Brutus, le ridicule qu'on avait eu de vouloir établir la paix publique par des harangues. « Ignorez-vous donc, lui disait-il, de quoi il s'agit en ce moment? Une troupe de scélérats et de misérables menace jusqu'aux temples des dieux, et ce qui est en question dans cette guerre, c'est notre vie ou notre mort. Qui épargnons-nous? que faisons-nous? Est-il sage de ménager des hommes qui, s'ils sont vainqueurs, effaceront jusqu'à la trace de notre existence? »

Ces reproches émurent Brutus, et c'est en récriminant qu'il y répondit. Lui aussi était mécontent du sénat et de Cicéron. Quelque admiration qu'il éprouvât pour l'éloquence des *Philippiques*, bien des choses devaient le blesser en les lisant. Le ton général de ces discours, ces amères personnalités, ces invectives ardentes ne pouvaient pas plaire à celui qui, en frappant César, avait voulu paraître sans passion, et plutôt l'ennemi d'un principe que d'un

homme. Or, s'il y a dans les *Philippiques* un grand amour de la liberté, il y a aussi une haine violente contre un homme. On sent bien que cet ennemi de la patrie est en même temps un adversaire intime et personnel. Il a tenté d'asservir Rome, mais il s'est aussi permis de railler dans un discours fort plaisant tous les ridicules du vieux consulaire. Le jour où Cicéron a lu cette invective, son irritable vanité s'est émue; « il a pris le mors aux dents, » selon l'expression d'un contemporain. La haine généreuse qu'il ressent contre un ennemi public s'est enflammée de rancunes particulières; une lutte à outrance a commencé, poursuivie avec une ardeur toujours nouvelle à travers quatorze harangues. « Je veux, avait-il dit, l'accabler de mes invectives et le livrer flétri aux outrages éternels de la postérité, » et il a tenu parole. Cette persistance passionnée, ce ton d'emportement et de violence devaient blesser Brutus. Ce qui ne lui déplaisait pas moins que les colères de Cicéron, c'étaient ses complaisances. Il lui en voulait des éloges hyperboliques qu'il accordait à des gens qui ne les méritaient guère, à ces généraux qui avaient servi toutes les causes, à ces hommes d'état compromis sous tous les régimes, à ces ambitieux, à ces intrigans de toute sorte que Cicéron avait réunis avec tant de peine pour en former ce qu'il appelait le parti des honnêtes gens; il souffrait surtout de le voir prodiguer les honneurs au jeune Octave, et mettre à ses pieds la république, et quand il l'entendait l'appeler un « divin jeune homme envoyé par les dieux pour la défense de la patrie, » il avait peine à se contenir. »

Lequel des deux avait raison? Brutus assurément, si l'on songe au dénoûment. Il est certain qu'Octave ne pouvait être qu'un ambitieux et qu'un traître. Le nom qu'il portait était pour lui une inévitable tentation; lui livrer la république, c'était la perdre. Brutus avait raison de croire qu'Octave était plus à redouter qu'Antoine, et sa haine ne le trompait pas quand il prévoyait dans ce *divin jeune homme* tant vanté par Cicéron le maître futur de l'empire, l'héritier et le successeur de celui qu'il avait tué. Était-ce bien pourtant Cicéron qu'il fallait accuser, ou seulement les circonstances? Lorsqu'il accepta les secours d'Octave, était-il libre de les refuser? La république alors n'avait pas un seul soldat à opposer à ceux d'Antoine; il fallait prendre ceux d'Octave ou périr. Après qu'il eut sauvé la république, on aurait eu mauvaise grâce à lui marchander les remercîmens et les honneurs. D'ailleurs ses vétérans les demandaient pour lui d'une façon qui ne souffrait pas de refus, et souvent même les lui accordaient par avance. Le sénat sanctionnait tout au plus vite, de peur qu'on ne se passât de son aveu. « Les soldats, dit quelque part Cicéron, lui ont donné le com-

mandement; nous n'avons ajouté que les faisceaux. » Ainsi, avant de blâmer les complaisances de Cicéron ou d'accuser sa faiblesse, il fallait songer aux difficultés de sa position. Il essayait de rétablir la république avec le secours de gens qui l'avaient combattue et qui ne l'aimaient pas. Quel fonds pouvait-il faire sur un Hirtius, auteur d'une loi sévère contre les pompéiens, sur un Plancus et un Pollion, anciens lieutenans de César, sur un Lépide et un Octave, qui voulaient le remplacer? Et pourtant il n'avait pas d'autre appui qu'eux. A ce grand ambitieux qui, le lendemain même des ides de mars, s'était voulu faire le maître, il ne pouvait opposer qu'une coalition d'ambitieux secondaires ou plus dissimulés. Au milieu de toutes ces convoitises ouvertes ou cachées, rien n'était plus difficile que de se diriger. Il fallait les brider les unes par les autres, les flatter pour les conduire, et les contenter à demi pour les contenir. De là ces honneurs prodigués ou promis, ce luxe d'éloges et de titres décernés, ces exagérations de reconnaissance officielle. C'était une nécessité imposée par les circonstances; au lieu de faire un crime à Cicéron de l'avoir subie, il fallait en conclure qu'essayer une dernière lutte légale, revenir à Rome pour y réveiller l'ardeur populaire, se fier encore sur la force des souvenirs et la puissance souveraine de la parole, c'était s'exposer à des dangers inutiles et à des mécomptes certains. Cicéron le savait bien. Il a pu quelquefois sans doute, au milieu de l'ardeur du combat, se laisser enivrer par les triomphes de son éloquence, comme ce jour où il écrivait naïvement à Cassius : « Si l'on pouvait parler plus souvent, il ne serait pas trop difficile de rétablir la république et la liberté. » Toutefois cette illusion ne durait guère. L'ivresse dissipée, il ne tardait pas à reconnaître l'impuissance de la parole, et disait le premier qu'il ne fallait mettre son espérance que dans l'armée républicaine. Il n'a jamais varié dans cette opinion. « Vous me dites, écrivait-il à Atticus, que j'ai tort de croire que la république dépende entièrement de Brutus; il n'est rien de plus vrai. Si elle peut être sauvée, elle ne le sera que par lui et les siens. » C'est sans illusion, sans espérance que Cicéron avait tenté cette dernière entreprise, et uniquement pour obéir aux désirs de Brutus, toujours obstiné dans son amour des résistances légales et des luttes pacifiques. Il appartenait donc à Brutus moins qu'à personne de lui reprocher d'y avoir succombé. Cicéron avait raison de rappeler souvent cette entrevue de Vélie où son ami le décida malgré ses répugnances à retourner à Rome. Ce souvenir était sa défense; il devait interdire à Brutus toute parole amère contre celui qu'il avait lui-même jeté dans une aventure sans issue.

Cicéron dut ressentir profondément ces reproches. Pourtant son

amitié pour Brutus n'en fut pas altérée. C'est encore sur lui qu'il a les yeux, c'est lui qu'il appelle, quand tout lui semble perdu en Italie. Rien n'est plus touchant que ce dernier cri d'alarme. « Nous sommes les jouets, mon cher Brutus, de la licence des soldats et de l'insolence du chef. Chacun veut avoir dans la république autant de pouvoir qu'il a de forces. On ne connaît plus ni raison, ni mesure, ni loi, ni devoir; on n'a plus souci de l'opinion publique ni du jugement de la postérité. Accourez donc et donnez enfin à la république cette liberté que vous lui avez conquise par votre courage, mais dont nous ne pouvons pas encore jouir. Tout le monde va se presser autour de vous; la liberté n'a plus d'asile que sous vos tentes. Voilà notre situation en ce moment; puisse-t-elle devenir meilleure! S'il en arrive autrement, je ne pleurerai que la république; elle devait être immortelle. Pour moi, il me reste si peu de temps à vivre! »

Peu de mois après, Lépide, Antoine et Octave, triumvirs pour reconstituer la république, comme ils s'appelaient, se réunirent près de Bologne pour s'entendre. Ils se connaissaient trop pour ne pas se savoir capables de tout : aussi avaient-ils pris les uns contre les autres de minutieuses précautions. L'entrevue eut lieu dans une île, et ils y arrivèrent avec un nombre égal de troupes qui ne devaient pas les perdre de vue. Pour plus de sûreté encore, et de peur qu'il n'y eût quelque poignard caché, ils en vinrent à se fouiller l'un l'autre. Après s'être ainsi rassurés, ils discutèrent longtemps. Il ne fut guère question des moyens de reconstituer la république : ce qui les occupa le plus avec le partage du pouvoir, ce fut la vengeance, et l'on dressa avec soin la liste de ceux qu'on allait tuer. Dion Cassius fait remarquer que, comme ils se détestaient profondément, l'on était sûr, si l'on était très lié avec l'un d'entre eux, d'être le mortel ennemi des deux autres, en sorte que chacun demandait précisément la tête des meilleurs amis de ses nouveaux alliés; mais cette difficulté ne les arrêta pas : ils avaient la reconnaissance bien moins exigeante que la haine, et en payant de quelques amis, même de quelques parens, la mort d'un ennemi, ils trouvaient encore le marché bon. Grâce à ces complaisances mutuelles, on s'accorda vite, et la liste fut dressée. Cicéron n'y était pas oublié, comme on pense bien : Antoine l'avait réclamé avec passion, et il n'est pas probable, quoi que disent les écrivains de l'empire, qu'Octave l'ait beaucoup défendu; il lui aurait rappelé une reconnaissance pénible et le souvenir d'un parjure trop éclatant.

La mort de Cicéron explique la mort de Brutus. La correspondance et les écrits où nous avons trouvé une source si précieuse d'informations pour l'histoire de ce temps permettent de pressentir

les événemens qu'a racontés Plutarque, et dont nous ne dirons rien après lui, — la journée de Philippes et la mort volontaire de Brutus. On peut d'ailleurs sur le seul point que nous voulions mettre en lumière, — la signification morale de cette mort, — s'en rapporter au témoignage même de Plutarque. C'était plus qu'un ami que Brutus regrettait dans Cicéron : il avait perdu avec lui une espérance qui lui était chère et à laquelle il n'avait pas voulu renoncer. Cette fois pourtant il lui fallait bien reconnaître qu'il n'y avait plus de citoyens à Rome et désespérer tout à fait de ce lâche peuple qui laissait ainsi périr ses défenseurs. « S'ils sont esclaves, dit-il tristement, c'est leur faute, plus que celle de leurs tyrans. » Aucun aveu n'a dû lui coûter davantage. Depuis qu'il avait tué César, sa vie n'était plus qu'une série de mécomptes, et les événemens semblaient se jouer de tous les plans qu'il avait formés. Ses scrupules de légalité lui avaient fait perdre l'occasion de sauver la république; son horreur pour la guerre civile n'avait servi qu'à la lui faire commencer trop tard. Ce n'était pas assez qu'il se fût trouvé forcé malgré lui de violer la loi et de combattre ses concitoyens, il se voyait encore contraint d'avouer, à son grand regret, qu'en espérant trop des hommes il s'était trompé. Il avait bonne opinion d'eux quand il les étudiait de loin, avec ses chers philosophes. Combien ses opinions changèrent quand il en vint à les manier et à s'en servir, quand il lui fallut être témoin de l'affaiblissement des caractères, surprendre les convoitises secrètes, les haines insensées, les lâches frayeurs de ceux qu'il regardait comme les plus honnêtes et les plus braves! Sa blessure fut si profonde, qu'en apprenant les dernières faiblesses de Cicéron, il en vint à douter même de la philosophie, sa science préférée, qui avait fait le charme de sa vie. « Que lui sert, disait-il, d'avoir écrit avec tant d'éloquence pour la liberté de sa patrie, sur l'honneur, sur la mort, sur l'exil, sur la pauvreté? En vérité, je commence à n'avoir plus de confiance dans ces études dont Cicéron s'est tant occupé. » En lisant cette amère parole, on songe à celle qu'il prononça avant de mourir; l'une fait comprendre l'autre, et elles sont toutes les deux le symptôme du même mal intérieur qui s'étend à mesure que la pratique des affaires le désenchante de plus en plus des hommes et de la vie. Il doutait de la philosophie en voyant la faiblesse de ceux qui l'avaient le plus étudiée; quand il vit que le parti des proscripteurs triomphait, il douta de la vertu. C'est bien ainsi que devait finir cet homme d'étude devenu, malgré ses répugnances, un homme d'action, et jeté par les événemens hors de sa nature.

GASTON BOISSIER.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN NÉERLANDE

SCÈNES ET SOUVENIRS D'UN VOYAGE AGRICOLE.

II.

LA ZÉLANDE

LA VALLÉE DU RHIN ET LA GRONINGUE.

I.

Le territoire de la Néerlande est formé, on l'a vu, d'un grand banc de sable recouvert tout le long de la côte d'une couche de terre limoneuse ou tourbeuse que la mer et les rivières ont successivement déposée et fait surgir des eaux. Cette zone argileuse est divisée en deux moitiés à peu près égales. La première, couverte d'herbages et mise en valeur par le système pastoral, est celle que nous avons visitée (1). La seconde, qui, remuée par la charrue, donne les plus riches produits, est celle qu'il nous reste à parcourir; elle comprend les grandes îles de la Zélande et de la Hollande méridionale, l'ancien lac de Harlem, tout le nord de la Frise et de la Groningue, enfin les grasses terres qui bordent les eaux du Rhin et de la Meuse.

La province de Zélande est formée par les îles de Walcheren, de Noord-en-Zuyd-Beveland, de Tholen, de Schouwen, et par une partie de terre ferme qui s'étend au sud de l'Escaut et qu'on appelle *Staats-Flaanderen* (Flandre des États), parce qu'elle a pen-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

dant longtemps appartenu aux états néerlandais. On s'étonne toujours que, contrairement au partage naturel que la géographie semble indiquer, ce lambeau détaché de la Flandre n'appartienne pas à la Belgique; mais l'histoire nous apprend que ce sont les flots de la mer qui ont conservé ce pays, essentiellement protestant, à la république protestante du XVIe siècle. Les cartes de la contrée faites à différentes époques nous racontent en traits saisissans les étranges vicissitudes de ce petit coin de terre, conquis d'abord sur la mer par six cents ans de travaux, tout à coup noyé en un jour d'exaltation patriotique, puis de nouveau reconquis par trois siècles d'efforts persévérans. Au moyen âge, la Flandre zélandaise n'existait pas encore; c'était un vaste golfe parsemé de quelques îlots, Cadsand, Biervliet, Axel et Hulst. Au commencement du XVIe siècle, ce golfe a disparu; il est comblé, semble-t-il, et de riches *polders*, entourés de digues, réunissent tous ces îlots entre eux. Les guerres de religion éclatent, la Hollande est acquise à la réforme; la Zélande, où le nouvel état est né dès que fut pris le fort de Brielle, devient un centre ardent de patriotisme et de foi. Persécutés dans les provinces du midi, les protestans fuient vers l'Escaut. Alors, pour arrêter les soldats de l'Espagne, on perce les digues, et on livre ces riches campagnes aux flots de l'Océan plutôt qu'aux bandes de Philippe II. Le grand poète national Cats, qui possédait de vastes propriétés dans cette partie du pays, a célébré en vers triomphans l'acte héroïque qui le ruinait, mais qui arrêta l'ennemi.

Depuis le XVIIe siècle, on a repris sur la mer, pas à pas, *polder* après *polder*, tout l'ancien territoire; mais il est demeuré acquis à la Hollande et au protestantisme. Tout ce pays porte encore la vive empreinte du XVIe siècle : les costumes, les mœurs, les croyances, les idées, rien n'a changé. Les habitans de la campagne racontent les récits de la grande lutte contre l'Espagne comme si c'étaient des événemens d'hier; ils en relisent sans cesse les traditions dans des livres du temps. La physionomie des maisons, les trophées de leurs victoires sur les Espagnols, reliques du patriotisme soigneusement conservées dans leurs temples austères, dont elles forment l'unique ornement, les bornes même qui s'élèvent le long des routes, et qui portent encore les armes et le nom de *leurs hautes puissances les états*, tout nous transporte ici à deux siècles en arrière. Le fils d'un fermier que je visitai dans un endroit reculé du pays m'avoua que la première fois qu'il rencontra un prêtre catholique, son imagination, toute remplie de l'image des effroyables tortures subies par ses coreligionnaires et racontées dans les livres des martyrs, lui fit voir dans cet homme à la soutane noire un messager du duc d'Albe et de l'inquisition qui venait le saisir pour le brûler vif. Les popula-

tions rurales présentent ici un caractère qu'on ne trouvera guère ailleurs. Complétement isolées de la Flandre par leur religion et par la frontière, et de la Hollande par un bras de mer, elles ont de l'aisance, des mœurs sévères, beaucoup d'instruction : chacun sait lire et lit beaucoup. Les petites villes et même les gros villages ont des imprimeries qui ne restent pas oisives. Les fermiers exercent la bienfaisance d'une manière intelligente : ils se réunissent et déterminent ce que chacun d'eux cultivera de plantes industrielles pour donner du travail aux indigens. On rencontre donc dans les campagnes de la Zélande une civilisation qu'on ne trouve point dans celles de la Belgique ou de la France; mais c'est exactement la culture intellectuelle et morale du temps de la fondation de la république néerlandaise.

La Flandre zélandaise est un pays de grande culture. Les fermes ont en général de 40 à 50 hectares d'étendue, et l'on ne voit point de petites exploitations. Les ouvriers agricoles demeurent avec le fermier, sauf quelques journaliers, qui sont parvenus, profitant de la tolérance des administrations des *polders*, à se creuser une hutte dans les digues ou à s'y élever peu à peu une chaumière. La terre, partout composée d'une riche argile, ne demande de fumier que tous les sept ans; mais on lui accorde aussi tous les neuf ans une année de repos, qu'on prétend nécessaire pour extirper les mauvaises herbes. Toutefois la culture de la betterave, qui se répand de plus en plus, modifie déjà l'assolement, et amènera probablement la suppression complète de la jachère. Les principaux produits sont la garance, le lin, le colza surtout, puis le froment et les féveroles. Il y a peu de pâturages, et les vaches sont relativement en petit nombre; mais on tient beaucoup de chevaux, parce qu'il en faut trois et quatre pour traîner la gigantesque charrue généralement en usage. La terre se vend de 3,500 à 4,000 francs l'hectare, et se loue environ 100 francs. Dans les îles, le fermage s'élève jusqu'à 120 et 140 fr. Vers 1800, les prix de vente n'étaient encore que de 1,000 à 1,200 francs, et les prix de location de 40 à 50 francs. Comme le sol, naturellement fertile, réclame peu de travail et qu'il n'y a dans le pays nulle industrie, on ne remarque guère d'activité dans les campagnes. Les fermes se dérobent sous de grands bouquets d'ormes. La fièvre paludéenne règne pendant l'été et écarte les étrangers. Sur tout le paysage pèse une teinte mélancolique que ne parvient pas à dissiper la vue de cette grasse terre d'alluvion, toute chargée des plus riches produits; mais bien plus triste encore est l'aspect des petites villes, jadis ports de mer florissans, aujourd'hui reléguées au milieu des terres par l'envasement graduel des baies, des passes et des cours d'eau. Quand au printemps de 1863 je vi-

sitai Biervliet, la patrie de Beukels, l'inventeur de la méthode hollandaise d'encaquer le hareng, la marée était basse; devant le port s'étendait à perte de vue un immense *schorre* non encore endigué, c'est-à-dire un relais limoneux complétement couvert de plantes salines, qu'un grand troupeau de moutons broutait avec avidité. Un étroit canal ou plutôt une rigole presque à sec ouvrait encore une dernière communication avec la mer. Deux navires y gisaient couchés sur la vase; quelques ouvriers étaient occupés à enlever du chenal le limon déposé par la dernière marée, afin que les bâtimens pussent repartir avec le reflux. L'inanité de ce labeur serrait le cœur. Dans quelques années, tout sera fini, car l'homme est impuissant contre le lent et irrésistible travail de la nature, qui poursuit silencieusement le cours de ses éternelles transformations. Ainsi meurent les ports que la mer abandonne, et le même phénomène se reproduit partout en Zélande. Une tradition locale rapporte que, des pêcheurs ayant pris une sirène dans leurs filets, son époux désolé les suivit, demandant avec larmes qu'on lui rendît sa compagne. Les marins ne l'écoutèrent pas. Alors le glauque enfant de l'Océan plongea, reparut, et lança dans le port une poignée de sable et d'herbes marines : « Malheur à vous, s'écria-t-il, car cette boue que je viens de jeter dans les flots comblera vos havres et vos bassins, et dans vos villes il ne restera debout que les tours des églises. » La prédiction menaçante se réalise en effet, et Middelbourg elle-même, cette capitale si fière jadis de ses grands navires des Indes et de ses vaisseaux de guerre, n'est pas épargnée. Heureusement l'agriculture gagne ce que perd le commerce, et bientôt le chemin de fer qui reliera la Zélande au continent par une ligne non interrompue ouvrira à l'activité de tous des voies de communication perfectionnées. Nous pouvons dire avec le poète Ewoud, l'auteur de la *Walchersche Arcadia :* « Terre merveilleuse, où l'Océan se solidifie, et où fleurs, arbres et moissons couvrent ce qui était naguère un golfe profond, toi que les flots et les vents menacent en vain, tu ne périras point, car l'Océan, ton éternel ennemi, étend tes limites, et sans cesse tu grandis dans la lutte! »

Mais il est temps de quitter la *Flandre des États*. Un bateau à vapeur ou une barque nous transportera bien vite, au-delà du grand bras de l'Escaut, qu'on appelle *de Hond* (le chien), dans la Zélande proprement dite. Quand on passe dans ces bras de mer qui séparent les différentes îles, le rivage prend un aspect d'une uniformité fatigante. Il est partout défendu par de hautes digues gazonnées qui arrêtent la vue, et que dominent seulement à de rares intervalles la flèche aiguë d'une église, le grand toit rouge d'une grange ou la tour des grands fours où l'on fait sécher la garance. On dirait qu'on

navigue sur les immenses fossés et entre l'escarpe et la contrescarpe d'une gigantesque citadelle. Voici d'abord l'île de Walcheren. En venant du midi, on y aborde par Flessingue, port militaire qui, situé sur la Mer du Nord, conserve encore sa profondeur; mais on regrette en arrivant de ne plus passer sous cette ancienne porte où on lisait cette belle inscription latine du XVI[e] siècle : *Hæc porta, quæ prima portarum omnium belgicarum servituti aditum clausit, libertati aperuit.* L'île de Walcheren, si uniforme vue du dehors, présente à l'intérieur un aspect enchanteur. Les fermes de moyenne grandeur, — de 20 à 25 hectares, — sont admirablement tenues. Les bâtimens soigneusement blanchis au lait de chaux, et les portes, les fenêtres, les barrières, les granges peintes à l'huile, les haies exactement tondues, les fossés partout creusés pour faciliter l'écoulement des eaux, les champs sarclés et nettoyés à la main de façon à ne pas y laisser la moindre mauvaise herbe, les routes dans le meilleur état, et les chemins de terre même maintenus sans ornières, tout révèle le travail bien entendu d'une population active et intelligente. C'est le soin minutieux de la culture flamande appliqué à un sol d'excellente qualité. Plus de cinquante maisons de campagne, avec leurs beaux et antiques ombrages, leurs pelouses semblables à des tapis de velours vert, leurs massifs de fleurs aux mille nuances, donnent à la contrée un air d'aisance et de prospérité. Le costume pittoresque des paysans, si souvent reproduit par les artistes, complète le caractère original du paysage. Les hommes portent un chapeau à petits bords, presque toujours orné d'une fleur, une veste courte et de larges hauts-de-chausses en velours noir, relevés de boutons d'or ou d'argent; les femmes, un chapeau de paille garni de rubans bleus, des jupons courts rayés bleu et blanc, un corsage noir et les bras toujours nus, suivant cette coutume de leurs aïeules les Germaines, dont Tacite n'a pas dédaigné de nous conserver le souvenir : *partemque vestitus superioris in manicas non extendunt, nudæ brachia ac lacertos.*

Ici la terre ne se repose jamais : elle porte alternativement des céréales, froment, seigle et avoine; des plantes industrielles, colza, lin, garance; des légumineuses, féveroles, pois et trèfles, et des plantes sarclées, pommes de terre, betteraves, etc. On obtient aussi, comme en Flandre, des navets en seconde récolte, ce qui permet de donner au bétail une nourriture verte pendant l'hiver. La variété de pois récoltés dans les îles, et connue ailleurs en Hollande sous le nom de pois zélandais, *zeeuwsche erwten*, occupe une place importante dans la rotation. C'est un excellent produit, qui donne autant que le froment, — par hectare 21 hectolitres, au prix moyen de 22 francs l'hectolitre, — et qui a l'avantage de moins épuiser la

terre et de lui accorder un demi-repos. Les étables sont généralement bien tenues et les fumiers mieux conservés que dans la plupart des régions de bonne terre. Cependant on ne rencontre pas encore partout des fosses à purin, et trop souvent on constate qu'il se perd des matières fertilisantes dont on pourrait faire un bon usage. Les vaches sont de race hollandaise, améliorée déjà par l'introduction du sang durham. On se loue ici des résultats du croisement, parce que les pâturages des îles sont d'assez bonne qualité pour engraisser des bêtes de boucherie et pour permettre de profiter ainsi de l'aptitude à l'engraissement que présentent les bœufs de sang anglais. Les chevaux zélandais sont très différens de ceux des autres parties de la Néerlande. Ce sont des animaux d'un poids énorme, plus gros encore que les chevaux flamands. C'est cependant montés sur le dos de ces coursiers géans, lancés au galop, que les fermiers essaient d'enfiler la bague dans les courses de ce genre, *ring-steking*, qui forment le principal divertissement des campagnes. Cette race gigantesque remonte haut, et déjà au moyen âge sa réputation s'étendait au loin, car en 1058 l'évêque de Thérouanne, Drogo, parle avec éloge des chevaux puissans de l'île de Walcheren : *equi robore præstantes*.

Les belles cultures et même les grands arbres, chose rare sur toute cette côte, s'avancent à l'ouest sous la protection des dunes jusque près de la mer, et sous les magnifiques ombrages du parc de Westhoven on entend le bruit des vagues qui viennent se briser sur la plage voisine. C'est non loin de là, à Domburg, lieu de bains assez fréquenté, qu'on a trouvé en 1649 les restes d'un temple antique et la statue d'une divinité mystérieuse, orientale probablement, dont le nom harmonieux, Nehalennia, exerce encore la science divinatrice des étymologistes, mais dont les attributs, la corne d'abondance, une corbeille pleine de pommes et le chien gardien des troupeaux, révélaient assez une déesse de l'agriculture. C'est ici encore que, d'après la légende rapportée par l'historien Procope, les âmes des morts venaient réveiller les pêcheurs pour qu'ils les transportassent dans leurs barques de l'autre côté de la mer, en Bretagne. Près de Domburg commence la grande digue de Westkappel, l'un des travaux hydrauliques les plus importans des Pays-Bas, et qui a déjà tant coûté, affirme-t-on, qu'avec les sommes dépensées pour l'entretien de cette digue on pourrait la revêtir complétement d'une couche d'argent massif. Toutes les côtes des îles zélandaises, comme celles de la Hollande, de la Belgique et de la Gascogne, sont défendues contre les assauts de l'Océan par une ligne de dunes que le vent d'ouest élève naturellement; mais à Westkappel, précisément à la pointe extrême de l'île, une interruption s'étant produite dans

la chaîne protectrice, il a fallu la remplacer par une digue en gros blocs de pierre de taille, assez forte et assez bien reliée pour résister aux vagues formidables que les hautes marées et les tempêtes accumulent et soulèvent sur cette plage, exposée aux lourdes lames qui accourent du large.

Quand on visite les îles de la Zélande, on ne peut s'empêcher de frémir en songeant que tant de richesses agricoles sont réunies sur quelques bancs de boue figée, de toutes parts dominés par les eaux à marée haute. On conçoit que l'entretien et la conservation des digues sont ici plus que partout ailleurs une question de vie ou de mort. La moindre négligence peut entraîner de terribles désastres. Aussi les administrations des différens *polders* lèvent-elles une contribution spéciale pour l'entretien des digues. Cet impôt est extrêmement variable : il monte de 10 francs à 20 ou 30 francs et même plus haut encore. J'ai visité dans l'île d'Overflakkee des terres qui payaient 23 florins, soit environ 50 francs de *dyk lasten* ou frais de digues sur un revenu de 120 fr. Quand la charge devient par trop lourde et qu'on peut craindre que le propriétaire ne recule devant les dépenses d'un bon entretien, le polder est déclaré *calamiteux*, et alors la province et l'état interviennent dans les travaux, qui s'exécutent sous la direction des ingénieurs publics. Le principal danger qui menace les digues, ce n'est pas le choc direct des vagues : on parvient à en rompre les coups au moyen de pilotis, de fascines ou de revêtemens en pierre; mais le mal est à peu près sans remède quand, par suite des variations incessantes que subit le cours des eaux de la mer et des fleuves toujours en lutte, il s'établit un fort courant parallèlement au rivage, car ce courant creuse le fond et mine la base même de la digue, qui tout à coup s'effondre et disparaît, livrant passage à l'inondation, qui envahit les campagnes. Des *polders*, des villages florissans, comme Borrendamme, Rengeskerk, et tous ceux qui couvraient jadis la grande île remplacée aujourd'hui par le Biesbosch, des communes, des cantons entiers, ont disparu ainsi sous les flots. Rien cependant n'effraie le Zélandais, habitué à lutter contre la mer; rien ne lasse son indomptable persévérance. Quand il voit qu'une digue est minée et que rien ne peut la sauver, il se résigne, il fait la part de l'eau, et reconstruit une nouvelle digue quelques centaines de mètres en arrière. De cette manière il gagne du temps, et il peut attendre que le courant change de direction. Il ne faut pas qu'on croie au reste que, par la rupture d'une digue, toute une île soit perdue. Les eaux débordées n'envahissent que le premier *polder*, le plus récemment conquis; elles sont arrêtées par la digue du *polder* plus ancien, car les îles zélandaises sont formées, comme on peut s'en assurer en

consultant une carte un peu détaillée, d'une série de *polders* portant chacun la date de son endiguement, et qui sont venus se grouper autour d'un noyau primitif, à la façon des élémens qui s'agglomèrent en cristaux. Malgré les pertes faites de temps à autre, les conquêtes l'emportent de beaucoup, et comme les trois fleuves, le Rhin, la Meuse et l'Escaut, continuent à apporter leur limon, qui se dépose au fond des bras de mer, il est certain qu'un jour viendra où toutes les eaux intérieures de la Zélande seront comblées, et où les îles devenues terre ferme ne laisseront plus ouvertes entre elles que les bouches mêmes des rivières.

L'île de Walcheren nous a montré la culture zélandaise modifiée par l'influence d'une population très dense et enrichie par le commerce; pour en connaître les caractères propres, il faut visiter d'autres îles, celles de Zuid-Beveland ou de Tholen par exemple. Là, comme dans la Flandre des États, on ne rencontre que de grandes fermes et des champs à perte de vue dégarnis d'arbres. La rotation en usage et qui caractérise réellement l'agriculture de cette région est celle-ci : première année, jachère fumée; deuxième, colza ou orge; troisième, froment; quatrième, féveroles; cinquième, froment ou seigle; sixième, pois, lin, avoine; septième, pommes de terre et trèfles venus dans l'avoine. A la huitième année, la rotation recommence par la fumure et la jachère. Cependant on intercale souvent dans cet assolement une culture industrielle qui donne de grands profits et qui est aussi particulière à la zone des îles, celle de la garance. Ce n'est pas sans surprise qu'on rencontre dans ce climat humide et sous le souffle froid des vents de l'Océan cette plante délicate et fine qui se plaît dans les chaudes campagnes d'Avignon, et cependant elle réussit parfaitement ici. Voici comment on la cultive : on donne à la terre un labour profond, puis on la dispose en lits de 70 centimètres de large sur 14 de haut qu'on roule avec soin. On y plante ensuite de jeunes drageons qu'on recouvre l'hiver, à la charrue, de 10 centimètres de terre. La seconde année, on sarcle la terre, on la bine et on la tient meuble et propre. Parfois on conserve la plante trois ans, et alors le produit augmente de plus d'un tiers; mais d'ordinaire on la récolte au mois de septembre de la deuxième année. Déterrer, au moyen de grandes bêches, les longues racines minces et fragiles qui contiennent la matière colorante est une opération importante, qui demande des soins et qui coûte de 70 à 90 florins par hectare. Séchées d'abord au soleil, puis débarrassées de la terre qui les entoure encore, les racines sont portées au séchoir (*mee-stoof*), où elles sont séchées au four froid, puis au four chaud, concassées et réduites en poudre. Les experts répartissent ensuite le produit en différentes catégories, d'après la qualité. Huit

ou neuf personnes sont employées dans ces séchoirs, d'ordinaire établis à compte commun par quinze ou vingt cultivateurs qui y envoient leurs récoltes. Aujourd'hui les fours à vapeur commencent à s'introduire et donnent d'excellens résultats. Les relevés officiels portent le produit moyen d'un hectare planté en garance à 1,500 kilos, ce qui ferait une valeur de 1,500 francs au prix ordinaire de 1 franc le kilo. Le plant de trois ans livrerait environ 1,000 kilos de plus. Cependant je dois ajouter qu'on m'avouait en général un produit supérieur, et dans l'île de Schouwen notamment on portait le produit de 1,000 à 1,500 kilos par *gemet* de 44 ares pour la garance de deux ans. Cette culture industrielle paraît avoir existé déjà au VIe siècle. La valeur de la garance produite dans les îles de la Zélande et de la Hollande méridionale s'élève annuellement à 11 ou 12 millions de francs. Une autre culture que je citerai plutôt comme curiosité agronomique que pour son importance, c'est celle d'une légumineuse à bulbe comestible qu'on trouve en grande abondance dans les moissons des argiles d'alluvion, en Zélande et en Gueldre, mais point du tout en Frise et en Groningue, le *lathyrus bulbosus*, en hollandais *aardakker*. Ce petit tubercule, de couleur noirâtre, a un goût très fin, et les indigens de la campagne vont déterrer cette truffe végétale qui est très recherchée pour la table des personnes aisées. Dans l'île d'Overflakkee, on la cultive régulièrement. On la plante à 10 centimètres de profondeur sur bonne fumure. Au printemps, elle se développe avec vigueur et orne la campagne de ses charmantes grappes de fleurs papillonacées. Le produit est d'environ 1,500 kilos à l'hectare qui représentent une valeur brute de 1,200 à 1,300 francs et un bénéfice net de 700 à 800 francs.

La Zélande est certainement, sous le rapport agricole, la plus riche province des Pays-Bas. Sur les 174,000 hectares qu'elle comprend, si l'on déduit 10,000 hectares pour les chemins, les dunes, les bâtimens, les eaux, tout le reste est productif, et tout de première qualité. 80,000 hectares sont en terre à labour et 66,000 en prairie. Ses principaux produits sont le froment, qui occupe 20,000 hectares et donne 21 hectolitres par hectare, les féveroles, qui prennent 10,000 hectares et donnent 22 hectolitres, le colza (5,000 hectares à 17 hectolitres), le lin (2,800 hectares à 500 kilos par hectare). La valeur totale des récoltes est estimée 17 millions de florins ou 36 millions de francs, d'où l'on peut conclure que chaque hectare de terre labourée donne en moyenne un produit brut de 450 francs. C'est là sans doute un résultat magnifique, exceptionnel et rarement atteint ailleurs, même dans les régions les plus favorisées et les mieux cultivées; mais si l'on songe à la fertilité prodigieuse de la riche terre d'alluvion qu'on trouve ici, on doit

avouer que, l'île de Walcheren mise à part, l'agriculture zélandaise a encore beaucoup de progrès à faire. Confiant dans la fécondité en apparence inépuisable du sol, le cultivateur néglige l'étable. On ne compte dans la province que 47,000 bêtes à cornes, soit moins de 30 par 100 hectares de superficie productive, tandis que le chiffre moyen pour le royaume est 67. Les animaux sont en général mal nourris l'hiver et ne reçoivent pas de nourriture verte. Quoiqu'on signale une amélioration sous ce rapport, l'engrais est encore très mal recueilli et peu soigné. Les machines perfectionnées, qui nulle part ne seraient plus utiles que dans ce pays fertile et faiblement peuplé, ne sont guère encore en usage. Ces défauts frappent d'autant plus qu'on peut voir dans les îles mêmes un magnifique exemple des résultats qu'obtient l'art agricole moderne appliqué à cette terre féconde. On voudra bien me permettre d'invoquer à ce sujet les souvenirs de l'une de mes excursions agronomiques en Hollande.

En 1862, au mois de juin, je m'étais rendu à Middelbourg pour assister au dix-septième congrès d'économie rurale de la Néerlande. Ces congrès, qui réunissent pendant quatre ou cinq jours les agriculteurs des différentes provinces, fermiers et propriétaires, au nombre de quinze cents à deux mille, sont une institution excellente qu'on ne saurait trop recommander à l'étude et à l'imitation des autres nations. Chaque année, l'une des provinces reçoit tour à tour le concile général des agronomes théoriques et pratiques du pays. De cette façon toute jalousie locale est évitée, et les membres du congrès ont l'occasion de visiter successivement, dans les meilleures conditions d'hospitalité et d'information, les diverses régions agricoles du royaume. Un programme est distribué quelque temps à l'avance; les questions posées sont nombreuses, mais simples, et si bien à la portée de tous que les cultivateurs peuvent venir exposer les résultats de leur expérience journalière. Il en résulte une de ces enquêtes modestes, sans éclat, mais nourries de faits, comme en ouvre parfois le parlement anglais quand il désire approfondir une question. Les savans mis en relations personnelles avec les travailleurs voués à un labeur quotidien, la diffusion de nouvelles méthodes, les résultats d'une machine ou d'une culture nouvelle contrôlés, discutés dans un débat public et contradictoire, des rapports suivis et une sorte de fédération établis entre les agriculteurs des districts les plus éloignés, les bons livres, les journaux utiles cités, prônés, portés à la connaissance de ceux à qui ils sont nécessaires, les divers systèmes de culture étudiés sur place l'un après l'autre, enfin un foyer de lumière promené successivement dans toutes les parties du pays, tels sont quelques-uns des avantages qu'offrent ces assemblées périodiques, dont les excellens effets sont reconnus et appré-

ciés par tout le monde. Le premier congrès agricole s'est réuni, il y a dix-huit ans, sous l'inspiration de M. le baron Sloet tot Oldhuis, économiste éminent, membre distingué des assemblées législatives, homme de science et d'initiative, qui présidait encore en 1862 à Middelbourg les grandes assises de l'agriculture néerlandaise. La session close, nous fûmes tous invités à visiter le *Wilhelmina-Polder*, et un bateau à vapeur fut mis à notre disposition pour nous y conduire. Or voici ce que c'est que le *Wilhelmina-Polder*. En 1809, vingt-trois négocians de Rotterdam achetèrent à l'état, en vente publique, pour la somme de *six tonnes et demie* ou 1,400,000 fr. environ les *schorren*, c'est-à-dire les relais limoneux qui s'étaient formés entre les deux îles de Oost et Zuid-Beveland; 1,100,000 fr. furent consacrés à endiguer les *schorren* et à réunir les deux îles. Un bras de mer fut supprimé ainsi, et 1,434 hectares conquis à la culture moyennant une avance de 2 millions 1/2. Ces 1,434 hectares de terre, toute de première qualité, d'un seul tenant, et mis en valeur sous la direction unique d'un agronome du plus grand mérite, M. J.-G.-J. Van den Bossche, forment aujourd'hui, sans contredit, l'une des plus belles exploitations agricoles qui existent dans le monde. La superficie du domaine est divisée en champs réguliers de 10 hectares par des avenues qui se coupent en ligne droite. Les digues et une centaine d'hectares de terrains bas et peu nivelés restent en prairie permanente. Tous les champs sont entourés de haies vives, afin qu'on puisse y lâcher les animaux pendant les deux années de la rotation qui y ramènent les prairies artificielles. Six grandes agglomérations de bâtimens, placés à peu près à distance égale, abritent le bétail, les instrumens aratoires et les récoltes. On peut y admirer des étables modèles, des granges d'une dimension inouie, de grands *yards* pour le fumier, et tous les engins perfectionnés en usage en Amérique et en Angleterre, une batteuse locomobile de Hornsby, une batteuse fixe de Ransome et Sims, les brise-mottes de Croskill, un excellent coupe-racines de Bentall, une faucheuse de Mac-Cormik, la charrue américaine, etc. Pour préparer la garance récoltée sur la propriété, un séchoir, avec moulin à vapeur, a également été érigé. Au centre du domaine s'élève le village, Wilhelmina-Dorp, situé le long du canal, qui va de la ville de Goes à la mer. Son église, son école, ses demeures d'ouvriers et ses petites boutiques, tout est également correct et bien entretenu. Le bétail mérite aussi de fixer l'attention. Par le croisement de la vache zélandaise avec le taureau durham, M. Van den Bossche a obtenu une race intermédiaire dont les qualités sont si précieuses que toutes les jeunes bêtes dont il consent à se défaire sont enlevées à de très hauts prix par les propriétaires allemands. Les moutons ne

sont pas moins remarquables : ils appartiennent à une race fixe désignée par le nom d'*iman*, et obtenue par le croisement des béliers dishley avec les brebis zélandaises. J'ai vu tous ces magnifiques animaux dans de gras pâturages ou dans les champs de trèfle avec du fourrage jusqu'au ventre, et l'hiver ils sont nourris de paille hachée mêlée avec des racines râpées et un peu de tourteau. Les bêtes grasses sont envoyées au marché de Londres à mesure qu'elles atteignent le poids voulu. Nous fûmes très étonnés, pendant notre visite, de voir qu'on drainait à 1m50 une terre que les hautes marées inonderaient; mais on profite de la marée basse pour évacuer les eaux, et le drainage donne les meilleurs résultats. Tout le *polder* serait déjà drainé, si une partie n'en était pas soumise à la dîme, car la dîme, qui le croirait? existe encore dans certains districts des Pays-Bas, non plus en faveur du clergé, mais au profit de l'état ou des particuliers. Le contraste entre les champs asséchés et ceux qui ne l'étaient pas sautait aux yeux, et montrait ainsi par une preuve irrécusable les funestes effets d'un droit suranné, qui met obstacle aux améliorations coûteuses, parce que l'on sait qu'on devrait en partager les bénéfices avec le titulaire de la dîme. Depuis longtemps déjà les chambres se sont occupées de l'abolition et du rachat des dîmes; mais aucun projet n'a pu encore aboutir malgré les incessantes réclamations des agriculteurs.

Dans le *Wilhelmina-Polder*, la rotation complète est de vingt et un ans, qui comprennent trois années pour la garance et une année de jachère, jugée nécessaire afin de nettoyer parfaitement le sous-sol des longues racines du chiendent. Les produits qu'on récolte sont du froment, des pois, des féveroles, de l'orge, du lin, de la garance, de l'avoine, du trèfle, des betteraves et des navets. Les *turneps* sont semés comme en Angleterre, et pour l'instruction des visiteurs le directeur fit faire l'opération sous nos yeux. La charrue ouvrait le sol, le fumier était placé dans la raie qui était ensuite fermée et sur laquelle le semoir à cheval déposait la graine. La racine, trouvant ainsi l'engrais à sa portée, se développe avec une vigueur extraordinaire. On éclaircit plus tard, et la houe à cheval maintient le sol dans d'excellentes conditions d'ameublissement et de propreté. Il est assez connu que la plupart des grandes entreprises agricoles conduites par des gérans ont échoué : celle-ci fait une brillante exception, car les parts de propriété qui valaient primitivement 18,000 florins se vendent maintenant 34,000 florins et au-delà, et sur ce prix l'actionnaire touche encore 6 pour 100, quoique les profits des années exceptionnellement favorables soient employés à des améliorations foncières telles qu'empierrement des routes, drainage, plantations, constructions, etc. L'exemple du *Wilhel-*

mina-Polder montre parfaitement comment une opération rurale peut donner les plus fructueux résultats à la condition qu'elle soit dirigée par un homme intelligent, actif, énergique, et disposant d'un capital suffisant; il nous offre aussi le modèle d'une association de la grande culture et de la moyenne propriété, combinaison rare encore, mais qui, il faut l'espérer, deviendra la règle dans l'avenir.

II.

Le système de culture zélandaise avec son assolement septennal, où le froment occupe le quart de la terre labourée, s'étend sur les bords de la Meuse et du Rhin aussi loin que se fait sentir la marée. Au-delà de Dordrecht, dans la vallée qui s'ouvre entre les collines de sable de la Gueldre et celles du Brabant, commence une région nouvelle, celle des alluvions de rivière, formées d'une argile plus compacte, moins fertile, plus humide, et qu'à défaut du jeu des marées on ne peut aussi bien débarrasser des eaux de pluie. Cette région comprend les grandes îles intérieures dessinées par les bras multiples de la Meuse, du Leck, du Waal et du Vieux-Rhin, c'est-à-dire les districts du Tielerwaard, du Bommelerwaard, du Land-van-Altena, de Bueren, de Maas-en-Waal, de la Betuwe, le grand bassin de l'ancien Rhin, qui s'avance en pointe vers Utrecht, et celui du Rhin principal jusqu'auprès d'Emmerich sur la frontière d'Allemagne. La terre est encore de très bonne qualité, mais la culture est peu avancée; elle s'est à peine élevée au-dessus du niveau de l'assolement triennal, quoiqu'on récolte du colza, des féveroles et des pommes de terre. L'introduction du trèfle ne date que de la fin du siècle dernier. La jachère revient tous les quatre ou cinq ans, et l'on ne fume que tous les huit ou dix ans. La rotation suivante peut être considérée comme le type dominant, plus ou moins modifié suivant les usages et les conditions des diverses localités : première année, jachère avec fumure; deuxième, colza; troisième, froment; quatrième, pois, avoine, féveroles; cinquième, froment; sixième, trèfle; septième, froment; huitième, jachère sans fumure; neuvième, froment ou seigle; dixième, pois ou pommes de terre. Trop souvent aussi on met deux années de suite des céréales dans le même champ, et la moitié de la terre emblavée porte du froment. Les engrais sont mal recueillis, et même le fumier de mouton est vendu pour la culture du tabac. Le binage est peu pratiqué; les champs sont infestés de *sinapis arvensis*, qui souvent au printemps cache complètement les jeunes céréales sous un tapis de fleurs jaunes. Les instrumens aratoires sont de forme antique : la charrue, par

exemple, est mal faite et tellement lourde qu'il faut quatre chevaux pour la mettre en mouvement. Les fermes ont une étendue de 30 à 35 hectares, dont une vingtaine sont labourés; on y entretient six chevaux, une quinzaine de bêtes à cornes et un troupeau de moutons. Les chevaux sont bons, assez légers, et les meilleurs sont achetés en grand nombre par la Belgique et la France, où ils servent de chevaux de train ou de carrosse. On rencontre ici, du côté de Munster, cette variété de bœufs sans cornes que les Scythes possédaient déjà, suivant Hérodote, qui attribue cette anomalie à l'intensité du froid : *ne armentis quidem suus honor aut gloria frontis,* comme dit encore Tacite en parlant des troupeaux des Germains.

L'élevage du bétail est singulièrement favorisé par l'excellente qualité des herbes des *Uyterwaarden,* c'est-à-dire des prairies hors digue arrosées l'hiver par la crue des rivières et enrichies de leur limon; elles produisent 6,000 kilos d'un foin assez nourrissant pour engraisser les animaux de boucherie. Elles se louent pour un an de 180 à 220 francs l'hectare, et le regain seul pour pâturer se paie de 60 à 70 francs. Les baux sont de quatre ou de six ans, et le fermage s'élève de 60 à 100 francs par hectare. L'entrée en jouissance est au 1er janvier pour les bâtimens, et au 1er mai pour les terres. Toutes les fermes sont entourées de vergers où l'on récolte en abondance des pommes, des prunes et surtout des cerises qui, expédiées pour Londres, donnent un bon profit. Indépendamment du colza, deux autres plantes industrielles sont aussi cultivées avec succès, le chanvre et le tabac. Le chanvre, qu'on ne trouve guère en Hollande que dans le district de Maas-en-Waal, livre en moyenne 600 kilos de filasse et 14 hectolitres de graines par hectare d'une valeur totale de 500 fr. environ. Le tabac, introduit dès 1647, est cultivé dans la Betuwe, l'ancienne Batavie, et dans les environs d'Amersford, non loin d'Utrecht, d'après une méthode qu'il n'est pas inutile de faire connaître. Les champs destinés au tabac sont divisés en carrés allongés d'une vingtaine d'ares par des haies d'aunelles destinées à couper le vent. On y élève des lits de 50 centimètres de large sur 32 de haut, qu'on garnit de fumier de mouton dans la mesure de 25,000 kilos à l'hectare. Le tabac, semé sur couches couvertes de papier huilé, est ensuite repiqué et planté en lignes sur les lits ainsi préparés. Après la cueillette, ces feuilles sont séchées sous des hangars ouverts au vent de tous les côtés. On estime le produit par hectare à 1,500 kilos de première qualité et à 1,500 kilos de seconde qualité, d'une valeur totale de 2,000 à 2,500 francs.

Quoique le lin ne soit pas cultivé ici, on rencontre cependant dans l'Over-Maas, surtout aux environs de Dordrecht, un grand nombre de cultivateurs de lin qui exercent leur industrie d'une manière

vraiment extraordinaire. Comme le lin épuise beaucoup le sol, ainsi que le remarquait déjà Virgile, *urit enim lini campum seges*, cette plante ne peut revenir dans la même terre que tous les sept ou huit ans. Il est donc nécessaire d'avoir une vaste étendue à sa disposition quand on veut en récolter une grande quantité chaque année. Les cultivateurs de l'Over-Maas ont pris en conséquence pour champ d'exploitation toutes les terres des Pays-Bas propres à la culture du lin, et voici comment. Ils ne craignent pas de louer des terres très loin de leurs demeures dans toute la Zélande, en Hollande jusqu'au-delà d'Alkmaar, et même en Frise et en Groningue au-delà du Zuyderzée, partout enfin où s'étend la zone argileuse. Ils ne prennent la terre que pour un an : le fermier ou le propriétaire doit la préparer, et eux arrivent pour semer le lin, qu'ils font ensuite sarcler et récolter à leurs frais. Ils paient par hectare de 210 à 260 fr., ou bien de 315 à 375 fr. quand ils louent *op beraad*, et dans ce dernier cas ils ont le choix à la Saint-Jean, c'est-à-dire le 24 juin, ou d'accepter le lin quand il promet un bon produit et de payer la somme convenue, ou bien de renoncer au marché en abandonnant le lin qui est en terre. Cette dernière clause est très en usage, parce qu'elle partage entre les deux parties les bonnes comme les mauvaises chances. Lorsque la plante textile est séchée sur place, le cultivateur (*vlasboer*) la charge sur des bateaux et la transporte près de sa demeure, où il la fait rouir pour la revendre après. Ces sortes d'entreprises à la fois commerciales et agricoles ont quelque chose d'aléatoire qui attire beaucoup de concurrens. Les grandes facilités qu'offrent à la navigation les rivières et les canaux si multipliés dans toute la région basse rendent seules possible une exploitation entamée à la fois sur tant de points si éloignés les uns des autres. C'est un curieux exemple de l'influence qu'exerce le bateau dans les pratiques de l'économie rurale.

En résumé, malgré l'esprit d'initiative que montrent quelques-uns de ses habitans, on peut dire, je crois, qu'eu égard à sa fertilité naturelle, la vallée de la Meuse et du Rhin est la partie la plus mal cultivée de la zone argileuse. Un seul fait suffit pour le prouver sans réplique. Tandis que la moyenne des produits en froment s'élève pour le royaume à près de 20 hectolitres par hectare, il n'est dans ces bonnes terres d'alluvion que de 16 hectolitres. Sans doute dans ces dernières années, grâce à l'intérêt puissant qu'inspire ici comme partout ailleurs en Europe tout ce qui touche à l'agriculture, de grandes améliorations ont été opérées, et déjà il serait facile de citer plus d'une ferme qui pourrait servir de modèle; mais en général il reste encore beaucoup à faire. Il est vrai aussi que cette région est exposée à ces terribles inondations dont les désastres prennent par-

fois les proportions d'une calamité publique qui émeut tout le pays, et les dangers qui chaque année peuvent renaître inspirent sans doute un sentiment d'insécurité qui doit ralentir un peu le zèle des propriétaires. Ajoutez la dîme et les locations publiques, et vous aurez l'explication de l'état peu avancé de l'agriculture.

On a raconté dans la *Revue* (1) comment le lac d'Harlem avait été mis à sec et livré à la culture. On peut apprécier maintenant les résultats de cette magnifique entreprise. Sur les 18,500 hectares que contenait le lac, 16,822 ont été vendus au prix total de 7,798,700 florins, ce qui établit une moyenne de 463 florins par hectare. Aujourd'hui cette valeur a plus que doublé, et l'on vend couramment la terre au prix de 1,000 ou 1,200 florins l'hectare. Le fermage est de 35 à 50 florins, dont à déduire une dizaine de florins pour les contributions du polder et les charges diverses. Comme le lac desséché a été peuplé par des cultivateurs venus des différentes régions, on trouve ici tous les systèmes de culture, et l'on peut visiter successivement dans l'espace de quelques heures des fermes organisées à la manière du Brabant, de la Frise, de la Zélande, de la Hollande et de la Groningue. Chacun s'efforce à l'envi de prouver par son exemple la supériorité des méthodes qu'il a apportées de sa province, ou qu'il a empruntées aux pays voisins. L'agronome assiste ainsi, dans cette vaste arène, à une sorte de concours agricole permanent, et il n'est point d'étude plus instructive. 17,402 hectares sont mis en valeur, dont la moitié environ est en herbages. Les produits des différentes cultures vont sans cesse en augmentant. En 1860, le froment a donné près de 24 hectolitres, les féveroles 26, le colza 16, les pommes de terre 205 à l'hectare. La récolte totale a été estimée à peu près 2,700,000 fr., sans la valeur des produits du bétail, qui comprend 2,000 chevaux, 6,200 vaches, 12,500 moutons et 1,500 porcs, de telle sorte que cet ancien lac, qui ne rapportait rien autrefois, livre maintenant au pays un produit brut annuel d'environ 4 millions de francs. N'est-ce pas là un des plus beaux travaux dont un pays puisse s'enorgueillir, et l'un des plus éclatans triomphes des machines modernes?

Pour compléter le tableau de la zone argileuse, il nous reste à visiter les terres d'alluvion qui occupent l'extrémité septentrionale du royaume depuis le Zuyderzée jusqu'au Hanovre. En quittant le lac de Harlem, prenons à Amsterdam le bateau à vapeur de Harlingen; en moins de sept heures, il nous débarquera dans ce port, qui est le principal de la Frise, et qu'une voie ferrée relie déjà

(1) Voyez un des articles de l'intéressante série de M. Esquiros, *Revue* du 1er juillet 1855.

à Leeuwarden. A partir de Harlingen, s'étend tout le long de la côte une lisière très fertile formée par les relais limoneux que les eaux ont successivement déposés dans la mer qui baignait les murs de Leeuwarden et de Groningue, deux villes qui avaient des ports et qui sont aujourd'hui éloignées du rivage par quatre ou cinq lieues de terre ferme. Ici encore il a fallu protéger par des digues tout le territoire que menacent les hautes marées; celles qui défendent la côte de l'ouest, sans cesse en butte à un fort courant et aux lames qui viennent du large, sont vraiment de prodigieux ouvrages où l'on a mis en œuvre toutes les ressources de l'art hydraulique. Qu'on se figure deux rangées d'énormes pilotis reliés ensemble par des madriers transversaux, et toutes ces pièces de bois complétement revêtues de grands clous à tête plate, afin de les préserver de l'atteinte des petits animaux marins qui détruisent le bois en s'y logeant eux-mêmes; entre ces pilotis et complétement enfoncées dans le sable, de fortes planches ou plutôt des poutres sciées en deux et placées les unes à côté des autres; derrière ces planches, un revêtement de gros blocs de granit rouge amenés à grands frais des sables diluviens de la Drenthe, et derrière ces blocs cyclopéens un puissant clayonnage toujours soigneusement entretenu. Voilà le quadruple moyen de résistance que ces digues offrent aux assauts de la mer, et elles s'étendent ainsi sur plusieurs lieues de distance.

En examinant les formidables travaux accumulés ici, je fus surpris d'apprendre que la côte septentrionale n'est protégée que par une levée d'argile gazonnée, et je résolus d'aller m'assurer moi-même par quel miracle une aussi faible barrière pouvait résister aux fureurs des tempêtes et arrêter les flots soulevés par les vents et les marées. Il est d'ailleurs intéressant de voir comment se rencontrent la terre et la mer. Le mariage ou la lutte des deux élémens m'a toujours paru un des plus beaux spectacles de la nature, qu'on le contemple soit des grèves de sable en pente douce qui se relèvent en dunes, et sur lesquelles le flot vient dérouler ses volutes expirantes, comme en Hollande, soit du haut des côtes déchiquetées des régions granitiques, où les lames se brisent, en hurlant avec fureur, contre des rocs à pic qu'elles couvrent de leur écume, comme en Bretagne, soit au pied des pittoresques corniches des roches calcaires, où les vagues creusent des arcades et s'engouffrent, limpides et bleues, en des cavernes retentissantes, comme à Capri ou à Amalfi. Je m'attendais à trouver une mer dure et sévère, assombrie déjà aux approches du nord. Pourtant j'avais atteint les limites extrêmes du pays, sans que rien m'annonçât la proximité du rivage Je marchais dans une campagne admirablement cultivée et limitée d'un côté par un relèvement de gazon où paissaient d'énormes mou-

tons. Je gravis la digue, qui était peu élevée, et quand je fus sur la crête, un air frais et vivifiant vint me frapper au visage. J'avais devant moi les horizons infinis de cette Mer du Nord qui n'a plus d'autres bornes de ce côté que les glaces éternelles du pôle. C'était bien cette mer lourde et presque immobile que Tacite a peinte en deux mots : *pigrum ac prope immotum*. Là finissait, croyait-il, l'univers : *illuc usque tantum natura;* là apparaissaient les formes gigantesques des divinités germaniques. Au pied de la digue commençaient les relais limoneux, déjà recouverts sur une assez grande étendue de plantes verdoyantes; au-delà, c'était de la boue figée, mais déjà de la terre; puis venait de la boue humide, insensiblement transformée en une eau épaisse et trouble. Enfin çà et là des bancs de sable brillaient au soleil, et se relevaient même en dunes pour former les îles de Rottum, de Schiermonnikenoog, de Rottumeroog et de Borkum. Ces bancs et ces îles étaient la suite de ces collines sablonneuses que les flots et le vent font naître sur la côte à partir du Pas-de-Calais, et qui servent de défense à la terre-ferme. Ces bras d'eau limoneuse que j'avais devant les yeux, c'étaient les *wadden*, c'est-à-dire des *polders* en voie de formation, un sol encore noyé à marée haute, mais qui s'élève peu à peu, à mesure que les courans de l'Ems et du Zuyderzée viennent y déposer de nouvelles couches d'argile. A marée basse déjà, c'est à peine si quelques passes restent navigables pour des barques, et les troupeaux qu'on met dans les îles peuvent regagner la côte à gué. Des nuées d'oiseaux marins s'abattent alors sur ces bas-fonds pour s'y nourrir des coquillages que le reflux abandonne à leur voracité, puis ils vont déposer sur les bancs de sable des quantités d'œufs qu'on apporte aux marchés des villes, et qui forment un objet d'exploitation régulière. Avant cent ans, barques, oiseaux, bas-fonds et bras de mer auront disparu; les îles seront des dunes qui borderont la terre agrandie, et la charrue fera sortir de ce sol nouveau d'incalculables richesses.

Nulle part mieux qu'ici on ne peut étudier comment la végétation hâte la formation de ces relais qui étendent sans cesse le territoire néerlandais. D'abord au printemps la grasse argile se couvre d'une espèce de conferve qui en rougit légèrement la superficie, et qui produit ce que l'on appelle la floraison de la boue; puis vient la *salicornia herbacea*, qui prospère même sur un dépôt vaseux que la marée submerge tous les jours. A la *salicornia* succède toute une famille de plantes marines dont les feuilles épaisses, charnues et luisantes rappellent celles des plantes grasses, et qui résistent très bien à l'arrosement bi-mensuel d'eau salée que leur apportent les marées de sizygies : le *glaux maritima*, le *scoberia maritima*, le

chenopodium glaucum, etc. Quand apparaissent le *lepigonum salinum*, le *juncus compressus* et le *trifolium fragiferum*, le mouton vient paître ces prés salins, où l'on ouvre de distance en distance de petites rigoles se dirigeant vers la mer, afin que les eaux puissent, en descendant, se diviser et s'écouler doucement, sans emporter le limon fraîchement déposé. Dès lors les progrès de l'alluvion sont rapides, et bientôt on peut songer à l'enceindre d'une digue, afin de livrer à la culture le sol nouvellement formé.

Les terres argileuses de la Frise exploitées à la charrue sont toutes situées au nord de Leeuwarden, qui est ainsi le point de partage de deux systèmes différens : d'un côté le pâturage, de l'autre le labour. Parmi les terres labourées, les meilleures sont celles de Dokkum, du Wierumadeel, du Menaldumadeel, du Ferwerderadeel, et surtout celles du Bildt, qui n'ont été conquises que depuis le XVI[e] siècle. La qualité de la terre est inférieure à celle de la Zélande, mais la culture est plus soignée. Les champs sont divisés, comme en Flandre, en ados de 3 mètres de largeur, afin de faciliter l'écoulement des eaux. Les semailles d'été commencent à se faire en ligne, non avec le semoir à cheval, mais avec un petit semoir à la main. Les terres sont admirablement sarclées : céréales, féveroles, colza, tout est nettoyé avec le plus grand soin par des femmes qui arrachent jusqu'à la moindre mauvaise herbe moyennant un salaire de 10 centimes par heure. On est parvenu ainsi à extirper presque complétement la moutarde sauvage (*sinapis arvensis*), qui faisait naguère autant de tort ici que dans les argiles de rivière de la vallée du Rhin. L'assolement s'est aussi singulièrement amélioré. Tandis qu'il y a cinquante ans il se rapprochait beaucoup de celui de la Zélande, avec repos tous les sept ou huit ans, aujourd'hui la jachère a presque complétement disparu, et le froment n'occupe plus que la cinquième partie du sol. Depuis qu'on récolte beaucoup de chicorée et de lin (1), et qu'on a introduit le trèfle, la rotation varie beaucoup dans chaque exploitation. Voici cependant le type dominant : 1° colza fortement fumé; 2° froment ou orge d'hiver; 3° féveroles ou pommes de terre; 4° chicorée ou lin. On fume ainsi tous les quatre, et non tous les huit ans. L'étendue ordinaire des fermes est de 35 à 50 hectares. Comme d'habitude dans les terres fortes, le nombre des chevaux est grand par rapport à celui des vaches : on trouve dans une ferme de 50 hectares environ

(1) J'ai remarqué qu'on semait beaucoup en Frise un lin particulier à fleur blanche plus vigoureux, mais moins fin que le lin à fleur bleue. Cette variété, qui est constante, s'est produite, paraît-il, en 1816, chez un fermier de la commune de Ternaard, qui en a recueilli la graine et l'a perpétuée. C'est un fait curieux qui n'est pas indigne de l'attention des botanistes et des agronomes.

12 chevaux, de 6 à 7 vaches à lait, autant d'élèves, et de 9 ou 10 bœufs à l'engrais.

En général la terre n'appartient pas aux fermiers, et les grandes exploitations se morcellent parce qu'un grand nombre de petits cultivateurs, — on les appelle en Frise *kooltsjers* ou *gnieren*, — sont disposés à payer un prix très élevé pour des parcelles. Les propriétaires en profitent, et, au lieu d'un prix de 150 à 190 fr., obtiennent 200 ou 250 fr. par hectare. Il se forme ainsi, chose exceptionnelle dans la zone argileuse, une classe de locataires pauvres et presque indigens qui dans les mauvaises années, faute de travail industriel, tombent à la charge des communes. On s'effraie à juste titre de cette situation, car elle a déjà eu pour conséquence une sorte de taxe des pauvres qui, d'après un observateur bien informé, M. Beucker Andreæ, prélèverait le dixième du revenu des terres. Quoiqu'ils n'obtiennent que des baux de sept ans, les fermiers ont fait faire à la culture des progrès très marqués. L'engrais liquide des étables est recueilli dans des fosses voûtées, ou bien dirigé vers le fumier, qu'il arrose. L'informe et massive charrue jadis traînée par quatre et même six chevaux, ou par deux couples de bœufs, est remplacée par de bonnes charrues légères et fortes, que deux ou trois chevaux tirent avec facilité. L'avantage d'avoir de bonnes routes est parfaitement compris. Quoique les voies fluviales ne manquent point, les communes rurales s'imposent de lourdes charges pour empierrer les chemins, et récemment encore les trois communes du Bildt ont voté 20,000 florins pour un travail de ce genre.

Malgré les relations fréquentes avec l'Angleterre, qui font pénétrer dans les campagnes toutes les nouveautés agricoles les plus récentes, dans les endroits reculés du pays se conserve encore plus d'une coutume nationale, et parmi celles-ci une des plus curieuses est le *tesck-loaw*, jadis en usage dans toute la zone argileuse de la Frise et de la Groningue. Dans cette région, la culture du colza occupe depuis longtemps une place importante; il semble que les Frisons aient apporté avec eux cette plante utile lors de leurs premières migrations dans la contrée, car on a trouvé des siliques de colza à douze pieds de profondeur dans l'un de ces *terpen* qui servaient de lieu de refuge aux populations primitives. Comme les graines de colza s'échappent très facilement de la silique qui les renferme, il faut battre la récolte en place sur une vaste toile à voile étendue à terre, et avec un nombre d'hommes assez grand pour en finir en un seul jour avec chaque meule. Le cultivateur ne peut donc faire l'ouvrage avec son personnel ordinaire. Dès le moyen âge, on voit qu'il se présentait alors un entrepreneur muni de la grande toile et à la tête d'une brigade de batteurs, composée

souvent de vingt ou trente hommes. Ce chef, qui présidait à toute l'opération, était le *tesck-graaf* (le comte du battage), et ce nom ne doit pas nous étonner, car dans ces pays libres, où le guerrier était en même temps cultivateur, les travaux des champs avaient le caractère à la fois d'une expédition militaire et d'une cérémonie religieuse, et les rois frisons et saxons, qui luttèrent si longtemps contre les rois francs, même après que ceux-ci eurent conquis la Gaule, n'étaient rien de plus que des chefs élus, riches propriétaires de grands troupeaux. On possède encore, rédigé en vieux frison, le *tesck-loaw* (1), c'est-à-dire la loi du battage qui réglait tous les détails de l'importante opération dont les usages rappelaient les traditions du paganisme germanique. Le *tesck-graaf* immolait un bélier avec un couteau orné de fleurs, et on en mangeait la chair aux cris de *ram*, *ram* (*ram* signifie bélier), souvenir évident de l'ancien sacrifice du bouc fait en l'honneur d'Odin. Les jeunes filles qui aidaient au battage, en avançant les gerbes, se lavaient d'abord la figure dans de l'eau de source parsemée de fleurs, et tâchaient de se frapper l'une l'autre avec des chardons, autre réminiscence de l'antique mythologie. Le battage terminé, un banquet rustique réunissait tous les travailleurs. Le fermier et le *tesck-graaf* y présidaient. Les fortes boissons n'étaient pas épargnées, et la fête se terminait par un bal étrange, où les couples, au lieu de tourner en dansant, comme dans la valse ordinaire, tournaient en se roulant à terre. Ces jeux violens (*het walen*), origine païenne et grossière de la valse, se sont perpétués malgré les réprobations de l'église (2), qui n'a cessé de poursuivre de ses anathèmes ces *vallationes, lusa diabolica*, comme les appelle un saint de ces contrées, saint Eligius. Toutes les primitives religions de la nature ont consacré ainsi les travaux agricoles, qui en effet n'étaient que la mise en œuvre de la force mystérieuse des élémens qu'on adorait. Aujourd'hui les cérémonies du *tesck-loaw* ne sont plus guère scrupuleusement suivies; presque partout une machine, mettant en fuite les rites symboliques du culte d'Odin, a dépouillé de sa signification mythique l'opération agricole, qui s'accomplit avec la célérité grave et monotone du travail moderne. Cette machine, qui a fait ce que n'avaient pu accom-

(1) Le *tesck-loaw* a été publié dans le *Tydschrift*, de M. Sloet tot Oldhuis, seizième année.

(2) L'usage de ces *valses* se retrouve chez toutes les populations des côtes de la Néerlande; on le rencontre jusqu'en Zélande et même en Belgique. Les couples se placent au haut des dunes, puis se laissent rouler ensemble sur la pente de sable fin jusqu'à la plage. Ces coutumes naïves, tradition des anciens âges, disparaissent rapidement ou deviennent des jeux d'enfans, comme les héroïques légendes dégénérées en *kindermärchen* ou contes d'enfans.

plir les foudres de l'église, est le *dorschblok* (1), dont l'origine remonte déjà très haut, et qui est employé dans la zone argileuse pour battre tous les grains.

III.

Lorsqu'en quittant la Frise on pénètre en Groningue, on rencontre dans les fertiles cantons d'Hunsingoo, de Firelingoo et d'Oldampt un sol et une culture à peu près semblables. Cependant, à mesure qu'on avance, on est frappé de l'aspect de richesse que présentent les fermes. Tous les étrangers qui parcourent les campagnes du nord de la Groningue admirent leur prospérité et leur belle apparence. Un agronome français, M. le comte de Gourcy (2), a vivement traduit cette impression dans les notes de son voyage agricole, quoiqu'il n'ait fait que traverser la contrée. Les bâtimens ruraux sont d'une ampleur sans pareille. Entre la route et la maison d'habitation se dessine un jardin d'agrément planté d'arbres exotiques, et dont les pelouses sont parsemées de groupes de fleurs; à côté, un potager montre ses arbres à fruits et ses légumes variés. L'étendue de la façade, le grand nombre de fenêtres aux deux étages, les rideaux brodés, les meubles en bois d'Amérique, le piano, les livres de la bibliothèque, tout annonce une large aisance et les habitudes d'une condition supérieure. Derrière la demeure du fermier, mais y attenant, se dresse un énorme bâtiment haut comme une église et long comme un chantier couvert. Là se trouvent réunis l'étable, l'écurie, la grange, tout sous le même toit. En entrant, vous voyez d'abord des espaces énormes suffisans pour abriter la récolte de 100 hectares et toute une collection d'instrumens aratoires perfectionnés, puis parfois soixante ou soixante-dix vaches sur un seul rang, et non loin de là vingt superbes chevaux noirs, l'orgueil du cultivateur, comme par exemple chez M. Reinders, dans sa belle ferme de *Groot-Zeewyk,* à Warffum. Ces fermiers ont conservé les mœurs simples de leurs ancêtres. Quoique possédant souvent plusieurs *tonnes d'or*, ils ne dédaignent pas de mettre la main à la charrue et de surveiller par eux-mêmes tous les travaux des champs. Ils sont bien plus ri-

(1) Le *dorschblok* est un cône tronqué d'une dizaine de pieds de long et de quatre pieds de haut, fait en grosses lattes de bois, et qu'un ou deux chevaux font tourner autour d'un fort pieu fixé en terre. Le *dorschblok* exige, pour étaler les gerbes à terre, deux hommes par cheval attelé. Il ne fait pas autant de besogne qu'une batteuse anglaise; mais il est d'une construction très simple, ne se dérange jamais et ne coûte presque rien à établir.

(2) *Voyage dans le nord de l'Allemagne, la Hollande et la Belgique*, par le comte de Gourcy; Paris, 1860.

ches que leurs frères de Hollande, de Frise ou de Zélande, parce qu'ils ont sur la ferme qu'ils exploitent une sorte de droit particulier qui représente déjà un capital considérable. En outre, le fils aîné héritant ordinairement de ce droit, ils s'efforcent de réunir d'autres capitaux placés en fonds publics, et destinés à former la part des cadets ou la dot des filles. Souvent, comme les grands fermiers lombards, ils envoient un de leurs fils étudier à l'université, et ici ce n'est pas un mince sacrifice, car dans ce pays riche les habitudes sont fastueuses, et on estime que tout étudiant coûte à ses parens au moins 4,000 francs par an. Ces cultivateurs sont à la tête du pays; aucune classe ne s'élève au-dessus d'eux. C'est parmi eux qu'on choisit presque tous les membres des différens corps électifs et même ceux qui vont représenter la province aux états-généraux. Le soin de leur culture ne les empêche pas de prendre une part active à la vie politique et à l'administration de la chose publique. Ils suivent non-seulement les progrès de l'art agricole, mais aussi le mouvement de la pensée moderne. Ils entretiennent à Haren, près de la ville de Groningue, sous la direction d'un agronome distingué, M. J. Boeke, une excellente école d'agriculture, fréquentée par plus de quarante élèves; nulle part peut-être l'instruction n'est aussi universellement répandue dans les campagnes. En tout, la Groningue passe pour la province la plus avancée de la Néerlande. Elle forme une espèce de république habitée et gouvernée par une classe de paysans riches et éclairés, complétement guéris de tout esprit de routine. On ne voit nulle part ici les tourelles du château féodal dominer les arbres des grands parcs, et on chercherait en vain ces aristocratiques existences dont s'enorgueillissent les campagnes britanniques. Les bonnes maisons des fermiers sont les seuls châteaux, et toutes se ressemblent. La richesse est également distribuée, et presque toute celle que la terre produit reste aux mains de ceux qui la cultivent. Le bien-être et le travail sont partout associés; l'oisiveté et l'opulence ne le sont nulle part.

La plupart de ces fermiers s'occupent des débats théologiques; beaucoup d'entre eux appartiennent à la secte des mennonites, qui sont les quakers de la Hollande. Sur la route qui relie les deux beaux village d'Usquert et d'Uythuysen, j'avais remarqué, situées à la suite l'une de l'autre, quatre fermes magnifiques. Je demandai à l'hôte de l'auberge où je m'arrêtai à qui elles appartenaient. « A des mennonites, me répondit-il; ils sont à leur aise : chacun doit avoir au moins trois tonnes. » J'avais entendu dire qu'il n'y a point de pauvres parmi les membres de cette confession; je m'informai s'il en était ainsi dans ce district. « Oui, reprit l'hôte; ils n'avaient qu'un pauvre, mais il vient de mourir : ils n'en ont plus. » Les mœurs sévères, l'ardeur au travail et la charité mutuelle bannissent

la misère de ces petites communions, où tout le monde se connaît, se surveille et s'entr'aide.

La culture de la zone argileuse de la Groningue peut soutenir la comparaison avec ce qu'il y a de mieux en Europe. Bien longtemps avant que l'Angleterre eût adopté deux perfectionnemens nouveaux qui ont fait beaucoup de bruit, le semis en ligne et le battage à la machine, les cultivateurs de la Groningue semaient en ligne au moyen du *zaayhoorn* et du *zaaytrommel*, et battaient leur grain avec le *dorschblok* (1). Maintenant, à ces instrumens très simples et très commodes inventés sur place, ils ont ajouté toutes les machines perfectionnées de l'Amérique et de l'Angleterre, et il en est plusieurs même auxquelles ils ont fait subir d'utiles modifications. Le drainage a été pratiqué dans les terres qui en avaient besoin; les routes sont dans un excellent état d'entretien, et même les chemins dans l'argile, les *kleiwegen*, sont roulés et durs comme un parquet. Toutes les récoltes, étant semées en ligne, sont sarclées soit avec la houe à cheval de Garrett, soit à la main. Dans les *polders* anciens, on cultive successivement froment, féveroles, seigle, colza, avoine, trèfle, orge; mais dans les *polders* nouveaux, où le froment est de qualité inférieure, on réduit la rotation à quatre années : féveroles, colza, orge et avoine. On est parvenu à supprimer d'une manière très ingénieuse la jachère, jugée partout indispensable dans les fortes terres d'alluvion tous les huit ou neuf ans. Au lieu de semer les féveroles comme à l'ordinaire, on les met en lignes à cinq pieds de distance, et entre les lignes on laboure et on fume comme pour la jachère ordinaire. Les féveroles ainsi traitées se développent avec une vigueur prodigieuse et présentent la plus luxuriante végétation : hautes, droites, touffues, toutes couvertes de fleurs, elles ressemblent à des haies charmantes dont le parfum pénétrant, à en croire le préjugé populaire, exalte les passions et produit la folie. Malgré le grand espacement des lignes, on obtient encore trois quarts de récolte au lieu de perdre une année, comme dans le système ordinaire.

Depuis quelques années, on a recours, pour augmenter la fertilité du sol, à un procédé très curieux et assez semblable à l'emploi qu'on a fait en Frise de la terre des *terpen* ou lieux de refuge. Toute la zone argileuse a été, nous l'avons déjà dit, conquise sur la mer, et les trois ou quatre rangées de digues qui ont été chacune en son temps la barrière la plus avancée subsistaient naguère

(1) J'ai décrit plus haut le *dorschblok*. Le *zaayhoorn* est une corne ou un petit entonnoir ouvert par le bas et rempli de semence, au moyen duquel on sème dans les lignes tracées par un rayonneur. Le *zaaytrommel* se compose d'une série de quatre petits tambours percés de trous et tournant autour d'un essieu unique; on l'emploie pour semer le colza, les navets, etc.

encore les unes derrière les autres. Les jugeant désormais inutiles, on les abat maintenant pour en répandre la terre sur les prairies; mais cela ne suffit pas, on fait plus encore. Dans les *polders* anciens, le sol est plus ou moins épuisé par les récoltes successives : il ne possède plus cette fertilité extraordinaire des premiers temps. Toutefois le sous-sol conserve encore intacts tous les élémens de fécondité du limon récemment déposé par la mer, car les racines n'ont pu descendre assez bas pour les lui enlever. On s'est donc avisé, pour rendre à la terre sa fertilité primitive, de prendre le sous-sol vierge et de le répandre sur les champs. Cette opération est appelée *klei-delven*, extraction de l'argile. On creuse une tranchée de 1 mètre de largeur sur autant de profondeur, on la remplit de terre épuisée, on distribue l'argile fraîche sur les guérets comme de l'engrais, et c'en est un en effet et des plus puissans. L'idée de ce travail étonne au premier abord, car partout ailleurs le cultivateur a tellement horreur de mêler le sous-sol avec la terre végétale qui a reçu les engrais et subi l'influence de l'air et de la charrue, qu'il ne veut pas même entendre parler des labours profonds. Au reste, dans beaucoup de *polders*, notamment dans ceux de la Zélande, la couche d'argile est trop peu épaisse pour permettre le *klei-delven;* on arriverait bientôt au sable, et on gâterait la terre. Il est à remarquer aussi que tous les *polders* présentent une particularité remarquable : les plus récemment endigués, les plus rapprochés de la mer, sont les plus élevés; les anciens *polders* sont de plus en plus bas, à mesure qu'ils ont été endigués à une époque plus reculée. Il semble que l'argile se soit tassée et que le sous-sol, probablement tourbeux et spongieux, se soit affaissé sous la compression du poids nouveau qu'il avait à supporter.

Au siècle dernier, la Groningue était une province pauvre. Dans la répartition des charges de la fédération, elle payait moitié moins que la Frise et douze fois moins que la Hollande. Aujourd'hui, relativement à son étendue, elle est une des provinces les plus riches du royaume. Quoique plus de la moitié de son territoire soit composée de terres détestables, sablonneuses ou tourbeuses, elle produit à elle seule les quarante centièmes de l'avoine, de l'orge et du colza récoltés dans les Pays-Bas. Dans la région argileuse, une récolte de 40 à 50 hectolitres de féveroles à l'hectare, de 50 à 60 hectolitres d'orge, de 70 à 80 d'avoine, n'est pas rare. Pour donner une idée de la production en bétail, on peut citer la commune d'Aduard, qui ne compte que 2,000 habitans, et qui a exporté en 1860 389 vaches à lait, 420 bêtes grasses, 78 génisses, 86 chevaux, 1,254 moutons et 35,000 kilos de beurre; il en va de même chaque année.

Si l'on veut saisir en un vivant tableau les preuves irrécusables de l'aisance qui règne dans ces campagnes, il faut visiter les villes de Groningue ou d'Appingadam un jour de marché. De toutes parts on voit arriver les riches fermiers des environs dans leurs légères voitures attelées de deux bons chevaux noirs. La rapidité de la course de ces innombrables chariots aux formes pittoresques et aux vives couleurs donne aux routes une animation joyeuse. Les nombreux canaux sont trop étroits pour les bateaux qui viennent déposer sur les quais les abondans produits des pâturages et des terres à labour. De grands troupeaux de bœufs encombrent les rues. Tandis que les hommes festinent largement dans les auberges et ne ménagent pas le vin, dont le prix est exorbitant, les femmes envahissent les magasins, portant fièrement sur la tête un casque d'or que voile en partie un léger bonnet de dentelles. A voir miroiter au soleil le métal poli de ces coiffures guerrières, on croirait apercevoir toute une phalange de ces vierges aux armures d'or qui, dans l'antique mythologie germanique, présidaient aux combats. Le soir, au retour, des luttes de vitesse s'engagent, les voitures cherchent à se dépasser, et malgré le danger ces fières walkyries excitent elles-mêmes les chevaux afin de soutenir l'honneur de leur écurie ou de leur village.

Nulle part je n'ai vu plus belle terre couverte de plus riches produits que dans les polders de Finsterwolde près du Dollard. Le Dollard est un golfe qui s'est formé du XIIIe au XVIe siècle, les flots de la mer enlevant successivement la région tourbeuse qui réunissait autrefois le Hanovre à la Groningue vers l'embouchure de l'Ems. Depuis le XVIe siècle, le limon qui se dépose comble peu à peu ce golfe, et déjà quatre digues construites l'une en avant de l'autre montrent les conquêtes faites de temps à autre sur la mer. L'année même où je visitais ces districts, en 1862, je vis élever une digue nouvelle de deux lieues de long, qui ajoutait 2,000 hectares au domaine agricole de la province. Les derniers polders de Finsterwolde ne datent eux-mêmes que d'une vingtaine d'années, et conservent encore en grande partie leur fécondité primitive. Je les parcourais au commencement de juin; déjà le colza, courbant ses tiges affaissées sous le poids de ses innombrables siliques, formait sur le sol une couche si épaisse et si égale que mieux valait pour les lièvres, comme disaient les fermiers, courir au-dessus qu'au-dessous. Les jeunes feuilles de l'orge, qui n'avait pas encore poussé son épi, étaient si larges qu'on aurait cru voir des roseaux. On labourait la terre pour la demi-jachère entre les lignes des féveroles, qui étaient dans toute la beauté de leur première végétation. Un vigoureux jeune homme, bien vêtu et l'air heureux, conduisait d'une main as-

surée une légère charrue américaine que traînaient vivement trois chevaux élégans de race hanovrienne, à la croupe droite et à la queue relevée, qui, l'œil ardent et le cou recourbé, semblaient accomplir fièrement le travail auquel leur maître les avait associés. Sous le trait du versoir, la terre couleur de chocolat se retournait en volutes moulées d'un grain si fin qu'elles reluisaient au soleil comme du marbre poli. Le fertile sillon s'ouvrait pour des semailles nouvelles, tandis qu'à côté d'autres champs promettaient les plus abondans trésors. En voyant la fécondité du sol récompenser aussi largement le labeur intelligent de l'homme, je compris mieux comment les anciens, frappés de la puissance merveilleuse de l'art agricole, avaient considéré chacune de ses opérations comme un acte religieux et un hommage aux dieux.

Maintenant que l'on a pu se faire quelque idée de la prospérité de l'agriculture en Groningue et surtout du bien-être dont jouissent ceux qui l'exercent, il est temps de rechercher la cause de cette situation exceptionnellement favorable. Sur ce point, tous les économistes néerlandais sont d'accord : ils l'attribuent sans hésiter à ce droit spécial des fermiers que j'ai mentionné déjà, et qui s'appelle *beklem-regt*. Les différens systèmes d'amodiation exercent une influence si directe sur les progrès de la culture et sur la condition des classes rurales que l'on me permettra d'entrer à ce sujet dans quelques détails.

Le *beklem-regt* est le droit d'occuper un bien moyennant le paiement d'une rente annuelle que le propriétaire ne peut jamais augmenter. Ce droit passe aux héritiers aussi bien en ligne collatérale qu'en ligne directe. Le tenancier, le *beklemde meyer*, peut le léguer par testament, le vendre, le louer, le donner même en hypothèque sans le consentement du propriétaire; mais chaque fois que le droit change de main par héritage ou par vente, il faut payer au propriétaire la valeur d'une ou de deux années de fermage. Les bâtimens qui garnissent le fonds appartiennent d'ordinaire au tenancier, qui peut réclamer le prix des matériaux, si son droit vient à s'éteindre. C'est celui-ci qui paie toutes les contributions; il ne peut changer la forme de la propriété, ni en déprécier la valeur. Le *beklem-regt* est indivisible : il ne peut jamais reposer que sur la tête d'une seule personne, de sorte qu'un seul des héritiers doit le prendre dans son lot; mais, en payant le canon stipulé en cas de changement de main, les *propinen* (1), le mari peut faire inscrire sa femme

(1) Ce mot vient évidemment du grec προπίνειν, boire, vider la coupe en cérémonie, et il semble rappeler cet usage des Germains, qui, à ce que rapporte Tacite, sanctionnaient toutes leurs transactions juridiques en buvant du vin. *Propinen* est l'équivalent du *pot de vin* payé en plusieurs pays au renouvellement du bail. Le chiffre de la rede-

et la femme son mari, et alors l'époux survivant hérite du droit. Quand le fermier est ruiné ou qu'il est en retard dans le paiement du fermage annuel, le *beklem-regt* ne s'éteint pas de plein droit : les créanciers ont la faculté de le faire vendre; mais celui qui l'achète doit d'abord payer au propriétaire tous les arriérés. L'origine de cette variété si curieuse du bail héréditaire est très obscure. On la retrouve avec des conditions à peu près pareilles dans l'île de Jersey et en Lombardie, où le *beklem* porte le nom de *contratto di livello*. En Groningue, il semble avoir pris naissance au moyen âge sur les terres des couvens. Le sol ayant alors peu de valeur, les moines accordaient volontiers à des cultivateurs la jouissance d'une certaine étendue de terrain à la condition que ceux-ci paieraient une certaine redevance annuelle, et une autre encore à chaque décès. Ce contrat assurait au couvent un revenu fixe, et le déchargeait de la gestion d'une propriété qui ordinairement ne produisait rien. Les grands propriétaires et les corporations civiles l'adoptèrent également. Ils s'étaient réservé, paraît-il, la faculté de renvoyer le tenancier tous les dix ans; mais ils n'en firent pas usage, parce qu'ils auraient dû payer la valeur des constructions, et qu'ils auraient eu de la peine à trouver un autre locataire. Pendant les troubles du XVIe siècle, le droit devint de fait héréditaire, ou du moins plusieurs arrêts le déclarèrent tel. La jurisprudence et la coutume tranchèrent les différens points contestés; une formule plus claire fut rédigée, généralement acceptée, et depuis lors le *beklem-regt*, ainsi réglé, s'est maintenu à côté du code civil, toujours respecté et de plus en plus universellement adopté dans toute la province de Groningue. Ce qui étonne extrêmement, c'est que ce droit, en apparence si compliqué, si suranné, puisse se répandre aujourd'hui même et gagner du terrain. Voici l'explication de cette énigme économique. D'abord le propriétaire qui veut céder le *beklem-regt* sur sa terre reçoit une forte somme et conserve encore, nominalement au moins, la propriété. Ensuite celui qui cultive son propre bien, et qui a besoin d'argent, peut vendre la nue propriété, en se réservant le *beklem-regt* pour lui-même; mais l'origine ordinaire des nouveaux contrats de ce genre est la vente publique, parce qu'en vendant séparément la

vance annuelle due au propriétaire varie extrêmement, et plutôt d'après l'époque de la constitution de la rente que d'après la valeur actuelle de la terre : on peut compter de 5 à 6 jusqu'à 30 ou 40 florins par hectare. La valeur vénale du droit du fermier dépend du prix des denrées, de la prospérité de l'agriculture, et aussi du chiffre de la redevance annuelle. Vers 1822, la valeur du *beklem-regt* était tombée si bas qu'on ne trouvait plus à vendre; au contraire, depuis l'ouverture du marché anglais, le tenancier a vu ses bénéfices augmenter à tel point que déjà il commence à sous-louer à des fermiers ordinaires, circonstance fâcheuse, car dès lors tous les avantages du *beklem-regt* disparaissent. — En pleine propriété, la terre se vend environ 5,000 fr. l'hectare.

nue propriété et le bail héréditaire, on réalise une plus forte somme que si l'on vend en bloc la pleine propriété. C'est ainsi que des *polders* endigués depuis une vingtaine d'années seulement sont soumis au *beklem-regt*.

Quiconque a réfléchi aux inconvéniens du bail à ferme ordinaire comprendra sans peine les avantages du contrat adopté en Groningue. Un juge compétent en cette matière, M. Hippolyte Passy, a dit avec raison : « Il n'est de modes de location très favorables aux progrès de la production que ceux qui, par des stipulations bien entendues, créent aux cultivateurs un intérêt continu à ne rien négliger pour féconder de plus en plus le présent et l'avenir. » Or le *beklem-regt* répond parfaitement à ce programme. Le tenancier peut entreprendre les plus coûteuses améliorations; il est sûr d'en recueillir tout le profit, et il n'est pas menacé, comme le locataire ordinaire, d'avoir à payer un fermage d'autant plus élevé qu'il a plus contribué à augmenter la fertilité du bien qu'il occupe. La récompense légitime du travail est le produit qu'il fait naître, et l'homme travaille d'autant mieux qu'il est plus certain de jouir des fruits de ses efforts. Le *beklem-regt*, assurant aux cultivateurs la pleine jouissance de toute augmentation du produit, est donc le plus énergique des stimulans : il encourage l'esprit de perfectionnement, que le bail à court terme met à l'amende.

Comme une propriété soumise au bail héréditaire ne peut être divisée sans le consentement du propriétaire, ce contrat est un obstacle naturel au morcellement des terres. Il empêche le dépècement inopportun des propriétés, suite de l'égalité des partages, et pourtant il ne rend pas impossible, comme le majorat, une division qu'une bonne économie conseille, car, si la division amène un avantage réel, il suffit d'en faire profiter aussi le propriétaire pour qu'il y consente.

Ceux qui, frappés des prévisions de Malthus, craignent l'accroissement excessif de la population doivent être partisans du *beklem-regt*, car ce système y oppose une entrave efficace. Le nombre des fermes est limité, et, comme les fils des cultivateurs sont habitués à une grande aisance, ils ne songent pas à se marier d'abord, sauf à faire ensuite hausser le prix des terres par une concurrence inconsidérée qui pousse au morcellement. Ayant de l'instruction, ils se font une carrière ou émigrent, et quand ils prennent femme, c'est qu'ils ont trouvé de quoi la nourrir, elle et les enfans qu'elle peut leur donner. Ainsi le *beklem-regt*, tout en favorisant la production de la richesse, tend à limiter le nombre de ceux qui ont à se la partager, et il accroît le bien-être des populations par une double action.

Mais, dira-t-on, si ce système d'amodiation est supérieur au bail à ferme, il est inférieur à la propriété. Sans doute il l'est en quelque manière, puisque le *beklemde meyer* doit payer une rente, et que le propriétaire n'en paie pas; mais il y a cette grande différence à l'avantage du *beklem-regt*, c'est qu'avec ce système le *beklemde meyer* cultive lui-même, tandis que le propriétaire louerait la terre. Supposons le *beklem-regt* aboli en Groningue, qu'en résulterait-il? C'est qu'ici, comme en Zélande, la terre ayant une grande valeur, celui qui posséderait un 1/2 million sous la forme de 80 ou 100 hectares irait habiter la ville et céderait l'exploitation de son bien à un locataire dont il aurait soin d'augmenter exactement la redevance tous les sept ans. Un droit bizarre et emprunté au moyen âge a donc eu pour effet de créer, comme nous l'avons vu, une classe de cultivateurs jouissant de tous les bénéfices de la propriété, si ce n'est qu'ils ne gardent pas pour eux tout le produit net, ce qui précisément les eût éloignés de la culture. Au lieu de locataires tremblant de perdre leur ferme, reculant devant toute amélioration coûteuse, cachant leur bien-être, dépendant de leur maître, nous avons rencontré en Groningue une sorte d'usufruitiers libres, fiers, simples de mœurs, mais avides de lumières, comprenant les avantages de l'instruction, et ne négligeant rien pour la répandre parmi eux, pratiquant la culture, non comme une routine aveugle et un métier dédaigné, mais comme une noble occupation qui leur apporte de la fortune, de l'influence et le respect de tous, et qui exige l'emploi des plus hautes facultés de l'intelligence et de la volonté, économes dans le présent, mais prodigues pour l'avenir, disposés à tous les sacrifices pour drainer leurs terres, rebâtir ou agrandir leurs bâtimens, se procurer les meilleures machines et les meilleures races d'animaux, et enfin contens de leur état, parce que leur sort ne dépend que de leur activité et de leur prévoyance.

Lorsqu'on recherche quelle pourrait être la destinée future des sociétés, il est deux choses qu'on voudrait voir se réaliser : augmentation croissante de la production d'abord, ensuite et surtout répartition de la richesse d'après les règles de la justice. Or ce que la justice exige, c'est que le travailleur soit assuré de jouir des fruits de son travail et du profit des améliorations qu'il aura su accomplir. N'est-il pas intéressant de trouver sur l'extrême rivage de la Mer du Nord une antique coutume qui réponde en quelque mesure à cet idéal économique, et qui assure à toute une province une prospérité exceptionnelle et un bien-être équitablement réparti?

ÉMILE DE LAVELEYE.

L'ABBÉ DANIEL

ÉTUDES DE LA VIE DE CAMPAGNE

A M. CAMILLE FISTIÉ.

Mon cher Camille, permettez-moi de placer votre nom en tête de ce simple récit. Ce ne sera d'ailleurs que justice, car la conception première vous en appartient; vous l'avez trouvée dans ces doux sentiers de la Touraine que nous avons si souvent parcourus ensemble, et plusieurs pages ont été presque entièrement écrites sous votre dictée.

I.

10 septembre 183..

Avant-hier j'ai eu vingt ans, et j'ai quitté le séminaire pour n'y plus rentrer. Mon cœur est plein de joie, et une douce fièvre m'agite depuis que je suis revenu dans mon cher pays mi-poitevin et mi-tourangeau. J'ai refait connaissance avec mon petit domaine des Bruasseries. J'ai revu les Templiers, où habite mon oncle, et où j'ai retrouvé Denise, grandie et plus belle encore que l'an dernier. — Elle a maintenant dix-sept ans. — Ce matin, j'ai traversé le pré qui sépare les Bruasseries des Templiers; je me suis glissé jusqu'au pied de la tourelle aiguë qui regarde Étableaux. De là on aperçoit toute la vallée. Étableaux, à droite, s'étage sur son coteau rocheux. Au-dessous, par-delà les molles rondeurs des châtaigniers, l'Égronne, sinueuse et lente, chemine par les prés, tantôt cachée sous les aunes, tantôt découverte et presqu'aveuglante de clarté. A gauche, tout au fond, le bourg de Pressigny s'étale en éventail, et la rivière

baigne ses dernières maisons. Le soleil montait dans un ciel d'un bleu immaculé et illuminait toute la vallée. Quelle fête pour les yeux! quel beau temps, et quelle joie de vivre!

L'autre soir, quand je suis allé faire mes adieux à l'abbé Bonneau, notre supérieur, je l'ai trouvé, comme d'habitude, enfermé dans la bibliothèque. — Eh bien! mon enfant, m'a-t-il dit en relevant sa tête déjà blanche, vous nous abandonnez? — Je l'ai remercié de ses bontés pour moi, puis je lui ai exposé que je ne me sentais pas une vocation assez décidée pour l'état ecclésiastique, et que j'essaierais de faire mon salut tout en vivant dans le monde. — Mon enfant, m'a-t-il répondu de sa voix lente, vous parlez de ce que vous ne connaissez pas : le monde soumet les cœurs à de rudes épreuves, et vous êtes de ceux qu'il aime surtout à faire souffrir. Du reste, a-t-il ajouté en me tendant la main, Dieu saura ramener ses brebis. Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, car, si j'en crois mon cœur, vous nous reviendrez.

Pauvre abbé! Il y a deux jours à peine que la lourde porte s'est refermée derrière moi, et aujourd'hui le séminaire m'apparaît déjà comme un pays si lointain et si étrange!

18 septembre au soir.

L'horloge de Pressigny vient de sonner dix heures, la nuit est calme, la maison est assoupie, et seul je ne puis dormir...

C'était aujourd'hui dimanche. Nous ne sommes pas allés aux vêpres, et j'ai passé l'après-midi aux Templiers. Il faisait un temps clair et tiède; les domestiques avaient pris congé pour le reste du jour; mon oncle était à la chasse, et ma tante s'était endormie en lisant dans son livre d'heures. Les cloches de Pressigny avaient longtemps sonné, et venaient de se taire. Un bourdonnement d'insectes où l'on distinguait la lime aiguë de la cigale emplissait les champs. Denise et moi, nous nous sommes assis au pied de la tourelle, près des framboisiers. Nous étions silencieux. Je me sentais heureux et pourtant tourmenté; j'aurais voulu marcher pour secouer mon embarras, et je restais immobile. Elle aussi paraissait troublée. — Denise, ai-je dit enfin, je voudrais te demander une chose qui me rendrait bien heureux... Cueille toi-même cette rose qui est là, et donne-la-moi. — Elle est restée immobile, et moi, rouge de honte, je n'osais plus la regarder. Tout à coup, et sans rompre le silence, elle s'est levée et a marché lentement vers le rosier. Sa main s'est glissée à travers les branches; mais en détachant la fleur elle a poussé un cri. Je suis accouru : son bras s'était meurtri aux épines. — Ce n'est rien, a-t-elle dit, et elle a voulu s'éloigner. J'ai pris sa main, j'ai posé un doigt tremblant sur la dé-

chirure où perlait une gouttelette de sang. Elle a tressailli, et nos regards se sont rencontrés. Elle a laissé tomber la rose, et nous nous sommes enfuis chacun d'un côté, effrayés de nos témérités.

J'ai passé le reste de ma journée à courir dans les bois. Il me semblait, chaque fois que je ralentissais ma course, sentir encore à l'extrémité de mes doigts la moite impression de cette chair délicate, meurtrie par les épines. A la tombée de la nuit, comme je rôdais autour des Templiers, l'oncle m'a vu et m'a appelé. Je suis entré dans la grande salle, les yeux baissés, et frémissant de la tête aux pieds. Denise était penchée vers l'âtre, et je ne pouvais voir sa figure. Près de la table servie, un grand jeune homme blond, aux larges épaules, à l'air ouvert et hardi, se tenait debout. — Tu vas souper avec nous, m'a dit mon oncle, et avec ce garçon-là. Le reconnais-tu? — J'osais à peine lever les yeux sur le nouveau-venu, quand lui, partant d'un éclat de rire, s'est écrié : — Eh! quoi, petit *Dani*, tu ne te souviens plus de Simon Beauvais, de Pressigny, qui t'a repêché un jour que tu t'étais laissé choir dans l'Égronne?... Tu as donc jeté le froc aux orties? — Et son rire bruyant a recommencé. Je ne savais que répondre, et, confus de ce malencontreux souvenir évoqué en présence de Denise, je me suis laissé secouer la main par le colosse, qui s'est ensuite assis à table près de ma cousine. J'ai gardé le silence pendant le souper, tandis que Beauvais, rendu plus jovial par le vin de mon oncle, n'était jamais à court de saillies et de joyeux contes. Denise paraissait comme moi préoccupée, et ne prononçait que de rares paroles. Au moment du départ, nos regards se sont rencontrés, mais elle a rapidement détourné la tête, et je suis rentré aux Bruasseries tout agité, la tête pleine de projets, le cœur rempli de craintes vagues.

28 septembre.

Simon Beauvais ne quitte plus les Templiers. Tout le jour la maison retentit de son gros rire. Mon oncle le choie, les domestiques ne tarissent pas sur sa force, son entrain et son adresse; Denise même est sous le charme, et moi, inhabile à tous les exercices du corps, je me sens plus gauche, plus timide encore quand il est là. Il est venu gâter le paisible bonheur que je savourais silencieusement.

Aujourd'hui les vendanges ont commencé dans la vallée. Un splendide soleil baignait les vignes aux feuilles déjà rougies. Les vendangeurs, échelonnés le long des pentes de la côte des Murets, s'entr'appelaient joyeusement. Sur les routes couraient les charrettes chargées de raisins, et une molle odeur de vin doux s'exhalait des pressoirs. Denise, la tête couverte d'un large chapeau de paille, passait légèrement entre les ceps, et je la suivais, heureux de me mouvoir avec elle dans le même air tiède et de fouler le sable où s'étaient

posés ses pieds. Un moment elle s'est arrêtée sous un noyer, le temps chaud avait rougi ses joues, et dans l'ombre projetée par les bords de son chapeau de paille on voyait briller ses yeux couleur de violette. Tout à coup, à quelques pas de nous, Beauvais est apparu, conduisant la charrette. Sa figure épanouie avait cette expression gouailleuse qui me déconcerte toujours. Tandis que les vendangeurs versaient leurs hottées dans les tonneaux placés sur le chariot, le cheval, impatienté par les mouches, a fait mine de s'emporter. Beauvais s'est élancé en avant et a saisi le bridon, et pendant que la bête ruait, lui, d'un seul bras, la contraignait à rester en place et souriait d'un air superbe. J'ai regardé Denise à la dérobée : elle avait les yeux fixés sur Beauvais, et sa figure exprimait une naïve admiration. Je me suis senti humilié; pour la première fois la jalousie m'a mordu au cœur, et j'ai brusquement quitté la vigne.

Au séminaire, 20 octobre.

Non, je n'étais pas fait pour la vie du monde, et l'abbé Bonneau avait raison. L'épreuve, ô mon Dieu, n'a pas été longue!... Je ne pouvais plus rester aux Templiers, et le séjour même des Bruasseries m'était insupportable. Denise épouse Beauvais dans trois jours. On parlait déjà de ce mariage à mon retour aux Bruasseries, et j'étais le seul à l'ignorer. Une servante bavarde s'est chargée de me dessiller les yeux. J'ai senti dans mon cœur un grand écroulement, il m'a semblé qu'un épais brouillard obscurcissait tout à coup ma lumineuse vallée de l'Égronne. J'ai passé une nuit à pleurer, et au matin je me suis enfui, sans même *la* voir une dernière fois.

Je suis rentré à la ville par une tiède soirée. Tous les habitans étaient dehors. J'ai traversé les rues bordées de magasins vivement éclairés, et sillonnées d'une foule joyeuse, animée, vivante, puis je me suis enfoncé dans le quartier solitaire et obscur qui avoisine la cathédrale. La vieille église étendait sa grande ombre sur les *cloîtres* et sur les murs du séminaire. Portant d'une main mon léger bagage, j'ai frappé à la grande porte bien connue, et j'ai demandé le supérieur. On m'a conduit à la bibliothèque. Tout au fond, à l'extrémité de deux sombres murailles de livres, je l'ai aperçu qui lisait près de sa petite lampe. Au bruit de mes pas, il a relevé la tête, et, me tendant la main : — Eh bien! a-t-il dit de sa voix calme, je vous avais bien prédit que vous nous reviendriez! — Alors seulement j'ai senti que tout était fini, et je n'ai pu lui répondre que par des sanglots.

Quatorze ans après. — Mars 184..

En rangeant mes livres, j'ai retrouvé le petit paroissien dont je me servais aux Templiers. Qu'il faut peu de chose pour faire dé-

vier mon esprit et le pousser vers les émotions défendues! A la vue de la reliure brune, je me suis senti attendri. Mon pauvre cœur s'est rouvert comme une blessure mal fermée. Les Templiers! En dépit de ma volonté, mon cœur est toujours aux Templiers. J'ai beau feuilleter mes livres, saint Augustin me semble maintenant subtil et Bossuet impitoyable. Que Dieu me vienne en aide, car, livré à moi-même, je crains de succomber.

Au séminaire, j'étais soutenu par l'enthousiasme de la foi, par l'attrait des dévouemens de l'apostolat et par la discipline de la maison... Je fis avec transport le sacrifice de ma volonté. On me nomma vicaire à la ville. La chaire m'était ouverte, je voyais la foule attentive au-dessous de moi. Je préparais, j'étudiais mes sermons, ma jeunesse montait tout entière à mes lèvres; mais il a plu à Dieu de me donner, avec un génie médiocre, une âme moins ambitieuse que tendre. Mon zèle se ralentit; puis la ville avec ses passions et ses distractions bruyantes, la ville me troublait et m'ébranlait. Je crus qu'un village bien ignoré, caché parmi les arbres, conviendrait mieux aux besoins de mon cœur. J'obtins une cure à D..., au fond de la Touraine, à vingt lieues des Templiers. Je saluai cette promesse de vie paisible; je me complus dans cette idée de m'enterrer ici, à trente-trois ans, espérant qu'au village du moins il me serait donné de faire fructifier mon âme au profit de ma pauvre paroisse. Je suis à D... depuis un an. J'ai quatre cents paroissiens disséminés dans des closeries éparses. L'église est presque seule, au centre, avec la maison commune et le presbytère. Ma demeure est humble et vieille, mais paisible et selon mes goûts. Derrière s'étend un enclos ombreux et assez vaste. Que me manque-t-il encore?...

Mes amis ont cessé de m'écrire. Tout ce qui reste de ma famille est aux Templiers, où je ne puis retourner. De loin en loin, la poste m'apporte un mandement ou une circulaire imprimée avec la suscription : « A M. le curé de D.... » Plus de lettres intimes, plus de Daniel!... Hors de ma paroisse, je suis mort; mes paroissiens sont des hommes simples et presque tous illettrés. Je ne les vois guère que le dimanche; durant la semaine, je vis dans l'isolement. Marie Lène, qui a servi mon prédécesseur et qui me sert, Marie Lène ne dit pas deux paroles en un jour. Elle a constamment comme un bandeau de plomb sur le front et passe le reste de sa vie à s'ennuyer pour l'amour de Dieu. Je n'ai pas de chien, Marie Lène a horreur des animaux. Mon jardin même, qui me plaisait tant l'an dernier, mon jardin est devenu morose comme ma vie. Mes confrères des paroisses voisines sont tous âgés et ont des goûts sédentaires; d'ailleurs leurs cheveux blancs attirent mon respect sans attirer mon cœur.

Et voilà que je me sens pris de la nostalgie de la ville. Les inquié-

tudes de la cité ont fait place à d'autres inquiétudes. Je suis malade de solitude. Ma paroisse ressemble à un grand verger où la nature seule règne, pacifique et féconde. La ville est plus ou moins sympathique à toutes les vocations; mon village ne comprend que deux choses : le travail manuel et le mariage. Je n'ai pas de célibataires au-delà de l'âge de trente ans. Partout où un toit fume entre les noyers, il y a une famille, il y a des enfans. L'église, la maison commune et mon presbytère sont les seules demeures solitaires; mais l'église a Dieu, et chaque dimanche un troupeau de fidèles; la maison commune a l'école, toute bourdonnante d'enfans; mon logis seul est délaissé... Ah! pauvre pasteur dévoyé!... Quand je me promène sur les hauteurs et dans les chemins creux, je suis la proie des pensées les plus contraires. L'ambition vient-elle encore me sourire dans mes songes, une voix lui répond de mon livre : Humilité; aux souvenirs d'une tendresse trop terrestre, cette même voix répond : Chasteté; aux besoins d'intimité : Isolement et détachement. Et cependant les blés qui frémissent sous le vent et poudroient, les oiseaux qui courent vers leur nid caché dans les branches, les femmes qui portent dans les vignes le repas du *tantôt* à leur mari ou à leurs fils, les paysans qui chantent au loin, le soir, quand tous les bruits se sont apaisés, que me disent-ils tous? Mariage! famille!...

Si seulement j'avais un petit enfant à élever, à instruire, à aimer, un enfant dormant sous mon toit, jouant sur mon seuil, emplissant ma maison de sa jeune vie joyeuse!...

Avril 184..

Ce matin, au moment où je rentrais au presbytère après ma messe, j'ai été abordé par une femme âgée que je n'ai pas reconnue tout d'abord. C'était La Bruère, la vieille domestique de Denise. Je ne l'avais pas revue depuis mon temps de séminaire. Mon cœur battit, et je me sentis rougir. Elle, un peu intimidée aussi par ma soutane, s'avançait, saluait et ne savait si elle devait m'appeler Daniel ou M. le curé. « Vous ne pensiez bien sûr guère à moi, monsieur le curé? me dit-elle enfin; je suis venue à cause de ma sœur, qui est *closière* dans votre paroisse. J'arrive des Templiers, où tout le monde vous fait bien des complimens. Notre maîtresse m'a répété : — Ne manque pas surtout d'aller chez le cousin et de lui demander ses *portemens*. Pauvre dame mignonne! elle est toujours un peu délicate depuis qu'elle a eu sa petite Denise, il y aura trois ans vienne Pâque-Fleurie. Ah! on ne vous oublie pas aux Templiers, et mêmement M. Beauvais m'a dit : « Voilà un lièvre que vous porterez au cousin... » Et la petite! voici un bouquet de violettes qu'elle a fait elle-même.

La Bruère est toujours aussi bavarde. Son babil m'a laissé le

temps de me remettre de mon trouble. J'ai pu la questionner ensuite sans paraître trop ému et contenter ainsi mon faible cœur, qui s'était réveillé en sursaut d'un sommeil de quatorze années...

On est heureux aux Templiers! Je le pensais bien. Comment n'y serait-on pas heureux! Beauvais est plein d'attention pour ma cousine. Ils ont une petite fille qu'ils adorent, et qui est le vivant portrait de sa mère, dont elle porte le doux nom. La Bruère ne m'a laissé désirer aucun détail, elle m'a tout conté : la gentillesse de l'enfant, les préoccupations de la mère, les agrandissemens du domaine, les prouesses de chasse de Beauvais. Et j'ai cru le revoir, mon heureux rival, projetant sa grande ombre sur moi, et j'ai revu aussi Denise, brune, pâle et mignonne, et j'ai revu le temps passé...

Voici qu'une larme vient de rouler sur le liséré blanc de mon rabat. Elle y brille suspendue. O souvenirs, pourquoi vous ai-je évoqués? O mon cœur, tu te croyais détaché du monde, et tu t'attendris au souvenir d'une femme!...

Ils ont une petite fille qui ressemble à sa mère...

Avril 184..

Un affreux malheur!... Pauvre homme, où es-tu maintenant?... Je vois toujours ton regard si profond. Que voulait-il me dire? Puisse Dieu te juger dans sa miséricorde! Pauvre veuve enceinte! pauvre enfant!

Il était trois heures de l'après-midi. J'étais à l'église, où on chantait les Ténèbres. C'est aujourd'hui jeudi saint. La porte était restée large ouverte et livrait passage au printemps. Le temps était doux, comme est douce la paix d'une conscience fraîchement réconciliée avec son Dieu. Les fleurs dont de pieuses filles avaient surchargé le tombeau de Notre-Seigneur, les fleurs embaumaient l'air. J'étais assis à ma place accoutumée, au milieu des enfans. Les femmes s'étaient rangées devant le chœur. Les enfans avaient apporté chacun un maillet de bois pour marquer bruyamment la consternation de Jérusalem. Cette circonstance, jointe au printemps, les rendait plus turbulens que d'ordinaire. Le petit Daniel surtout était plus remué que jamais. C'est un enfant de huit ans. Je l'avais déjà depuis longtemps distingué parmi ses camarades pour sa bonne mine, son air éveillé, et aussi parce qu'il s'appelle Daniel, comme moi. Il parlementait avec son plus proche voisin, et s'agitait pour arriver à se placer à mes côtés. Les enfans devinent si vite qu'on les aime! Déjà, selon le rite du jeudi saint, on avait éteint les premières bougies de cire jaune, et je me transportais en esprit à Jérusalem. Le petit Daniel avait réussi à se glisser près de moi, et bientôt la douceur de l'air, le parfum des fleurs, le chant des psaumes avaient clos ses yeux, et il appuyait sur mon bras sa tête ensommeillée. On

avait éteint l'avant-dernière bougie. Déjà les maillets impatiens commençaient à se faire entendre, quand tout à coup un bruit se répand dans l'église. Je tourne la tête, une femme accourait. Toutes les autres se lèvent, s'attroupent, puis sortent en hâte. On vient à moi. — Monsieur le curé, c'est le charpentier Peyré (le père du petit Daniel) qui, en plaçant le bouquet sur le faîte de la nouvelle maison, vient de tomber dans la rue et se meurt! — Je sors tout en surplis, je cours vers la maison neuve. Tout le monde se range à mon approche, et je vois étendu, dans quel état, mon Dieu! un homme qui ouvre sur moi ses grands yeux, plonge un profond regard dans mon regard, et, comme je lui prenais les mains, remue les lèvres, et le voilà mort! Sa femme était là, tout à côté, immobile statue. La foule criait, elle seule était muette. Elle est enceinte. On emporte le cadavre, on entraîne la veuve; mais, avant de partir, elle lève les yeux vers le faîte de la maison où le bouquet planté par son mari faisait flotter ses rubans joyeux.

Peyré n'a point de parens ici; il n'était pas du pays. La veuve n'a qu'un frère chargé d'enfans. Tout cela est pauvre à faire pleurer. Le réduit de Peyré ne lui appartient même pas. Heureusement j'ai encore la plus forte partie de mon terme des Bruasseries; mais que peut faire l'argent ici? Ah! que sont mes ennuis à côté de cette douleur?... Misérable, et je me plaignais!

Quand je pris congé de la veuve, mon attention fut attirée par les cris lamentables du petit Daniel, qui dormait tantôt de si bon cœur sur mon bras. Je le pris par la main et l'emmenai au presbytère. Je l'ai couché dans ma chambre d'ami. Il dort maintenant. Les larmes se sont séchées sur ses joues, qu'elles ont toutes barbouillées...

O mon Dieu! d'un malheur si affreux ta providence voudrait-elle faire jaillir pour moi une consolation? Me donnes-tu Daniel pour mes œufs de Pâques?...

Dix jours après.

Que la paix du Seigneur s'étende aussi sur elle durant les siècles des siècles!... La femme de Peyré a suivi son mari à sept jours d'intervalle. Je l'ai enterrée près de lui avec l'enfant qu'elle portait dans son sein. Elle s'était alitée le lendemain de l'événement. Elle ne mangeait plus, elle ne parlait plus. Le médecin l'avait condamnée dès le premier jour. La vue de son fils lui semblait indifférente. Pourtant à l'heure suprême, comme elle tenait la main de Daniel, elle le regarda avec une tendresse inexprimable, puis mit cette main dans la mienne sans mot dire. J'ai accepté ce legs.

Mai 184...

Voici que j'occupe une nouvelle chambre. J'ai cédé à Daniel la mienne, qui est plus aérée et plus gaie. Il me semble que j'ai changé

de presbytère et même de paroisse. La sérénité est revenue en moi depuis que je loge cet enfant sous mon toit. Je pense encore souvent aux Templiers, mais maintenant sans amertume et sans péril. Si Denise a une petite fille, moi j'ai un garçon. Nos destinées ne sont plus si différentes. Béni soit Dieu, qui m'a envoyé cet enfant!

Mon petit Daniel est encore un peu farouche; il n'est pas apprivoisé. C'est un oiseau que j'ai pris tout emplumé, et qui voit bien qu'il n'a pas été élevé ici. Il est comme ces fleurs qu'on transplante tout en boutons déjà, et qui sont quelque temps avant de *se ravoir;* mais, tout sauvage qu'il est, il met ma maison en fête.

Et, tandis que je satisfais ainsi mon cœur et que je savoure cette paternité inespérée, on me loue, on me vante, on me bénit dans ma paroisse. — Ah! monsieur le curé, que c'est bien ce que vous faites là! Le bon Dieu vous le rendra! — Je m'en humilie devant Dieu tous les soirs. Ils me laissent prendre cet enfant, ils me le donnent; il est à moi,... un enfant vivant et beau! Je puis le nourrir, le loger, le garder dans ma maison, et ils ne me demandent rien en retour d'un pareil trésor, et je ne suis pas leur débiteur! Au contraire c'est moi qu'on remercie et qu'on loue!

Ah! nul ne sait tout le calme, tout le bonheur que ce jeune hôte m'apporte dans ses mains ouvertes et tendues... J'ai un enfant!

II.

Ici s'arrête le court journal de l'abbé Daniel. Les préoccupations nouvelles entrées au presbytère avec l'orphelin avaient imposé silence aux pensées troublantes et aux souvenirs mélancoliques. Il avait fallu songer à vêtir l'enfant, à l'acclimater, à l'apprivoiser surtout. Pour l'abbé, si timide, si gauche et si inexpérimenté quand il s'agissait des détails de la vie pratique, ce n'avait pas été une tâche toujours facile; mais il s'y était mis de tout cœur. Toute la tendresse depuis longtemps accumulée en lui, et qui ne savait où se répandre, s'épanchait maintenant sur l'enfant adoptif. Il s'occupait de ses vêtemens et de sa nourriture avec cette joyeuse ardeur d'une jeune mère encore novice, à qui l'amour fait deviner ce que l'expérience n'a pu lui apprendre. Le jour, il passait des heures à le regarder jouer, et la nuit à le regarder dormir.

Il pensait souvent encore à Denise; mais cette pensée n'apportait maintenant avec elle ni regrets, ni remords. Denise n'apparaissait désormais à l'abbé que comme la mère heureuse d'un enfant en qui plus tard devaient revivre ces grâces et cette fleur de jeunesse tant aimées autrefois. Il se transportait en imagination aux Templiers, il voyait grandir l'enfant, il entendait ses frais éclats de rire au fond

du verger, et dans ses songeries il associait sa destinée à celle de son enfant, à lui.

C'est au milieu de ces préoccupations et de ces doux rêves que s'écoulèrent rapidement sept années. La Bruère vint encore une fois à D..., et cette fois apporta d'assez mauvaises nouvelles. Denise ne pouvait se remettre complétement de la maladie qui avait suivi ses couches; au contraire elle paraissait s'affaiblir chaque jour. Cette visite laissa l'abbé inquiet et mélancolique. Après le départ de La Bruère, il se promena longtemps dans son jardin. Il se sentait le cœur plein d'une tristesse douce et amère à la fois. Daniel, déjà grand, le rejoignit, fit quelques tours avec lui sans parler, puis lui demanda tout à coup : — Qu'avez-vous, mon cousin (c'était l'abbé qui lui avait fait prendre l'habitude de cette appellation familière)? — Le cousin leva le bras pour lui appuyer la main sur la tête : — J'ai toi! répondit-il, et sa pensée changea de direction sans cesser d'être émue.

L'enfant en effet avançait en âge, il entrait dans sa seizième année, et bientôt il faudrait se séparer de lui. Il avait peu à peu parcouru le cercle assez restreint des études familières à l'abbé. Il avait fait sa première communion, il avait appris le français, l'histoire de l'antiquité et celle de son pays; l'abbé l'avait vu tantôt frémissant au récit des batailles, tantôt languissant et étouffant un bâillement aux dissertations philosophiques, et il avait pressenti que la vie contemplative et studieuse ne serait pas son fait, que le démon des aventures le pousserait vers l'action. Quand ce besoin de la vie active éclaterait, que deviendrait le pauvre cousin?... Daniel lui était nécessaire comme le pain. Il suivait d'un regard mélancolique la beauté croissante de son âge, et voyait avec effroi les molles rondeurs de l'enfance s'effacer sur sa figure pour faire place aux formes anguleuses de l'adolescence. Il songeait que dans deux ans, plus tôt peut-être, il faudrait faire choix d'une position. Serait-il cultivateur, commerçant, employé? Et l'abbé cherchait d'un air inquiet à découvrir en Daniel les premiers germes d'une vocation, et il s'effrayait rien qu'à la pensée de les trouver.

A ces inquiétudes s'ajoutaient les tourmens journaliers que lui causaient les témérités et les goûts aventureux de l'enfant. Daniel jouait avec le danger comme avec une fleur; rien ne l'étonnait et rien ne l'arrêtait; agile, robuste et toujours de bonne humeur, il était le boute-en-train du village; on le voyait à toutes les fêtes et à toutes les corvées. Il y avait en lui quelque chose de la vivacité, de la gentillesse et aussi de la sauvagerie de l'écureuil. Une fois déjà on l'avait rapporté au presbytère tout meurtri d'une chute de cheval, un jeune cheval qu'il avait monté *à cru* et lancé au galop à

travers champs. Une autre fois il avait failli se noyer dans l'écluse du moulin en plongeant pour en retirer un enfant. Le malheureux et craintif cousin soupirait, et ressentait chaque jour, en le voyant sortir, toutes les angoisses d'une mère pour un fils unique. Chaque fois qu'il quittait le presbytère, il était tenté de lui donner l'absolution *in articulo mortis*; mais qu'ils étaient délicieux aussi les momens qui succédaient à la crainte évanouie! quelle pluie de printemps lui rafraîchissait alors le cœur!

Un soir ils se promenaient ensemble sur la grand'route. Les dernières teintes du couchant s'effaçaient, la vallée commençait à s'obscurcir; mais à l'horizon les lignes s'accusaient nettement encore sur le ciel orangé. Une forme noire, vigoureusement découpée, se montra sur la route, du côté du couchant, et on entendit un bruit de pas... L'adolescent contempla un moment cette brusque apparition et s'écria : — Mon cousin, un soldat! — En effet, c'était un fantassin; le sac au dos, les bras doucement balancés par une marche rhythmée, il s'avançait vers les promeneurs. Il les atteignit bientôt et passa rapide à côté d'eux. Une force mystérieuse paraissait le pousser en avant. Tout était expressif dans sa personne et semblait dire : — Plus vite! Là-bas je vais surprendre quelqu'un; là-bas une joie m'attend! — L'abbé avait continué à marcher en sens inverse, mais Daniel s'était arrêté et suivait le soldat avec des yeux avides. Quand il l'eut perdu dans l'ombre : — Mon cousin, s'écria-t-il tout à coup, savez-vous? c'est soldat que je voudrais être! — Le cousin gardait le silence. — Mon cousin, reprit l'enfant, est-ce que je vous ai fait de la peine?... — L'abbé, toujours muet, poursuivait sa route d'un pas rapide en songeant aux inexprimables déchiremens de la séparation, et mentalement il répétait ces mots de l'Évangile de saint Matthieu : *Pater mi..., non sicut ego volo, sed sicut tu...*

Le lendemain, à midi, le facteur apporta une lettre de Simon Beauvais : Denise était gravement malade et se recommandait aux prières de son cousin. L'abbé resta d'abord comme anéanti sous le coup, puis il prit le chemin de l'église et y demeura agenouillé pendant une heure : il en sortit un peu fortifié, mais non calmé, et marcha jusqu'au soir à travers champs. Au retour, il refusa de souper, descendit au jardin et passa une grande partie de la nuit à marcher encore et à fatiguer son corps pour assoupir les agitations de son esprit. Vers deux heures du matin, la fraîcheur de l'air le saisit, et il songea à prendre quelque repos. Il fut réveillé dès quatre heures par un ronflement étrange qui partait d'une grange voisine du presbytère. C'était le bruit d'une batteuse qu'on avait amenée la veille au village, et dont le mécanisme nouveau pour le pays avait excité l'admiration de Daniel. Ce sourd grondement ébranla encore

le système nerveux très irritable de l'abbé. Il redescendit au jardin et se remit à songer à Denise. Le facteur passait chaque jour à midi; il apporterait sans doute une nouvelle lettre, et, selon ce qu'elle annoncerait, le cousin prendrait une résolution et partirait, s'il le fallait, pour les Templiers. Il allait et venait dans le clos pour se fatiguer et tromper l'attente. Le ronflement de la batteuse le poursuivait. Il rentra dans sa chambre et remplit sa valise avec une activité fiévreuse afin d'être prêt pour midi.

Daniel cependant ne savait que penser. Depuis la veille, son cousin était inabordable. A plusieurs reprises déjà, il avait voulu le questionner, et des gestes d'impatience l'avaient éloigné. Il se hasarda de nouveau à demander : — Pour Dieu, mon cousin, qu'avez-vous? — Laisse-moi seul! — répondit brusquement l'abbé. Daniel interdit alla au village, où il trouvait toujours distraction nouvelle, et, comme la batteuse l'attirait, il se rendit dans la grange et fut bientôt tout occupé à introduire les gerbes dans la machine. Il n'était pas sorti du presbytère que déjà le cousin le cherchait partout. — Où est Daniel? — demanda-t-il à Marie Lène. Marie Lène haussa les épaules : — Qui sait? — Où est Daniel? demanda-t-il encore à un enfant qui jouait devant la cure. — A la batteuse; il pousse la paille. — Le malheureux! s'écria l'abbé, et, tout enfiévré, il courut vers la grange. Les voisins s'imaginèrent qu'il était arrivé malheur à Daniel, et avant que l'abbé eût gagné la grange, on l'avait devancé, et de sinistres rumeurs circulaient dans le village. Chacun courait à la batteuse et gémissait déjà. Le curé arriva sur ces entrefaites, et à l'air effaré des assistans ne douta point qu'un accident ne fût arrivé à son pupille. Hors de lui, il s'élance dans la grange, pénètre jusqu'à la machine, et là, stupéfait, aperçoit Daniel, qui, sans se soucier du bruit, nourrissait la batteuse et poussait les gerbes avec sa vivacité ordinaire. Courir à lui, le prendre à bras-le-corps, le jeter en arrière, ce fut pour le cousin l'affaire d'une seconde. Chacun s'étonnait de son emportement. Lui-même, semblable à un mort qu'on réveillerait, jetait maintenant autour de lui des regards inquiets. La batteuse grondait toujours. Poussé par je ne sais quel trouble et quel besoin d'expliquer sa ridicule impétuosité, l'abbé saisit brusquement une gerbe et la glissa d'une main tremblante dans la bouche de la machine. — Regardez, regardez! s'écria-t-il; voilà comme Daniel s'y prenait! Dites s'il n'y a pas de quoi s'estropier! — Et, tout en poussant impatiemment la gerbe, il enfonça sa main, la sentit attirée par le mécanisme, jeta un cri, et retira son bras sanglant et mutilé.

On emporta l'abbé au presbytère. Une traînée de sang marquait son passage. Un closier monta à cheval et courut à la ville chercher le médecin, tandis que la sage-femme faisait le premier pansement.

L'abbé, après un long évanouissement, revint peu à peu à lui. Il aperçut d'abord la figure bouleversée de Daniel et essaya de lui sourire; mais, affaibli par l'hémorragie, il referma les yeux et s'évanouit de nouveau. Le docteur arriva enfin et déclara nécessaire l'amputation immédiate du bras mutilé. Quand l'opération fut terminée, le cousin s'informa de l'heure. Il était deux heures. Daniel lui tendit une lettre de Beauvais. Le pauvre abbé l'eut bientôt lue; elle ne contenait que cette ligne : « Denise est morte. » Le cousin dit qu'il voulait dormir, fit éloigner tout le monde et resta seul sur son lit, encore ensanglanté.

Le soir venu, Daniel rentra, alluma une veilleuse et s'assit au chevet du malade. L'abbé sommeillait. Le jeune homme lui humectait de temps en temps le front avec une compresse d'eau fraîche. Vers onze heures, le cousin eut comme le délire, et se mit à parler tout haut. Les noms de Denise et de Daniel s'échappaient souvent de ses lèvres pâles. Il s'éveilla en sursaut et vit son pupille qui pleurait. — Pourquoi pleures-tu, toi? — Mon cousin, voulez-vous prendre cette potion? — Merci, je suis calme, très calme... Il rêva quelque temps, puis, comme un homme qui vient de prendre une énergique résolution : Prends du papier et écris, dit-il à Daniel. Il lui dicta une lettre par laquelle il apprenait à Beauvais son accident. Il ajoutait que, désormais impropre à dire la messe, il comptait, aussitôt après sa guérison, se rendre aux Templiers, et, si Beauvais le permettait, se dévouer à l'éducation de la chère orpheline.

Quand l'adresse fut mise et la lettre cachetée : Tu la porteras toi-même demain matin à la ville, dit l'abbé... Et maintenant, Daniel, que penses-tu de cela? — Je pense, mon cousin, qu'il aurait mieux valu que mon bras fût resté dans la batteuse au lieu de votre main. — Ne parlons pas de l'accident. Que penses-tu de cette lettre? — Daniel baissa la tête, puis répondit d'une voix un peu étranglée : — Je crois que vous allez être obligé de me laisser là. — Et que ferais-tu, si cela était possible? — Je me tuerais, mon cousin. — L'abbé le regarda gravement et dit : Dans un mois, je serai guéri. Nous n'avons pas de temps à perdre. Quand tu auras jeté cette lettre à la boîte demain, tu iras à la gendarmerie, et tu demanderas quelles sont les formalités à remplir pour s'engager dans l'armée. Dans un mois, tu t'enrôleras,... non pas dans la cavalerie!... Maintenant va dormir, et écoute ceci encore auparavant : Nie le soleil en plein midi si tu veux, mais ne doute jamais de moi... Va dormir!

Et tandis que Daniel s'éloignait, le bon abbé, en retombant sur son oreiller, murmurait : — L'épaulette, l'uniforme! ce sera beau! ce sera beau!...

Un mois après, le cousin était à peu près guéri. Le jour fixé pour le départ arriva. L'abbé fit ses adieux en chaire à ses paroissiens,

qui pleuraient; puis on chargea les bagages sur une charrette, on prit congé de l'impassible Marie Lène, et la charrette, traînée par un mulet poitevin, prit la route de Tours. Le trajet fut silencieux. Daniel regardait d'un œil morne disparaître les derniers bouquets d'arbres de son village; l'abbé ruminait de sages avis destinés à son pupille : que le courage n'est rien sans la réflexion, que la discipline soutient au lieu d'humilier, que les meilleurs dons de l'esprit restent inefficaces, s'ils ne sont fécondés par une volonté forte, enfin des conseils appropriés au caractère de Daniel.

Le lendemain, à Tours, le jeune homme fut engagé dans le 49e de ligne, en garnison à Bordeaux. Le capitaine de recrutement ayant demandé si l'engagement était pour deux ans : — Pour sept ans, — répondit brusquement le cousin.

Vers le soir, ils montèrent en chemin de fer ensemble, car le train de Bordeaux allait dans la direction des Templiers. Le cousin devait descendre à la quatrième station; ils étaient assis l'un en face de l'autre, ne se disant rien et évitant même de se regarder. A la troisième station, le cousin voulut parler; mais il sentit que les larmes étoufferaient sa voix, et il garda le silence. — Port-de-Piles! cria le conducteur, et le train s'arrêta. L'abbé et Daniel s'embrassèrent à plusieurs reprises, puis le cousin descendit seul. Daniel lui tendit sa valise, leurs mains se joignirent une dernière fois, et le train repartit.

C'était au crépuscule. Le curé suivit des yeux, aussi loin qu'il put, le convoi fuyant sous son long panache de vapeur. Il crut distinguer un mouchoir blanc qui flottait à l'une des portières, et il agita son bras gauche... Puis le train s'évanouit à l'horizon brunissant, et l'abbé, quittant la station, s'engagea rapidement dans un chemin creux qui s'enfonçait entre deux haies touffues.

III.

Le cousin avait encore cinq lieues à faire à pied avant d'être rendu aux Templiers; mais la nuit était belle et les chemins lui étaient familiers. On n'oublie jamais le chemin qui mène à son village. Il aimait la marche d'ailleurs. En ce moment surtout, ayant le cœur gros, il n'eût pas volontiers raccourci sa route. Il était content de se trouver seul. Quand les jeunes abeilles, en longs essaims, ont émigré, il se fait tout à coup un silence autour de la ruche; ainsi le silence l'enveloppait maintenant. Il n'avait plus de chez lui nulle part. Peu lui importait; il ne voulait pas être heureux. Il se sentait en ce moment de force à nourrir sa tristesse durant sept années. Et puis n'allait-il pas avoir à s'occuper de son *autre* enfant, de la fille de Denise? Comme il allait bien l'aimer, et pour Daniel

et pour sa mère! Elle remplacera, pensait-il, Daniel dans ma vie. J'aurai élevé ces deux enfans. Et qui pourra dire alors que ma vie aura été inutile? Je ferai de Denise une jeune fille charmante et sage comme sa mère. Je tiendrai entre mes mains les destinées de deux adolescens, et qui sait? Peut-être un jour je nouerai ces deux destinées ensemble, et elles n'en feront plus qu'une. Oh! vienne ce jour-là, et je pourrai mourir! Mais Beauvais que j'oublie toujours, le riche, l'ironique Beauvais! Beauvais qui autrefois n'eut qu'à se montrer pour me faire fuir au séminaire... Heureusement j'ai sept ans devant moi. Et songer que je vais la voir tout à l'heure, la fille de Denise!...

Ainsi le cousin s'entretenait mélancoliquement avec lui-même, tout en hâtant le pas. Au clair de lune, son ombre fluette se projetait en avant sur la route blanchissante et semblait courir devant lui. Il était minuit quand il traversa le bourg de Pressigny. Les Templiers n'étaient plus qu'à une petite demi-heure de là; il ne voulut pas s'arrêter au bourg. Il n'avait pourtant pas prévenu Beauvais de son arrivée pour cette nuit, et il frissonnait à la seule pensée de la première entrevue; mais une force mystérieuse le poussait vers la ferme.

Quand il eut atteint le sommet du coteau des Murets, il distingua le toit aigu de la tourelle, doucement éclairée par la lune. Il ne pensa plus à Daniel alors, il ne pensa même plus à l'accueil qu'on lui ferait. Elle était devant lui, la tourelle de ses jeunes rêves! Il pénétra dans la cour, à la grand'porte de laquelle la croix des templiers est encore sculptée. Tout était silencieux. Il alla droit à la fenêtre du rez-de-chaussée, où jadis couchait son oncle, et frappa aux volets. La voix d'un homme à demi endormi cria : Qui est là? et presque aussitôt les volets s'entr'ouvrirent. — C'est moi, murmura le cousin d'une voix timide. — Qui, vous? — Moi, Daniel. — Je vais vous ouvrir.

Une grande figure toute barbue était apparue un instant dans la pénombre. Bientôt un filet de lumière filtra à travers les contrevents, que Beauvais avait machinalement refermés, puis des pas lourds résonnèrent dans la salle. — Après tout, pensa le cousin, mes Bruasseries sont tout près d'ici. — Il eut même un instant l'idée de s'y enfuir. Le filet lumineux s'évanouit, les pas s'éloignèrent. L'abbé tout tremblant se dirigea vers la porte, qui s'ouvrit enfin. Beauvais s'était effacé pour permettre au nouveau-venu d'entrer. — Vous voilà donc! lui dit-il simplement. — Je viens un peu tard, murmura faiblement le cousin. — Beauvais, sans répondre, verrouilla soigneusement la porte et le conduisit dans la salle. Là seulement ils purent s'examiner l'un l'autre.

Leur surprise fut égale : tous deux semblaient interdits. Beauvais avait presque le double de la taille de son cousin, et il était gros en proportion. La robe de chambre qui l'enveloppait laissait voir à nu des jambes d'Hercule. Ses cheveux touffus et sa barbe épaisse et mal taillée formaient un cadre désordonné à sa figure haute en couleur. L'abbé, tout à travers son agitation, le comparait mentalement à Nemrod, le sauvage chasseur de l'Écriture. Quant à Beauvais, il semblait chercher par la chambre le cousin qu'il venait d'introduire, le cousin que sa soutane étriquée et son embarras rendaient encore plus mince et plus chétif que de coutume, tandis qu'à l'ombre du tricorne sa petite figure imberbe semblait plus maigre et plus blême. — Mais c'est un enfant, se dit Beauvais. — J'irai aux Bruasseries, pensa l'abbé.

Cet examen n'avait duré qu'une seconde. Beauvais posa la lampe sur la table et dit tout bas : — Vous voilà! — Puis il serra dans ses grosses mains l'unique main de l'abbé. — Vous êtes chez vous ici, merci d'être venu; mais ne faites pas de bruit. La petite dort à côté; je veux lui ménager la surprise demain à son réveil... Vous n'avez presque point changé, mon cousin! — Le cousin, tout étonné et tout attendri, répliqua : — Ni vous non plus, mon cousin. — Ne faites pas de bruit, redit encore Beauvais à demi-voix, et il fit asseoir le cousin comme il eût fait d'un enfant et se plaça en face de lui. Quand ils eurent causé quelques momens, tout en continuant de s'examiner, Beauvais se leva, et, marchant sur la pointe des pieds, alla chercher quelque viande froide à la cuisine, tandis que l'abbé, resté dans l'obscurité, murmurait : — Qu'il est différent de ce que je croyais tout à l'heure! — Beauvais revint avec une nappe et fit le geste de l'étendre sur la table. — Non, non, dit le cousin. — Non, n'est-ce pas? reprit Beauvais. La nappe, voyez-vous, c'était pour le curé, mais pour le cousin ce sera la toile cirée comme pour moi. — Il plaça un pâté de gibier sur la table, puis apporta une bouteille de vin. — La bouteille, continua-t-il, était là dans un coin à vous attendre; le vin vous remettra de vos fatigues, c'est du bordeaux. — Bordeaux! s'écria le cousin, pensant à Daniel. — Chut! et la petite!... Comme elle sera heureuse demain! — Beauvais prit deux verres, qu'il remplit à moitié, et voulut trinquer. L'abbé le regarda amicalement. Le rude chasseur avait les larmes aux yeux. En trinquant, toute sa douleur était soudain revenue. — Jamais je n'irai aux Bruasseries! dit étourdiment l'abbé, puis il essaya de manger. Tous deux maintenant se taisaient; l'esprit de la morte était descendu au milieu d'eux, et tous deux se faisaient violence pour ne rien dire de celle dont ils eussent tant voulu parler.

Leur silence, interrompu seulement par de rares réflexions ba-

nales, devenait pénible. Au bout de dix minutes, le cousin prétexta la fatigue pour se retirer. — Je vais vous conduire à votre chambre, dit Beauvais, et ils montèrent ensemble l'escalier en spirale de la tourelle. — Vous serez logé un peu haut, mais vous avez demandé à habiter la tourelle.

La chambre était toute prête. Beauvais alluma une petite lampe et serra de nouveau la main du cousin. — Bonne nuit, lui dit-il, demain vous verrez Denise! — Il disparut, et l'abbé, après une courte prière, souffla la lampe et se coucha.

Le cabinet était plein de rayons quand, vers huit heures du matin, la chanson des hirondelles le réveilla. Il se frotta les yeux et fut un instant sans se reconnaître. Il courut à la fenêtre et l'ouvrit. Étableaux, à sa droite, dressait sur son coteau à pic les ruines de son vieux château; au fond de la vallée, l'Égronne serpentait dans les prés, entre deux rangées d'aunes, et à gauche, dans l'éloignement, fumaient les toits bleuâtres de Pressigny, et l'écluse d'Étableaux bruissait, et les hirondelles poussaient leurs cris aigus en rasant de l'aile les arêtes de la croisée, puis elles montaient et s'enfonçaient dans le bleu. Et le cousin regardait tout, écoutait tout, aspirait la brise du matin et croyait rêver... Tout à coup une voix d'argent monta jusqu'à lui, la voix vibrante de sa Denise bien-aimée. « Petit-Pinson, chantait cette voix, quand je te dis qu'il y a des nids dans les sorbiers, c'est que je le sais!... » Non, non, Denise n'était point morte, voilà qu'elle venait de parler. Il se pencha pour essayer de la voir, mais ses regards ne rencontrèrent que les cimes vertes des arbres. Il écouta longtemps encore, mais la voix avait fait silence. L'avait-il même entendue? N'avait-il pas rêvé? Il se retirait, quand il aperçut un pot de verveines en fleur placé sur le rebord de la fenêtre. Qui l'avait apporté là?... Il se hâta de s'habiller pour voir la petite, et tout en s'habillant il songea que maintenant Daniel était arrivé à Bordeaux. Au moment où il allait sortir, Beauvais, qui faisait le guet, vint vivement à lui et le repoussa dans l'intérieur de la tourelle en disant : — Rentrez, je cours chercher la petite! — L'abbé revint dans sa cellule et entendit bientôt le bruit des souliers ferrés de Beauvais qui remontait, puis il distingua encore comme un gazouillement et un frôlement. Il prêta l'oreille : — Une belle hirondelle y est avec ses petits, tu verras! disait la grosse voix de Beauvais.— Et une jolie voix, la voix de tout à l'heure, répondait : — Marche tout doucement pour ne point les *épeurer*. — Le cousin sentit ses genoux fléchir et s'assit. — Père, entre le premier, mais tout doucement, tout doucement, dit encore la voix d'argent. — La porte s'entre-bâilla, puis s'ouvrit toute grande, et Beauvais poussa la petite dans les bras de l'abbé. Denise s'arrêta interdite,

le cousin ne bougeait de sa chaise, Beauvais les regardait. Enfin le cousin se passa la main sur le front, puis sourit d'un air effaré. La Denise d'autrefois était devant ses yeux.

Elle était mignonne, un peu maigre, avec des cheveux châtains, un teint rose, légèrement doré par le soleil, et de grands yeux d'un bleu sombre aux prunelles à la fois brillantes et veloutées. Son front large et bombé, son regard droit, ferme et franc, son petit nez rose aux ailes mobiles, donnaient à sa physionomie une remarquable expression d'activité, d'énergie et de résolution, tempérées par un bon sourire d'enfant. Elle n'était pas précisément jolie, mais elle charmait.

Le cousin étendait son bras vers elle, mais elle n'osait s'avancer.
— Est-ce que je vous fais peur, mon enfant?

— Oui, monsieur.

Daniel se leva, se pencha vers elle et la baisa au front, puis il dit à Beauvais : — Voilà notre enfant, n'est-ce pas? — Beauvais était radieux de joie et de fierté paternelle. Quand ils eurent un peu fait connaissance tous trois, ils descendirent au jardin, où tout d'abord ils rencontrèrent La Bruère. Il fallut s'arrêter et écouter ses exclamations. — Oh! monsieur le curé, le cher homme du bon Dieu, vous voilà comme si vous reveniez de la guerre, avec un bras de moins! Ah! quel malheur, dites-moi, bonnes gens! Et justement le propre jour de l'enterrement de notre maîtresse... Ah! bonnes gens, qui l'eût dit?—Après les condoléances de La Bruère, il dut visiter les Templiers en détail. Denise s'était esquivée. — Les voilà passant de grange en grange, de grenier en grenier, Beauvais expliquant, l'abbé se ressouvenant. Après cent tours, Beauvais s'écria : — Mon cousin, voici le bouquet, je vous ai réservé ceci pour la bonne bouche. — Il l'introduisit dans une nouvelle écurie, et la tête rejetée en arrière, les bras croisés, les regards fixés sur le cousin, il sembla attendre que celui-ci prît la parole. L'abbé regardait de tous ses yeux. Il y avait dans cette écurie un cheval et une vache. Était-ce le cheval ou la vache qu'il fallait admirer? Grand embarras pour le cousin. Après un silence : — Allons, fit Beauvais d'un air désappointé, c'est dommage! Enfin, vous n'y entendez rien. Mettons que vous n'avez rien vu. — A ce moment l'abbé retrouva dans la figure de son ancien rival une lueur de l'ironie d'autrefois. — Ce cheval, continua Beauvais, n'a pas son pareil à vingt lieues aux entours. Maintenant allons aux Bruasseries.

Ils ne rentrèrent aux Templiers que vers midi, pour le dîner. Le cousin se trouva naturellement placé entre le père et la fille; mais bien avant le dessert Denise avait disparu, et le cousin l'entendit dans le jardin discutant vivement avec Petit-Pinson. Petit-Pinson

était un gars de quinze ans, dépassant Denise de la tête, et, en dépit de sa taille, appelé obstinément Petit-Pinson par l'enfant. Petit-Pinson était le factotum de La Bruère et le *pastour* de Beauvais. Parmi son troupeau, il y avait un âne qui était, à ce qu'il paraît, la propriété particulière de Denise, et qu'on nommait Benoît. Ce jour-là, le *pastour* voulait mener ses bêtes aux Épinaies, et le choix du pâturage n'était pas du goût de Denise. — Je te dis, s'écriait-elle de sa mignonne voix décidée, je te dis, Petit-Pinson, que Benoît n'ira pas aux Épinaies! — Petit-Pinson retenait Benoît par l'oreille, Denise le tirait par le licol. A qui restera la victoire? pensait l'abbé, qui contemplait la scène. Ce fut à Denise. Elle ramena tranquillement Benoît à l'écurie, puis revint prendre sa place à table. — Elle a de la volonté, se dit le cousin émerveillé.

Le dîner terminé, Beauvais avoua que ses affaires l'appelaient à la foire de Lésigny. — Je vous emmènerais bien, ajouta-t-il en s'adressant à Daniel; mais que feriez-vous au milieu d'un marché aux mulets?

Il partit, et l'abbé alla se promener avec Denise. Le soir, ils soupèrent en tête-à-tête, car Beauvais ne rentra que tard. Ainsi s'écoula la première journée.

Les jours, les semaines, les mois se succédèrent. En quittant Daniel, le cousin s'était cru condamné à sept années de tristesse; il fut tout surpris de se sentir doucement heureux. Il était comme un homme assis à une fenêtre devant laquelle passerait et repasserait lentement l'image du bonheur. Il était heureux, et il se sentait calmé. La vie de ferme allait à sa nature, faite de timidité et de nonchalante rêverie. Tout ce qui amusait la maison le charmait. Le jardin herbeux, négligé, avec ses allées où le fenouil et l'anis poussaient à foison, avec sa tonnelle sombrant sous le poids des chèvrefeuilles et des clématites; le poulailler, ancienne chapelle des Templiers, où les poules pondaient dans les niches des saints mutilés; le figuier touffu ombrageant l'angle de la cour verdoyante; les pigeons à l'aile harmonieuse qui venaient se désaltérer à l'eau courante des rigoles; les grands tas de paille au soleil; les vaches s'en allant gravement au pâturage et exhalant un parfum de lait; les coups de fusil retentissant dans le bois des Courtils et les aboiemens de la meute; le bêlement des moutons mêlé aux appels mélancoliques des *pastours* le soir, et le matin les voix fraîches des cloches de Pressigny sonnant en volée, — rien de tout cela n'était indifférent à l'abbé. Comme une abeille qui fait son miel de toutes fleurs, il faisait entrer comme aliment de ses joies les moindres détails de la vie rustique...

L'hiver vint, moins riche en présens que l'automne, mais abondant en joies calmes et intimes. On se réunissait davantage, on se

retrouvait volontiers, le soir surtout, dans la grand'salle changée en cuisine. La cheminée de granit abritait tout le monde. Là se disaient les nouvelles apportées toutes fraîches de Pressigny et des villages voisins, et aussi de longues histoires du temps des templiers, ou bien le conte des lavandières, dont on entend le battoir résonner à la minuit, près de la fontaine de Font-Gaudron. Cependant Petit-Pinson, les yeux écarquillés et la mine effarée, écoutait de toutes ses oreilles et se pelotonnait dans son coin. La Bruère filait, Beauvais nettoyait son fusil, le cousin et Denise feuilletaient quelquefois un livre à images, et quand Denise avait expliqué l'image au cousin, le cousin expliquait le texte à Denise.

Beauvais aussi était heureux. L'arrivée du cousin lui avait permis de garder sa fille aux Templiers. Pendant ses fréquentes absences, il se sentait tout aise de savoir tout son monde réuni là-bas et l'attendant à la vesprée. Cela lui tenait chaud en hiver et frais en été, et il rentrait chez lui aussi volontiers qu'il en partait. Il était l'homme de la maison, et parfois se plaisait à faire retentir la cuisine des éclats de la voix du maître. Pourtant cette grosse voix n'était que rarement terrible. D'ailleurs Denise savait au besoin changer sa colère en caresses, et le cousin était l'allié de Denise. Celui-ci avait cherché dans les premiers temps à gagner Beauvais en se condamnant à l'admiration des chevaux et des chiens de son hôte; mais dans ce manége le campagnard avait bien vite démêlé la contrainte et une sorte de condescendance d'où ressortait mieux encore l'incompétence du cousin. Il ne lui en faisait pas plus mauvaise figure; seulement à un certain air goguenard on devinait bien qu'il ne le comptait pas parmi les gens pratiques et dont on pût tirer quelque chose. Il y avait du maquignon dans Beauvais, et les qualités inhérentes à cette profession étaient des plus antipathiques au cousin. Ces deux hommes s'estimaient, s'aimaient au fond, mais ne s'entendaient pas toujours. Pour le cousin, un marché de cent francs et un marché de mille francs étaient même chose; pour Beauvais, rien n'était sérieux comme une affaire. L'un regardait aux étoiles, l'autre à terre, et le contemplateur d'étoiles parfois trébuchait au choc des réalités terrestres, comme l'astrologue de la fable. Beauvais s'en autorisait pour accabler le cousin sous sa grosse artillerie de plaisanteries ironiques; mais quand, le soir, Denise montrait à son père ses cahiers et lui expliquait ses progrès, Beauvais se sentait fier, et il lui échappait alors avec l'abbé des brusqueries de reconnaissance qui raccommodaient tout et pénétraient La Bruère d'admiration.

La Bruère, elle, était le doyen d'âge du logis. Elle avait vingt ans de plus que son maître, qui l'avait trouvée tout établie aux Templiers quand il était venu s'y marier. C'était une vieille fille, maigre,

alerte et bavarde, point revêche, mais despote, donnant à Petit-Pinson pour un soufflet trois pommes, tracassant tout le jour et racontant ses rêves. Elle était pleine de déférence pour l'abbé, qui n'avait qu'un bras, qui était prêtre, et qu'elle avait connu tout enfant. Elle était tout aise aussi d'avoir sur ses vieux jours un curé en permanence à la ferme. Elle l'appelait *notre* cousin, et le regardait comme un bonhomme un peu *rêveur et innocent*. Sa sympathie cependant la portait plutôt vers Beauvais. Cette fille forte avait de l'admiration pour cet homme fort, et elle avait fait alliance avec lui. Du reste elle le rabrouait souvent, car La Bruère était un allié indépendant.

Petit-Pinson était un allié soumis, ou plutôt il était la chose de La Bruère. Il était lourdaud, paresseux et un peu gourmand, mais il révérait la vieille servante, et ne redoutait que deux choses : La Bruère et le loup-garou.

Et Denise? Denise était sauvage et avait la verte saveur, la grâce capricieuse et la sève de tout ce qui est sauvage. Ce qui lui avait tout d'abord fait aimer le cousin, c'était que, grâce à lui, elle n'irait pas en pension. La ville était pour elle un lieu terrible; son père l'y avait emmenée deux fois en temps de foire, et toute cette foule grouillante, glapissante, affairée, lui avait fait prendre la civilisation en horreur. Elle n'aimait pas même Pressigny, où on la regardait trop, et quand il venait du monde aux Templiers, elle s'enfuyait au verger. La solitude au milieu des champs, les mille bruits de la ferme ou les grandes ombres des bois, voilà le milieu qu'elle aimait. Elle n'était pas gaie, et cependant point mélancolique; elle avait des accès d'agitation et d'immobilité, de fièvre et d'indifférence, qui venaient et partaient sans qu'on sût pourquoi. Elle n'aimait plus ses poupées depuis sa première communion, et n'aimait pas encore les livres; les aiguilles cassaient comme du verre entre ses doigts, et les besognes sédentaires ne pouvaient la retenir longtemps. Malgré ce caractère mobile et cette humeur capricieuse, elle avait une volonté de fer et une énergie dont Petit-Pinson n'était pas toujours le seul à s'apercevoir. Elle passait insoucieuse à travers les colères de Beauvais et de La Bruère, comme une hirondelle à travers une pluie d'orage. Ce mélange de sauvagerie et de mobilité inquiète avait d'abord effrayé le cousin, et il s'était demandé, non sans terreur, comment il viendrait à bout de diriger vers le bien cette âme toujours extrême, cette intelligence ne se manifestant volontiers que par soubresauts.

Mais, à défaut d'énergie, l'abbé avait une de ces tendresses inépuisables qui finissent par triompher des plus grandes obstinations. Puis ne nourrissait-il pas dans le plus intime recoin de son cœur un projet auquel il n'avait qu'à penser pour retrouver de nouvelles forces?...

Dès les premiers jours de son arrivée aux Templiers, il avait voulu y régulariser sa position. Il avait pour tout revenu six cents francs, le loyer de ses Bruasseries. En dépit des protestations de Beauvais, il avait stipulé qu'il lui paierait une pension de trois cents francs. Avec le surplus, il trouva moyen d'envoyer chaque mois dix francs à Daniel, de se vêtir, et de faire des cadeaux à Denise, à La Bruère et même à Petit-Pinson. Une fois débarrassé de ces détails matériels, il avait arrangé ses journées : la semaine entière était consacrée à Denise à l'exception du dimanche.

Pendant la semaine, l'abbé était vêtu comme un bourgeois campagnard; mais le dimanche c'était tout autre chose. Ce jour-là, un vrai curé descendait de la tourelle : tricorne, rabat, bas noirs, souliers à boucles d'argent, soutane de drap fin, rien n'y manquait. A neuf heures, il s'acheminait vers l'église de Pressigny en compagnie de La Bruère, de Petit-Pinson et de Denise. Durant la messe, il se tenait au chœur en surplis, et de sa stalle, à travers la fumée de l'encens, il contemplait parfois Denise, qui, la tête penchée sur son petit livre, priait à l'ombre d'un pilier. Denise!... c'était là sa joie et sa bénédiction; c'était son œuvre aussi. Il surveillait l'épanouissement de son intelligence avec cette respectueuse sollicitude de l'horticulteur pour une rose préférée qui vient de sortir du bouton. Denise entrait dans l'adolescence; déjà la pétulance de l'enfant s'était à demi effacée pour faire place à une gaucherie farouche et à une nerveuse surexcitation. Encore un peu de temps, et la jeunesse allait apparaître, et toute cette fine et énergique nature féminine allait prendre son plein développement. — Hâtons-nous, se disait l'abbé, hâtons-nous de semer, afin que le bon grain germe dans la saison. — Et il épanchait sur elle tous ses trésors de science, de sagesse et d'observation. Il voulait lui inspirer surtout, non pas le goût des livres, mais l'attrait des occupations sérieuses, et cultiver cet amour de la nature agreste qu'elle avait déjà. Le temps était-il beau, ou même passable, ils faisaient ensemble une longue promenade. Tantôt ils allaient au-devant de Beauvais, qui les ramenait alors en voiture, tantôt ils erraient à travers champs ou suivaient le cours de l'Égronne. Ils rapportaient toujours des moissons de fleurs, et quand les paysans voyaient passer ce prêtre manchot, aux cheveux grisonnans, et cette enfant coiffée d'une capeline rose, tous deux portant des gerbes de fleurs, ils leur donnaient toujours un bon salut, une bonne parole et un bon sourire.

Ainsi elle grandissait au sein de cette nature rustique et féconde, entre son père et l'abbé, dans une atmosphère imprégnée de tendresse.

Un soir de juin, il y eut fête splendide dans la grande salle des Templiers. Beauvais ne devait rentrer que fort tard. Le cousin et

Denise étaient seuls, ou à peu près, La Bruère coulant la lessive et Petit-Pinson s'étant endormi sur sa chaise. Un bouquet cueilli du matin était sur la table, et la lampe, couverte de son abat-jour, l'éclairait doucement. Quand la lecture du soir fut terminée, le cousin, approchant le vase tout près de Denise et de la lampe, le tourna lentement, afin de faire admirer à son élève le bouquet sous toutes ses faces. Il y avait au centre un splendide nénufar blanc, à demi fermé et plein de mystère encore; tout autour tremblotaient de légères graminées, mobile dentelle où se mêlaient capricieusement tout un peuple de plantes des champs, des eaux et des bois, qui pailletaient aux feux de la lampe. Il y avait des clochettes et des coupes, des thyrses et des panaches, des places pleines de clarté et de sombres profondeurs. Une mignonne araignée vert pâle était suspendue à une blanche aspérule, et, à demi emprisonnée dans les réseaux formés par l'entre-croisement des graminées, une éphémère aux yeux d'or, vêtue de gaze blonde, frissonnait, et à mesure que le cousin tournait le vase, une fine poussière argentée s'envolait de toutes les étamines, et planait comme une fumée au-dessus du bouquet, d'où s'exhalait un parfum exquis, pénétrant. Denise poussa tout à coup un cri d'admiration et couvrit sa figure de ses mains. Quand elle releva la tête, des pleurs roulaient dans ses yeux, mais des pleurs de joie; ses regards avaient un éclat qui frappa l'abbé; ses traits animés, ses joues colorées, donnaient à sa physionomie une expression nouvelle et la transfiguraient. Le cousin, ébloui de cette beauté qui se révélait soudain, tressaillit en la contemplant. L'enfant d'hier était devenue une jeune fille.

IV.

Quand éclata la guerre de Crimée, Denise venait d'avoir seize ans. Daniel, nommé caporal dès l'année de son engagement, écrivit au cousin qu'il partait pour l'Orient avec son régiment. L'abbé courut aussitôt à Pressigny, et envoya par la poste à son pupille un mandat supplémentaire. Ce fut à dater de ce jour que Daniel eut son rôle dans les conversations de la ferme. Le cousin, trop pauvre pour s'abonner à un grand journal, persuada à Beauvais de prendre un abonnement. — Est-il au moins dans la cavalerie, votre protégé? demanda Beauvais. — Ce fut lui qui apporta aux Templiers la carte du théâtre de la guerre, « pour faire plaisir à son curé, qui suivait ça. » L'abbé s'empara de la carte, la porta dans sa cellule, et là, chaque jour, suivit sur la terre d'Orient la marche du corps d'armée dont le 49e faisait partie.

L'Orient, c'était par-delà les ruines du château d'Étableaux. Quelquefois le soir, quand le soleil s'était déjà couché à l'autre extré-

mité du ciel, le cousin, debout devant la fenêtre de la tourelle, plongeait un regard inquiet dans le bleu plus sombre du levant, et quand il fermait sa fenêtre : « Que Dieu le protége! » disait-il.

Vers le milieu de l'année 1855, Daniel passa sergent, et le cousin reçut à cette occasion une lettre qu'il lut à Beauvais, au dessert, pendant que Denise était allée étendre du linge au verger. Cette lettre était toute belliqueuse. Daniel y racontait sa vie de bivouac et y faisait le récit d'un jour de bataille, quand, dès l'aube, on est réveillé par l'air de la diane et les sourds grondemens du canon : « Chacun prend son fusil et son sac, disait-il, et en marche! On avance dans le crépuscule; on entend les commandemens brefs et accentués qui se répètent et courent dans les rangs; les aides de camp volent d'un régiment à l'autre; les troupes prennent des directions; nos chefs nous haranguent avec quelques mots énergiques. Bientôt le bruit du canon devient plus nourri, et puis les clairons sonnent, les musiques jouent de vieux airs nationaux qu'on n'entend plus qu'aux jours de bataille et qui font bouillir le sang aux plus peureux, et aux roulemens des tambours, à travers la fumée, le régiment, enivré par l'odeur de la poudre, frémit tout entier. — En avant!... On n'est plus Pierre, Jacques, Daniel : on est la France, chacun pour une parcelle, et sus à la Russie! On regarde le bras du chef qu'on n'entend plus, on dit de l'œil bonjour à ses camarades, et on est parti... Cela dure parfois tout le jour. Les hommes tombent, on avance toujours. Quelquefois un froid vous passe par le cœur, mais ne fait qu'y passer. Et ainsi jusqu'au soir, où, la bataille finie, on apprend que la victoire est à nous et qu'on est nommé sergent, car je suis sergent, mon cousin, depuis hier. Ce qui est triste, c'est qu'en rentrant sous la tente le nombre des camarades de la veille est diminué, cela vous serre le cœur; mais d'autres sont là, on cause, on cause, et on s'endort harassé. Voilà, mon cousin, et maintenant ma chandelle est à bout. A vous, cher cousin, de tout cœur! »

Comme l'abbé achevait sa lecture, Denise rentra. — Voilà un gaillard qui a des moustaches! s'écria Beauvais; Denise, lis un peu cette lettre, lis-la haut, je l'entendrai volontiers deux fois. — Et Denise lut lentement de sa jolie voix nette et bien timbrée. L'abbé époussetait négligemment la manche de son bras droit et regardait en dessous. Quand Denise fut arrivée à la fin, elle garda le silence et remit la lettre au cousin. — A son retour en France, dit Beauvais, il faudra que vous lui écriviez de venir chasser avec moi, car il doit aimer la chasse, ce garçon-là. En voilà un au moins qui saura apprécier un cheval! — Denise, toujours silencieuse, pliait du linge sur la table. Beauvais sortit, et l'abbé alla lire son bréviaire; mais il était préoccupé, Denise n'avait rien dit de la lettre.

Elle aussi s'éloigna préoccupée et s'enfonça rêveuse dans les allées du jardin. Elle n'avait rien dit, mais elle avait beaucoup pensé à la lecture de cette lettre toute résonnante des bruits de la guerre. Elle repassait dans sa mémoire le fier et joyeux langage du pupille de l'abbé, et elle essayait de se le représenter assis sous la tente et fourbissant ses armes, ou bien guêtré, le sac au dos, la baïonnette croisée, s'élançant à l'ennemi. Elle pensait encore à lui au soir, lorsqu'après souper elle vint s'accouder au petit mur du verger, d'où l'on voyait la verte vallée de l'Égronne jusqu'à Pressigny. Le soleil plongeait, derrière les Templiers, dans les pins du bois des Courtils, et Pressigny, à demi voilé de peupliers et couronné par sa tour élancée, semblait transfiguré par les derniers rayons du couchant; les créneaux de la tour étaient teints en rose, les toits d'ardoise avaient de joyeuses et claires couleurs violettes, toutes les vitres étaient d'un pourpre vif, et Denise songeait à l'Orient. Puis, tournant du côté d'Étableaux ses yeux éblouis de rayons et de couleurs, elle se sentait toute mélancolique à l'aspect de la vallée rétrécie et déjà obscure entre ses deux versans couverts de noyers et de chênes. La voix faible et cristalline de l'Égronne s'élevait dans la paix du soir comme une plaintive mélodie que les rainettes accompagnaient par momens de leur basse étrange. Encapuchonnée dans sa cape noire, une *pastoure* descendait du coteau d'Étableaux en poussant devant elle un troupeau de vaches; on entendait les doux meuglemens des génisses, on voyait le chien alerte courir sans cesse de la bergère au troupeau, et, tout en courant, jeter un aboiement sonore auquel répondaient les chiens des métairies. Dans un intervalle de silence, la *pastoure* se mit à chanter, et sa voix traînante, sa rustique mélopée arrivèrent distinctes jusqu'à Denise. La *pastoure* chantait une ballade locale très populaire en Touraine et en Poitou, et dont voici les premiers couplets :

Ce sont trois jeunes garçons
Qui s'en vont à la guerre,
Qui s'en vont à la guerre
A leur corps défendant,
Regrettent leur maîtresse
Que leur cœur aime tant.

Le plus jeune des trois
Regrette bien la sienne,
Regrette bien la sienne,
Ah! qu'il a bien raison!
C'est la plus belle fille
Qu'il y ait dedans Lyon.....

Pourquoi, après ce dernier couplet, les larmes vinrent-elles aux yeux de Denise? pourquoi la mélancolique histoire du *plus jeune*

des trois s'associa-t-elle dans sa pensée avec le fier soldat qui se battait là-bas en Crimée?... Ah! si le cousin avait pu voir tomber ces précieuses larmes!

A la prise de la tour Malakof, Daniel fut nommé sergent-major, et peu après rentra en France. Le cousin ne jugea pas qu'il fût encore temps de le faire venir près de lui; mais il lui écrivit de lui envoyer sa photographie, et doubla son mandat mensuel à cette intention. Quelques semaines après, le portrait arriva aux Templiers. Daniel était représenté nu-tête, et la main droite appuyée sur la baïonnette de son fusil. La main de l'abbé, en saisissant le portrait, tremblait tellement qu'il fut dix minutes avant de pouvoir se rendre compte de la nouvelle physionomie de son pupille. Il le reconnut enfin et se sentit fier. Il descendit alors et montra le portrait à Beauvais et à Denise. — Voilà un gaillard! — s'écria Beauvais. Denise contempla silencieusement cette jeune et énergique figure, dont les traits se détachaient en brun du fond laiteux de la plaque. L'innocent abbé fut de nouveau pris à ce silence, il remonta se désoler dans sa tourelle, où il suspendit le portrait en face de sa croix noire. Et cependant, si les verveines dont la fenêtre du cousin était toujours soigneusement garnie en été, si les verveines roses et lilas avaient pu parler, elles auraient dit qu'on les arrosait trop maintenant. Denise, pendant la promenade quotidienne de l'abbé, leur prodiguait l'eau fraîche sans regarder, car ses yeux contemplaient la brune photographie accrochée au mur.

Les choses en étaient là. Beauvais devenait de jour en jour plus obèse, La Bruère se faisait vieille et commençait à avoir des intervalles de silence. Petit-Pinson grandissait, mettait son chapeau sur l'oreille et faisait le beau les dimanches sur la place de Pressigny. L'abbé songeait à Daniel tout en achevant l'éducation de Denise, et Denise, toujours plus sauvage, rêvait souvent seule au verger. Elle allait avoir dix-huit ans. Un soir de juillet 1857, Beauvais, après souper, dit d'un air sérieux et attendri en embrassant sa fille : — Te voilà grande maintenant, mignonne, te voilà grande, et je me fais vieux. Je ne veux pas que tu coiffes sainte Catherine, et je vais m'occuper de te chercher un mari. — Et comme Denise, un instant interdite, avait fini par rire aux éclats, Beauvais reprit de sa grosse voix : — Ce que je dis est très sérieux, et je désire que tu t'accoutumes dès à présent à cette idée-là. J'ai un parti en vue, et dans quelques jours nous en causerons... — Il se fit un grand silence. Beauvais, qui se voyait déjà séparé de sa fille, se leva pour cacher son émotion et alla faire un tour dans sa grange. Denise était pourpre. L'abbé, pâle et embarrassé, balbutia quelques paroles, prétexta la lecture de son bréviaire et disparut.

Arrivé dans la tourelle, le malheureux cousin s'enferma à double

tour. Il était blême, et la sueur coulait le long de ses maigres joues. Il regarda le portrait de Daniel : « C'est fini de nos rêves, mon pauvre ami ! » lui dit-il tout haut, puis il se mit à marcher, tout absorbé. Après quelques momens de silence : — Ainsi, reprit-il, le premier venu pourra m'enlever Denise, Beauvais la lui donnera, et tout sera fini ! Je me serai, par peur de Beauvais, enfui au séminaire, la batteuse m'aura pris mon bras, j'aurai élevé cette enfant comme ma propre fille, et pour toute compensation Beauvais me dira un grand merci et la jettera à un étranger !... Et il aura raison ! Après tout, quels droits ai-je sur elle, et les pensées que j'ai là sont-elles bien les pensées d'un prêtre ?... Oui, mais mon cœur se brise quand je songe à ce mariage. Ils vont m'arracher cette seconde Denise, je ne la verrai plus qu'en cérémonie; elle ira chez des inconnus, et quand mon pauvre Daniel reviendra, je ne pourrai plus lui donner l'épouse que j'avais choisie; je n'unirai pas ces deux enfans, ces deux cœurs que j'avais de loin formés l'un pour l'autre ! Aussi ma timidité est stupide. Ne pouvais-je parler à Beauvais et lui dire franchement mes projets ?... Ah ! Beauvais !... J'entends d'ici le rire ironique qui aurait accueilli ma proposition... Si seulement Daniel avait eu l'épaulette, mais un sous-officier... Beauvais ne voudra jamais !... Non, cela ne se peut pas, nous sommes pauvres, et elle est riche. Je ne puis rien dire : ils sont riches !...

Le cousin ne se coucha pas, et dès l'aube sortit pour respirer au grand air. Quand, vers huit heures, Denise monta dans la tourelle pour arroser les verveines, elle vit que le lit n'avait pas été défait, et resta pensive...

Le surlendemain, dès le matin, Beauvais entra dans le cabinet du cousin, et le réveillant brusquement : — Dites donc, cousin, vous ne savez pas ? — Non, fit l'abbé effrayé. — Eh bien ! je vais vous dire, continua Beauvais d'un air confidentiel, j'ai trouvé un mari pour Denise... Devinez-vous qui ? — L'abbé parut terrible en ce moment, tant il ouvrit de grands yeux. — Je m'adresse bien, reprit Beauvais, vous avez toujours le nez et l'esprit dans les livres, vous ne connaissez pas le pays... N'avez-vous pas remarqué à la foire de Pressigny ce jeune homme avec qui j'ai longtemps causé près du pont ? — M. Delétang ? — C'est le fils d'un marchand d'Angles. On m'a fait des ouvertures à son sujet. Il est riche, il est campagnard, et il habiterait volontiers les Templiers... Nous garderions près de nous notre Denise... Le jeune homme est en ce moment à Angers et ne doit pas revenir avant un mois; nous en reparlerons, mais *motus !* — Il sortit.

L'abbé se leva en hâte et avec une fièvre nouvelle. — Non, non, point de Delétang, se dit-il, il faut cette fois se montrer ! — Et vite

il écrivit à Daniel les lignes suivantes : « Demande immédiatement un congé de trois mois, on t'attend ici pour chasser. Viens aussitôt que possible! » Il prit un billet de cent francs qu'il avait en réserve, l'enferma dans la lettre et courut au bureau de poste de Pressigny.

A son retour, le cœur lui battait. Il dit brusquement à Beauvais devant Denise : « J'ai écrit ce matin à mon pupille de venir chasser aux Templiers, et je l'attends avant la fin du mois. »

V.

Trois semaines s'étaient à peine écoulées quand un matin l'abbé, encore au lit, entendit la grosse voix de Beauvais qui lui criait du jardin : « Hé! cousin! » Il courut à la fenêtre... Daniel en petite tenue, le képi sur l'oreille, une médaille à la boutonnière, Daniel les bras tendus vers la tourelle, était près de Beauvais. Le cousin agita fortement son bras mutilé, rentra et se vêtit comme il put. Il allait descendre quand la porte s'ouvrit, et Daniel et Beauvais firent irruption dans la chambre. Ah! le retour payait bien le départ; ils se tinrent quelque temps embrassés. — Saprebleu! dit Beauvais attendri, est-ce que vous allez vous manger? Venez, monsieur Daniel, laissons le cousin s'habiller. — Le cousin fit sa toilette à la hâte en l'entrecoupant d'exclamations joyeuses, puis il descendit. Il ne trouva plus dans la cour que Beauvais. — Allez le chercher, dit gaîment celui-ci, le voilà reparti. Et vous ne l'avez pas mis dans la cavalerie? — Eh! quoi donc encore? demanda le cousin ahuri. — Figurez-vous que je lui montrais mon nouveau cheval, une bête que personne n'ose monter. — Eh bien?... — Eh bien! il a sauté dessus, et le voilà bien loin. — L'abbé et Beauvais coururent hors de la ferme. Daniel revenait vers eux ventre à terre; il avait encore à la main son bâton de voyage, mais son képi était resté en route. On reconduisit le cheval à l'écurie et on alla du même pas à la recherche du képi, puis du même pas on alla aux Bruasseries, et tout en causant on suivit le cours de l'Égronne, si bien qu'on arriva jusqu'à Pressigny. On oubliait l'heure et le chemin en questions, en réponses, en surprises et en exclamations. C'étaient des ressouvenirs, des plaisanteries, des rires, des silences délicieux. Beauvais, pour un empire, n'eût en ce moment lâché le *major*, comme il appelait Daniel. A Pressigny, on fit réflexion que l'on mourait de soif, et l'abbé, lui troisième (honni soit qui mal y pense!), entra au premier cabaret. On trinqua. — A la guerre de Crimée! dit Beauvais. — Au retour! s'écria Daniel. Il ne pouvait se lasser de regarder le cousin, et le cousin contemplait sans cesse Daniel. Comme ils se trouvaient changés l'un et l'autre! l'un avec sa longue et pâle figure ridée,

ses joues creuses, son doux sourire et ses cheveux gris; l'autre, fort, élancé, résolu, ayant de l'*en-avant* dans toute sa personne, une figure franche et accentuée, des yeux bruns pétillans, de jeunes moustaches naissantes, de blanches dents qui disaient la santé et des cheveux noirs naturellement crêpés... Et le cousin émerveillé répétait à Beauvais : — Voyez-vous ce garçon? eh bien! c'est moi qui l'ai élevé; je l'ai porté dans mes bras, t'en souviens-tu?

On revint lentement aux Templiers par la côte des Murets, et Beauvais fit la remarque que Denise n'allait pas savoir ce qu'ils étaient devenus. — Qui est-ce? demanda à mi-voix Daniel au cousin. — C'est ma fille, ma fille Denise! s'écria fièrement Beauvais. — Ah! fit Daniel, vous avez une fille? Le cousin ne me l'avait pas dit. — Mais que vous écrivait-il donc? Je parie qu'il ne vous a point parlé de mes chevaux seulement! — Est-ce que je puis écrire longuement de ma main gauche? interrompit le cousin.

On arriva, et comme Daniel voulait aller faire toilette, Beauvais le poussa dans la salle. Le couvert était mis, mais Denise n'était pas là. Le cousin se sentit rougir. Daniel s'époussetait légèrement près de la fenêtre ouverte; Beauvais s'était mis à table. Il fallait pourtant bien que Denise se montrât. Elle entra dans un moment où Daniel tournait le dos à la porte. — Nous as-tu préparé un bon déjeuner? s'écria Beauvais. Daniel se retourna très vite et vit Denise. Leur émotion à tous deux se trahit par un léger mouvement en arrière. Daniel salua respectueusement, sans timidité comme sans excès d'assurance, puis on se mit à table. Il se trouvait placé à côté de Denise; mais, soit qu'il fût embarrassé à la vue de cette jeune hôtesse sur laquelle il ne comptait pas, soit que la mine un peu fière de Denise lui imposât, il resta silencieux. Toutefois, s'il demeurait muet et contraint, il n'en était pas plus calme au fond, et dès le premier service il trahit son émotion en brisant, rien qu'à le toucher, un plat qu'on lui passait. Le rouge lui monta au front. — Bah! bah! dit Beauvais, ne faites pas attention à cela! — Denise saisit cette occasion de rompre le silence. — Ce plat était fêlé depuis longtemps, dit-elle. — Ainsi... mademoiselle... commença Daniel, qui tenait à s'excuser. Ils se regardèrent, rougirent de plus belle et redevinrent silencieux. Heureusement l'abbé vint à leur secours et changea la conversation. — Vous n'avez plus vos parens? dit à Daniel l'oublieux Beauvais, à qui le cousin avait raconté au moins vingt fois l'histoire de son pupille. — Non, monsieur, répondit Daniel; mon père, qui était charpentier, s'est tué en tombant d'un toit, et ma mère est morte huit jours après... Et il ajouta en regardant l'abbé : C'est le cousin qui m'a recueilli. — Cela fut dit fièrement et avec une simplicité qui toucha Beauvais. — Pardon!... fit-il tout ému. L'abbé,

fâché et content de cette explication, en profita pour serrer une fois de plus la main de Daniel. Au dessert, la jeune fille quitta la salle à manger. Alors Beauvais alluma sa pipe, Daniel roula une cigarette, et on se mit à parler de l'Orient et de la guerre.

Que faisait Denise pendant ce temps? Assise sous un large figuier, à l'extrémité du verger, elle semblait tout occupée à considérer les arabesques lumineuses que le soleil dessinait sur le sable à travers les arbres; mais, si ses yeux suivaient attentivement les mobiles découpures de l'ombre, son esprit était ailleurs. Les pensées qui l'absorbaient semblaient être d'une nature très complexe, car tantôt un rapide sourire glissait sur ses lèvres et tantôt une vive rougeur courait de ses joues à son front. Il y avait sur sa mignonne figure un singulier mélange de joie et de préoccupation. Denise était en train de rompre avec un idéal auquel des années entières l'avaient pour ainsi dire fiancée. Elle avait rêvé Daniel tout autre qu'il n'était, et la transition du rêve à la réalité lui était à la fois douce et difficile. La brune jeune fille, en dépit de la photographie envoyée au cousin, s'était figuré un Daniel blond avec des yeux bleus et une physionomie un peu pensive; le vrai Daniel avait un tout autre air. Il était petit, maigre, brun et peu mélancolique. Il fallait donc effacer les traits vagues de l'ancien portrait et y substituer l'image vivement accusée de l'original. Tout en confessant que le Daniel en chair et en os valait bien le Daniel imaginaire, Denise ne pouvait s'empêcher de regretter son rêve; puis, honteuse de cette préoccupation persistante, elle secouait la tête, passait ses petites mains sur ses joues rougissantes, et essayait de donner un autre tour à sa pensée. Elle penchait la tête au-dessus du mur d'appui et regardait les champs de blé moissonnés. Alors le chant d'une caille dans les chaumes lui rappelait que la chasse venait de s'ouvrir et que Daniel était arrivé aux Templiers pour chasser; elle écoutait les appels des *pastoures*, et leurs voix lui remettaient en mémoire la chanson des *trois jeunes garçons s'en allant à la guerre*, et la chanson ramenait encore sa pensée vers Daniel. « Daniel! Daniel! » disait la voix fraîche de l'écluse; « Daniel! » criaient les martinets traversant l'espace bleu comme des flèches. — Et ainsi jusqu'au soir.

A la nuit close, Beauvais avait conduit le sergent-major dans sa chambre, et, lui serrant la main : — Vous êtes ici chez vous, avait-il dit, reposez-vous bien; demain nous irons ensemble visiter mes bois, et je vous ferai voir du gibier. Bonne nuit! — En se couchant et après avoir fait sa prière, le cousin se sentit tout rassuré. « M. Delétang est à huit lieues d'ici, songeait-il; Daniel est installé aux Templiers. Laissons maintenant agir le ciel. »

Le lendemain, quand il descendit, les chasseurs étaient déjà par-

tis; Denise se plaignait d'avoir la migraine et semblait fatiguée. Le naïf abbé croyait tout bonnement qu'elle allait lui parler du nouveau-venu; mais elle ne dit pas un mot, et il s'en alla, tout désorienté, lire son bréviaire au jardin.

A midi, Beauvais et Daniel rentrèrent affamés. Daniel, pour son début, rapportait deux perdrix dont le cousin parut tout fier. On se mit à table, et, les convives étant devenus déjà plus intimes, la conversation s'anima. Denise fut affable et enjouée, et même, en présentant un plat à Daniel, elle s'enhardit jusqu'à lui dire en souriant : « Celui-ci est plus solide! » Et comme en parlant il avait fallu regarder son voisin, elle avait été forcée de convenir que les yeux bruns étaient plus expressifs que les yeux bleus. Elle remarqua aussi que Daniel n'était ni beau parleur, ni gauche comme les visiteurs ordinaires des Templiers, mais qu'il avait la voix grave et pleine, la parole franche et énergique, et un fonds inépuisable de bonne humeur. Seulement il avait toujours l'air de la savoir présente sans en paraître autrement ému, et Denise, piquée, se disait que le Daniel de son rêve eût été certainement plus aimable et moins occupé de lièvres et de perdreaux.

La journée passa joyeuse pour tous quatre, et plus joyeuses encore s'écoulèrent les semaines qui suivirent, chaque jour amenant une chasse heureuse ou quelque course nouvelle. L'automne était magnifique. En rentrant le soir, on contait à Denise et au cousin les exploits de la matinée, et on arrêtait le plan des plaisirs du lendemain. Denise demandait-elle un lièvre, Daniel ne voulait revenir à la maison qu'avec un lièvre dans son carnier. Une fois il ne fut de retour qu'à la nuit close : il avait chassé tout le jour et s'était passé de déjeuner; mais aussi il rapportait un faisan doré, pièce rare que Denise, la veille, avait mise au rang des gibiers fabuleux. Et Denise, oubliant de plus en plus son ancien idéal, se demandait comment elle avait pu avoir le mauvais goût de médire des cheveux noirs et des yeux bruns, et commençait à sourire de ses rêves romanesques. Dès le matin, elle était éveillée, elle assistait en secret au départ des chasseurs, et le soir, devinant le chemin par lequel ils devaient revenir aux Templiers, elle allait au-devant d'eux, accompagnée par le cousin, et du plus loin Daniel, tirant de sa gibecière sa plus belle pièce, la lui montrait d'un air triomphant.

Bientôt ce fut entre eux une amitié charmante. Denise n'avait qu'à dire un mot pour être devinée et obéie. Elle savait tous les airs aimés de Daniel, et les chantait le soir, au verger, sans avoir l'air de songer qu'on l'écoutât, comme si elle n'eût chanté que pour elle-même; puis au plus léger signe d'approbation elle s'arrêtait court, comme un rossignol effarouché, et s'envolait au plus épais des massifs.

Un soir, Daniel, étant seul avec le cousin, lui demanda brusquement : — M. Beauvais est-il riche? — Oui, répondit l'abbé surpris; mais à quel propos? — Il est riche! Tant pis alors, dit Daniel, et il ajouta : Si M[lle] Denise eût été pauvre comme moi, j'aurais essayé de lui plaire, et si elle m'avait aimé, je l'aurais demandée à son père. Nous nous serions établis métayers de vos Bruasseries, et c'eût été bien bon, cette vie à trois, vous entre nous deux!... Mais elle est riche, et il faut renverser mon château de cartes et songer à autre chose? — Songer à quoi? demanda l'abbé d'un air inquiet. — Mais à quitter les Templiers, et le plus tôt sera le mieux. — A d'autres maintenant! pensa le pauvre cousin en voyant une seconde fois que ses plus doux rêves menaçaient de s'en aller en fumée. Sa conscience lui défendait de détourner Daniel de ses projets de départ, et son cœur saignait en songeant à ce nouvel obstacle, qu'il aurait dû prévoir. Il passa une nuit mauvaise et sans sommeil.

La journée du lendemain devait être plus mauvaise encore. Beauvais et Daniel étaient à la chasse, et l'abbé lisait saint Augustin sous l'auvent de la porte d'entrée, quand, au milieu de l'après-midi, un cabriolet conduit par un jeune homme entra discrètement dans la cour et s'arrêta à deux pas de lui. Le jeune homme demanda M. Beauvais et se nomma : c'était M. Delétang. Quand il apprit que Beauvais était absent, il poussa comme un soupir de soulagement et voulut tourner bride; mais l'abbé crut convenable d'insister pour qu'il descendît de voiture. Il le fit entrer et le présenta à Denise. C'était un garçon à tournure un peu rustique malgré sa toilette de ville. Il n'était ni brun ni blond, plutôt bien que mal, mais timide comme une jeune fille sortant du couvent, et d'une gaucherie touchante. L'abbé, tout fier d'avoir trouvé une timidité supérieure à la sienne, eut pitié de son embarras et chercha à le mettre à son aise. Denise de son côté, ne se doutant de rien, fit des efforts pour être moins sauvage que de coutume. Le prétendu, assis sur le bord de sa chaise, resta près d'une heure à causer d'une façon monosyllabique, tourmentant sa moustache et regardant constamment l'abbé, à qui, dans son cœur, il vouait une reconnaissance éternelle. Enfin il se leva pour partir, et seulement alors fit connaître le but de sa visite. Il venait, de la part de son père, inviter toute la famille à l'*assemblée* d'Angles, qui devait avoir lieu dans huit jours. Son message délivré, il salua, se trompa deux fois de porte, et finit par retrouver son cabriolet, qu'on entendit bientôt passer devant les fenêtres.

Quand Beauvais rentra, le cousin lui rendit compte de la visite de M. Delétang et lui transmit son invitation. — Ah! ah! dit Beauvais d'un air demi-enjoué et demi-mystérieux; puis il lança un regard d'intelligence au malheureux abbé : — Ah! ah!... eh bien!

nous irons à Angles tous quatre. Je vais faire nettoyer le char à bancs et écrire un mot au père Delétang. Mignonne Denise, apprête ta plus belle robe; major, préparez vos jambes, on dansera;... oui, l'abbé, on dansera!

VI.

Le jeudi de la semaine suivante, dès le fin matin, comme on dit en Touraine, le char à bancs, traîné par le meilleur cheval des Templiers, roulait dans la direction d'Angles. Beauvais et Daniel, assis sur le siége de devant, conduisaient tour à tour et échangeaient des observations sur le trot et l'encolure du cheval; sous la capote, l'abbé et Denise regardaient la campagne et restaient silencieux. On traversa le bois des Courtils. Il faisait une douce matinée. Le paysage était un peu voilé de brume; mais on devinait le soleil levant derrière cette frêle vapeur. Au-dessus des voyageurs, le ciel bleuissait déjà. Un vent frais se plaignait mollement en passant à travers les branches des pins, et les premières feuilles jaunes venaient tomber sous les roues de la voiture. Denise, enveloppée dans un châle brun, s'était enfoncée dans l'un des coins et prêtait l'oreille aux joyeux propos de Beauvais et de Daniel; l'abbé, mélancolique, regardait s'envoler les feuilles sèches. Il les voyait se détacher de la branche, tournoyer un moment dans l'air et descendre silencieusement sur la route. — Voilà l'automne, se disait-il, voilà la fin de la fête de l'année et aussi la fin de mes joies et de mes illusions! — A chaque tour de roue qui le rapprochait d'Angles, il sentait la terreur le prendre, et à mesure que la distance diminuait, son angoisse croissait. Le cheval, poussé par les voix de Daniel et de Beauvais, allait comme le vent. Déjà on côtoyait les rives de la Creuse bordées de peupliers. Escortée par les aboiemens des chiens, la voiture passait au grand trot dans les rues des villages. L'abbé frissonnait, et ses regards émus allaient de Daniel à Denise, si rapprochés l'un de l'autre, si beaux, si jeunes, si sourians à la vie; c'était peut-être le dernier jour où il verrait réunis les deux enfans de son cœur... Tant que M. Delétang n'était point apparu en personne, le cousin avait pu croire que ce fantôme matrimonial s'évanouirait en fumée; mais maintenant qu'on allait à Angles, et que dans une heure on serait dans la maison du prétendu, l'aventure devenait sérieuse, et l'abbé, sachant combien peu il fallait compter sur l'initiative de Daniel et se défiant de son propre courage, l'abbé désespérait et se désolait. Denise, elle, contemplait les bruyères baignées de soleil, les rouges-gorges traversant le chemin, l'uniforme de Daniel, et souriait. La voiture volait comme une flèche.

Déjà on distinguait à travers les massifs les toits aigus du bourg, déjà on entendait les rumeurs vagues de l'*assemblée*. Bientôt on fut en face d'Angles. Les maisons descendaient en joyeuses cascades jusqu'à la route, qui serpentait entre deux murailles de verdure et traversait la rivière sur un pont de bois. De l'autre côté du chemin, sur une colline rocheuse et escarpée, se dressaient les belles ruines grises d'un château du temps de Richard Cœur-de-Lion, et les ruines elles-mêmes étaient dominées par une plate-forme au centre de laquelle s'élevait un calvaire. La voiture, toujours courant, fit son entrée dans la rue principale, tout encombrée de gens endimanchés. A la grande porte charretière du logis Delétang se tenaient le maître de la maison et un gros d'invités, et à chaque nouvel arrivant cette avant-garde poussait un vigoureux hourra en guise de bienvenue. La cour était déjà garnie d'équipages campagnards rangés sur deux files. En un instant, la voiture de Beauvais fut entourée, dételée et classée dans ce curieux muséum de véhicules. M. Delétang père, petit homme réjoui et remuant, aussi grand discoureur que son fils l'était peu, s'empara de Beauvais; Delétang fils offrit en frissonnant son bras à Denise, et le cousin et Daniel restèrent en arrière, un peu oubliés et désorientés.

Le déjeuner était prêt. On courut à la salle toute pleine de convives. Il y avait là une collection de campagnards berrichons et poitevins éleveurs de bœufs et de chevaux, la plupart en redingotes aux couleurs voyantes, quelques-uns en blouse neuve et coiffés du chapeau à larges bords, tous gens bien endentés, trapus, hauts en couleur, prompts à la riposte, et éclatant en gros rires qui faisaient tinter les vitres et vibrer les verres.

Denise était placée entre les deux Delétang, en face du cousin, dont la sombre soutane et la mine pâle tranchaient au milieu des costumes bariolés et des figures épanouies. L'attention se porta bientôt vers une extrémité de la longue table où Daniel, qui avait vite rompu la glace, mettait tout le monde en joie par ses saillies et son entrain. On distinguait dans le chœur des voix joyeuses le rire large et prolongé de Beauvais. Cette joie faisait peur au cousin. Quant à Denise, elle riait sans savoir pourquoi, et établissait mentalement entre le mutisme de son jeune voisin et la verve du sergent-major un parallèle qui ne paraissait pas être à l'avantage du premier.

Au dessert, les jeunes gens quittèrent la table et se dirigèrent vers la place où se tenait l'assemblée. La place s'étendait à deux pas de l'église et dominait l'étroite et profonde vallée où coule l'Englin. Elle était plantée de grands acacias en quinconces. Des bœufs, des génisses, des chevaux attroupés autour des premiers arbres et

gardés par de jeunes enfans, annonçaient la fête par des mugissemens et des bêlemens sonores. Puis on voyait, sur deux files, des tentes abritant sous leur ombre de nombreux buveurs attablés. Ils humaient leur *piot* et discouraient à tue-tête. Parfois du fond d'une tente une voix s'élevait et entonnait sur un ton traînant une interminable complainte. Le moindre rayon de soleil pénétrant sous cet abri faisait apparaître des faces cramoisies et des yeux allumés, tandis que les figures restées dans l'ombre prenaient une teinte douce et mystérieuse. De distance en distance, des cuisines en plein vent envoyaient en l'air des tourbillons de fumée; là, les anguillettes se tordaient dans les fritures d'huile de noix, et la graisse grésillait dans les poêlons. Autour des marchandes de *fouaces* et de *tourtisseaux* (1) se pressaient les enfans, les *drôles*, aux yeux écarquillés, et les *gars* jaloux d'offrir à leurs amoureuses la plus grosse pièce de pâtisserie. — En Poitou, le présent d'un tourtisseau de deux sous fait par un garçon à une fille est toute une déclaration d'amour.

Pendant que M. Delétang et Denise rompaient ensemble une fouace, — grande hardiesse qui avait fait rougir le jeune homme jusqu'au blanc des yeux, — une longue et joyeuse rumeur s'élevait du milieu de la foule pressée autour d'un grand mât au sommet duquel s'agitaient et voletaient des pigeons prisonniers. — Bien touché! — criaient des voix, et on entourait Daniel, qui élevait gaîment en l'air un pigeon dont il venait de rompre le lien d'un coup de fusil. — A un autre! dit Daniel, et, ressaisissant le fusil chargé, il l'épaula, pencha sa joue brune sur la crosse, lâcha la détente, et cette fois deux pigeons détachés tombèrent tout pantelans. — Coup double! — s'écriait-il de sa voix joyeuse. Et la foule ébahie applaudissait d'autant plus que le jeune homme venait de faire présent de ses pigeons à trois bonnes vieilles qui les mangeaient des yeux. Denise fut toute fière de cet exploit, et le pauvre M. Delétang se sentit encore plus diminué et plus gauche. Pour un empire, il n'aurait voulu toucher le fusil.

Plus loin, dans un carré formé par quatre acacias, s'agitait le bal. Un *vielleux* et un *cornemuseux*, installés sur deux tonneaux à l'abri du plus gros arbre, conduisaient toute la danse. Le vielleux, assis à califourchon sur un tabouret, avait mis bas sa veste; il était tout à sa musique; il tournait énergiquement sa manivelle et marquait les cadences par un léger balancement de tête. Après chaque ritournelle, il manifestait sa joie par une grimace qui faisait brusquement tressauter ses besicles; en même temps, entre ses jambes

(1) Sortes de pâtisseries poitevines.

ramenées en avant, il serrait soigneusement une bouteille demi-pleine. Le cornemuseux, grand et maigre, avec une longue figure ombragée du feutre à larges bords, était debout et soufflait d'un air grave dans son étrange et curieux instrument. A leurs pieds, filles et garçons se trémoussaient dans un beau désordre : les filles relevaient du bout des doigts leurs jupes d'indienne, tandis que de la main restée libre les garçons serraient fortement leur parapluie rouge, objet de luxe, précieux et inséparable compagnon. Ils avaient dédaigné la bourrée locale et essayaient les figures de la contredanse; mais la vieille habitude prenait le dessus, et le pas de bourrée reparaissait toujours.

Lorsque Daniel, Denise et M. Delétang furent tout près du bal : « Si nous dansions! s'écria Daniel. — Mais, répliqua Denise, je ne sais pas la contredanse; je ne connais que la bourrée, que La Bruère m'a apprise. — Eh bien! nous danserons la bourrée; M. Delétang sera votre danseur, et j'aurai bien vite trouvé une danseuse. » Il avisa une vieille femme, encore verte et ingambe, qui contemplait la danse avec bonheur et semblait toute prête à partir avec les danseurs. Ses yeux brillaient, sa tête s'agitait en mesure, tout son corps suivait la cadence, et ses pieds ne tenaient pas en place. « Vous savez la bourrée, ma mère? lui dit Daniel. — Ah! mon cher mignon, si je la sais! J'étais la première danseuse du pays au temps jadis... — Eh bien! voulez-vous la danser avec moi? » Et, comme la contredanse était finie, il courut demander une bourrée aux deux joueurs, et moitié de gré, moitié de force, emmena la bonne femme près de Denise et de son compagnon.

Au premier signal de la vielle, ils s'élancèrent tous quatre et les autres danseurs les imitèrent. La vieille femme sautait comme à vingt ans; Denise était légère comme un oiseau : ses petits pieds glissaient alternativement sur le sol sans avoir l'air d'y poser; ses joues, animées par le plaisir, étaient devenues vermeilles; ses yeux bleus étaient inondés de lumière, sa bouche souriait. A un mouvement un peu vif qu'elle fit pour frapper des mains avant de les tendre à son vis-à-vis, ses épais cheveux bruns à demi dénoués glissèrent de son large chapeau de paille jusque sur ses épaules. — Qu'elle est belle! — songeait Daniel enthousiasmé. Et Denise de son côté admirait comme le jeune militaire avait vite saisi le rhythme et le pas de la bourrée, et comme il frappait gaîment la terre du pied, et tournait, souple et agile, en battant des mains à son tour. Elle prenait un peu en pitié le timide M. Delétang, qui s'embrouillait et perdait la mesure à chaque instant.

Tandis que Daniel et Denise sautaient sous les acacias, le cousin, dont la mélancolie redoublait et dont le cœur blessé ne pouvait

s'accommoder du joyeux tumulte de l'assemblée, le cousin s'était dirigé vers le vieux château, et, suivant le sentier rocailleux, il était arrivé au-dessus des ruines et s'était assis au pied de la grande croix de bois qui domine les tours effondrées, le village et la vallée entière. Le vent lui apportait encore par bouffées les rumeurs de la fête et les accords de l'orchestre, et à chaque explosion de musique et d'éclats de voix son cœur se gonflait davantage et les larmes lui montaient aux yeux. Sa dernière espérance ne lui était-elle pas enlevée?... « C'en est fait, songeait-il, et Delétang l'emporte. J'aurais beau maintenant m'ouvrir à Beauvais et le supplier de donner Denise à Daniel, je n'arriverais qu'à me faire rire au nez. Que peut peser mon pauvre sergent, mis dans la balance avec le fils du riche Delétang? Et puis d'ailleurs Denise jusqu'à présent n'a montré aucune préférence pour Daniel, et Daniel lui-même est trop fier pour hasarder la moindre démarche. » Et, ramenant ses bras sur sa frêle poitrine, il levait les yeux vers le ciel pur et profond. « O Denise, disait-il, ta fille va donc appartenir à un étranger! Ce dernier lien qui nous unissait va donc être brisé!... J'ai fait ce que j'ai pu. » Il tourna ses regards vers la croix aux grands bras noirs étendus, et ajouta mentalement : « Dieu, qui a mis Daniel sur mon chemin et qui m'a ramené près de la fille de Denise, peut encore, s'il le veut, unir ces deux enfans en dépit de tout. Je mets en lui ma dernière espérance... »

Peu à peu le soleil s'était enfoncé derrière la colline boisée; la rivière reflétait maintenant les teintes rouges du couchant. Le cousin restait toujours pensif au pied du Calvaire; tout à coup il s'entendit appeler et vit Daniel accourir tout essoufflé. « Le cheval est attelé, lui cria ce dernier; on n'attend plus que vous, mon cousin! » Ils descendirent ensemble. Denise était déjà dans la voiture. Beauvais, la mine allumée et joyeuse, donnait force poignées de main à MM. Delétang père et fils. « Je vous attends pour dimanche prochain! » s'écria-t-il en montant sur le siége auprès de Daniel, et, le cousin ayant aussi repris sa place, Beauvais allongea un maître coup de fouet sur le dos du cheval, qui partit au grand trot.

La nuit était semée d'étoiles. Denise, encore tout enfiévrée par le bal, mais silencieuse, s'était blottie dans son coin; le cousin fermait les yeux et priait, Daniel lui-même semblait rêveur. Quant à Beauvais, le vin blanc et le bon accueil des Delétang l'avaient mis en belle humeur : il avait la voix haute et le rire bruyant. De temps en temps il interrompait ses propos pour faire claquer son fouet, et la course du cheval, un moment ralentie, reprenait de plus belle; les sabots, fraîchement ferrés, retentissaient sur la route sonore et faisaient feu dans la nuit. Ce cheval, « une bête sans prix! » disait

Beauvais, n'avait qu'un petit défaut : il était peureux comme un lièvre, et quand il avait peur, il partait au triple galop droit devant lui. Déjà on avait fait plus des deux tiers du chemin, quand, à l'entrée du village de Barrou, l'animal s'effaroucha d'un rayon de lune reflété dans une flaque d'eau. Il dressa les oreilles, fit un écart, renifla bruyamment, puis s'élança en avant et traversa le village comme un ouragan. Beauvais, qui savait qu'au sortir de Barrou la route, riveraine de la Creuse, tourne brusquement, Beauvais s'efforçait de le contenir, et tirait énergiquement les guides à lui ; à une secousse inattendue, elles se rompirent, et le cheval, se sentant libre, redoubla son infernal galop, menaçant à chaque minute de renverser le char à bancs dans la Creuse. Denise, pâle et les lèvres serrées, se retenait au dossier du banc où Daniel était appuyé; celui-ci se retourna, et vit sa blanche figure au clair de lune. Se levant tout à coup, il s'élança comme un chat sur le dos du cheval, saisit les débris des traits rompus, et, au risque de se faire tuer vingt fois, se laissa glisser et pendre à la tête de l'animal. Il fut pendant quelques secondes traîné à la remorque du cheval; mais il avait des nerfs d'acier, il se raidit de plus en plus, et força la bête à ralentir son galop; enfin elle s'arrêta vaincue et toute frémissante.

Les voyageurs descendirent, l'abbé courut à Daniel, et, le voyant sain et sauf et souriant, revint vers Denise, qui s'était assise, tremblante et muette, sur le bord de la route. Beauvais, tout penaud des méfaits de son cheval sans pareil, tourna autour de la voiture, constata qu'elle était disloquée, et annonça qu'il fallait retourner à Barrou pour la faire remettre en état.

Denise se leva, et déclara que pour rien au monde elle ne remonterait dans le char à bancs. — Ne te fâche pas, mignonne, répondit Beauvais très adouci, il n'y a plus que deux petites lieues d'ici aux Templiers, et en prenant la traverse des Courtils on peut encore raccourcir le chemin. Vous avez tous de bonnes jambes, et la nuit est belle. J'irai seul à Barrou en menant le cheval par la bride, et dans deux heures au plus tard nous nous retrouverons au logis. — Eh bien! alors, dit le cousin d'une voix un peu embarrassée, Daniel va vous accompagner, tandis que Denise et moi nous suivrons la traverse. — Non, certes, reprit Beauvais de son ton goguenard, vous êtes trop distrait, cousin, et le major sait déjà les chemins mieux que vous. C'est lui qui vous conduira. Allons, bon voyage, et à bientôt!

Il fit rebrousser chemin au cheval et s'éloigna dans la direction de Barrou.

Ils restèrent un moment immobiles tous trois sur la route; puis

l'abbé, qui dans tout cela voyait le doigt de Dieu, dit à Daniel : — Voyons, offre le bras à Denise; moi, j'ai la mauvaise habitude d'aimer à marcher seul, et je vous servirai d'arrière-garde.

Ils montèrent lentement le chemin pierreux qui longe le château des Courtils. D'abord ils marchèrent tous trois l'un près de l'autre, causant de l'accident et se communiquant leurs sensations. Denise ne pouvait se lasser d'admirer le sang-froid et l'énergie de Daniel, et elle exprimait sincèrement et naïvement son admiration. — Il a toujours été audacieux, — disait l'abbé. Et il racontait comment, tout enfant, Daniel avait monté un cheval fougueux et avait été rapporté au presbytère à demi mort. Au haut de la montée, l'abbé s'arrêta essoufflé et s'assit au pied d'un arbre. Les jeunes gens, tout occupés de leur causerie, se bornèrent à ralentir le pas, et continuèrent à s'engager lentement dans le bois. L'abbé les regardait s'enfoncer peu à peu sous les branches; la clarté de la lune baignait leurs jeunes têtes. Il soupira fortement et songea à ce qui venait de se passer. Certainement Dieu lui avait fait la grâce de l'entendre, et l'événement de tout à l'heure était le résultat d'une intention providentielle : Daniel et Denise étaient faits l'un pour l'autre, et Dieu voulait les unir. Tout cela était visible, et l'abbé, confiant dans l'honnêteté de son pupille et répondant de Denise et de Daniel comme de lui-même, resta assis sous son arbre et regarda le couple disparaître sous la chênaie. Dix minutes après, un *houp!* joyeux, un appel de deux fraîches et jeunes voix retentit dans la nuit paisible. L'abbé répondit faiblement, et demeura assis.

Cependant les deux jeunes gens s'étaient engagés dans un chemin couvert dont les branches entrelacées formaient sur l'herbe des treillis d'ombre et de lumière, et sous ce berceau demi-obscur et demi-éclairé ils marchaient en causant. Ils souriaient et parlaient de choses indifférentes, mais au fond de leurs cœurs s'agitait je ne sais quelle douce inquiétude. Leurs pieds légers semblaient à peine effleurer le gazon fin et ras que la lune teignait d'une couleur bleuâtre, leurs bras se serraient mollement, leurs voix résonnaient alternativement dans la nuit comme les chants de deux rossignols qui luttent d'harmonie, ou parfois s'élevaient ensemble vers le ciel comme deux ramiers qui prennent leur volée. Quelquefois elles se taisaient au même instant, et dans le silence qui suivait on entendait au loin, apporté par le vent du soir, le bouillonnement mélancolique des eaux de la Creuse.

L'émotion aussi bouillonnait dans le cœur de Daniel, et il ne pouvait plus la contenir. — Quelle admirable nuit! s'écria-t-il. — Il y avait dans ces trois mots, et dans la manière dont ils furent prononcés, tant de tendresse et d'enivrement, que la jeune fille baissa la

tête et se sentit troublée. Il fallait cependant faire une réponse. — Ne trouvez-vous pas, dit-elle d'une voix un peu frémissante, que ce bruit d'eau là-bas ressemble à une lointaine musique de bal? — Vous aimez le bal? demanda Daniel. — Moi? Je ne sais pas, c'est la première fois que je danse; mais je me suis bien amusée. — Mieux que M. Delétang, car il sautait comme à contre-cœur. — Et à contre-mesure, ajouta-t-elle avec un éclat de rire. Pauvre garçon! il avait l'air perdu dans sa redingote neuve. — Ne vous moquez pas de lui, dit Daniel; on ne doit pas rire de son fiancé. — Lui, mon fiancé! Quelle idée!

Daniel la regarda d'un air qui voulait dire : Êtes-vous sincère?... — Mais, reprit-il, je crois que c'est un peu l'idée de M. Beauvais.

Denise secoua la tête d'un air de dénégation. Daniel eut un sourire attristé. — Quand je reviendrai aux Templiers, dit-il, j'y trouverai probablement plus d'un changement. — Mon Dieu! murmura Denise, vous parlez de revenir comme si vous étiez déjà sur le point de partir. Vos trois mois ne sont pas finis. Vous aimez donc bien la vie militaire? — Je l'ai bien aimée, répondit le jeune homme, et maintenant elle m'attire à la fois et me déplaît. Il y a des momens où je regrette de ne m'être pas fait tout bonnement métayer au fond de quelque *borderie* cachée dans les arbres... Tenez, aux Bruasseries; c'est là qu'il ferait bon vivre!... Je voudrais seulement quatre arpens de terre et de vigne descendant en pente vers la vallée. — Avec un pré au bout et une oseraie au bord de l'eau, ajouta Denise. — Et dans le pré, continua-t-il, un bon cheval aux jarrets infatigables avec lequel on ferait de bonnes courses à travers champs, et autour de la maison un verger et des pâtis... — Et, dit-elle, dans les pâtis de grands châtaigniers où on viendrait travailler à l'ombre... — Tandis que des bœufs rumineraient, couchés sur la pelouse. — Oui, fit-elle, en poursuivant naïvement le rêve commencé, deux bœufs aux bons yeux couleur d'iris, puis une génisse blanche, car il nous faudrait du lait...

Elle s'arrêta, confuse de son étourderie, et balbutia. Daniel sentit son cœur battre à tout rompre. *Nous!...* Elle l'avait dit! Le son de ce mot caressait encore son oreille. Il prit brusquement les deux mains de la jeune fille dans les siennes et voulut parler, puis brusquement aussi il rompit l'étreinte commencée et refoula les paroles près de sortir. — Ah! pourquoi êtes-vous riche? s'écria-t-il avec amertume... Pourquoi êtes-vous riche? Cela met entre nous une distance plus énorme que les mille lieues qui nous séparaient quand j'étais en Crimée... Et cependant je vous aime! J'aurais dû partir avant de vous le dire; mais voilà quinze jours que j'ai le mot sur les lèvres, et je ne puis plus le retenir.

Ils continuaient à marcher lentement, et Denise l'écoutait parler, et ses beaux yeux humides brillaient. Quand les derniers mots de Daniel eurent coulé dans le cœur de la jeune fille comme une rosée qui glisse entre les pétales d'une fleur, elle resta encore un moment silencieuse, puis elle dit d'une voix ferme, mais toute vibrante d'une émotion contenue : — Suis-je riche? Je ne le sais vraiment point. Jamais cette pensée ne m'est venue. J'ai grandi aux Templiers sans connaître ce que c'est que l'argent, et sans songer à le demander. Je ne sais qu'une chose, c'est que mon cœur est au-dessus de toutes les questions d'argent. Je vous ai compris, car je suis fière comme vous, et, en supposant que mon père soit riche, si vous m'aimez mieux pauvre, je me ferai pauvre pour vous aimer... Je ne devrais pas vous dire tout cela; mais, vous le savez, je suis une sauvage, et je ne peux pas cacher ce que je pense.

Ces simples et franches paroles étaient prononcées sur un ton indiquant une puissance de volonté que Daniel n'avait pas soupçonnée. Il ressaisit ses deux mains, et, la contemplant : — Je vous remercie, dit-il, et je vous admire; mais je sens la rougeur me monter au front en songeant à la réponse de votre père, si j'allais lui demander votre main. — Mon père, — et elle sourit en baissant les yeux, — mon père est moins terrible que ses brusqueries ne le feraient croire. D'ailleurs il vous estime et il m'aime... Il consentira à tout. — Mais à ses yeux, continua Daniel, j'aurai l'air, moi, d'un coureur de dot! — Ah! reprit-elle d'un ton de reproche, vous avez trop d'orgueil aussi, et je vais croire à présent que vous vous aimez plus que vous ne m'aimez. Ne pouvez-vous faire plier un peu votre fierté pour l'amour de moi? D'ailleurs n'avons-nous pas le cousin, qui sera notre allié et plaidera notre cause? — Oui, oui, s'écria Daniel, le cousin est bon et prudent, et demain je lui dirai tout... Quoi! ajouta-t-il d'un air désappointé, nous voici déjà à l'orée du bois!

En effet, le taillis s'éclaircissait, et on voyait çà et là de grands tapis de bruyères violettes scintiller à la clarté de la lune. Denise avait repris le bras de Daniel, et une délicieuse causerie suivit bientôt la fiévreuse vivacité des premiers aveux. Dans leur entretien, les confidences succédaient aux confidences, les épanchemens aux épanchemens. L'abbé eût été payé au centuple de ses déceptions et de ses angoisses, s'il avait pu les voir, par cette nuit lumineuse, marchant à petits pas sur la pelouse des pâtis, tandis que les génisses et les bœufs, accroupis dans leurs *dormoirs*, se soulevaient à demi sur leur passage et les regardaient en mugissant faiblement. La rosée de la nuit et les rayons de la lune les enveloppaient d'un nimbe de vapeurs. Des gouttelettes tombées des branches avaient roulé dans

leurs cheveux bruns et y scintillaient comme des vers luisans. Tous deux jeunes, tous deux aimés, tous deux pleins de séve et d'espérance, ils passaient, et dans le silence de la nuit la nature recueillie semblait frissonner d'aise en les voyant s'avancer lentement.

Ils arrivèrent ainsi sans s'en douter sur le revers de la vallée de l'Égronne, et virent briller au clair de lune les toits des Templiers. Un coq chanta dans la métairie. Ils paraissaient tous deux toucher à regret au terme de leur course, et leur marche se ralentissait de plus en plus. Tout à coup la voix de quelque jeune paysan revenant de l'*assemblée* monta vers eux du fond de la vallée. Cette voix chantait une ballade bien vieille, bien populaire et toujours nouvelle, la chanson de Juliette à Roméo, la chanson qu'on retrouve toujours là où il y a des amoureux, c'est-à-dire partout, dans les gorges de la Sicile (1) et dans les *brandes* du Poitou ; la voix disait :

« Ils n' furent pas
Le quart d'une heure ensemble,
Que l'alouette chanta le jour.
— Belle alouette, belle alouette,
Tu as menti !
Tu as chanté la point' du jour,
Il n'est qu' minuit. »

Ils se regardèrent et se sourirent, puis après un dernier serrement de main ils hâtèrent le pas. Le cousin et Beauvais se promenaient dans la cour; la lueur d'un bon feu flambant rougissait les vitres de la cuisine. — Eh bien ! leur cria Beauvais de sa grosse voix réjouie, ne vous l'avais-je pas dit que le cousin vous perdrait ? Quel homme ! si je ne l'avais pas rencontré et ramené, il serait encore au bois à l'heure qu'il est.

VII.

La nuit suivante, ce fut au tour de Daniel de ne point dormir. Il fut debout avant l'aube. Il avait été convenu avec Denise qu'on parlerait le jour même au cousin, et que ce dernier ferait ensuite une démarche près de Beauvais; mais à mesure qu'approchait l'heure de l'explication, le jeune homme sentait croître en lui un sentiment

(1) Une chanson populaire de la Sicile dit :

Ah ! rondinella bella,
Tu fui da gran bugiarda :
Hai comenciato a cantar
E non si vede l'alba.

(Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1862.)

jusque-là inconnu : il avait peur du cousin. Au moment où il l'entendit remuer dans sa cellule, il prit son fusil et partit pour la chasse, tout en se reprochant intérieurement sa lâcheté.

A midi, il n'était pas encore rentré, et on se mit à table sans lui. Le déjeuner fut silencieux. Denise, préoccupée et agitée, regardait à chaque instant dans la cour et ne répondait que par monosyllabes; Beauvais avait l'air embarrassé et comiquement sérieux d'un homme qui porte un secret d'état et n'en a pas l'habitude; le cousin, fatigué de corps et d'esprit, mangeait peu et ne parlait point. Dès le dessert, il remonta dans sa tourelle et laissa seuls le père et la fille. Beauvais plia sa serviette, bourra sa pipe, l'alluma gravement, et, regardant sa fille d'un air solennel : « Eh bien! Denise, dit-il, comment trouves-tu M. Delétang? — Le père?... demanda la malicieuse enfant. — Eh non! le fils. — Mais je l'ai trouvé... très poli et très convenable. — A la bonne heure! s'écria Beauvais; eh bien! tant mieux, et puisqu'il te plaît, je vais droit au but. Hier, Delétang père et moi, nous avons projeté de vous marier tous deux. Qu'en dis-tu? » Denise était assise, elle se leva, rougit et dit d'un ton grave : « Quoi! mon père, vous avez engagé ma parole sans me consulter? — Engagé, non pas précisément, répondit Beauvais un peu étonné; mais j'ai fait entrevoir que tu donnerais ton consentement, et j'ai invité en conséquence tous les Delétang à venir ici dimanche prochain. — Dans ce cas, dit Denise d'une voix ferme, il faudra leur écrire pour les désinviter, car je ne veux pas de M. Delétang pour mari. — En voilà bien d'une autre à présent, et pourquoi cela, mademoiselle? — Parce que je ne l'aime pas. — Bah! bah! des phrases en l'air! Tu n'aimes donc personne, pas même ton père! » Elle se leva, lui sauta au cou, s'assit sur ses genoux, lui ôta la pipe des mains, et d'une voix câline : « Si, je t'aime bien, mon père mignon, mais ne fais plus ta grosse voix et parlons raisonnablement. Tu veux me marier, n'est-ce pas? et tu veux cependant que je reste avec toi? Et moi aussi je le veux... — Après? » fit Beauvais. Denise continua : « Ce M. Delétang est toujours par voies et par chemins à cause de son commerce. Il m'emmènerait avec lui, et tu resterais seul... Tiens, veux-tu savoir la vraie, vraie vérité? Eh bien! j'aimerais mieux quelqu'un comme... comme M. Daniel. »

Beauvais fut étourdi de cette révélation. Il repoussa vivement sa fille, marcha par la chambre sans rien dire, puis tout à coup il éclata comme une bombe : « Le sergent-major! mais, ventrebleu, il n'a pas un sou vaillant! Qui est-ce qui a pu te mettre de pareilles idées en tête?... Un sous-officier!... — Il deviendra officier. — Je croyais que tu ne voulais pas me quitter? — Eh bien! il donnera sa

démission. — Laisse-moi en repos! cria Beauvais exaspéré. C'est le cousin qui t'a soufflé ce bel amour! » Denise s'approcha lentement de son père, le força de s'arrêter et dit d'une voix émue : « Parlez plus bas, père! Vous savez que je ne mens point. Eh bien! je vous jure que le cousin ne m'a jamais parlé de son pupille. — Bon! bon! il a parlé à merveille sans rien dire. Voyez-vous ce cousin que je prenais, moi, pour une manière de livre! Voilà du nouveau! — Mon père... — Laisse-moi! interrompit-il d'un air irrité. Monte dans ta chambre et réfléchis à ce que j'ai dit. — C'est tout réfléchi, répondit Denise d'une voix attristée, mais toujours ferme : je ne me marierai point. »

Elle sortit et s'enfonça sous les arbres du verger. Beauvais, étrangement agité, se promena longtemps dans la salle, gesticulant, grommelant et se parlant à mi-voix; puis tout à coup il monta chez l'abbé, qu'il trouva lisant son journal. « Vous voilà, l'homme aux mystères! lui cria-t-il. — Que voulez-vous dire? demanda le cousin stupéfait. — Je veux dire que Denise refuse maintenant M. Delétang, parce qu'elle a votre sergent-major dans la tête. » L'abbé essaya de répliquer, se sentit rougir et se tut. — Mais parlez donc! — L'abbé se leva, regarda Beauvais en face et lui dit enfin avec vivacité : Oui, j'ai été mystérieux, si c'est être mystérieux que d'avoir désiré en secret depuis sept années le mariage de mon pupille avec Denise; oui, j'ai fait venir Daniel ici dans l'espoir qu'il plairait à Denise et qu'elle lui plairait. J'avais l'intention d'attendre qu'il eût l'épaulette, car je ne voulais vous offrir qu'un officier; mais Delétang est venu à la traverse, et j'ai écrit à Daniel d'accourir. Oui, je voulais vous prendre votre Denise, comme vous m'avez pris ma cousine. Voilà longtemps que cette idée m'occupe et me console de mes ennuis. Daniel est mon enfant, à moi; j'étais né pour la vie de famille, et si, contrairement à ma vocation, je suis entré dans les ordres, c'est vous qui m'y avez forcé; si Daniel est ici aujourd'hui, c'est vous qui en êtes la cause indirecte, et si Denise aime mon enfant, c'est une juste compensation établie par la Providence. J'ai été mystérieux, je ne le serai plus. Mon Daniel ne vous convient point, cela suffit. Gardez-nous seulement le secret. Nous partirons. Si j'ai été mystérieux avec vous, je l'ai été également avec Denise et Daniel, et je rougirais à jamais, si mon pupille pouvait m'entendre. — Cousin, reprit gravement Beauvais, on dirait que vous aussi, vous êtes amoureux! — Je le suis, répliqua l'abbé, je suis amoureux de mon rêve depuis sept années. — Beauvais alla ouvrir la fenêtre. Il étouffait. Il regarda dans le jardin, aperçut Daniel qui rentrait et l'appela. L'abbé, effrayé, voulut s'élancer et fermer la porte au verrou; mais Beauvais l'arrêta. — Laissez-le donc monter, dit-il

tranquillement. — Beauvais, reprit l'abbé à voix basse, renvoyez-nous, mais ne l'humiliez pas! — Asseyez-vous et taisez-vous, répondit brusquement Beauvais. — Vous avez ma vie entre les mains, murmura le cousin en se laissant choir sur une chaise.

Daniel entra, un peu pâle, mais calme et résolu. Beauvais fit quelques tours dans la cellule, puis, s'arrêtant devant le jeune homme : « Je voulais, dit-il, avoir votre avis sur une chose dont nous nous entretenions tout à l'heure. Voici. J'ai un parent qui a la réputation d'être très riche et qui a une fille à marier. Cette jeune fille est aimée et recherchée par un jeune homme très pauvre... » Ici Daniel l'arrêta court. — Je vois, dit-il, monsieur, que vous savez tout. Oui, j'aime votre fille, et, comme vous l'avez fait remarquer, je suis très pauvre. Je vous ai compris, épargnez-moi la honte d'une explication que je devine. — Vous n'avez rien compris ni deviné, interrompit Beauvais; laissez-moi achever. Mon parent, comme je vous l'ai dit, a la réputation d'être riche; mais tout ce qui reluit n'est pas or; il a de beaux biens au soleil, mais il est criblé de dettes, et ses biens sont couverts d'hypothèques. Dans un an ou deux, on les saisira, on les vendra, et mon parent se trouvera sans ressource, et sa fille sans dot. Que pensez-vous que doive faire le jeune homme très pauvre?

— Mon cousin, s'écria Daniel d'une voix stridente, voulez-vous me donner à bail vos Bruasseries?

— Tu sais bien qu'elles sont à toi, dit le cousin, qui ouvrait de grands yeux et ne comprenait plus rien à ce qui se passait.

Daniel alors s'avança vers Beauvais, et d'un ton de voix à la fois ferme et doux : — Si j'étais le jeune homme dont vous parlez, monsieur, j'irais au père de la jeune fille, comme je viens à vous en ce moment, et je lui dirais : Je suis jeune, je suis fort, je suis habitué à la vie des champs, et j'ai un ami qui veut bien me confier une métairie en plein rapport, bien outillée et bien affruitée. Donnez-moi votre fille, et à nous deux nous travaillerons pour vous rendre une partie de votre fortune perdue.

En écoutant Daniel, Beauvais rougissait, ses lèvres s'agitaient, les veines de son front se gonflaient, et il paraissait en proie à une vive émotion. Il reprit sa marche à travers la cellule, et, arrivant près de la fenêtre, il jeta les yeux dans la direction du verger. — Denise! s'écria-t-il de sa plus grosse voix.

Denise, au bout de quelques minutes, entra tout émue; elle vit avec effroi les physionomies solennelles de Beauvais et du cousin et la figure animée de Daniel, voulut parler, et sentit la parole expirer sur ses lèvres. — Denise, dit Beauvais en montrant Daniel, voici un fou qui veut t'épouser sans dot, y consens-tu? — La jeune fille re-

garda son père d'un air radieux et se jeta à son cou. — Laisse-moi! reprit celui-ci d'une voix étouffée; ainsi tu y consens aussi, toi, et vous, jeune homme, la pauvreté à deux ne vous fait pas peur? Remarquez bien que ce que je vous ai dit est sérieux; il ne s'agit point d'un conte en l'air, comme on en voit dans les comédies. — C'est aussi au sérieux que je le prends, répondit Daniel; j'aime Denise depuis plus d'un mois déjà, mais la crainte de paraître rechercher sa fortune m'avait forcé à me taire. J'avais l'intention de partir sans rien laisser voir de mes sentimens, et je l'aurais fait sans l'événement d'hier et sans votre aveu d'aujourd'hui. — Ainsi, dit Beauvais d'un air piqué, si Denise était encore riche, vous regarderiez à deux fois avant de me la demander? Vous auriez peur de l'épouser?... — Certainement, monsieur. — Ah! vous me la bâillez belle, s'écria Beauvais, dont la fibre campagnarde commençait à être irritée, et qui d'ailleurs ne pouvait pas jouer plus longtemps un rôle qui l'humiliait, vous me la bâillez belle! Est-ce qu'avec de la fortune on ne fait pas plus de bien autour de soi que quand on n'a pas le sou? L'argent est l'argent, et la pauvreté ne mène à rien. Par ma foi, vos raisonnemens me cassent bras et jambes, et je vous refuserais Denise maintenant, si vous n'aviez ma parole. Eh! croyez-vous, orgueilleux que vous êtes, que je vous la donnerais, si j'étais aussi ruiné que je veux bien le dire? Non, non, rien avec rien, cela fait mauvais ménage, et quand il n'y a plus de foin au râtelier, les ânes se battent!... Denise a du bien pour deux, Dieu merci! — Mais Daniel n'est pas absolument pauvre, hasarda le cousin, qui avait enfin compris et s'était rasséréné; mes Bruasseries ne sont pas rien non plus et valent bien vingt-cinq mille francs... — Qui vous parle de vos Bruasseries, à vous? interrompit vivement Beauvais. Cela nous ferait une belle fiche de consolation, si j'étais ruiné! Mais je ne le suis pas, morbleu! je ne le suis pas... Allons, toi, dit-il à Denise, allons, mauvaise tête, embrasse ton amoureux! Si ta mère était ici, elle en pleurerait de joie,... comme moi!

En effet, l'émotion avait fait explosion, et le rude Beauvais pleurait à chaudes larmes. Daniel déposa son premier baiser sur le front de Denise, puis embrassa le cousin et Beauvais.

Quand tous quatre furent un peu calmés et que chacun eut essuyé ses yeux rougis, ils descendirent ensemble au jardin. La Bruère étendait du linge. Denise prit la main de Daniel, l'entraîna devant la vieille servante, et dit joyeusement : « Bruère, voici mon prétendu! » La Bruère joignit les mains : « Ah! chère mignonne! ah! bonnes gens! tant mieux! Aussi je me disais bien : Que peuvent-ils faire là-haut tous ensemble? A peine si l'on tient quatre dans la chambre de M. le curé... » Mais les amoureux n'avaient pas le temps

de l'écouter et ne tenaient pas en place; ils s'envolèrent ensemble à travers le verger.

VIII.

C'était le soir des noces de Denise... La vielle et la cornemuse chantaient au jardin, sous les fenêtres de la grande salle bourdonnante et pleine de monde. Beauvais ne pouvait un moment se passer de musique ce jour-là; il voulait que l'air et les murs des Templiers fussent gais comme il l'était lui-même. Près de cent personnes avaient trouvé place le long de deux tables immenses vivement éclairées par une double rangée de bougies. Beauvais siégeait à l'une des tables, ayant autour de lui les anciens : parens éloignés, fermiers et fermières des environs; à l'autre étaient assis les mariés et le cousin, tout enguirlandés d'une florissante jeunesse. On avait cueilli dans Pressigny et dans les métairies voisines tout ce qui avait plus de quinze ans et moins de vingt-cinq. Au fond de la salle était une troisième table et la plus bruyante, celle des enfans, du *petit monde*. A peine si, au milieu des éclats de voix, des rires, du choc des verres, on entendait la cornemuse et la vielle; cependant l'harmonie de ces instrumens formait comme un fond vibrant à la joie tumultueuse du festin. Les Templiers exhalaient un gras parfum d'hospitalité et d'abondance. Une dizaine de domestiques allaient et venaient sans cesse; sans cesse les bras tendus, ils apportaient de nouveaux plats et mêlaient leur gaîté à la gaîté des convives. Le vin coulait à flots. Il y avait des conversations de deux ou trois personnes, de tout un groupe, de toute une table, et d'une table à l'autre. Le côté des anciens raisonnait, disputait, trinquait de préférence, tandis que le côté des jeunes gens riait, causait joyeusement et parlait d'amour. Quelquefois un mot ou toute une phrase même se détachait distinctement du brouhaha; quelquefois toute une table était agitée par un immense éclat de rire.

Au milieu de ce bruit, il y avait comme une oasis de silence à la place où étaient les mariés et le cousin. Là tout était doux et voilé. On y murmurait tout bas : « Denise, — Daniel, — cousin. » Le plus souvent un sourire ou un long regard y traduisait la pensée. Toute vêtue de tulle blanc, portant dans ses cheveux bruns des fleurs d'oranger naturelles, la figure pâle et pure, les regards à la fois étincelans et pensifs, Denise se recueillait dans son bonheur. Daniel était vêtu de noir; il avait quitté l'uniforme et ne devait plus le reprendre. Son visage bruni, épanoui, énergique, contrastait avec son noir vêtement. Il contemplait presque constamment Denise, et celle-ci, délicieusement émue, laissait parfois errer ses yeux sur la

foule des invités. L'abbé ne voyait pas la foule, lui; il n'avait de regards que pour les mariés. Son admiration était muette. Il se demandait s'il ne rêvait point. Sa joie était ineffable, et pourtant il s'y mêlait je ne sais quelle mélancolie. — Une mère n'est jamais gaie le jour où elle marie son enfant. — La vielle et la cornemuse disaient comme un chant de départ à son oreille attendrie, un chant qui s'en va dans le lointain et s'y perd doucement. Il était heureux et mélancolique.

Vers la fin du dîner, les lourds plats de venaison dont la table était couverte disparurent en un clin d'œil et furent remplacés aussitôt par des gâteaux et des fruits. Petit-Pinson en apportait des panerées et les distribuait selon son bon plaisir. Il devait, lui aussi, se marier quinze jours plus tard; il marchait fièrement et ouvrait les yeux plus que jamais. La Bruère s'était réservé le droit de servir seule ses jeunes maîtres, et de ses vieilles mains ridées et tremblantes elle versait devant eux les plus beaux fruits du verger : raisins transparens, pommes cramoisies, poires blondes, amandes dans leur coque verte, noisettes dans leur enveloppe déchiquetée. C'étaient pour Denise et le cousin, qui n'y touchaient pas, autant de fantastiques emblèmes de félicitation.

A l'arrivée du dessert, la salle bourdonna de plus belle, et l'on but à la santé des mariés. — Des mariés et du cousin! — s'écria Beauvais d'une voix de Stentor, et les cent convives se levèrent, s'approchèrent du nouveau couple, et ce fut au-dessus de la tête du cousin comme une girandole de verres aux mille facettes et aux mille bruissemens cristallins. Le pauvre manchot se trouva bien embarrassé. Le silence rétabli à grand'peine, trois jeunes filles portant des bouquets vinrent se placer devant Denise, et là, debout, les yeux un peu baissés, elles chantèrent sur un air lent le couplet suivant :

Madame, c'est un bouquet que ma main vous présente,
Prenez-en une fleur, c'est pour vous faire entendre
Que tous ces beaux honneurs
Passeront comme fleurs.

C'est la chanson des mariés, c'est l'adieu des jeunes filles à la nouvelle épousée : chanson pleine de graves leçons, note triste et sérieuse au milieu de la joie débordante du premier jour... Denise l'écoutait en souriant; elle regardait Daniel, et se disait que l'amour ne passe pas comme les fleurs.

On partit pour le bal. Deux violons et un hautbois avaient remplacé le cornemuseux et le vielleux hors d'haleine. Toute la jeunesse suivit en foule la nouvelle musique au jardin, où on avait disposé des verres de couleur qui éclairaient une terrasse abandonnée aux

danseurs. Les mariés furent enveloppés, et le bal commença. Bien qu'on fût en octobre, il faisait une de ces nuits tièdes comme il y en a souvent en Touraine, où l'automne est si beau! La joie, en changeant de milieu, paraissait toute fraîche et toute reposée.

Le cousin se promena longtemps autour des danseurs, fit quelques apparitions dans la salle où étaient demeurés les anciens avec Beauvais, puis s'enfonça seul dans les allées sombres du jardin. Partout il traînait à sa suite une lourde joie. Il alla embrasser Daniel et Denise, et remonta dans sa tourelle. Arrivé dans sa cellule, il ouvrit la fenêtre et s'y accouda. Autour de lui s'étendaient la campagne assombrie, et sur son front le ciel étoilé. A ses pieds, dans une bordure de massifs, le bal s'agitait et lui envoyait des bouffées de musique et de gaîté. Il s'oublia à contempler les danseurs, qui se prenaient, se quittaient, s'entremêlaient et se séparaient encore. Il suivait tous les mouvemens de Denise et de Daniel. Vers minuit, une forme blanche et une forme noire quittèrent ensemble la danse et disparurent. Peu à peu la musique se tut, et les danseurs partirent à leur tour. Les lampes s'éteignirent, le jardin rentra dans l'obscurité et le silence; mais du côté de Pressigny on pouvait entendre les soupirs du hautbois accompagnés du bourdonnement des violons, tandis que la vielle et la cornemuse résonnaient du côté d'Étableaux. Puis on distinguait des chants et de joyeux appels de plus en plus lointains; çà et là, dans la vallée, des lueurs apparaissaient : c'étaient les fenêtres éclairées des *borderies* où venaient de rentrer quelques-uns des conviés.

Le cousin se trouva bientôt comme enveloppé de silence. A la façade des Templiers, une seule fenêtre était encore illuminée : c'était celle de la chambre nuptiale. Le cousin regarda cette blanche lueur de lampe, puis, relevant la tête vers le ciel profond, où les étoiles scintillantes semblaient palpiter d'allégresse, il songea à la Denise d'autrefois, à la Denise tant aimée qui habitait maintenant là-haut : sa poitrine était pleine de joie, pleine de tendresse et de sanglots. Il murmura à demi-voix ce fragment du cantique de Siméon : « Maintenant, Seigneur, laissez partir en paix votre serviteur... » Et d'abondantes et douces larmes roulèrent le long de ses joues amaigries.

ANDRÉ THEURIET.

ESSAIS

DE

MORALE ET DE LITTÉRATURE

II.

PHILOSOPHIE DU WILHELM MEISTER

DE GOETHE.

I. — DIFFICULTÉS DE L'INTERPRÉTATION.

Goethe, dans une de ses conversations avec Eckermann, nous a prévenus lui-même loyalement du danger qu'il y aurait à vouloir fouiller trop profondément les arcanes de sa pensée et les mystères de ses conceptions. « Les lettres que Schiller m'a écrites sur *Wilhelm Meister*, disait-il, contiennent des vues et des idées de la plus haute importance; mais cet ouvrage est au nombre des productions qui échappent à toute mesure; moi-même, je n'en ai pas la clé. On y cherche un point central; or il est difficile qu'il y en ait un, et même cela ne serait pas bon. Une existence riche et variée qui se déroulerait devant nos yeux serait aussi un tout, un ensemble, une œuvre naturelle, sans aucune tendance exprimée, car une tendance n'est pas quelque chose de réel, ce n'est qu'une conception de notre esprit. »

Il en est en effet d'une grande œuvre d'art comme des productions de la nature : la vie envahissante recouvre bientôt les principes sur lesquels elle repose, la végétation de la pensée met à néant la semence première, la forme prend possession de l'idée, la recouvre et la voile, et l'artiste lui-même, entraîné par cette tyran-

nie de la vie, perd de vue son point de départ et ne le reconnaît plus dans les résultats de son travail. Il pourrait presque dire en face de sa propre œuvre ce que disait l'architecte sir Christophe Wren en face de je ne sais quelle église gothique d'Angleterre : « Je vous en bâtirai une semblable, si vous pouvez me découvrir où la première pierre a été posée. » Où la première pierre a-t-elle été posée? Il l'ignore; ce qui est certain, c'est qu'un merveilleux édifice s'est élevé de terre avec son chœur mystérieux, son jubé, ses vitraux peints et sa rosace en pierre brodée. D'où qu'il soit sorti, l'édifice est là, devant nos yeux, attestant son existence par l'admiration qu'il nous inspire et par la curiosité même qui nous pousse à chercher sur quels fondemens il repose.

Il semble à beaucoup de gens, surtout en France, que l'artiste et l'écrivain doivent être aussi pleinement maîtres de leur pensée qu'un habile cavalier est maître de son cheval, qu'ils peuvent la mener à leur gré et lui faire exécuter toutes les voltiges qu'ils veulent, que les plus grandes œuvres d'art sont celles où l'artiste est resté jusqu'à la fin fidèle à son point de départ, où sa pensée s'est développée avec la rigueur d'un syllogisme et où l'on retrouve ses prémisses dans ses conclusions. Cette opinion cependant a le grand tort d'assimiler les œuvres de l'art aux œuvres de la dialectique et de la logique. Un traité de morale, un sermon, un discours politique peuvent et doivent présenter cet enchaînement artificiel de pensées; mais la nature ne connaît pas ces liens rigoureux et étroits, et l'art est fils de la nature. L'opinion vraie en telle matière est donc l'opinion contraire à celle qui domine encore aujourd'hui. Le véritable artiste est presque toujours involontairement infidèle à sa pensée première; il fait autre chose que ce qu'il voulait faire, ou il fait autrement qu'il ne voulait faire. Sa conception, d'abord précise et limitée comme une figure géométrique, brise bientôt ces lignes rigides et prend un caractère indéfini et indéterminé. Elle entraîne le poète et l'artiste là où il n'avait jamais compté aller, elle se montre à lui sous un visage nouveau, elle lui révèle, à sa grande surprise, qu'il ne savait pas qui elle était et ce qu'elle pouvait donner lorsqu'il l'a adoptée. Peu à peu elle s'est transformée; elle est la même, et pourtant elle est autre. Il est vraiment curieux de voir comment à l'origine les plus grandes conceptions de l'art sont voisines du lieu commun le plus banal : elles en sont si voisines qu'elles ne dépassent pas la portée de l'intelligence la plus vulgaire, et que le premier venu pourrait les comprendre sous cette première forme; mais, lorsqu'une fois elles sont complétement traduites par l'art, l'intelligence la plus profonde ne suffirait pas pour en épuiser les significations multiples. Si l'on regardait bien, on verrait que l'ambition de l'homme de génie

est d'ordinaire des plus modestes : il veut tout simplement prononcer sur un sujet donné quelques paroles de bon sens, mais la nature est ambitieuse pour lui et lui révèle des richesses morales auxquelles il n'avait pas songé. Prenons un exemple à jamais mémorable, un des plus beaux livres des temps modernes, le *Don Quichotte*. Il a été longtemps admis que Cervantes avait voulu faire tout simplement la satire des romans de chevalerie. Voilà un bien maigre point de départ, et on peut dire en toute vérité que, si telle a été la pensée de Cervantes, son œuvre est trop magnifique pour un but après tout aussi mesquin. Et cependant je crois bien que cette pensée fut à l'origine le vrai et unique point de départ de Cervantes; seulement, chemin faisant, elle s'est métamorphosée, les mésaventures du fou ridicule ont fait place aux infortunes d'un chevalier déclassé venu au monde à une époque où il n'y a plus de chevalerie, et, grandissant toujours à mesure qu'on l'observe mieux, ce chevalier déclassé est devenu le représentant de l'enthousiasme et le patron des âmes idéales. De là la différence si tranchée qui sépare les deux parties du *Don Quichotte*, différence qui pourtant n'a pas créé de contradiction. La conception de Cervantes, en se révélant à lui par de lentes et successives évolutions, a respecté l'harmonie de son œuvre. Aucune des parties n'y donne de démenti à l'autre, si bien qu'on peut dire que Cervantes a fait exactement ce qu'il voulait faire d'abord, tout en faisant une tout autre chose. Un illustre homme d'action disait que l'on ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va; l'artiste et le poète ne pourraient-ils pas, mieux encore que l'homme d'action, faire un pareil aveu?

Voilà la première leçon ou, pour mieux dire, la préface des leçons nombreuses que nous pouvons tirer du *Wilhelm Meister* de Goethe. Avant même que nous l'ayons abordé directement, il nous révèle que l'inconscience de l'artiste est la première et la plus indispensable des conditions de toute grande œuvre d'art; il nous prévient que nous ne devons pas mesurer avec trop de précision la pensée de l'auteur, et il nous instruit déjà en nous recommandant la prudence. Ainsi l'homme le plus maître de sa pensée qui ait jamais été nous déclare qu'il ne peut répondre de n'avoir pas succombé à son insu à cette inconscience de l'artiste et du poète qui semble une des lois mêmes du génie. Il ne nous est pas prouvé en effet qu'il n'ait pas suivi un autre plan que celui qu'il s'était tracé, et que sa conception ne se soit pas métamorphosée progressivement. Il ne nous est pas prouvé qu'il n'ait pas voulu d'abord faire punir le téméraire Wilhelm Meister par la nature, au lieu de le faire instruire, corriger et ennoblir par elle. S'il y a une idée qui domine dans le livre, c'est que le point de départ choisi par le héros est absolument faux, et

ne peut le conduire que dans des fondrières de plus en plus dangereuses. Goethe blâme ouvertement la tentative de son héros; selon lui, Wilhelm, en sa qualité d'enfant des classes moyennes, est coupable de chercher cette harmonie, ce parfait équilibre de son être qui semble n'appartenir de droit qu'aux classes nobles, au lieu de s'enfermer dans une spécialité pratique et de s'y fortifier comme dans une citadelle, ce qui est le devoir de tout bourgeois. Cependant ce Wilhelm si ouvertement blâmé finit par arracher l'approbation de Goethe. Il semble qu'il ait éprouvé pour son héros le même sentiment que Cervantes pour le sien. Chemin faisant, il a de même changé d'opinion à son égard; sans renoncer à sa première idée, il a incliné du côté du héros qu'il avait créé, si bien que les conclusions du livre relativement à Wilhelm semblent être celles-ci : « mon héros a triomphé là où il aurait dû échouer, mais il méritait de réussir. Les entreprises semblables à la sienne seront toujours téméraires et dangereuses; cependant il sera toujours noble de les avoir tentées. » La pensée de Goethe a donc aussi ses oscillations, et le lecteur par conséquent doit se tenir en garde contre toute interprétation trop absolue et tout jugement qui serait trop d'une seule pièce. Une grande œuvre est un produit libre de la vie, et son interprétation doit être libre comme elle.

L'intelligence merveilleusement compréhensive et conciliatrice que Goethe a déployée dans le *Wilhelm Meister* fait de cette œuvre une mine inépuisable d'explications arbitraires et d'hypothèses fantasques pour la critique imaginative. On peut y découvrir mille opinions qui sont restées chez Goethe à l'état d'intention ou à l'état de nuance : aussi est-ce un des livres qui se prêtent le mieux à une interprétation fausse ou calomnieuse de l'esprit de l'auteur. Il s'y trouve telle pensée qui, poussée logiquement, conduirait à des conséquences que Goethe aurait réprouvées. La pensée s'y trouve, voilà qui est certain; mais il serait téméraire d'affirmer qu'il l'arrêtait à tel point ou qu'il l'acceptait dans telle mesure. Les idées dans Goethe ne se développent pas solitairement, mais simultanément, de telle sorte qu'aucune n'existe jamais sans son contre-poids et son contraire, et que de ce développement simultané naît cet équilibre parfait qui s'appelle l'harmonie. Harmonie d'une délicatesse singulière, et qu'il faut craindre de détruire en poussant quelques-unes de ces idées plus loin que Goethe ne voulait les mener! La brutalité de la logique ordinaire n'est donc pas de mise dans l'étude et l'examen d'une telle œuvre, et il y faut porter au contraire de la discrétion, du respect et de la prudence. Combien il est facile de détruire cet équilibre et de faire pencher du côté de nos opinions particulières l'exacte balance des idées du maître! A certaines pages, on pourrait prendre le livre pour une apologie de la liberté humaine et de

la souveraineté individuelle, s'il ne semblait pencher dans les pages suivantes du côté de la fatalité et de la souveraineté de la nature. Ses conclusions seront épicuriennes si vous le voulez, stoïciennes si vous le voulez encore, mystiques même si vous avez un penchant prononcé pour le mysticisme. En règle générale, Goethe croit à l'expérience comme base de la morale et à l'affranchissement de l'homme par la nature; cependant il montre, dans le plus long chapitre de *Wilhelm Meister,* comment l'idée vivante du Dieu chrétien, en prenant progressivement possession d'une âme pieuse, arrive à la délivrer de toute sujétion. La recommandation principale de Goethe, celle qui revient à chaque page du livre et sous toutes les formes, c'est de vivre et de songer à vivre, et pourtant, lorsque la mystérieuse société de Lothaire et de l'abbé a déclaré Wilhelm affranchi par la nature, que lui impose-t-elle sinon le renoncement de soi, le sacrifice de son individualité au profit de l'ordre général? Ainsi notre liberté n'arrive à son point culminant que pour se détruire, et l'homme ne cherche la sagesse que pour apprendre à s'oublier. Les conclusions du livre semblent démentir ses prémisses.

Dans aucune de ses œuvres, Goethe n'a appliqué d'une manière plus complète sa vaste et complexe méthode. On sait en effet qu'il déclarait qu'il avait besoin de tous les systèmes pour expliquer sa pensée, et qu'il n'aurait pu se passer d'un seul. Panthéiste dans l'observation de la nature, parce que l'unité est le principe et la fin de la science, polythéiste dans l'art, parce que l'art a besoin d'individualité et se compose de démembremens de la vérité, il était dualiste et monothéiste dans la partie de la morale qui regarde la société générale, et tour à tour chrétien ou empirique dans la partie de la morale qui regarde l'individu. Tel système qu'il proscrivait absolument d'une province, il l'acceptait dans une autre, comme par exemple cette méthode si célèbre et si longtemps triomphante des causes finales qu'il repoussait de la science et qu'il acceptait comme utile et même comme vraie dans la sphère du pur sentiment religieux. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que cet emploi des systèmes et des méthodes les plus contraires n'aboutissait pas chez lui à un éclectisme ou à un syncrétisme. Il ne prenait pas de chaque système ce qui lui convenait, comme l'éclectique, en rejetant les autres parties; non, il savait qu'un système est un tout harmonieux qui ne peut être scindé, et il l'acceptait et l'appliquait tout entier. Il n'essayait pas davantage de cet amalgame qu'on appelle syncrétisme, car chacun de ces systèmes n'était valable, selon lui, que pour un certain ordre de vérités, et non pour un certain autre. Les divers systèmes n'étaient donc pas pour lui des expressions de la vérité, mais ils constituaient une échelle de méthodes toutes excellentes pour atteindre le vrai et le rendre sensible aux hommes.

Avec quelle sagesse le maître emploie tour à tour ces divers systèmes transformés en méthodes, avec quel sentiment exact de la valeur et de la mesure, avec quel tact délicat du point où l'un ou l'autre cesse d'être applicable, c'est ce que savent tous ceux qui l'ont lu avec le respect et l'attention qu'il réclame. Comment a-t-il réussi à rendre obéissantes toutes ces opinions contradictoires, d'ordinaire récalcitrantes et tyranniques? Par quel art a-t-il dompté toutes ces forces intellectuelles, de manière à en faire les serviteurs dociles de son esprit? Cela est le secret de son génie et du long effort de sa vie, et ne s'est vu que cette seule fois dans l'histoire intellectuelle de l'humanité. Tous les systèmes de morale sociale et de morale individuelle se rencontrent donc à la fois dans le *Wilhelm Meister;* mais ils ne sont les uns et les autres que les instrumens et les outils de la pensée de l'auteur, et il n'en est aucun qui pourrait élever la prétention d'être l'exact interprète de cette pensée souveraine. De là une nouvelle difficulté pour le commentateur; il lui est interdit de choisir entre ces divers systèmes de morale, puisque le maître n'a montré de préférence marquée pour aucun.

Pour toute sorte de raisons, il sera donc sage de résister à la dangereuse tentation qui pousserait à interroger d'une manière trop pressante les détails et les épisodes particuliers du livre, et de s'en tenir à son ensemble et aux conclusions qui en sortent tout naturellement. Une des singularités du *Wilhelm Meister,* c'est que les détails en sont aussi inquiétans et aussi irritans que les conclusions en sont sages, rassurantes et calmantes. Tenons-nous-en donc à ces conclusions et à ces leçons générales; la matière est encore assez vaste pour qu'il soit difficile de l'épuiser en quelques pages.

II. — ESTHÉTIQUE DE WILHELM MEISTER.

La composition littéraire de ce livre est de la plus grande importance. Un jour que Mme de Staël interrogeait le philosophe Fichte sur sa morale, il répondit très justement : « Prenez ma métaphysique, et vous saurez quelle est ma morale. » Il en est ainsi pour Goethe : quiconque veut connaître sa morale doit avant tout connaître son esthétique, car l'une dépend de l'autre. Cela est vrai de toutes ses œuvres en général, mais cela n'est vrai d'aucune autant que de *Wilhelm Meister.* C'est là qu'il s'est le plus clairement et le plus crûment dévoilé. Partout ailleurs, le choix habile de ses sujets et la perfection de son art ont dissimulé ses véritables principes et ont donné le change à ses lecteurs sur ce qu'il pensait réellement; mais là il étale ces principes avec une indifférence impérieuse et une sorte de cynisme souverain. Aussi le livre fit-il scandale à son apparition, même parmi les admirateurs les plus fervens de

Goethe. Ils refusèrent d'y reconnaître l'auteur de tant d'œuvres admirées pour leur perfection et leur pureté; c'était pourtant le même : seulement tout masque était tombé, et le vrai visage se montrait pleinement à découvert pour la première fois.

Quelle est donc cette terrible esthétique? J'étonnerai peut-être encore bien des personnes en disant que Goethe était un grand contempteur de ce que nous appelons l'idéal, et qu'il resta toute sa vie, depuis les jours où il écrivit *Werther*, dans l'enthousiasme de ses jeunes années, jusqu'à ceux où il écrivit le second *Faust* au milieu des glaces de l'âge, un amant fidèle et loyal de la réalité. La réalité, scrupuleusement, amoureusement, *religieusement* interrogée, fut sa muse et son inspiratrice. Courtisan respectueux et discret dans le domaine de l'art comme dans celui de la vie, il acceptait avec déférence toutes les traditions d'académie et d'école; mais, ce devoir de politesse une fois rempli, il les déposait paisiblement dans les recoins les plus obscurs de son intelligence, et ne demandait de leçons et de conseils qu'à son expérience et à ses souvenirs personnels. Il était convaincu que toute tentative poétique est vaine lorsqu'elle n'a pas ses racines dans la vie présente de l'artiste ou qu'elle ne se rapporte pas à quelque circonstance de son passé. Toute poésie, pour être éternelle, ou seulement pour mériter de vivre, devait avoir son origine dans un moment du temps et dans un coin du monde extérieur, et non sortir de l'effort laborieux et abstrait d'une intelligence solitaire. Tout artiste véritable devait pour ainsi dire recommencer l'histoire de l'art dans sa personne, et se servir des mêmes élémens dont s'était servi le premier artiste ou le premier poète. Or où donc ces élémens avaient-ils été pris, sinon dans la réalité la plus humble et même la plus vulgaire? Un peu de boue et de cendre animé par le souffle de l'esprit, voilà l'origine de tout art. D'où était sortie par exemple cette littérature héroïque de la Grèce, si justement classique, si justement offerte à l'admiration de chaque génération nouvelle? Des crimes, des vices et des brutalités de quelques sauvages familles primitives. Un inceste monstrueux, un adultère, un parricide, une vengeance de barbare anthropophage, voilà les élémens nobles et délicats qui se sont transformés en œuvres héroïques. Le modèle le plus parfait de l'idéal classique a été formé avec ce limon primitif. Rien ne remplace cette communication première avec la réalité. La tradition est excellente et peut nous apprendre beaucoup, si nous savons l'interroger comme elle doit être interrogée; mais elle a deux défauts : le premier, c'est que sa tendance est de nous éloigner de la source de l'art, au lieu de nous en rapprocher; le second, c'est qu'elle ne présente à l'artiste que les produits de l'art, au lieu de lui présenter les produits de la nature. Ou, si vous aimez mieux,

elle lui présente non pas la nature vraie, mais une nature de seconde main, celle qui a été déjà transformée par les artistes antérieurs. Elle lui donne des modèles à imiter, plutôt que des matériaux à mettre en œuvre.

L'idéal! voilà le mot dont peut-être les hommes ont le plus usé depuis un demi-siècle, sans chercher à se rendre compte de ce qu'ils entendent par là. Ils approuvent ou condamnent les œuvres littéraires de la manière la plus arbitraire en vertu de ce mot, dont ils seraient souvent fort embarrassés de donner une définition. Il est vraiment curieux de remarquer combien il est facile à un artiste ou à un poète de créer une illusion qui leur arrache cette louange et de leur faire déclarer idéale une œuvre qui est prise dans la réalité la plus concrète. Le choix habile du sujet y suffit, ou encore la perfection du travail. Qu'une figure prise dans la nature soit menée à perfection, les amateurs et les *dilettanti* la déclareront idéale; qu'un artiste ou un poète choisisse un sujet consacré par la religion et la tradition et le ramène habilement aux conditions de la réalité, l'œuvre protégée par l'étiquette de ce sujet même échappera au reproche de vulgarité. Personne n'a mieux connu que Goethe cette magie par laquelle on crée l'illusion de l'idéal; il a passé toute sa vie à transporter dans le royaume du grand art les réalités les plus humbles. Lui qui avait eu la puissance de se faire proclamer le maître classique par excellence et devant lequel les pédans les plus revêches avaient dû se prosterner comme devant un dieu antique ressuscité, il a dû sourire bien des fois des fausses opinions par lesquelles les hommes sont gouvernés, il a dû bien des fois être tenté de leur dire: Ce que je vous fais applaudir, c'est cela même que vos préjugés d'école vous font considérer comme indigne de l'art; ces personnages qui arrachent votre admiration et vos larmes, c'est votre fille et votre frère, votre voisine et votre ami.

Goethe accepte donc la réalité, non-seulement comme la matière indispensable à l'artiste pour que son œuvre ait un corps, mais comme le germe et le principe de toute beauté, de toute noblesse et de toute vertu. Pour lui, l'idéal est non pas le contraire, mais l'épanouissement de la réalité : il sort de la réalité comme la fleur sort de la plante, pour la couronner, ou comme le gazon sort de la terre, pour jeter un manteau vert sur sa nudité. L'idéal tel que Goethe le comprend n'est pas autre chose que le résultat des forces de la nature et de l'esprit sur la matière et sur l'âme de l'homme. Une chose est poétique lorsqu'elle est arrivée à son entier développement sous l'action de ces forces toutes-puissantes. Il n'y a de personnages vulgaires que ceux que la vie n'agite pas ou n'a pas encore touchés, car les grandes forces morales du monde possèdent le même privilége que le *fatum* antique, celui d'ennoblir ceux qu'elles pren-

nent pour victimes ou pour interprètes. Il ne vous appartient pas de déclarer que tel personnage est vulgaire, si la passion, la douleur et la tendresse qui l'ont visité déclarent le contraire. Prenons un exemple. Parmi les personnages de Goethe, il n'en est pas de plus familier à l'imagination de la foule que le personnage de Marguerite. C'est l'héroïne favorite de tout lecteur de *Faust*, le type de prédilection, l'enfant gâté des plus sévères amans de l'idéal. Certes ce n'est pas à elle qu'on ménage les épithètes flatteuses et poétiques. Regardez bien cependant au fond de son histoire : qu'est-ce autre chose qu'une histoire d'occurrence journalière, et si vulgaire qu'on ne sait comment la raconter sans brutalité? Une pauvre fille du peuple séduite et abandonnée met au monde un enfant, le tue pour cacher son déshonneur, et se voit condamnée à mort pour son crime. Voilà qui est aussi peu idéal que possible; mais cette réalité fangeuse et sanglante s'épanouit sous l'action des forces morales qui ont pris Marguerite pour victime. Comment cette histoire serait-elle vulgaire lorsque nous voyons le démon peser de tout son poids sur cette pauvre âme que cherchent à lui arracher la piété et l'amour? La réalité n'est donc anti-poétique que pour celui qui ne sait pas qu'elle contient toujours, soit latente, soit active, une force morale divine ou diabolique; mais celui qui connaît ce secret n'a plus envie de se détourner de cette source féconde pour suivre les pauvres chimères sans corps enfantées laborieusement par son imagination.

Tous les personnages les plus vrais, les plus sympathiques, les mieux réussis en un mot des œuvres de Goethe sont pris dans la réalité la plus modeste et quelquefois la plus basse. Élargissant à l'infini le sens du fameux vers d'André Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

Goethe fait des types classiques avec des bourgeois et des gens du peuple. Que sont donc ce Werther et cette Charlotte si célèbres qui ont ému tous les cœurs et conquis leur place à côté des plus illustres amans de l'ancienne littérature chevaleresque? Deux jeunes bourgeois à qui Goethe a donné pour l'éternité le pouvoir de représenter les passions et les égaremens d'une certaine période de la jeunesse, ainsi qu'il le faisait remarquer lui-même avec une juste estime pour son œuvre. Qu'est-ce au fond que leur histoire, sinon l'histoire très ordinaire d'une jeune bourgeoise qui se désole d'être obligée d'être vertueuse et d'un jeune bourgeois qui se désespère de ne pouvoir être coupable? Mais tant qu'il y aura des cœurs de vingt-cinq ans assez engagés déjà dans la vie pour sentir avec impatience les entraves du devoir et encore assez près de l'adolescence pour regimber sous l'aiguillon de l'indiscipline, leur histoire restera vraie,

d'une vérité unique. Qu'est-ce que cette Claire si sympathique du drame d'*Egmont* sinon une simple grisette qui professe pour le noble comte juste les mêmes sentimens que vous pourrez observer chaque jour chez la première grisette venue pour un jeune amant d'une condition supérieure à la sienne? L'éblouissement causé par la splendeur du rang, voilà le principe de l'amour de Claire pour Egmont; mais ce sentiment, d'ordre assez peu élevé, suffit pour mettre en jeu son âme entière, et si violent est son effort pour aimer au-dessus d'elle, qu'il l'arrache à sa condition, où elle ne redescendra plus. Voilà l'aimable grisette devenue classique par la force de son désir! Il semble quelquefois, en lisant Goethe, qu'on assiste à l'origine d'une nouvelle aristocratie de l'idéal. Ses personnages sont les premiers de leur famille. Poétiques par droit de nature, prosaïques par fatalité de naissance et de condition, ils apparaissent devant nous avec leur mélange de noblesse innée et de robuste solidité bourgeoise ou populaire. Personne des leurs ne fut poétique avant eux, leur valeur intrinsèque seule a tout fait pour eux. Vrais fondateurs, il ne leur fut rien légué, et c'est eux au contraire qui légueront leur noblesse à la longue lignée de personnages qui leur succédera.

Dans la plupart de ses œuvres cependant Goethe a introduit cette réalité avec mesure et ménagement; mais dans *Wilhelm Meister* elle opère une véritable invasion, si bien qu'on pourrait tirer du livre cette conclusion morale très pratique, mais de délicate application : les gens bien nés et bien doués doivent apprendre à vivre au milieu de la mauvaise compagnie, savoir s'y plaire au besoin et tirer profit de ce qu'ils y voient et de ce qu'ils y entendent pour leur perfectionnement individuel. Quelle société! Jamais, depuis qu'Apollon fut contraint de garder les troupeaux d'Admète, les muses n'avaient entretenu commerce avec pareilles créatures. Les coulisses ont fourni leur peuple, les comptoirs ont député leurs sages, et, pour représenter dignement l'idéal, les petites-maisons et les baraques foraines ont laissé échapper leurs hôtes. La réalité la plus crue s'étale devant nous avec ses misères et ses amertumes, ses joies sensuelles et bruyantes. C'est dans la société la plus vulgaire que l'enthousiaste Wilhelm doit voyager à la poursuite de l'art, de la sagesse et du bonheur, toutes choses auxquelles n'a jamais songé aucun de ses gais compagnons. Les personnages de condition noble eux-mêmes, ceux qui sont chargés d'initier Wilhelm à une vie nouvelle, Jarno, Lothaire, l'abbé, n'ont jamais cherché le vrai et le beau en dehors ou au-delà de la réalité. Tous ils marchent les yeux baissés vers la terre, attentifs à des soins de ménage ou de culture. La noblesse des hommes de cette société consiste dans leur parfaite prudence, dans la justice avec laquelle ils gouvernent le coin de terre qu'ils possèdent, dans la destination utile qu'ils ont su donner à leur vie.

Le charme des femmes consiste dans leurs vertus pratiques innées et dans la bonne grâce qui ne leur manque jamais pour accepter et accomplir les fonctions auxquelles leurs instincts les appellent. Cette jeune Thérèse est née ménagère, cette jeune comtesse Nathalie est née sœur de charité. Voilà qui est bien peu romanesque, sans doute. Cependant ces instincts terrestres ne pourraient-ils pas s'épanouir en vertus poétiques? Le bien contient en germe l'utile; mais l'inverse ne serait-il pas vrai aussi, et de l'utile le beau et le bien ne pourraient-ils sortir? Le point de départ de tous ces personnages, c'est donc l'utile et le réel. Un philosophe antique comparait l'homme à un arbre dont la tête serait la racine et qui croîtrait de haut en bas au lieu de croître de bas en haut, voulant faire entendre par là que l'origine de l'homme est céleste. Les racines des personnages de *Wilhelm Meister* sont au contraire fixées dans la terre; c'est en elle qu'ils puisent la séve morale qui éclate en actes généreux et en belles maximes.

L'idéal et la poésie sont cependant représentés dans ce livre par deux personnages : le harpiste et Mignon; du moins ces deux figures sont les seules que les habitudes contractées par notre imagination et pour ainsi dire les mœurs contractées par notre goût littéraire nous permettent d'appeler poétiques. Ces deux figures sont essentiellement poétiques; nous éloignent-elles beaucoup de la réalité? Non; au contraire elles nous en rapprochent en un sens peut-être plus que toutes les autres. Il semble que Goethe ait voulu montrer par cet exemple combien l'idéal pouvait être acquis à meilleur compte que nous ne le pensons. La plupart des poètes font des efforts extraordinaires pour le conquérir : ils fouillent les terres et les mers, interrogent les oracles du passé, inventent des îles inconnues, et tout cela sans grand résultat. Goethe n'a pas besoin d'aller si loin pour trouver l'idéal : à l'instar de Wilhelm, il le ramasse sur la grande route ou l'achète à une foire de village. Une petite créature équivoque et bizarre élevée parmi des saltimbanques, un vieux vagabond mélomane autour duquel on flaire une vague odeur de crime, suffisent pour ouvrir à l'imagination l'empire des rêves et pour créer autour des autres personnages du livre, habitués à vivre dans un air plus épais, une atmosphère de poésie. C'est le hasard qui a mis ces deux créatures dans les mains de Wilhelm; mais ce hasard est si peu extraordinaire que pareille fortune pourrait échoir au premier venu, et qu'il n'est aucun de nous qui n'ait eu peut-être dix fois l'occasion de faire l'emplette de l'idéal à aussi bon marché.

Et pourtant, quoiqu'il soit ramassé au milieu des fanges du chemin et parmi les broussailles les plus sauvages de la vie réelle, c'est bien ce que nous appelons l'idéal poétique; on le reconnaît à l'in-

sondable mystère qui l'enveloppe et à son impuissance à se conformer aux exigences normales de la vie. L'idéal sort de la réalité; mais une fois qu'il en est sorti, il ne peut plus y rentrer, de même que la fleur ne peut plus rentrer dans la tige sur laquelle elle s'est épanouie. Mignon et le harpiste, l'un par instinct, l'autre par fatalité, ne peuvent vivre que d'une manière poétique. Mignon est un enfant qui n'a d'intelligence que par la poésie et la passion; son état d'âme normal est poétique en ce sens qu'il est toujours occupé par un sentiment extrême; elle craint, elle pressent, elle regrette, elle désire, ou s'abandonne à l'heure présente avec une joie folle. Taciturne et silencieuse dans les occupations ordinaires de la vie, une âme extraordinaire éclate en elle au contraire dans toutes les occasions qui exigent une dépense de séve poétique, lorsqu'elle chante, lorsqu'elle danse, lorsqu'elle presse son ami dans ses bras. La douleur, qui, trop prolongée, finit par apporter la mort aux autres hommes, est au contraire l'élément vital du harpiste vagabond. Elle a créé en lui un état d'âme qui est devenu son état habituel, et sans lequel le malheureux ne pourrait plus vivre. Comme cet état est excessif, il est nécessairement poétique; le harpiste ne vit donc que de poésie. La souffrance lui a donné l'inspiration, le don de l'harmonie, le pouvoir de l'expression; qu'on l'en délivre, il ne restera plus qu'un maniaque qui, comprenant seul l'irréparable tort qu'on lui fait, se hâtera de mettre fin à ses jours. Mignon et le harpiste symbolisent une vérité esthétique des plus importantes, qu'on peut résumer dans cette formule : la réalité seule a le pouvoir de créer la poésie; mais elle ne peut la ressaisir une fois qu'elle l'a créée, et, quoique leur parenté soit aussi étroite que celle d'une mère et d'une fille, leur séparation est cependant absolue et irrévocable. Cette vérité nous est démontrée non-seulement moralement, mais scientifiquement, physiologiquement pour ainsi dire.

Ces deux personnages ont en outre une importance historique. En face de la réalité contemporaine qui remplit tout le roman, ils représentent l'ancien idéal, la poésie du vieux monde en train de disparaître. Ces deux vagabonds sont les seuls liens qui rattachent les autres personnages au passé et à la tradition. En eux, nous contemplons le romantisme du moyen âge déclassé, déchu, dans les affres de l'agonie, dans les mélancolies ou les désespoirs du suprême adieu. La poésie rêveuse, imaginative, la poésie qui ne vivait que d'âme et de passion, celle du visionnaire, de l'extatique, dit avec eux son dernier mot et exhale son dernier souffle. Heureusement dans ce monde renouvelé il restait encore un enthousiaste, un déclassé volontaire, pour les recueillir et les héberger; mais que ce jeune Wilhelm eût laissé sa vie suivre son cours normal au lieu de la faire dévier par inexpérience, et il y avait grande apparence qu'ils

seraient morts l'un et l'autre sur le grand chemin. Les autres acteurs du livre n'ont pas d'oreilles ou d'intelligence pour eux. Est-ce par insensibilité prosaïque? est-ce parce que cette réalité, à laquelle ils s'attachent avec tant d'énergie, les rend sourds et aveugles à la poésie? Non, la noble société à laquelle Wilhelm se trouve mêlé lorsqu'il a quitté sa bande de comédiens errans vit au contraire dans une atmosphère essentiellement poétique, une atmosphère qu'elle se crée elle-même à mesure qu'elle la respire; mais les personnes qui la composent ne comprennent pas la poésie à la manière de Mignon et du harpiste, c'est-à-dire à la manière du passé. De quoi parlent les deux compagnons de Wilhelm? De souffrances solitaires, de regrets et de rêves; leur poésie est essentiellement passive. Elle est pour eux une dépense et une déperdition de forces, leur vie s'écoule avec chacun de leurs *lieder*, chacune de leurs inspirations les conduit un peu plus près de la mort. Les nobles associés de Wilhelm au contraire ne comprennent que la poésie du fait, et ne cherchent la poésie que dans l'action. Ils la créent par leur volonté et leur labeur pratique. Au lieu d'aller de l'intérieur à l'extérieur, leur poésie va de l'extérieur à l'intérieur; elle entre en eux comme un aliment au lieu d'en sortir comme une perte d'âme; elle vient de la vie et les conduit à la vie. Tel est le rôle historique de Mignon et du harpiste. Le passé, par leurs yeux songeurs et hagards, regarde avec indifférence, et sans y rien comprendre, le présent, qui de son côté le contemple avec compassion, mais sans se détourner de sa tâche. Partout le triomphe de la réalité, de l'action, de la vie présente.

Beaucoup ont défini la poésie une aspiration, un désir; Goethe n'accepterait cette définition que sous bénéfice de commentaire. Goethe est par excellence le poète de l'ordre et de l'harmonie, et l'anarchie ne lui déplaît pas moins dans l'art que dans la nature : or toute aspiration qui n'est pas exactement en rapport avec la nature et les forces de notre âme produit le désordre et crée un état violent et morbide qui fait sur beaucoup d'esprits l'illusion de la poésie, mais qui en est la plupart du temps le contraire. Selon Goethe, un être, quel qu'il soit, est toujours poétique lorsqu'il est en parfait équilibre avec lui-même, lorsque ses aspirations ne démentent pas ses facultés, et ses désirs ses instincts. Ce personnage, fût-il le plus prosaïque du monde, s'il se tient droit et ferme, s'il a bien trouvé son vrai centre de gravité, s'il est bien lui-même en un mot, présentera un spectacle harmonieux, sur lequel l'imagination se reposera avec plaisir. Voyez Philine par exemple. Est-il un caractère plus sympathique à l'imagination du lecteur? en est-il un qui reste mieux gravé dans sa pensée et dont il garde plus fidèlement le souvenir? On ne peut la voir agir sans l'aimer, et l'oublier est impossible. Cependant

Philine n'a pas d'aspirations sublimes ni de désirs élevés, elle n'a aucune prétention à nous faire rêver ou à nous inspirer l'enthousiasme : ce n'est qu'une coquette, qu'une espiègle; mais elle est franchement, nettement ce qu'elle est, et cette sincérité de sa personnalité conquiert à la folle créature la sécurité à travers les périls de l'existence, et la sympathie, j'allais dire l'estime de tous ceux qu'elle rencontre. Voyez la comédienne Aurélie au contraire, la sœur du directeur Serlo. Certes c'est, à tout prendre, une créature plus noble que Philine, et peut-être croit-elle être dans son droit en regardant cette dernière de haut en bas et en la traitant avec un demi-mépris. Elle peut dire avec raison qu'elle est une intelligence, tandis que Philine appartient à l'ordre des simples esprits élémentaires, — qu'elle est une comédienne, tandis que Philine n'est qu'une actrice, — qu'elle a réellement aimé, tandis que Philine n'a jamais connu que la sensualité et le caprice, — qu'elle a senti la vie et en a été traversée de part en part, tandis que l'épiderme de Philine n'en a même pas été effleuré. Et pourtant combien son mépris est mal fondé! Philine est poétique, Aurélie n'est tout au plus que romanesque. Est-il spectacle plus pénible que celui qu'elle présente avec ses passions désordonnées, ses violences, ses égaremens et sa phraséologie mélodramatique. La passion, au lieu de développer harmonieusement son être, y jette le désordre et le mutile, la rend antipathique et même répulsive, au lieu de la rendre sympathique. « Aurélie avait un grand défaut, dit le noble Lothaire, c'est qu'en aimant elle ne savait pas être aimable, » et ce mot dit tout. Elle a beau se démener, elle n'excite pas l'intérêt, et, après avoir péniblement ému l'imagination, elle ne lui laisse aucun souvenir. Son épisode tient une assez grande place dans le *Wilhelm Meister*, et cependant combien y a-t-il de lecteurs qui se souviennent de ce personnage? Malgré ses aspirations et ses fièvres, elle est reléguée dans la mémoire parmi la foule banale des Mélina, des Laertes et des Serlo. Ainsi, par ce double exemple de Philine et d'Aurélie, il nous est démontré qu'une prose sincère vaut mieux qu'une poésie incomplète.

Il est vraiment curieux de voir combien ce livre est pénétré de réalité et de vérité jusque dans ses plus petits détails. De quelque façon qu'on le commente, sur quelque épisode qu'on s'arrête, sur quelque sentence qu'on médite, on se trouve toujours en face de la même grande pensée, l'excellence du vrai. Il semble par exemple à beaucoup de personnes qu'il y ait une différence très tranchée entre la première et la seconde partie de *Wilhelm Meister;* mais cette différence n'existe que dans la forme : les principes et le but restent les mêmes. Dans cette seconde partie, les tableaux sont plus calmes et plus doux, la société équivoque et suspecte des *années*

d'apprentissage a disparu, on respire un air plus pur, et la sagesse fait entendre sa voix sur un ton plus soutenu et plus grave. On peut se croire dans un pays enchanté et non plus sur notre fangeuse planète, et c'est avec juste raison qu'un célèbre critique anglais a pu dire que cette seconde partie présentait plus de rapports avec *la Reine des fées* de Spenser, le type par excellence des œuvres idéalistes, qu'avec le *Tom Jones* de Fielding ou telle autre œuvre réaliste; mais cet idéalisme des *années de voyage* n'implique pas un changement de système. Au fond, que veut dire Goethe dans cette seconde partie sinon ceci : La réalité vaut la féerie? Vous ne savez pas combien de contes arabes et persans, combien de fables grecques, combien d'idylles allemandes et de romans français contient la vie de vos contemporains. Vous ignorez combien il faudrait peu de chose pour donner l'aspect de l'idéal à ces anecdotes que chaque jour voit éclore et que vous racontez vous-même sans réfléchir à ce qu'elles contiennent. — Vous vous plaignez que tout ce qui vous entoure soit prosaïque; mais si vous aviez soin de recueillir toute la poésie que vous rencontrez sur votre route, après chacune de vos promenades, vous reviendriez chargé de gerbes de fleurs. Vous cherchez l'idéal à la lumière de la tradition et à la lumière de l'art : que ne le cherchez-vous aussi à la lumière de la nature? Parmi ses combinaisons infinies et toujours changeantes, la réalité, si vous savez bien l'observer, vous présentera telle association de personnes et de circonstances qui vous fera comprendre les splendeurs historiques du passé et les œuvres les plus merveilleuses de l'art. Les surprises les plus instructives et les plus émouvantes vous attendent à chaque détour de votre route. Vous comprendrez comment ce qui est aujourd'hui nommé l'idéal a pu sortir de la nature en voyant la réalité le reproduire trait pour trait dans telle combinaison de faits et tel groupe de personnages. Voilà le sens de ces ingénieux et audacieux chapitres intitulés *Saint Joseph II*, *l'Annonciation*, où l'on voit les scènes de l'enfance du Sauveur reproduites presque exactement par une famille de simples gens des montagnes, moitié par suite d'un hasard fortuit, moitié par suite de la pieuse émulation que cette découverte a excitée en eux.

Telle est l'esthétique de Goethe en général, telle est particulièrement celle de *Wilhelm Meister*. Une semblable doctrine, je le sais, est faite pour déplaire à beaucoup de personnes, et certainement plus d'un lecteur répétera sous une forme ou sous une autre le jugement sévère de Novalis, qui pourtant relisait, dit-on, *Wilhelm Meister* une fois tous les ans : « Un athéisme littéraire est l'âme de ce livre, complétement anti-poétique en esprit, quoique le corps et le vêtement en soient poétiques. » Mais, qu'on blâme ou qu'on approuve, l'essentiel est de blâmer et d'approuver avec justesse, et de

ne pas se méprendre sur la véritable pensée de l'auteur. Les noms consacrés prennent vite une signification académique, surtout en France, et lorsque la mort a soustrait les hommes illustres aux disputes de chaque jour, l'admiration qu'ils inspirent devient aveugle et sourde, de trop clairvoyante qu'elle était auparavant. Il est dès lors admis que leurs opinions sont irréprochables, et qu'il n'y a plus qu'à s'incliner. Une prévention respectueuse protége désormais leur nom contre la discussion, si bien que ceux qui auraient été de leur vivant les adversaires les plus acharnés de leurs doctrines en viennent à citer leurs paroles comme autorité le plus naïvement du monde, sans songer le plus souvent que si un de leurs contemporains professait les mêmes opinions, ils n'auraient pas assez de colère contre de semblables audaces. Très certainement plus d'un amant de l'*idéal*, plus d'un partisan des traditions académiques se figure que Goethe devait nécessairement penser comme lui et se fait gloire à l'occasion de le citer. Eh bien! voilà ce que Goethe pensait réellement sur la nature de la poésie et de l'art; bonne ou mauvaise, voilà sa doctrine littéraire.

Il y a quelque chose d'admirable dans la foi profonde et presque invincible que la réalité inspire à Goethe. Les autres hommes se plaignent sans cesse de la réalité : ils la trouvent trop maigre et trop étroite pour incarner et contenir leurs rêves, ils parlent des déceptions et du désenchantement qu'elle leur a fait subir; ils découvrent en elle des imperfections, des lacunes, des intervalles qui ne sont pas comblés. Goethe, lui, ne découvre en elle ni imperfections, ni lacunes d'aucun genre. La nature se présente devant lui comme un tout harmonieux et parfait, dont les parties sont étroitement liées les unes aux autres et où l'on ne découvre pas un vide, pas même une simple fêlure. Il n'a jamais été ni trahi, ni déçu, ni désenchanté par elle : au lieu de l'en éloigner, l'expérience n'a fait que l'en rapprocher toujours davantage; son amour, son respect, sa vénération, j'allais dire son culte pour elle, ont grandi toujours davantage à mesure que l'âge avançait. Loin de la trouver trop parcimonieuse, il la trouvait trop prodigue et se déclarait embarrassé des ressources qu'elle lui fournissait. Les hommes, même les plus grands, sont en général ingrats envers la vie, médisans envers le monde, puérilement exigeans envers la nature; mais il y en aura eu au moins un qui aura été tout reconnaissance, tout respect et tout admiration; il y en aura eu au moins un qui n'aura jamais connu le désenchantement et qui aura traversé la vie l'âme pleine d'un mâle bonheur.

III. — MORALE DE WILHELM MEISTER.

Telle esthétique, telle morale. Les sources de la sagesse sont pour Goethe les mêmes que celles de l'art, ses opinions philosophiques sur la conduite de la vie ont la même solidité substantielle et concrète (je dirais volontiers matérielle, si je ne craignais que le mot fût pris en mauvaise part) que ses opinions sur la poésie.

Goethe est un olympien, il appartient à la race des dieux, c'est une chose convenue depuis longtemps et sur laquelle il n'y a pas à revenir; mais les dieux, quoique égaux entre eux, ne sont pas tous de même origine et ne siégent pas tous aux mêmes titres dans l'olympe. Goethe y est entré de plain-pied comme dans sa demeure naturelle, non en vertu d'un titre chevaleresque ou mystique, mais comme le représentant le plus accompli des classes moyennes et de leur manière de penser et d'agir. Lorsqu'il y a quelque vingt années tel pauvre démocrate allemand emporté par l'effervescence équivoque de son enthousiasme révolutionnaire appelait Goethe un philistin et le roi des philistins, il ne savait pas si bien dire, ni qu'il était aussi près de la vérité. Il croyait proférer une injure mortelle, il ne faisait que constater le titre le plus glorieux de Goethe et ce qui fait sa véritable originalité. Goethe est en effet le type suprême de l'homme des classes moyennes, le *bourgeois idéal*, s'il nous est permis de créer cette formule pour le caractériser. Il est bourgeois dans l'art comme dans la vie, dans le domaine des faits comme dans le domaine des idées. En lui, nous contemplons toutes les facultés particulières aux hommes des classes moyennes portées à leur plus haut point de développement, la prudence, la modération, l'impartialité, l'esprit de justice, le sens pratique, la foi au travail. En lui, nous admirons ce mélange d'indépendance et de respect, d'équité et de fermeté, qui compose la véritable attitude des bourgeois vis-à-vis des classes nobles d'une part, vis-à-vis des classes populaires de l'autre. Comme les sages de ce collége idéal dont il nous parle dans la seconde partie de *Wilhelm Meister*, il professe à la fois le respect de ce qui est au-dessus et de ce qui est au-dessous de lui. Ni dans sa vie, ni dans son caractère, ni dans sa tournure d'esprit, vous ne surprendrez de chimère vaniteuse, de fatuité de poète enivré de son succès et ébloui de la société à laquelle il est mêlé. A aucun moment, il ne se pose comme le poète particulier de la vie aristocratique; mais il ne se met jamais en opposition avec l'esprit des classes nobles, et il lui paie scrupuleusement ce qui lui est dû d'hommages et de considération. Il s'incline non-seulement par déférence pour

les personnes, mais encore par respect pour les choses qu'elles représentent, et lorsqu'il salue un prince ou un grand, il salue en même temps une de ces lois de l'ordre moral vers lesquelles l'attention de son vaste esprit est toujours tournée. Son attitude vis-à-vis du peuple est aussi prudente et aussi mesurée : il est plein d'équité et de judicieuse sollicitude pour les classes inférieures; mais il impose un frein à sa sensibilité et ne se laisse pas ramener jusqu'à elles par les mouvemens d'une sympathie fiévreuse. L'irritation de la sensibilité ne l'égare pas plus dans ses rapports avec les classes inférieures que le chatouillement de la vanité ne l'égare dans ses rapports avec les classes nobles. Le bon sens et le jugement sont dans un équilibre parfait. Autre particularité très caractéristique : Goethe a rarement de l'enthousiasme, mais il n'a jamais de mépris, car sa principale préoccupation est de connaître la valeur et le prix exact de chaque chose. Or, avec une telle préoccupation, l'enthousiasme est aussi difficile que le mépris, parce que, s'il est rare de rencontrer une chose qui vaille la peine qu'on s'échauffe outre mesure l'imagination et qu'on embouche en son honneur la trompette lyrique, il est tout aussi rare d'en rencontrer une qui soit absolument sans valeur. Goethe admire donc très peu, mais en revanche il estime beaucoup. C'est encore un trait qu'il a de commun avec les classes moyennes. L'homme des classes aristocratiques aime volontiers à mépriser, parce que le mépris est pour lui une arme de défense qui lui sert à protéger son rang et à maintenir la distance qui le sépare des autres hommes; mais l'homme des classes moyennes n'a pas de tels droits, il ne lui est pas permis de mépriser, il ne lui est permis que d'estimer. Son mépris est absolument sans portée et ne fait aucun mal à la personne ou à la chose sur laquelle il tombe, au contraire son estime est singulièrement précieuse et honore tous ceux auxquels elle s'adresse. Chaque fois qu'il estime, l'homme des classes moyennes croît en considération et en puissance; chaque fois qu'il méprise, il se rabaisse et se diminue. Goethe est donc par excellence l'homme des classes moyennes. Personne ne les a jamais incarnées avec plus de puissance, plus d'éclat et plus d'autorité; personne n'a formulé leur esprit avec plus de netteté et plus de correction.

Nulle part ces qualités ne se montrent mieux que dans le *Wilhelm Meister*, livre écrit tout entier à l'adresse de la jeunesse des classes moyennes, et qu'on pourrait appeler le guide moral du jeune bourgeois au XIX[e] siècle. C'est à l'enfant des classes moyennes, et non à l'enfant de famille aristocratique ou à l'enfant du peuple, que s'adressent ses conseils, et c'est à lui seul qu'ils peuvent servir. Goethe lui apprend ce qu'il doit fuir ou rechercher dans la vie, sur quels

principes il doit s'appuyer, vers quel but il doit tendre de préférence. Il a pour lui la plus haute ambition, et il tient pour lui école de manières nobles et polies. Il est intéressant de voir quelle importance donne Goethe à cette question des manières et à quels détails minutieux il descend. Sous ce rapport, *Wilhelm Meister* est une véritable initiation des classes moyennes aux mœurs des classes supérieures; il n'admet dans l'individu rien de mesquin, rien de commun ni de trivial. Qu'il soit prudent, mais non pas au prix d'une gaucherie sans excuse; qu'il soit pratique, mais non pas au prix de la vulgarité; qu'il aime l'ordre et la régularité, mais qu'il évite les vices mesquins et sordides qui envahissent si vite les existences laborieuses. Cette condition intermédiaire, que lui a faite le hasard de la naissance, est à la fois un avantage et un désavantage : un désavantage, car il n'a pas d'assiette fixe, de centre de gravité, comme l'individu des autres classes, — un avantage, car il n'est pas l'esclave de son rang, comme l'homme des classes nobles, ou la victime du hasard, comme l'homme du peuple. Il est vraiment libre, ses égaux n'ont aucun pouvoir sur lui, tandis que le noble porte le fardeau de sa caste et l'homme du peuple le fardeau de la société tout entière. Cette liberté lui ouvre deux routes entre lesquelles il doit faire son choix : l'une sûre et qui respectera son indépendance, l'autre plus glorieuse, mais pleine de périls. Qu'il se crée une spécialité, une profession, et qu'il y devienne habile; alors tous les autres hommes dépendront de lui, et lui ne dépendra de personne; ou bien qu'il sache profiter de cette liberté que lui crée sa condition pour être vraiment un *homme*, dépouillé de tout préjugé de caste, de toute servilité de fonction, de toute convention sociale, que par un effort persévérant il parvienne à l'harmonieux développement de son être, et qu'il réalise un beau type de perfection morale qui le mettra au niveau de toutes les conditions de la vie.

Le candide Wilhelm a fait son choix : de ces deux routes, il prend la plus périlleuse. Goethe, sans oser le blâmer, le conseille cependant longtemps par la voix du sage Werner et lui présente la route du métier, de la profession, de la *spécialité*, comme la plus sûre et celle qui convient le mieux à un bourgeois; mais, une fois que le héros a pris décidément son parti, il l'accompagne avec une sage sollicitude jusqu'à ce qu'il soit enfin arrivé à bon port. Goethe, quelle que soit son estime pour les spécialités, qu'il recommande à chaque instant dans son livre et dont il prophétise le futur triomphe social, qui est aujourd'hui un fait accompli, ne peut se défendre d'une certaine faiblesse pour ceux qui aspirent au développement harmonique de leur être. Tout en blâmant Wilhelm et en le traitant

d'étourdi, il est pour lui plein de sympathie, et maintefois on ne peut s'empêcher de penser qu'il prêche un peu pour son propre compte et qu'il fait un retour sur lui-même. Lui aussi, il avait aspiré au développement harmonique de son être; lui aussi, il n'avait pas voulu s'enfermer dans une de ces *spécialités* étroites qu'il recommande si sagement et par l'organe de Werner, et par celui de Jarno, et par celui de Wilhelm lui-même. Il avait réussi à force de génie, de surveillance sur lui-même, au prix des quelques légères épreuves et des quelques péchés moins légers dont son livre de *Poésie et Vérité* nous entretient, à réaliser l'équilibre parfait de son individu; il avait fait de lui, par le travail et la volonté, ce que la naissance fait si facilement du noble, un beau type d'homme qui paie et récompense de tout par sa seule présence. Cependant, en dépit de son heureuse expérience, la ligne de démarcation lui paraît tranchée de telle sorte qu'il est dangereux de la franchir. Rappelez-vous l'admirable parallèle que trace Wilhelm du noble et du bourgeois : « Le noble vaut par ce qu'il est, le bourgeois par ce qu'il a. Le noble donne tout en présentant sa personne; le bourgeois ne donne quelque chose que par sa fortune, ses aptitudes et son intelligence : il doit donc développer des aptitudes uniques afin d'être utile, et c'est par conséquent une chose prévue d'avance qu'il n'y aura pas d'harmonie dans son être, parce que, pour se rendre utile dans une branche de connaissances, il faut abandonner tout le reste. » Chercher la perfection morale semblerait être le droit de tout homme; cependant pour le bourgeois une pareille ambition est presque le contraire du devoir, et quiconque voudra tenter l'entreprise de Goethe et de Wilhelm doit savoir cela d'avance.

La morale du livre n'est pas plus héroïque que la composition n'en est romantique. Les idées et les sentimens chers aux instincts des classes moyennes en font tous les frais, et c'est à peine si en quelques passages on rencontre quelques faibles traces des sentimens et des idées particuliers aux anciennes aristocraties. Ce que Goethe semble le plus envier et le plus apprécier chez les classes aristocratiques, c'est l'adresse physique, l'habileté aux exercices du corps, la tenue et le parfait aplomb du maintien. Il n'a pas dit un mot de la valeur militaire, et je ne crois pas que la vertu de l'honneur soit mentionnée dans *Wilhelm Meister*. Au milieu de cette foule de fortes et pratiques idées, trois notions morales se détachent particulièrement, trois notions qui composent, pourrait-on dire, l'idéal de la sagesse chez les classes moyennes : l'expérience, le bonheur, l'action : cherchez bien, et au fond de la morale qui est propre aux classes moyennes vous ne trouverez pas autre chose que ces trois notions.

Il semble que les hommes aient dû toujours accepter l'expérience comme principe de la sagesse, et cependant il n'en est rien. Notre éducation exclut l'expérience, en ce sens qu'elle est essentiellement préventive et qu'elle nie *à priori* que l'exercice de la liberté individuelle puisse jamais être bienfaisant. Elle considère toute erreur comme mortelle, toute méprise comme irrémédiable. Elle n'avoue pas explicitement, mais elle admet tacitement que l'expérience pervertit l'homme au lieu de le corriger. Elle établit donc *à priori* des catégories de choses défendues et de choses permises; elle dresse un tracé géométrique de la vie et s'efforce de diriger mécaniquement la volonté de l'individu dans cette voie déterminée d'avance. Une pareille éducation réalise trop souvent la fable du *Fils de Roi* et de *l'Horoscope*. L'individu ainsi élevé n'évite l'erreur que par ignorance; mais plus son ignorance est grande et plus sa chute sera profonde, s'il lui arrive de tomber dans cette erreur qu'on lui a soigneusement cachée. C'est donc une idée beaucoup plus nouvelle et beaucoup plus hardie qu'on ne pense que de présenter l'expérience comme le principe de la sagesse, car cette idée contient en elle cette proposition que beaucoup jugeront téméraire : l'homme n'est instruit que par ses erreurs et ses fautes; l'erreur est donc par conséquent le vrai commencement de la sagesse. Selon Goethe, l'individu n'est jamais corrigé que par lui-même, et ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de le laisser se débattre avec la vie en suivant de l'œil ses mouvemen C'est là ce qu'il appelle l'affranchissement de l'individu par la nature. « Le devoir de celui qui instruit les hommes, dit-il dans une de ses belles sentences qui ont la gravité solennelle des sentences antiques, n'est pas de les préserver de l'erreur, mais de guider celui qui s'égare; lui laisser vider la coupe de l'erreur, c'est la sagesse du maître. Celui qui ne fait que goûter à l'erreur la garde longtemps avec lui, il la regarde comme un rare trésor; mais celui qui a une fois épuisé la coupe connaît l'erreur, s'il n'est pas un insensé. » Ainsi l'homme doit faire par lui-même l'apprentissage de la vie, comme l'ouvrier fait l'apprentissage de son métier. Quelqu'un pourrait-il se mettre à la place de l'apprenti sous prétexte que celui-ci est gauche et maladroit, et qu'avant de devenir habile dans son métier il lui faudra gâter un certain nombre de pièces? Cependant une très forte objection se présente : qui garantira la santé morale de l'individu contre les conséquences si souvent funestes de l'erreur? On peut être désabusé sur le compte de l'erreur, et cependant en rester empoisonné. Quel contre-poison donnerez-vous à l'individu avant de le lancer dans l'apprentissage de la vie? Le seul contre-poison, répond Goethe, que la nature ne donne pas, c'est-à-dire le respect. « La nature a donné à chacun tout ce qui lui est nécessaire

pour le préserver dans l'avenir; mais il est une chose que personne n'apporte avec lui en venant au monde, et c'est précisément cette chose qui permet à l'homme de devenir un homme à tous égards, à savoir le respect... L'homme se résout à regret au respect, ou plutôt il ne s'y résout jamais; c'est un sens supérieur qu'il faut ajouter à sa nature... » L'homme naturel ne connaît pas le respect, mais la crainte, et, chose singulière, notre éducation habituelle fortifie cette disposition instinctive au lieu de la corriger. Elle agit par la crainte, jamais par le respect. Dotez l'individu de cette vertu supérieure, la seule que l'éducation ait pour mission de développer, puisque toutes les autres sont innées, et puis lancez-le hardiment dans la vie : le respect le guérira de toutes les conséquences funestes de l'erreur. Rarement la sagesse humaine s'est approchée plus près de la vérité sur ce point de l'éducation.

L'expérience, en affranchissant l'individu du mensonge involontaire, le conduira à la vérité et par là au bonheur, qui est le but véritable de la vie et qui réside dans l'accord parfait de l'homme avec la nature, l'ordre social et les lois morales. Le bonheur, tous le désirent, mais combien peu connaissent son vrai visage! Tous le poursuivent sous un nom qui n'est pas le sien, gloire, volupté, richesse, et Goethe nous présente dans le miroir des erreurs de son Wilhelm la série entière de ces images trompeuses, ce qui a fait croire à beaucoup de lecteurs trop peu attentifs et à quelques critiques à trop courte vue que Goethe avait voulu préconiser une morale vulgairement épicurienne. Non, le bonheur tel que Goethe le comprend n'a pas cet aspect riant et enivré que lui prêtent la plupart des hommes; c'est une chose grave, sérieuse et austère, et qui s'acquiert par le sacrifice douloureux de nos illusions. Comparez Wilhelm à son début dans la vie à Wilhelm au terme de son apprentissage, et vous comprendrez ce que Goethe entend par le bonheur. Wilhelm est parti plein d'enthousiasme pour la conquête de la gloire; il s'est enrôlé sous la bannière de l'art, et, pour mieux atteindre son but et le serrer de plus près, il s'est fait entrepreneur dramatique. Il vit dans la fièvre et l'agitation, sa tête est pleine de rêves, et son faible cœur, mal défendu par le souvenir douloureux de Marianne, est à qui veut le prendre. Il satisfait à ses désirs et n'obéit qu'à son caprice, il est son maître : est-il heureux? Oui, si l'on peut appeler heureux un homme qui vit dans l'illusion et l'erreur, qui ne connaît pas la mesure de ses forces et la valeur de ceux qui l'entourent. Voyez-le maintenant au terme de son pèlerinage, lorsque la formule sacramentelle a été prononcée sur lui : « Va, la nature t'a affranchi; » est-il désabusé, désenchanté, blasé? Non, maintenant il est heureux. Comment ne le serait-il pas? Il est en paix avec lui-même et

avec les lois morales; il connaît la mesure de ses forces et de ses aptitudes, ce qui équivaut à la pleine possession de soi-même. Ses erreurs l'ont quitté l'une après l'autre, et le monde n'a plus de piéges pour lui, ce qui équivaut à la pleine possession de la vie. Sa volonté n'a plus aucun de ces caprices qui créent la douleur et le danger, parce qu'ils sont en désaccord avec l'ordre moral, ce qui équivaut à la complète sécurité. Il a courbé l'orgueil indiscipliné de son *moi* individuel devant la sagesse des lois générales, ce qui équivaut à la perfection morale. A ce moment, cet humble fils de bourgeois pourrait dire comme l'empereur Marc-Aurèle : « O univers! je veux ce que tu veux. » Ce développement harmonique de son être, il l'a enfin trouvé, mais d'une manière bien différente de celle qu'il avait rêvée. Sérénité, sécurité, domination de soi-même, claire intelligence des lois du monde et du but de l'existence, voilà le vrai bonheur, celui qui nous rend maîtres ès-arts de la vie. Nous le payons cher la plupart du temps; il y a toujours quelque souvenir importun ou douloureux, quelque méprise fatale, quelque erreur homicide au fond de ce bonheur. Le doux Wilhelm ne compte-t-il pas deux victimes dans sa vie d'apprentissage, la charmante et passionnée Marianne, la sensible et poétique Mignon? Et Goethe ne traîne-t-il pas après lui le souvenir de Frédérique Brion? Heureux cependant celui qui peut s'en tirer à aussi bon compte que Wilhelm et que Goethe!

L'âme étant arrivée à cet état de rassérénement et à cette réconciliation avec le monde et la vie, alors commence pour l'individu la véritable période de l'action. Jusque-là, l'action s'était confondue avec la passion, dont elle pouvait justement porter le nom. Incertaine, fiévreuse, turbulente comme la jeunesse, pleine des maladresses de l'apprentissage, elle était aussi puissante pour l'erreur que pour la vérité, et détruisait plus qu'elle ne créait. Maintenant l'individu peut la diriger à son gré, comme un bon ouvrier dirige son outil, d'une volonté ferme, froide et sûre d'elle-même. Agir, et non rêver ou contempler, voilà désormais sa joie. Jusqu'alors et tant qu'a duré la période de la jeunesse, il a vécu des bienfaits de l'éducation et du fonds acquis par les innombrables générations qui l'ont précédé. Maintenant il va par l'action ajouter quelque chose à ce fonds social et rendre tout ce qu'il en a reçu. Le voilà créateur à son tour, il fait partie intégrante de ce vaste système d'activité universelle qui entretient et renouvelle la vie générale. C'est là son suprême titre de noblesse, car par l'action il fait deux choses, il affirme son individualité et en même temps il l'abdique, il pose son *moi* en face de l'univers et en même temps il le place dans un acte qui lui échappe, il se concentre en lui-même et en même temps il

fuit hors de lui-même, il fait don aux autres hommes de cette personnalité qu'il leur impose. Son abdication le fait roi. Ainsi par l'action sont réconciliées toutes les contradictions; l'harmonie embrasse maintenant l'être vivant tout entier. Du sommet où il est arrivé, l'individu n'aperçoit plus aucun désaccord dans les choses; il voit clairement et il proclame hautement que tout est bien dans l'univers.

Tout est bien, voilà la conclusion dernière de Goethe. *Wilhelm Meister* est le vrai poème de l'optimisme, et je ne sais vraiment qui a pu découvrir qu'il contenait la morale du désenchantement, qu'il n'était qu'une manière de *Candide* plus serein et plus calme. Goethe nous enseigne au contraire que la vie ne trompe jamais celui qui agit loyalement avec elle et qui est assez fort pour ne pas désespérer. Il est vrai qu'il met cet optimisme à un haut prix. Pour y parvenir, il faut traverser bien des erreurs, subir bien des déceptions; mais celui qui persévère trouve à la fin la récompense de ses efforts. Sans doute nous assistons dans ce livre à bien des découragemens, et si nous nous en tenons aux premiers compagnons de Wilhelm il est évident que le livre paraîtra entaché de pessimisme. Aurélie, Serlo, Laërtes, Mélina, toute cette tourbe terne et désabusée nous fait goûter la lie amère de l'expérience; mais est-ce que ce sont eux qui sont les véritables héros du livre et qui lui donnent sa signification? Voyez plutôt dans le fond du tableau ce groupe de personnages qui fait contraste avec ceux qui occupent le premier plan : la belle sainte, l'oncle, l'abbé, Lothaire, Jarno, Thérèse, Nathalie, voilà les personnages, pour ne rien dire de ceux des *années de voyage*, qui donnent la clé du livre et qui sont chargés d'en exposer la morale et d'en tirer les conclusions. Certes ceux-là ne représentent pas le dégoût de la vie, le désenchantement et le désespoir; leur expérience n'a rien d'amer, leur sagesse n'a rien de triste. On dira peut-être que Wilhelm a obtenu peu de chose en comparaison de ce qu'il espérait, et que son bonheur ressemble beaucoup à la résignation; mais ceux qui concluraient de là que le livre contient une morale ironique et pessimiste obéiraient à l'illusion qui nous fait considérer notre vie individuelle comme mesquine lorsque nous la comparons à la vie générale qui nous entoure. C'est précisément cette opposition entre la vie individuelle et la vie générale qui est symbolisée d'une manière admirable par l'antithèse de Wilhelm et de l'association maçonnique formée dans la maison de Lothaire. Notre vie individuelle est toujours pauvre et dénuée quand nous la comparons à ce monde extérieur, qui est si plein et si riche. Qu'est-ce cependant que cette richesse générale? C'est l'œuvre d'efforts individuels sans nombre. Chacun y contribue pour sa part et en profite

pour quelque chose; seulement, comme ce quelque chose est nécessairement peu de chose, nous sommes toujours portés à nous considérer comme lésés et déshérités. En quoi cependant Wilhelm aurait-il le droit de se plaindre? Sans doute il a vu tomber ses espérances l'une après l'autre; mais n'a-t-il pas obtenu plus et mieux que ce qu'il avait désiré? Il avait souhaité le succès, il a obtenu la sagesse; il avait souhaité la goire, il a obtenu le bonheur. C'est donc très justement que Frédéric peut lui dire : « Je te compare à Saül, fils de Cis, qui était sorti pour trouver les ânesses de son père, et qui rencontra un royaume. » Cette plaisanterie de Frédéric n'implique certes pas que Wilhelm ait le droit d'être bien désenchanté. D'ailleurs nous avons la garantie de Goethe lui-même, qui, après avoir cité cette phrase de Frédéric, ajoutait : « Que l'on s'en tienne à cette conclusion, car au fond tout cet ensemble nous enseigne simplement que, malgré toutes ses sottises et tous ses égaremens, l'homme conduit par une main supérieure arrive heureusement au but. »

Ce livre, loin de contenir une morale de désenchantement et de dégoût, est au contraire tellement optimiste que nous en recommanderions volontiers la lecture à tous ceux qui se trouvent en lutte avec la vie ou en désaccord avec elle, à tous ceux que l'expérience a mécontentés et que la fortune a maltraités, sans les briser ni les pervertir. Nous n'oserions aussi hardiment le recommander à ceux qui ont absolument désespéré et qui sont arrivés à l'incrédulité radicale; nous craindrions que cette lecture ne fût pour eux d'aucun secours. C'est à une autre morale que ceux-là devront recourir. Les encouragemens de *Wilhelm Meister* sont sans efficacité contre le désespoir, sa sagesse est sans puissance contre l'incrédulité absolue. Ce livre n'a pas le don divin des miracles et ne peut ni ressusciter les morts, ni rappeler les agonisans à la santé. En revanche, tous ceux qui ne sont encore qu'au commencement de la maladie, tous ceux qui ne sont que débilités et qui ne souffrent encore que d'une anémie morale, ne le liront pas sans ressentir un soulagement véritable, car c'est un des calmans les plus efficaces et les plus salutaires qu'on puisse recommander. C'est le livre qu'il faut mettre aux mains des hypocondriaques, des *spleenétiques*, des languissans atteints des fièvres du siècle, des mélancoliques et des irrités. Cette lecture apaisera leurs nerfs, dissipera leurs chimères, développera et nourrira les muscles de leur esprit, assagira leur imagination. Il est une autre classe de personnes qui liront aussi *Wilhelm Meister* avec fruit : ce sont ceux qui, au contraire des premiers, regorgent de santé, qui abondent en esprits animaux et en activité physique, ceux que cette vie pratique et active tant recommandée par

Goethe entraîne dans son tourbillon sans loi et sans frein, et qui marchent en aveugles à la conquête de la matière avec une sorte d'élan farouche. Ceux-là apprendront dans le livre de Goethe par quels moyens cette activité qui leur est chère peut être ennoblie, comment l'esprit double le prix de la matière, et comment le beau et le bon sont les proches parens de l'utile. La société est aujourd'hui divisée en deux grandes classes d'hommes : les dégoûtés et les entreprenans. *Wilhelm Meister* s'adresse également aux uns et aux autres; c'est donc le livre de la société moderne tout entière.

Et pourtant cette belle œuvre, si pleine de calme, de sérénité et de sagesse, ne nous laisse pas entièrement satisfaits. Il y a je ne sais quoi qui nous froisse dans cette morale trop conforme à l'intérêt bien entendu de l'individu : les gages de cette sagesse nous apparaissent trop nettement, nous calculons avec trop de certitude les bénéfices de cette activité pratique; la récompense suit l'acte de trop près, le salaire est trop près de la main de l'ouvrier. On se dit qu'un pareil livre pourra bien communiquer la sagesse à ceux qui ne la possèdent pas, et l'augmenter chez ceux qui la possèdent, mais qu'il ne créera jamais une âme et qu'il ne suscitera jamais un grand homme. Il formera des Franklin transcendans, des Bentham idéalistes, il ramènera de l'utopie chimérique à la saine science économique quelque Saint-Simon trop absolu ou quelque Owen trop rêveur, il enseignera à quelques natures d'élite les arts qui ornent et décorent la vie, il sauvera de l'amertume de l'expérience quelques jeunes imprudens trop altérés de gloire; mais là s'arrêtera malgré tout la sphère de son action. Que manque-t-il donc à ce livre pour nous laisser entièrement satisfaits? Peut-être la chose même qu'il blâme et condamne, une folie, une chimère, mais plus certainement encore une parcelle d'héroïsme, une étincelle du feu divin, un reflet de l'épée de l'archange. Il éclaire, il n'échauffe pas. Or il y a longtemps qu'il a été dit : « Éclairer est bien, brûler est mieux; éclairer et brûler à la fois est le comble de la perfection. »

Cette perfection sera-t-elle jamais atteinte? Viendra-t-il jamais, le poète qui à la lumineuse intelligence d'un Goethe joindra le feu ardent d'un Shakspeare et d'un Dante, qui sera à la fois le souverain des esprits et des cœurs, le maître de toute sagesse comme de tout héroïsme?

ÉMILE MONTÉGUT.

LES

AFGHANS CHEZ EUX

SOUVENIRS D'UNE MISSION POLITIQUE ANGLAISE

I. *Journal of a Political Mission to Afghanistan*, by H. W. Bellew. London, Smith Elder and C°, 1862. 1 vol. — II. *Lost among the Afghans, — Adventures of John Campbell related by himself*, London, Smith Elder and C°, 1862, 1 vol.

Les Anglais, maîtres de l'Inde, n'ont connu que bien tard le pays où un ancien proverbe national plaçait la clé de leur immense possession. En 1815 seulement, les intéressans récits de l'honorable Mountstuart Elphinstone leur révélèrent, sinon l'existence, au moins l'organisation sociale et politique du « royaume de Caboul, » comme on l'appelait alors. Résident accrédité à la cour de Poonah, M. Elphinstone était allé vérifier sur place en 1808 l'importance militaire de ce pays, qu'on regardait à cette époque comme une des étapes de l'armée d'invasion que la Russie et la France, au lendemain de Tilsitt, pensèrent un moment lancer contre l'empire anglo-indien. Il y trouva en effet, étudiant le terrain comme il l'étudiait lui-même, d'intelligens ingénieurs envoyés en Perse à la suite du général Gardanne, et put s'assurer que la route d'attaque par Constantinople, Téhéran, Hérat et Caboul était déjà tracée dans l'esprit aventureux des deux empereurs; mais leur étroite amitié, cimentée par l'espoir de spoliations grandioses, ne devait pas durer plus d'un jour, et de toutes ces appréhensions qu'elle avait causées à l'Angleterre, ainsi menacée dans la plus vaste de ses colonies, il ne resta que les souvenirs de la mission confiée à M. Elphinstone.

Ces souvenirs s'effacèrent bientôt, et une vingtaine d'années plus tard ce fut une nouvelle révélation pour la grande masse du peuple anglais que celle d'un pays appelé l'Afghanistan (1), situé par-delà le pays des Radjpoutes et celui des Sikhs, et qui prenait tout à coup une véritable importance politique par suite des agressions imprévues de la Perse contre une ville nommée Hérat. Ces agressions, au dire des gens experts, étaient inspirées par la Russie. Le chah, une fois maître de Hérat, élèverait des prétentions sur Ghuznee, puis sur Kandahar, et son armée de quarante mille hommes, avant-garde d'une expédition russe, lui fraierait ainsi le chemin jusqu'au seuil de l'Inde anglaise. Il n'est pas très bien établi maintenant que la Russie eût des plans aussi arrêtés, et fût prête à une si périlleuse entreprise; mais en 1835 et dans les années suivantes ceci ne faisait pas doute aux yeux des agens anglais, qui communiquèrent aisément leurs craintes au gouvernement de Calcutta. On vit alors, par suite d'une panique inexplicable, lord Auckland, le gouverneur général, se précipiter au-devant du danger qu'il redoutait, et hâter par ses anxiétés à contre-sens une catastrophe qui était bien loin d'être imminente.

La compagnie des Indes, dès lors en décadence, fut entraînée, malgré qu'elle en eût (1838), à cette guerre étrange où, prenant part tout à coup aux guerres intestines de l'Afghanistan, les Anglais, de concert avec leur douteux allié Runjet-Sing, allèrent détrôner

(1) On nous permettra peut-être, dans une note, de préciser le sens géographique du mot *Afghanistan*, et de faire le dénombrement des peuples divers qui habitent cette contrée, encore assez imparfaitement connue.

Le *Wilayat*, le pays des Afghans, se compose de deux régions distinctes de nom et de caractère. La première est le Caboul ou Caboulistan, comprenant les districts montagneux au nord de Ghazni ou Ghuznee, et le Sufaï-Koh jusqu'à la chaîne appelée l'Hindou-Koush. Le Caboulistan est limité à l'ouest par le pays des Hazarahs (le *Paropamisus* des anciens), à l'est par l'Abba-Sin ou Père des Fleuves (l'Indus). La seconde région du Wilayat est le Khorassan ou Zabulistan, alpestre vers sa frontière orientale, grand plateau désert sur toutes ses limites occidentales, qui, s'étendant au sud et à l'ouest à partir de la latitude de Ghazni, va rejoindre les confins de la Perse, dont il est séparé vers le sud par le désert de Sistan. Au sud encore, il est séparé du Belouchistan par la chaîne des monts Washati, les provinces de Sarawan et de Kach-Gandaba, au septentrion par les montagnes de Hazarah et de Ghor, à l'est par la rangée de montagnes qui portent le nom de Soulaïman et par les rameaux qui s'en détachent, ainsi que par le Daman, territoire situé à leur base et qui va rejoindre l'Indus. Il ne faudrait pas confondre le Khorassan dont nous parlons avec la vaste province du même nom qui se trouve à l'est de l'empire persan et se rattache aux limites nord-ouest du Khorassan des Afghans. Voici maintenant le chiffre approximatif des races qui habitent ces régions, assez imparfaitement limitées par suite des guerres et conquêtes qui en modifient à chaque instant les frontières : Afghans proprement dits, 3 millions; Tajiks, 500,000; Kazzilbashs, 200,000; Hazarahs, de 50 à 60,000; Hindki (Hindous) et Jauts, 600,000; montagnards du Caboul (Nimcha, Deggani, Luggani, etc.), 150,000. Des tribus afghanes, les unes sont nomades, les autres sédentaires.

Dost-Mohammed, le « roi de Caboul, » afin d'installer à sa place un prince, jadis déchu, qu'ils regardaient comme leur créature à jamais dévouée. Cette restauration ridicule et vaine fut accomplie au prix des plus grands dangers et des plus grands sacrifices. Le 7 août 1839, Dost-Mohammed cédait son sceptre au protégé des Anglais et se retirait à Calcutta, sous la protection même de ceux qui venaient de le détrôner; puis, après trois années d'éphémère domination, l'armée anglaise, très imprudemment réduite et placée sous les ordres d'un vieux général inhabile, se vit tout à coup en face d'une insurrection presque générale, qui éclata sur la nouvelle du remplacement de lord Auckland par lord Ellenborough (novembre 1841, janvier 1842). Les principaux représentans de la politique anglaise, Burnes et M'Naghten, furent immolés, comme le lieutenant Wyburd l'avait été à Khiva, comme l'avaient été à Bokhara le colonel Stoddart et le capitaine Conolly; puis, dans une journée de néfaste mémoire, l'Angleterre apprit avec stupeur que, de toute l'armée laissée par elle dans l'Afghanistan, quelques hommes à peine avaient pu rentrer sur le territoire anglo-indien. Invités à quitter Caboul au cœur même de l'hiver, le 6 janvier 1842, quatre mille cinq cents soldats de la compagnie, suivis de douze mille indigènes, serviteurs indispensables de toute armée en campagne, plus un nombre considérable de femmes et d'enfans qu'avait attirés l'ombre protectrice du drapeau britannique, se virent décimés, dès le premier jour de marche, par la faim, le froid, les attaques de l'ennemi. Ce fut, sur une moindre échelle, une retraite de Russie. Le sang ruisselait sur la neige étincelante des montagnes, les cadavres, durcis par la gelée, bordaient les sentiers ardus, encombraient les défilés étroits. De ses bras énervés par le manque de nourriture, engourdis par la bise glaciale, plus d'une mère se vit arracher l'enfant qu'elle emportait dans sa fuite, et mourut, le laissant esclave aux mains d'un soldat féroce. Tel fut le sort de l'un des deux écrivains dont nous invoquerons aujourd'hui le témoignage sur ce peuple étrange, qui se révélait ainsi à l'Europe étonnée par une victoire complète remportée au détriment de la toute-puissante Angleterre.

L'honneur militaire de celle-ci était en jeu. Il fallut, et sans retard, laver l'injure faite au drapeau. Deux généraux, Pollock et Nott, l'un en franchissant la passe de Kyber, réputée inexpugnable, l'autre en allant dégager le général Sale, enfermé dans Jellalabad, qu'il avait héroïquement défendue, rendirent une partie de son prestige à l'ascendant des armes britanniques. On vit de nouveau sur les murs de la citadelle, à Caboul, flotter l'*Union-jack*, l'étendard national. Pour venger le général Elphinstone, mort en captivité

avant que cette éclatante revanche eût été prise, on brûla le bazar de la ville condamnée, un monument élevé par Aureng-Zeb. En revanche, pour remplacer Shah-Soudjah, le protégé des Anglais, que les rebelles avaient mis à mort, on choisit le promoteur secret de la rébellion, et, sans se trop soucier du démenti éclatant que l'on se donnait ainsi, on rendit la couronne à Dost-Mohammed; puis on se hâta d'évacuer l'Afghanistan après une solennelle proclamation de lord Ellenborough où il était dit, entre autres choses, « qu'il n'était ni dans les principes ni dans la politique de l'Angleterre qu'on pût imposer par la force à quelque peuple que ce soit un gouvernement dont il ne veut point. » Les Afghans durent entendre avec une certaine surprise cette profession de foi, que les circonstances ne rendaient guère opportune. Quoi qu'il en soit, de cette lutte qu'on aurait pu croire si périlleuse pour eux, ils sortaient au fond par une victoire complète : le souverain de leur choix leur était rendu, et l'étranger qui avait si mal à propos essayé de les asservir à sa politique se retirait après maint désastre, avec le ferme projet de ne plus se laisser entraîner au-delà de ses frontières. La leçon avait été dure en effet : elle coûtait aux Anglais plus de six mille soldats européens, et les frais de la guerre montaient à 15 millions sterling (375 millions de francs). Il n'était pas à craindre qu'ils l'oubliassent si tôt.

Assuré désormais de vivre en paix avec ses redoutables voisins, Dost-Mohammed reprit par degrés une attitude indépendante et aborda peu à peu la politique d'agrandissement qui est celle de tout despote oriental. En 1850, il conquit Balkh et son territoire; en 1854, il annexa la principauté de Kandahar au royaume de Caboul. Hérat, restée sous un chef indépendant, changea plusieurs fois de maîtres de 1852 à 1856, époque où Isa-Khan, qui s'y était emparé du pouvoir, menacé par les Afghans, invoqua la protection du chah de Perse, et l'obtint immédiatement en dépit des traités passés entre ce prince et le gouvernement anglais. On sait que la conséquence de cette infraction fut la guerre de 1857 entre l'Angleterre et la Perse, guerre à peine terminée lorsque la révolte des cipayes, éclatant à l'improviste, vint compliquer les affaires anglo-indiennes.

C'est au début de la guerre de Perse, au mois de janvier 1857, que se renouèrent les rapports politiques de l'Angleterre et des Afghans. L'émir Dost-Mohammed, pendant son séjour à Calcutta, s'était mis au courant des tendances et des traditions de la politique anglaise. Les progrès continuels de ces perpétuels envahisseurs qui de proche en proche, et moyennant l'annexion du Pendjab, étaient arrivés jusqu'à la limite de ses états, ne l'avaient pas laissé sans de graves méfiances; mais il avait appris à les estimer autant qu'il

pouvait les craindre, et lorsqu'il se vit menacé par l'occupation d'Hérat livrée aux Persans, lorsque sa frontière occidentale lui parut compromise, il n'hésita pas à solliciter les secours du gouvernement britannique. Ses ouvertures ne pouvaient être repoussées, puisqu'elles offraient l'occasion d'effacer de fâcheux souvenirs, de renouer avec les Afghans les bons rapports si gratuitement détruits par les imprudences de lord Auckland, et de créer ainsi une barrière de plus sur cette route des Indes que l'ambition moscovite (à ce qu'on croit du moins) fait explorer par la Perse en attendant le jour où elle pourra s'y lancer elle-même. L'émir, invité à Peshawur (1), s'y rendit auprès de sir John Lawrence, lieutenant-gouverneur du Pendjab et pays adjacens; là fut conclu entre ces deux personnages un véritable traité d'alliance offensive et défensive contre la Perse, ennemie commune des deux états. Pour mettre l'émir à même de lever et d'entreten r une armée qui pût chasser les forces persanes jetées dans Hérat, un subside mensuel d'un *lack* de roupies (250,000 francs environ) lui fut libéralement alloué, mesure excellente lorsqu'elle fut prise, mais qui devint bien plus essentielle encore au moment de la grande révolte qui allait la suivre de si près. Alors en effet Dost-Mohammed, sollicité, pressé, assiégé de mille provocations, put se croire un instant l'arbitre des destinées de l'Inde. Quelle importance redoutable n'aurait pas prise le rôle de l'émir, s'il avait mené ses hordes belliqueuses au secours du grand-mogol assiégé dans Delhi par des forces manifestement insuffisantes? Mais Dost-Mohammed n'était pas seulement l'obligé, il était le pensionnaire de ses amis de la veille, qui, la guerre persane achevée, s'étaient bien gardés de casser aux gages un allié de cette importance. La crainte seule n'eût peut-être pas maintenu sa fidélité chancelante. Jointe à la cupidité satisfaite, elle lui donna la force de résister à l'impulsion qu'il recevait de toutes parts et d'ajourner les déterminations hasardeuses auxquelles l'irritation populaire semblait le convier énergiquement.

Dans ce traité de janvier 1857, une stipulation particulière réglait l'envoi d'une mission militaire anglaise qui, sous la protection de l'émir, surveillerait les mouvemens des forces persanes, tiendrait les autorités du Pendjab au courant de tous les incidens militaires survenus à la frontière occidentale de l'Afghanistan, et veillerait enfin au bon emploi des subsides, fournis pour un but essentiellement déterminé. La mission partit de Peshawur le 13 mars 1857, sous les ordres du major Lumsden, organisateur et chef du corps des guides, joignit le 20 du même mois, sur les bords de la rivière Kurram, l'escorte que l'émir avait envoyée au-devant d'elle, franchit,

(1) On suit ici l'orthographe anglaise pour les noms propres; on prononce *Pichaour*

non sans difficulté, après quatre jours entiers de retard, les défilés montagneux dont quelques bandes armées prétendaient lui interdire l'accès nonobstant les ordres du souverain, arriva le 8 avril devant les fameux *minarets* de Ghuznee (1), et le 25 fit son entrée solennelle à Kandahar, où elle demeura pendant tout le reste de son séjour chez les Afghans, l'émotion populaire causée par les événemens de l'Inde n'ayant jamais permis à l'émir de mander auprès de lui ces hôtes incommodes, qu'il ne voulait ni protéger trop ouvertement, ni exposer à la haine dont ils étaient l'objet. Le mandat spécial des envoyés anglais avait d'ailleurs pris fin dès leur arrivée, la paix entre l'Angleterre et la Perse ayant été signée à Paris six jours avant qu'ils eussent quitté Peshawur (2). Ils n'en restèrent pas moins à leur poste, inutilement périlleux, jusqu'au 15 mai 1858, date précise de leur départ, ayant donc ainsi vécu plus d'un an au centre même de ce pays, dont aucun de leurs compatriotes n'eût impunément franchi la frontière pendant les quinze années précédentes.

Le soin de raconter les incidens de cette mission politique semblait dévolu à l'officier éminemment distingué qui en avait la direction suprême; mais une tâche de si longue haleine n'a sans doute pas trouvé place dans l'existence active du commandant des guides, investi coup sur coup, dès son retour dans les provinces du nord-ouest, des fonctions les plus absorbantes. Fort heureusement pour nous, il était accompagné d'un médecin militaire, M. H. W. Bellew, à qui sa profession donnait des priviléges spéciaux, et dont les études variées faisaient un observateur plus complet peut-être et mieux qualifié que son chef lui-même. C'est de son *journal*, fort exactement tenu, c'est aussi de l'étude historique placée en tête de ce journal que nous essaierons de tirer quelques renseignemens sur un pays strictement interdit à la curiosité des voyageurs ordinaires, et sur lequel il n'existait, avant le voyage d'Elphinstone, aucune indication de quelque valeur. Pour les compléter, nous puiserons au besoin dans les souvenirs autobiographiques d'un jeune Anglais, ramassé tout enfant sur le champ de bataille de la vallée de Tezeen, où les débris de l'armée anglaise, après l'évacuation de Caboul, furent cernés et massacrés à loisir, et qui, après toute sorte d'aventures plus ou moins authentiques, est parvenu à reprendre sa place parmi ses compatriotes. Ce personnage, auquel les plus grands noms officiels de l'Inde anglaise (lord Elphinstone, sir John Law-

(1) Deux grosses tours de briques rouges, finement sculptées et décorées d'anciennes inscriptions arabes. Situées à près de 300 mètres l'une de l'autre, elles passent pour marquer les limites de ce qui était autrefois la salle où le fameux sultan Mahmoud donnait ses audiences publiques.

(2) Le 4 mars 1857.

rence, M. Charles Murray) ont bien voulu servir de garans et en quelque sorte de parrains, a reçu d'eux le nom de John Campbell. Avant de redevenir Anglais, il portait celui de Feringhee-Bacha. Ses récits, dictés à l'un des professeurs chargés de son éducation, ne portent pas en eux-mêmes le cachet d'une véracité absolue. Il semble par momens que l'imagination du jeune aventurier se dédommage des efforts qu'on demande à sa mémoire. Acceptés néanmoins par les imposantes autorités que nous venons de nommer, ces chapitres singuliers ne nous trouvent qu'à demi incrédules; nous nous méfions modestement de nos méfiances, et nous nous bornerons à regretter que la vérité puisse ressembler de si près, avec la logique de moins, à un conte de la sultane Sheherazade.

I.

La race afghane proprement dite revendique une origine juive. Ses traditions écrites, qui sont nombreuses, puisque M. Bellew a pu consulter jusqu'à sept histoires différentes de ce peuple à part (1), s'accordent sur leur point de départ, qui est le règne de Sarul (Saül), appartenant à la tribu de Benjamin (Ibnyamin). Ce puissant monarque aurait eu deux fils posthumes, nés à la même heure de deux femmes différentes, toutes deux appartenant à la tribu de Lawi (Lévi). Élevés par David, successeur de Saül, ces deux princes, Barakiah et Iramia (Jérémie), devinrent avec le temps, l'un premier ministre et l'autre général en chef de l'armée. Le premier eut un fils nommé Assaf (Joseph), le second un fils nommé Afghana, lesquels, sous le règne de Suleïman (Salomon), héritèrent des emplois paternels. Afghana présida, sous le contrôle de Salomon, à l'érection du *Bait-ul-Mukaddas* (le fameux temple de Jérusalem), commencé par David. Lors de la prise du Bait-ul-Mukaddas par Buckhtu-n-Nasr (Nabuchodonosor), la tribu d'Afghana demeura obstinément fidèle à la religion de ses pères, et après de longues persécutions, de nombreux massacres, se vit expulsée du pays de Sham (Palestine) par ordre du conquérant idolâtre. C'est alors que ses débris se réfugièrent dans le Kohistan-i-Gor et le Koh-i-Faroza, où ils reçurent de leurs voisins tantôt le nom de Aoghans ou Afghans, tantôt celui de Bani-Israël. Vainqueurs, après bien des luttes, de tous les peuples païens établis avant eux dans le pays montagneux et désert où l'exil les avait conduits, ils en devinrent les maîtres; puis,

(1) Cinq en langue persane, deux dans l'idiome *puchtu*, qui est celui de la nation. La plus ancienne a deux cent cinquante-deux ans d'existence, la plus moderne soixante-quatorze.

avec le cours des siècles, devenus de plus en plus nombreux, de plus en plus puissans, ils étendirent leurs frontières jusqu'aux territoires de Kohistan-i-Kaboul, de Kandahar et de Ghuznee.

Plus de quinze cents ans s'étaient écoulés depuis la mort de Suleïman, lorsque les Afghans entendirent parler pour la première fois d'une croyance nouvelle qui allait devenir la leur. Un Israélite qui, après la dispersion du peuple juif, s'était établi en Arabie, et que Mahomet avait compté au nombre de ses premiers disciples, fut l'instrument de leur conversion. Il leur notifia l'avénement du dernier des prophètes, et ils lui députèrent à Médine, pour s'entendre avec lui, une députation de leurs anciens, conduite par Kais, le plus pieux et le plus savant docteur de la nation. Ces sages adoptèrent avec enthousiasme la religion nouvelle, et déployèrent un zèle assez ardent pour mériter les récompenses spéciales du prophète, qui témoigna sa satisfaction à ces Hébreux convertis en leur donnant des noms arabes et en leur promettant que le titre de *malik* (prince), qu'ils avaient donné jadis à Saül (1), ne leur serait jamais enlevé. De là vient que le chef de chaque fraction de tribu afghane s'enorgueillit de le porter encore aujourd'hui.

De retour chez ses compatriotes, Kais travailla sérieusement à les convertir, et fit faire quelques progrès à l'islamisme; mais il est à croire que les Sarrasins, qui, portant de tous côtés le fer et la flamme, traversèrent le pays des Afghans pour se jeter sur la vaste péninsule indienne, furent pour beaucoup dans le succès de son apostolat. Quelques tribus cependant, retranchées dans des solitudes inaccessibles, laissèrent passer le torrent et gardèrent encore longtemps leur foi primitive, lisant le Pentateuque (*Tauret-Kwan*) et obéissant aux prescriptions de la loi mosaïque.

De l'ère mahométane datent les premières données un peu positives qu'on puisse avoir sur l'histoire politique des Afghans, ou, pour leur donner le nom qu'ils s'attribuent, de la nation *puchtanah* (2). Kais eut trois fils, auxquels font remonter leur généalogie toutes les deux cent soixante-dix-sept tribus ou *khails* qui constituent le pur noyau de la race. Ceux de nos lecteurs qui s'intéresseraient à l'histoire de ces trois fils (Saraban, Batan et Gurghusht) et à la chronique particulière des *Sarabanai*, *Batanai* et *Gurghushtai* pourront recourir à l'ouvrage de M. Bellew. Nous n'en voulons tirer, quant à nous, que ce fait spécial d'une certaine valeur pratique : la prédo-

(1) Ils l'avaient surnommé *malik-twalut*, prince de la stature ou prince altesse.

(2) Ce mot, dérivé, selon les uns, de l'hébreu, du syriaque selon les autres, correspond à l'idée de « peuple affranchi. » Le mot *afghan* offre précisément le même sens, s'il est vrai que la mère de cet Afghana dont nous venons de parler l'ait ainsi nommé d'après le cri qu'elle avait poussé en le mettant au monde à la suite d'un accouchement laborieux : « *Afghana!* » c'est-à-dire, je suis *délivrée!*

minance d'une race à part sur d'autres races qui parlent le même langage, qui ont des origines probablement identiques, professent le même culte, observent les mêmes lois. Il y a là une tradition juive, un reflet de ce dogme qui nous présente les Hébreux comme une race élue entre toutes pour être le peuple de Dieu. Ajoutons que le type juif et le type afghan, surtout dans les tribus nomades qui habitent le nord du pays, offrent une frappante analogie. Mêmes traits de ressemblance dans certaines coutumes traditionnelles. L'immolation de l'agneau pascal se retrouve dans les sacrifices que les Afghans offrent à Dieu en cas de maladie ou de tout autre mauvaise chance, arrosant du sang de la victime le seuil et les montans de la porte qui donne accès dans la maison atteinte par le fléau. Un village est-il menacé de contagion, ils chargent en grande cérémonie du fardeau des péchés de la communauté la tête d'un buffle ou d'une vache qu'ils chassent ensuite dans le désert, au bruit des tambours et des clameurs poussées à l'envi par le peuple et les prêtres. Ici reparaît le « bouc émissaire » des Juifs. Le blasphémateur, chez les Afghans comme chez les sectateurs de Moïse, est lapidé hors de l'enceinte habitée sur laquelle ses paroles impies appellent la vengeance divine. Le suppliant ou celui qui demande réparation d'une injure se présente devant les arbitres de son sort, portant sur la tête, en signe de soumission, un vase rempli de charbons ardens. Encore une coutume d'Israël : l'allotement égal des terres entre les diverses familles d'une tribu se fait chez les Afghans comme on le voit décrit au dernier chapitre du livre des *Nombres*, et il a pour conséquence que les mariages se contractent fréquemment entre membres de la même tribu, pour ne pas aliéner, en s'unissant au dehors, une partie de l'héritage commun. Dans le sein de la tribu s'accomplissent aussi, en vertu de stipulations d'ailleurs tout à fait volontaires, des échanges de domaines, motivés par la valeur inégale des terres allouées à chaque famille. Tous les cinq, tous les dix ans, suivant la coutume, les terres passent d'une main dans l'autre, et au bout d'un certain laps de temps chacun a possédé tour à tour les bonnes et les mauvaises portions du sol commun. De là des émigrations qui se font par villages entiers, et à la suite desquelles le territoire occupé à nouveau se répartit entre les familles survenantes au moyen d'un nouvel allotement que les Afghans appellent tantôt *pucha*, tantôt *purra*. Ce dernier mot est d'origine juive (1).

En voilà bien assez pour justifier jusqu'à un certain point le célèbre orientaliste William Jones, qui reconnaissait chez les Afghans un rameau égaré de la souche israélite, opinion repoussée dédai-

(1) *Pur* en hébreu, lot, quote-part, — d'où la fête commémorative du *Purim*.

gneusement par M. Elphinstone et par la *Revue d'Édimbourg* (1), sous cet unique prétexte de la différence absolue qui existe entre l'idiome hébreu et la langue *puchtu*. A cette différence que les circonstances historiques peuvent expliquer, nous opposerons le génie même de la race afghane, identique à celui de la race juive : cette énergie indomptable, cette force de résistance, ce besoin de secouer toute espèce de joug, cette volonté d'user toute oppression qui se retrouve chez les tribus du Wilayat aussi bien que chez les fractions du peuple d'Israël disséminées dans tous les pays connus. Cette indépendance farouche, source d'anarchie et de désordres fort graves, ne les en avait pas moins signalés à l'estime, je dirais presque au respect de M. Elphinstone. Après avoir vu, pendant ses longs voyages à travers l'Asie, l'esclavage sous toutes ses formes, la tyrannie partout triomphante, il lui plaisait, à ce fier Anglais, de retrouver enfin l'homme debout, regardant en face ceux qui prétendent le dominer, et leur disputant pied à pied les priviléges d'une autorité abusive. Dans les assemblées de la tribu (*jirgas*), dans celles des chefs de tribus, tenues autour du khan lui-même, il reconnaissait cette distribution patriarcale du pouvoir qui garantissait la liberté relative des membres du clan d'Écosse. Le khannat d'ailleurs n'étant pas héréditaire, l'ascendant du chef de clan se trouvait limité. C'était un magistrat plutôt qu'un prince, tenu de plus à respecter, outre les lois du Koran, le droit traditionnel et coutumier du pays, le *puchtunwalah*, sans compter les prescriptions impérieuses de cet autre code non écrit, celui « de l'honneur afghan » (*nang-i-puchtana*), qui est à chaque instant invoqué par ces orgueilleux montagnards.

« Rien ne saurait mieux rappeler ce qu'était jadis l'Écosse, dit M. Elphinstone, dont nous abrégeons une des pages les plus éloquentes : le roi exerçant un pouvoir presque illimité sur les villes et leurs territoires adjacens, les clans les plus voisins dans une sujétion très précaire, les plus éloignés jouissant d'une indépendance presque absolue; mêmes intrigues et mêmes factions parmi les nobles en rapport avec la cour, mêmes relations entre les grands vassaux et le souverain. Cet ordre de choses a ses inconvéniens, je l'avoue, et on peut se demander s'il engendre la même somme de bon ordre, de tranquillité, de bonheur par conséquent, que peut donner une monarchie absolue, même d'après le régime asiatique. Je crois qu'en posant ainsi la question, on se placerait à un point de vue erroné. Les Afghans aiment leur constitution populaire, l'intérêt qu'elle met dans leur existence agitée, les notions d'indépendance et de dignité personnelles qui se trouvent ainsi maintenues chez eux, le courage, l'intelligence qu'elle les oblige à déployer, et l'élévation de caractère que cette activité, cette indépendance ne peuvent manquer de leur procurer.

(1) Vol. XXV, nº d'octobre 1815.

« ... Cet état de choses engendre mille désordres secondaires; mais il met un peuple à l'abri de ces révolutions générales, de ces irrémédiables calamités auxquelles en Asie les pays de despotisme sont si fréquemment exposés. En Perse ou dans l'Inde, les passions d'un souverain vicieux se font sentir à chaque portion de ses états. A la mort de chaque monarque éclatent des guerres civiles qui plongent le pays tout entier dans le désordre et la misère... Dans l'Afghanistan au contraire, le gouvernement intérieur des tribus répond si bien à la fin pour laquelle il a été institué, que les plus grandes perturbations du gouvernement royal ne sauraient déranger son mécanisme, ou bouleverser l'existence populaire. Un certain nombre de petites républiques solidement organisées et animées d'une ardeur soigneusement entretenue se trouvent là toujours prêtes à défendre contre un tyran leur territoire naturellement fortifié, ou à défier, pendant une guerre civile, l'impuissance des partis. Aussi, comparant deux pays voisins, nous trouvons la Perse, après vingt ans de profonde tranquillité, dans une voie de décadence marquée, tandis que l'Afghanistan n'a pas cessé de prospérer pendant une guerre civile qui dure depuis douze années. Les villes et leurs entours immédiats, les grandes routes, ont souffert sans nul doute, exposés sans défense aux entreprises des compétiteurs qui se disputent la couronne et au pillage de leurs armées; mais partout ailleurs on construit de nouveaux aqueducs, on met en valeur des friches nouvelles.

« ... Il m'arriva un jour, dit encore M. Elphinstone, de faire valoir devant un intelligent vieillard de la tribu Meean-Khail la supériorité d'une existence paisible sous la protection d'un puissant monarque, en l'opposant aux discordes, aux alarmes, à l'effusion de sang, qui sont inséparables du système aujourd'hui en vigueur chez les Afghans. Cet « ancien » me réfuta chaleureusement et conclut ainsi sa harangue indignée contre le pouvoir arbitraire : — La discorde, nous l'acceptons, les alarmes de même; le sang versé, nous pouvons y souscrire... Ce dont nous ne voudrons jamais, c'est un maître. »

Malo periculosam libertatem... Ce vieillard s'élevait par instinct à la plus haute conception du génie des républiques. Sa profession de foi et les convictions que M. Elphinstone s'était formées sur le compte du peuple afghan expliquent la résistance victorieuse que les Anglais ont trouvée chez ce peuple aux instincts belliqueux, aux tendances viriles, quand ils ont voulu lui imposer pour chef une de leurs créatures. Trompés par le souvenir de leurs faciles triomphes, ils rencontrèrent, à la place de ces hommes énervés par le despotisme, et qui sans résistance passent d'un joug sous un autre, une nation qui tressaille encore au nom d'honneur et de liberté. Ce jour-là il leur fallut reculer, et reculer avec douleur.

Nous ne prétendons rien exagérer. La liberté des Afghans est un peu celle des klephtes grecs et des *banditti* corses. Leur loi la plus claire est celle du talion, ou des compensations tant bien que mal réglées par une sorte de jury composé de « barbes blanches » (*spinghirai*). Certaines tribus, surtout celles qui habitent les montagnes

inaccessibles, sont des bandes de brigands organisées pour le pillage et le meurtre. L'hospitalité, — proverbiale d'ailleurs, — de ces peuplades errantes ne protége que le voyageur assis au foyer. Avant qu'il n'entre, dès qu'il est sorti, on le dépouille, on l'assassine sans pitié. Il y a fort loin de là sans doute à une organisation normale; mais encore une fois, au milieu de ces désordres privés, l'esprit public se maintient, le courage individuel ne faiblit pas, l'indépendance privée et l'indépendance nationale conservent de solides garanties.

Pour l'Afghan, orgueilleux par essence, il n'existe dans son pays d'origine que deux professions possibles, celles de laboureur et de soldat. Un métier manuel, une industrie, un commerce quelconque, ou ne s'accordent pas avec ses idées sur l'indépendance personnelle, ou répugnent à ses instincts. Ce n'est pas que le commerce n'existe dans le pays et n'occupe un certain nombre de tribus qui comprennent plusieurs milliers de familles, mais les transactions ne se font pas d'individu à individu; elles se combinent sur une large échelle, avec l'aide et par l'intermédiaire des capitalistes hindous ou persans : les indigènes se restreignent au simple transport des produits qu'il s'agit de vendre. Tous les exercices du corps sont familiers à cette race athlétique. La chasse, l'équitation, le tir, l'élève des faucons, sont les passe-temps de la jeunesse. Feringhee-Bacha, par exemple, dans les souvenirs dont nous parlions, ne cesse de vanter son adresse à manier la carabine comme son plus beau titre à l'estime des hommes. Dans les combats de tribu à tribu, combats que provoque à chaque instant l'incident le plus futile, le simple caillou lancé avec une singulière adresse devient un projectile des plus meurtriers. Hérissés de préjugés, vindicatifs à l'excès, avares jusqu'à la parcimonie la plus abjecte, les Afghans masquent ces vices du caractère national par des dehors affables, un empressement, une franchise apparente, qui sont autant de piéges pour la confiance de l'étranger. Illettrés d'ailleurs, ils ont à peine quelques traditions écrites, et leurs prêtres seuls sont en état de les lire. Quelques-uns de ces prêtres et un bien petit nombre de laïques appartenant aux classes les plus riches savent le persan et ont ainsi à leur disposition quelques jouissances littéraires. Les documens officiels, les correspondances commerciales se rédigent aussi dans cette langue étrangère. Le *puchtu* compte à peine quelques volumes de théologie, quelques romans-poèmes, quelques ouvrages historiques, le tout en bien petit nombre, d'une circulation très restreinte, à peine lu de quelques curieux.

L'islamisme est là, comme presque partout ailleurs, une religion de préceptes, de cérémonies et de formules, qui n'a sur les cœurs aucune prise, si ce n'est accidentellement, par quelques supersti-

tions; un très grand nombre d'Afghans, professant extérieurement le culte de Mahomet, se déclarent, dans leurs épanchemens intérieurs, des *sufis* ou philosophes. Ce sont de purs déistes admettant une création et par conséquent un créateur, mais ne croyant à aucun des messagers ou prophètes de cette divinité plus ou moins bien conçue. Ils aiment à traiter les matières théologiques, mais leurs controverses et leurs spéculations ont un cachet d'obscure subtilité qui déroute en peu d'instans l'auditeur le plus attentif. Le populaire honore les saints, croit aux sorciers, aux amulettes, à l'astrologie, à toute sorte de présages que le hasard fournit, que la sottise interprète.

Ce serait omettre un côté important de notre sujet que de ne pas dire quelques mots de l'organisation militaire de ce pays, appelé peut-être, dans l'avenir, à un rôle essentiel, soit qu'il ait encore à combattre les progrès de l'ambition anglo-indienne, soit qu'il ait à intervenir dans le duel futur de la Russie et de la Grande-Bretagne, toutes deux engageant le fer dès aujourd'hui et se portant des atteintes détournées en attendant que la lutte devienne plus franche. Il y a dans l'Afghanistan une armée régulière et une milice nationale. La première comprend dix-sept ou dix-huit régimens d'infanterie, disciplinés à l'européenne et portant les uniformes de rebut que vendent à l'émir les agens de l'intendance militaire anglo-indienne. Il faut y ajouter trois ou quatre régimens de cavalerie légère (dragons), formés, équipés de la même manière, et une artillerie d'environ cent pièces de canon, la plupart en bronze et fabriqués dans le pays. Les régimens, nominalement sous l'autorité de l'émir, sont distribués entre les princes du sang et les gouverneurs de province, sans le moindre égard aux aptitudes militaires de ces hauts personnages, dont chacun organise à sa manière le corps dont il est *komédan* (commandant) au moyen d'un état-major qu'il compose en général de ses créatures, quelquefois de ses esclaves. Le gouvernement fournit les armes et les uniformes à un prix fixé d'avance, et qu'on déduit ensuite de la paie due aux soldats. La difficulté de se procurer ou de fabriquer des capsules limite jusqu'à présent le nombre des armes à percussion qu'on peut distribuer aux troupes régulières. La solde militaire se fait tantôt en argent, tantôt au moyen d'une concession de terres sur lesquelles va s'établir la famille de l'engagé, à moins que l'engagé lui-même ne la loue à quelque fermier. Le gros de l'armée se compose de *véritables* Afghans, de ceux qui appartiennent aux tribus pur sang; mais on y compte un assez grand nombre de Tajiks (1), quelques

(1) Les Tajiks sont, après les Afghans, la race la plus nombreuse des deux régions (Kaboul et Khorassan) qui constituent, à vrai dire, le pays dont nous parlons. On les croit d'origine persane, et de tout temps ils ont été établis à l'ouest de la contrée. C'est

Persans et quelques cipayes indiens, déserteurs des garnisons du nord-ouest.

La milice comprendrait au besoin, c'est-à-dire en cas d'invasion, presque toute la population mâle, de seize à soixante ans; il est presque impossible d'en calculer le chiffre. On ne lui connaît d'autres armes que le *jazail*, le long mousquet des Afghans, et leur *charah*, c'est-à-dire leur poignard, plus un bouclier. Les cavaliers ont quelquefois une carabine, mais en général ils se contentent d'une lance, d'un sabre et d'une paire de pistolets, remplacés çà et là par un tromblon. L'autorité du souverain sur cette espèce de *landwehr* ou de *landsturm* est encore assez mal établie. Tenus en principe à venir se ranger sous ses drapeaux dès qu'il donne le signal de la guerre, les miliciens n'obéissent en réalité qu'aux chefs de leurs tribus respectives, avec lesquels ils ont des intérêts communs et qu'ils servent à titre de vassaux feudataires. C'est bien encore le clan d'Écosse, tel qu'il existait du temps de Marie Stuart. La jalousie des chefs, les divisions intestines qui mettent continuellement les tribus aux prises, l'esprit de clan en opposition avec l'esprit militaire, dont l'essence est l'unité de commandement et d'action, paralysent à beaucoup d'égards la force de cette armée sans discipline et sans cohésion. Elle n'a donc rien de redoutable comme moyen d'agression; mais, envisagée comme instrument de défense nationale, elle prend un tout autre caractère. Devant l'ennemi commun, les discordes intérieures s'apaisent; le besoin de s'entendre, la nécessité d'un lien puissant, font taire les rébellions personnelles et les animosités de tribu, rendent au gouvernement central une prédominance passagère, et lui permettent de donner à cette masse confuse l'impulsion qu'elle s'obstine à refuser en temps ordinaire. Le contraste de ces deux situations est mis en relief par un fait significatif. Les Afghans ont sur leurs frontières deux misérables peuplades hostiles, les Hazarahs et les Afridis (1). Jamais, bien qu'ils aient souvent essayé de les soumettre, ils n'ont pu y parvenir. En revanche, ils ont écrasé une armée anglaise, impunément mortifié l'orgueil d'une des plus redoutables puissances qui aient jamais agi

une population agricole, nullement nomade, et sans répugnance pour les métiers industriels. Ils sont mahométans sunnites, très ignorans, très superstitieux, mais d'un naturel beaucoup plus calme, beaucoup plus docile que celui de la race conquérante, à laquelle ils se soumettent sans effort ni ressentiment.

(1) Les Hazarahs sont des musulmans shiites et par conséquent hérétiques par rapport aux Afghans. Ils habitent un district montagneux qui porte leur nom, et d'où ils sortent l'hiver en grand nombre pour venir chercher du travail, soit chez les Afghans, soit dans les environs de Peshawur. — Les Afridis, établis à la limite du Kaboul et des possessions anglaises, ne reconnaissent ni l'autorité de l'émir, ni celle de la Grande-Bretagne. Ce sont des brigands de profession, sans cesse en guerre soit les uns contre les autres, soit contre leurs voisins.

sur les destinées du monde, — méprisables ennemis pour qui les attend, terribles pour qui vient à eux.

II.

La première aventure de la mission anglaise sur le chemin de Kandahar fut en quelques mots celle-ci : la petite troupe (trois officiers anglais, deux *gentlemen* afghans à la solde du gouvernement britannique, escortés par une trentaine de fantassins et une vingtaine de cavaliers pris dans le corps des guides) avait franchi la frontière anglaise depuis quelques jours, et traversait sous escorte afghane un pays où les habitans marchent armés, où chaque maison a son *burg* (tour de guet et de défense), où chaque village, soigneusement clos d'une ceinture de ronces, offre l'aspect extérieur d'une forteresse bien armée, pays malsain d'ailleurs, où les maladies sévissent tandis que le brigandage fleurit. Arrivés à un fort nommé Kurram, ils apprirent qu'une tribu insoumise, les Jaji-Pathans, avaient barricadé le *kohtal* ou passe de Païwar, et prétendaient l'interdire, même par la force, aux hôtes de l'émir. Le *naïb* Gholam-Jan, chargé de protéger ces derniers, se déclarait hors d'état d'enlever la position, bien qu'il disposât d'un régiment d'infanterie régulière et de deux pièces d'artillerie de montagne. Après quatre jours entiers de négociations avec les Jajis, qui se montraient inflexibles, il fallut se résoudre à user de ruse, et, tout en continuant de parlementer, le naïb fit occuper par ses réguliers et ses canons une autre passe un peu plus au nord, et que les Jajis n'avaient pas songé à fortifier. Une fois maître de cette position, il put faire franchir aux voyageurs la barrière de montagnes alpestres qui se dressait devant eux, toute couverte de forêts et de neiges. Ce ne fut pas néanmoins sans encombre ni sans émotion que s'accomplit cette rude traversée. Les Jajis, dont la principale manœuvre avait été déjouée par le stratagème du naïb, reparurent bientôt, exaspérés et tumultueux, devant la petite colonne. On les voyait rarement, mais on entendait au fond des gorges étroites les roulemens de leurs tambours (*nagara*), les sons aigus de leurs cornemuses (*surnai*), répercutés par le formidable écho des montagnes. Ils se montraient aussi de temps à autre, sautant de roche en roche avec l'agilité d'un chamois, et, brandissant leurs *charahs*, entonnaient en chœur un chant de guerre, mêlé çà et là d'un cri tout particulier qui commençait par les notes les plus basses pour passer brusquement aux plus aiguës. Il était indispensable de moment en moment que les cavaliers de l'escorte fendissent du poitrail de leurs chevaux ces groupes de plus en plus hostiles, et le naïb, à plusieurs reprises, dut entrer en négociations avec ces farouches

montagnards. Lorsqu'il fallut, le soir de cette émouvante journée, dresser un camp au pied des hauteurs occupées par les Jajis, la situation devint tout à fait critique. Les chants de guerre continuaient, les danses de guerre furent organisées. Posant à terre leurs boucliers et leurs longs mousquets, découvrant leurs têtes chevelues, se faisant une ceinture de leurs *paggris* (turbans), le poignard en main, l'œil enflammé, ces espèces de démons à face humaine formaient en cadence leurs cercles mobiles. En même temps des groupes de Jajis armés circulaient autour du camp, chantant et criant à tour de rôle avec des bonds de singes, qui tantôt les portaient en l'air, tantôt en avant. Toutes ces manifestations, toute cette fantasmagorie paraissaient avoir pour but de provoquer un acte d'hostilité quelconque, qui aurait servi de prétexte à des représailles, à une attaque préparée de longue main. Le sang-froid, l'immobilité dédaigneuse que gardèrent les cipayes de l'escorte conformément à la consigne expresse qu'ils avaient reçue, déjouèrent cette combinaison perfide. On avait à craindre une surprise de nuit, bien que les montagnards se fussent dissipés à l'approche des ténèbres; mais les sentinelles n'eurent à signaler que le passage de plusieurs centaines d'hommes, dont on avait entendu la marche dans la direction du village vers lequel la mission allait se diriger au point du jour. Le naïb, au moment où on levait le camp, fit prier le major Lumsden de suspendre l'exécution des ordres de marche, et on le vit arriver peu après, manifestant un trouble extrême. Ses coureurs venaient de lui signaler un rassemblement de cinq mille Jajis occupant, sous les ordres d'un *akhunzada* (1), un étroit et profond défilé, l'unique issue par laquelle on pût avancer.

La situation prenait un aspect de plus en plus sombre. Derrière soi, si on battait en retraite, on trouverait les Jajis de la veille, les Ali-Khails, dont on était parvenu à se concilier quelques *maliks* ou chefs de famille, mais qui reviendraient bien vite à leurs mauvais desseins en présence du moindre signe de faiblesse. Brusquer le passage de vive force était une entreprise éminemment hasardeuse, vu le nombre des Shamu-Khails et les avantages de leur position. Restait, outre cette dernière alternative, celle de demeurer en place et d'appeler à soi des renforts; mais encore fallait-il trouver des messagers sûrs à dépêcher tant au gouverneur de la province qu'à l'émir lui-même, et quant à ce dernier, dans l'hypothèse la plus favorable, il n'aurait pu envoyer qu'au bout de douze jours les troupes ainsi réclamées. Le petit conseil de guerre formé sur place pour délibérer sur ces difficultés pressantes en fut réduit à un *mezzo termine* provisoire. Les *maliks* ali-khails qu'on avait gagnés furent

(1) Mot à mot : *sage de naissance*. On désigne ainsi les personnages éminens par leur savoir et leur piété.

dépêchés à l'*akhunzada* pour obtenir de lui qu'il se désistât de ses hostilités fanatiques, et on se prépara, si la négociation échouait, à s'emparer de deux maisons fortifiées qui s'élevaient dans le voisinage du camp, afin de pouvoir s'y retrancher au besoin. Les *maliks* revinrent tout confus. On n'avait pas même voulu écouter leurs remontrances. Le naïb alors, comme ressource suprême, offrit d'aller traiter en personne, et, sur le point de se mettre en route, s'agenouillant sur sa ceinture, qu'il venait d'ôter, sembla mettre sa vie et son ambassade sous la protection de Dieu et du prophète. Les cipayes de l'escorte, qui jamais ne l'avaient vu si dévot, riaient entre eux de ces démonstrations, qui n'étaient pourtant pas très rassurantes. Pendant son absence, qui dura plus d'une heure, une centaine d'Ali-Khails, postés sur une éminence voisine, ne cessaient d'invectiver les « kafirs, » les infidèles, dont chaque pas souillait leur territoire, et qu'ils maudissaient jusque dans leur génération la plus reculée. Quelquefois même ils semblaient prêts à s'élancer sur les cipayes, qui continuèrent heureusement à garder le sang-froid le plus impassible. Le retour du naïb mit fin à ces anxiétés; il avait obtenu victoire complète, disait-il, en faisant appel à « l'honneur afghan » (*nang-i-puchtana*), gravement compromis si les hôtes de l'émir venaient à être maltraités dans le pays, procédé dont l'émir serait en outre réduit à tirer la plus éclatante vengeance. Moitié scrupule et moitié crainte, l'*akhunzada* s'était laissé convaincre, et avait juré sur « les sept Korans » de livrer passage aux Feringhis sur ce sol sacré que souillait leur impure présence.

Toutes les difficultés se trouvant ainsi levées d'un seul coup, la mission reprit son voyage, non sans rencontrer encore çà et là plus d'un groupe évidemment hostile qui n'épargnait à ses membres ni les sourdes injures, ni les malédictions contenues, mais dont aucun ne se permit un acte positivement agressif. Bien mieux, dès que le camp fut dressé, dans l'après-midi de la même journée, plusieurs des *maliks* ennemis se présentèrent devant le major Lumsden, s'excusant de leur mieux, et sollicitant de lui un *razi-nama* ou « certificat de satisfaction » qui leur fut, à leur grand chagrin, refusé net.

Le plus curieux de l'affaire, c'est qu'au fond de toute cette agitation était la main même de l'astucieux naïb. Pour se faire valoir aux yeux de l'envoyé britannique et rehausser l'importance des services que la mission lui devait, il avait lui-même soufflé aux maliks des deux tribus jajis les démonstrations menaçantes qui s'étaient produites, en leur recommandant expressément de ne pas aller plus loin. A un moment donné cependant, l'excitation populaire avait failli déjouer ce calcul habile, et l'autorité des maliks était en grand danger d'être méconnue. C'est alors que le naïb avait eu

peur tout de bon, et qu'un bel accès de piété avait saisi ce renard afghan, pris, pour ainsi dire, à son propre piége.

Deux jours après, l'escorte afghane laissa percer quelques velléités de révolte qui s'expliquaient par l'irrégularité de la solde et l'insuffisance des distributions de vivres. Harcelé de réclamations, l'officier dont on croyait avoir à se plaindre s'était réfugié sous sa tente; les mutins coupèrent les cordes qui la tenaient fixée au sol, et l'ensevelirent ainsi sous la toile. Cette espièglerie militaire ne pouvait être tolérée, et le châtiment ne se fit pas attendre. Cinq des plus coupables parmi les mécontens furent saisis, jetés à plat ventre sur la neige, et reçurent environ six cents coups de bâton chacun. Moyennant cette expéditive rétribution, personne ne se plaignit plus.

A la limite de chaque gouvernement, la mission changeait d'escorte et passait sous une direction nouvelle. Chacun des officiers chargés de la conduire ainsi d'étape en étape avait sa physionomie à part, et le journal de M. Bellew se trouve renfermer toute une galerie de portraits d'après nature qui ne manque vraiment pas d'intérêt. Au perfide Gholam-Jan par exemple succèdent le *sardar* Mohammed-'Umr-Khan et le *nazir* Walli-Mohammed. Le premier est un fanatique de la vieille école, à la physionomie austère et maussade, dont la politesse hautaine déguise mal la haine et le mépris que l'étranger lui inspire. Le nazir au contraire, petit homme obèse et borgne, facétieux outre mesure, bruyant et bavard, se permet en riant et gouaillant à tout propos les plus insignes friponneries. Ici ce sont des chameaux qu'il se fait prêter par son collègue Gholam-Jan, et qui, au moment de la restitution, disparaissent tout à coup, plus loin des réquisitions imposées à un village pour la subsistance des hôtes de l'émir, réquisitions outrées à dessein, et dont le nazir s'attribue l'excédant. Ces menus profits, sans cesse renouvelés, lui procurent, en butin de toute espèce, la charge de vingt chameaux, et cependant il partage, dit-on, avec son austère collègue. Encouragés par de si beaux exemples, les cavaliers de l'escorte ne se gênent pas et rançonnent à l'envi les pauvres villageois de chaque bourgade. En cas de maraude extraordinaire, une belle jeune fille, voire un beau jeune homme enlevé de force et livré à leurs chefs rendra ces derniers aveugles à tous leurs méfaits, sourds à toutes les plaintes de leurs victimes.

De pareils excès ont laissé çà et là, dans quelques-unes des localités les plus foulées, les plus opprimées, le regret de la domination passagère que les Anglais ont exercée sur le pays des Afghans pendant les trois ou quatre ans du règne de Shah-Soudjah. Quelques vœux en ce sens arrivèrent aux oreilles des envoyés britanniques; mais l'historien de la mission, tout en les enregistrant soigneusement, ne peut se dissimuler que la masse du peuple ne soit aussi

exaltée que jamais par le sentiment toujours légitime de l'indépendance nationale. Il avoue que presque partout le vide se faisait autour de la mission malgré l'empressement des malades à solliciter les secours du *feringhi hakim*, du médecin d'Europe. C'est dans ce rôle professiomel que M. Bellew a pu scruter de plus près le caractère afghan et qu'il lui a été donné de percer à jour les mille voiles de la duplicité orientale. Sur la route de Kandahar, mais surtout après son arrivée dans cette cour de l'héritier présomptif, auprès duquel la mission demeura pendant tout son séjour, il était assiégé des requêtes les plus embarrassantes. Sous prétexte de le consulter sur des maladies plus ou moins avérées, on ne lui demandait rien moins que des « philtres » de plus d'une espèce, tantôt destinés à combattre l'épuisement précoce que la débauche amène, tantôt, — et tout aussi fréquemment, — à servir les inspirations de la haine et du meurtre.

Le plus important de ses cliens devait être et fut en effet l'héritier présomptif lui-même (*wali-ahad*) le *sardar* Gholam-Haïdar-Khan, que de fréquentes indispositions obligeaient de recourir au médecin anglais nonobstant les sinistres présages des *hakims* indigènes. Ce prince, d'une corpulence énorme et d'une physionomie agréable, bien que fortement marquée au type juif, avait d'abord fait à la mission anglaise l'accueil le plus chaleureux et le plus empressé. Il se rappelait, disait-il, les égards et les soins qui lui avaient été prodigués à Calcutta pendant qu'il y séjournait comme prisonnier de guerre (1), et professait la plus haute estime pour le caractère du peuple anglais. — Restait à savoir ce que ses protestations avaient de sincère, et sous ce rapport les événemens allaient le mettre à l'épreuve. D'une part en effet, la guerre de Perse terminée et l'évacuation d'Hérat diminuaient l'importance militaire de la mission, tandis que d'un autre côté les nouvelles de l'Inde arrivaient de jour en jour plus désastreuses, et ouvraient au peuple afghan les perspectives d'une revanche longtemps convoitée. Bien que placée sous la protection immédiate de l'héritier présomptif et partageant avec lui l'enceinte de la citadelle, la mission anglaise n'en était pas moins dans une situation des plus critiques, et certaines pages du journal de M. Bellew laissent entrevoir que la bonne volonté, le zèle de Gholam-Haïdar-Khan ne leur semblaient pas à l'épreuve de revers trop prolongés.

C'était en somme un vrai prince du moyen âge, sans le moindre scrupule, soupçonneux et rusé, avare surtout et sans entrailles pour le peuple confié à son autorité. Kandahar était à cette époque sous le coup simultané de la famine et de la peste. Dans le premier

(1) Il avait été pris à Ghuznee lorsque cette place importante fut enlevée d'assaut par les troupes que commandait lord Keane.

de ces fléaux, l'héritier présomptif n'avait vu qu'une occasion de spéculer sur les grains, et quant au second, la citadelle étant restée en dehors de ses atteintes, il ne s'en inquiétait pas autrement. Sa surprise fut grande lorsque le médecin anglais lui soumit le projet d'un dispensaire où les malades pourraient venir le consulter. « Y songez-vous? lui disait-il naïvement. A quoi bon vous donner toute cette peine?... Personne ne vous en saura le moindre gré... » De guerre lasse, il accorda pourtant l'usage d'un vieux séraï tombant en ruine; mais, sous prétexte de veiller à la sûreté du médecin, les hommes de garde perdaient rarement une occasion de molester et de piller les patiens qui venaient lui demander des avis, des remèdes et parfois des aumônes.

Maintenant, en abrégeant un peu les récits de M. Bellew, nous allons tâcher de réunir quelques-uns des traits caractéristiques de la vie afghane dans l'ordre même où ils nous sont donnés, c'est-à-dire au jour le jour.

« ... Le prince nous traite avec moins d'égards, et ses courtisans se hâtent de l'imiter. Ceci tient à nos remontrances sur le prix exagéré du fourrage fourni à nos chevaux. On le porte au double de sa valeur marchande. Informé de nos plaintes, le prince a ratifié les exigences de son *nazir*. On paiera donc, mais l'émir trouvera déduite de son allocation mensuelle la somme ainsi extorquée, et le *nazir* ne nous fournira plus de fourrage.

«... Le prince nous envoie une bouteille d'un prétendu « baume de Gilead » qu'il nous prie d'examiner. On le lui a offert comme remède souverain contre les rhumatismes. Le cachet de la bouteille porte ces mots : « champagne-cognac. » Après vérification, nous rendons à ce baume son véritable nom : c'est de l'eau-de-vie. Il fallait voir l'étonnement que ce mot décisif a produit chez l'innocent sardar, et le remords qu'il affichait d'avoir touché le vase rempli de la liqueur proscrite, et sa crainte de voir l'atmosphère ambiante contaminée par les effluves alcooliques du terrible flacon. Il nous propose de le garder, si toutefois nous pouvons en tirer parti. L'offre est acceptée avec empressement, car il ne nous reste plus que deux bouteilles d'eau-de-vie et deux de *port-wine*, strictement conservées pour ceux de nous qui tomberaient malades.

«... J'ai dû renoncer à distribuer quelque argent aux pauvres malades qui hantent mon dispensaire; les soldats afghans préposés à la garde des portes se le faisaient remettre à force de mauvais traitemens. L'héritier présomptif ne réprime jamais ce genre d'excès; il a pour politique, tout au contraire, de mettre en lutte l'élément militaire et l'élément civil.

«... J'argumente deux heures durant avec le principal médecin du prince. M'accablant de citations empruntées à Bokrat, Jalinus, Aristus, Abu-Ali-Sina (Hippocrate, Galien, Aristote, Avicenne), il m'a soutenu que les vibrations de la voix étaient produites par les pulsations du cœur, et que tous les vaisseaux sanguins se centralisaient au nombril! Se fondant sur l'histoire de la création d'Ève, telle que le Koran la rapporte, il veut aussi que du côté gauche l'homme n'ait pas plus de onze côtes. Je lui propose de vé-

rifier la chose par ses propres yeux. Il s'effarouche et m'appelle blasphémateur. Il est, lui, un hypocrite très pompeux, très sévère en paroles, mais dont le teint fleuri atteste les propensions gastronomiques, et qui est loin de s'interdire les joies du harem. Il avait reçu de Bombay, m'a-t-il dit, un assortiment de médicamens anglais qu'il comptait soumettre à mon examen, afin d'être éclairé sur l'appropriation et les doses de chaque électuaire, n'en ayant obtenu jusqu'alors que des résultats peu satisfaisans. J'ai reçu effectivement le lendemain deux paniers remplis de fioles. Sur l'une on lisait *essence de mille fleurs,* sur l'autre *eau de Cologne,* et le reste à l'avenant, une boutique de parfumerie; de temps en temps un flacon de sauce ou d'huile de menthe, un pot de pommade pour les cheveux ou de crème pour la peau; tout à travers ces inoffensives compositions, une fiole sans étiquette qui se trouvait contenir de l'acide sulfurique concentré. L'honnête hakim s'en était déjà servi pour guérir une ophthalmie, et son malade, comme de juste, y avait perdu les deux yeux.

« ... On a lapidé ce matin, hors des portes de la ville, avec l'assentiment de l'héritier présomptif, un pauvre diable accusé de blasphème. Le bruit se répand qu'il était fou. Un de nos cipayes prétend qu'un temple s'élèvera quelque jour sur l'endroit où cet innocent a été mis à mort; ses camarades le reprennent aigrement pour ce propos, qui leur paraît téméraire.

« ... Le sardar me fait mander par son général en chef Faramurz-Khan. Son altesse est étendue sur un lit au milieu de la grande salle d'audience. Les courtisans l'accablent de condoléances, les hakims discutent à tue-tête, les serviteurs du palais sanglotent comme c'est leur devoir, si bien que dans tout ce bruit les gémissemens du prince se perdent absolument. Il me saisit la main dès qu'il m'aperçoit. — Soulagez-moi, dit-il, ou je meurs!...— Il a tout simplement une attaque de goutte au gros orteil du pied droit. J'ordonne des sangsues. Les hakims se récrient. L'un d'eux, s'élançant vers la fenêtre, déclare que l'équilibre de l'air est troublé. La conjonction des étoiles d'ailleurs n'est point favorable au remède que je propose. Un second invite le sardar à boire encore un sorbet au musc. Son altesse, qui s'en est gorgée depuis le matin, envoie fort loin ce conseiller inopportun. — Est-ce une maladie froide ou une maladie chaude? me demande gravement un troisième docteur. Je lui réponds que très décidément la maladie est chaude, et qu'elle exige un prompt traitement. Aussitôt il tire de sa poche un gros manuscrit et se met à me donner la liste de tous les remèdes applicables en pareil cas. Les autres hakims le contemplent, ébahis et un peu jaloux. Le sardar continue à pousser de temps en temps un cri sourd auquel répondent mille prières éjaculatoires, des hélas, des *lahoul* sans fin. Je m'approche alors et lui demande en anglais de faire faire silence. Il donne l'ordre de se taire, mais personne n'a garde d'obéir. Les *tufans,* les *kiamats,* et autres exclamations du même ordre retentissent de plus belle. En dépit de tout, je persiste. Les sangsues sont appliquées et suivies de fomentations chaudes. Le sardar soulagé soupire de joie : *Tafawat i zamin wà atman!* (c'est la différence entre le ciel et la terre!), s'écrie-t-il avec un ravissement ému; puis il se met sur son séant et demande son *chilam* (sa pipe) et une tasse de thé, le tout destiné à me refaire de mes fatigues. Entre deux bouffées de tabac et deux gorgées de thé, j'écoute les

railleries brutales dont il accable ses médecins si unanimes dans leur stupidité. Je lui propose un remède qu'il accepte avec reconnaissance. Un serviteur de confiance m'accompagne à mon départ, et doit le lui rapporter immédiatement.

« ... Vous croyez peut-être que le remède a été pris? Pas le moins du monde. Les hakims l'ont dénoncé comme une composition *vineuse* et par conséquent prohibée, « peut-être un poison, » disaient quelques-uns. Conséquences: le pied est redevenu douloureux, un mouvement fébrile se manifeste, accompagné d'un état cérébral inquiétant. Je déclare qu'une saignée est nécessaire, et je me mets en devoir de faire les ligatures préalables. Les hakims m'arrêtent, non qu'ils contestent l'utilité de la saignée, mais pour délibérer entre eux si on se servira d'une lancette fabriquée dans le pays, ou s'il sera permis d'ouvrir la veine du sardar avec un outil fabriqué par des mains infidèles...

« ... Depuis que les *daks* (courriers) de Peshawur ont apporté la nouvelle de l'insurrection des cipayes, notre position est devenue fort critique. Nous sommes à la merci des caprices de l'émir et de l'héritier présomptif. Un des principaux chefs, Sarfarat-Khan, avait dès les premiers jours organisé un plan d'attaque contre la citadelle, afin de s'emparer de nous et de nous mettre ensuite à rançon, quitte à gagner au moins le paradis, si, la rançon refusée, il était réduit à nous tuer comme « infidèles. » Les achats de plomb qu'il faisait de tous côtés ont éveillé l'attention, et, se voyant deviné, il a pris la fuite du côté d'Hérat. Un détachement de cavalerie lancé sur ses traces n'a pu l'atteindre.

« Quelques jours après, un certain nombre de *mullahs* (prêtres), se faisant les organes du parti religieux, sont venus demander au sardar, en audience solennelle, que les officiers de la mission anglaise leur fussent livrés, ou tout au moins chassés de la cour et bannis du pays que souillait leur présence. Le sardar, en accédant à leurs vœux, se montrerait, disaient-ils, un croyant fidèle, le champion de l'islam, et mériterait l'estime, la confiance de ses sujets. La réponse du prince a été que nous étions sans doute hérétiques, mais néanmoins *ahl-i-kotab,* c'est-à-dire « hommes du *livre,* » et par là considérables, de plus fidèles alliés de l'émir contre les Persans, et qu'il était décidé à nous protéger contre toute fâcheuse intervention; puis il les a renvoyés en les menaçant d'un châtiment sévère, s'ils excitaient à notre sujet le moindre trouble dans la cité. Tant de fermeté nous a surpris agréablement.

« ... Des fusillades, des mousqueteries sans fin nous ont réveillés en sursaut. Nous avons appris avec étonnement que le sardar, à peine remis de son attaque de goutte, allait contracter mariage. On jase par la ville de cet hymen, regardé comme une injustice. Un riche marchand de la cité, veuf et père d'une fille de neuf ans, est décédé il y a huit ou dix jours, laissant cette enfant pour unique héritière de ses biens, lesquels consistaient en un trésor de 15,000 roupies, huit *charrues* de terres évaluées à 600 roupies, quatre moulins avec leur cheptel en chevaux, bétail, approvisionnemens, etc. A peine son décès rendu public, sept ou huit soldats de l'héritier présomptif, sous prétexte qu'ils appartenaient, comme le défunt, à la tribu Tarin, et

se prévalant de leur droit de parenté, vinrent s'emparer de son héritage. La jeune fille prend peur et se réfugie, suivie de deux ou trois domestiques, chez sa grand'mère, à l'autre bout de la ville, emportant le trésor paternel. Les soldats la poursuivent et demandent que les roupies et l'enfant leur soient immédiatement livrés. Les grands parens se hâtent de présenter une pétition au sardar pour qu'il les protége contre cette tentative de spoliation. Celui-ci leur répond par un ordre formel de lui envoyer la petite héritière, dont il va faire sa femme. Pris à court et sans aucun moyen de résister, ils obéissent. Le même jour, on met l'enfant dans une litière, et on l'expédie au *haram-sarai* de l'héritier présomptif. Le lendemain, fêtes et musiques, salves de mousqueterie et réjouissances. Le mariage était chose accomplie.

« ... Trois hommes pendus hier devant la citadelle. Ce sont des maraudeurs beloutchis qui ont attaqué et tué un collecteur d'impôts envoyé par l'émir dans les environs de Girishk. Ce matin, autre exécution, dont le populaire s'est beaucoup plus ému. Un *kisas* ou « vengeance du sang » avait attiré une foule de spectateurs. Voici le fait. Deux valets d'écurie, occupés à la récolte d'un pré, se prirent de querelle il y a dix ou douze jours. L'un d'eux porte à l'autre un coup de faucille qui lui tranche jusqu'à l'os les parties molles du poignet. Une hémorragie effrayante se déclare, qu'on arrête avec un remède du pays, mélange de chaux vive et de feuilles de mûrier bien pilées. La semaine suivante, on amène le malade à mon dispensaire. La gangrène s'étendait déjà jusqu'au coude. Comme unique chance de salut, je propose d'amputer le membre. Refus énergique du malade, qui aime mieux aller tout droit au ciel que de se voir réduit à mendier ici-bas pour le reste de ses jours, et d'avoir ensuite à chercher son bras Dieu sait où avant de pouvoir se présenter décemment aux portes du *jannat* (paradis). Tant qu'il n'était que blessé, l'affaire était à peu près nulle pour son antagoniste; mais à peine l'eus-je déclaré perdu, que le général Faramurz-Khan se hâta de faire arrêter ce dernier, qui fut jeté dans les cachots de la citadelle. Mon client se garde bien de ne pas mourir deux jours plus tard, la gangrène aidant, et peut-être aussi par rancune. Son frère réclame les priviléges atroces que lui assurait la législation coutumière du Puchtunwalah, et obtient immédiatement le *kisas,* — la peine du talion. Je n'ai pas voulu assister à cette abominable scène; mais Faramurz-Khan, qui en revenait tout échauffé, ne m'a épargné aucun détail. Dès que le *kazi* a eu donné lecture de la sentence qui adjugeait l'assassin au frère de la victime, celui-ci s'est avancé, tirant son *charah* du fourreau, puis, renversant à terre l'homme sur lequel on lui donnait droit de vie et de mort, et du genou lui pressant la poitrine, il l'a décapité à loisir, avec un sonore *Bismillah-a-r-rahman-a-rahim!* (au nom du Seigneur très clément et gracieux!)

« ... Ce général Faramurz-Khan est un esclave *kafir* (c'est-à-dire du Kafiristan), enlevé à ses montagnes natales dès l'âge le plus tendre, et qui a toujours vécu chez les Afghans. Avant de passer sous l'autorité de l'héritier présomptif, il faisait partie à Caboul de la cour de l'émir comme page de feu le *wazir* Akhbar-Khan. C'est un joli garçon, d'une trentaine d'années, qui, depuis notre arrivée à Kandahar, adoptant peu à peu nos modes an-

glaises, ressemble tout à fait, avec ses cheveux brun clair et son teint presque blanc, à un de nos compatriotes. Confident du sardar et commandant en chef de ses troupes, il occupe une position fort importante. C'est lui qui est chargé de nous en tout et pour tout; aussi vient-il nous voir presque chaque jour, et tantôt empruntant un uniforme, tantôt un casque, tantôt une paire de bottes, à l'un ou à l'autre, il s'efforce de s'équiper à l'européenne. Son tailleur n'est malheureusement pas fort expert, et comme l'empois est inconnu des blanchisseuses afghanes, il a toujours l'air un peu dissipé avec ses gilets à moitié déboutonnés, ses cravates lâches, ses cheveux dont le peigne n'approche guère, et son casque posé de côté. Nous en rions sans trop nous gêner, et sans qu'il prenne la mouche. Dans nos entretiens intimes, il avoue qu'il regrette la vie sauvage et libre de ses montagnes natales; mais en public il professe la plus grande vénération pour les Afghans et le culte du vrai Dieu. Ayant la responsabilité de l'administration militaire, et obligé d'aviser, sans argent ni matériel, à ce que les troupes soient équipées et tranquilles, il passe sa vie dans des craintes perpétuelles malgré la confiance dont l'honore le prince.

« ... Pendant une de nos promenades avec le sardar, nous rencontrâmes, il y a deux jours, une *kafila* (caravane) de chevaux. Ils arrivaient conduits, au nombre de soixante-dix ou quatre-vingts, par les trafiquans qui les étaient allés chercher du côté d'Hérat et de Maimouna. Le prince, à peine les eut-il vus, dépêcha son *mir-akhor* ou grand-écuyer, pour les inspecter et faire son choix. Une vingtaine des plus beaux ont été amenés aujourd'hui dans la cour qui précède la salle d'audience de l'héritier présomptif, et alors a commencé une scène que l'Afghanistan seul peut voir se jouer.

« Le sardar, après s'être complu à énumérer les défauts des bêtes qu'il avait sous les yeux, s'est adressé à ses courtisans, et avec toutes les formes extérieures de la générosité, de l'équité la plus exquise, leur a demandé ce que pouvaient valoir, à leur avis, des montures de si mince mérite. Le *mir-akhor* s'est hâté de répliquer que, si elles étaient en meilleur état, on pourrait bien donner 30 roupies de chacune, mais que la libéralité du sardar, prenant en considération le long voyage des maquignons, lui ferait porter ce prix sans nul doute à 45 roupies. Approbation générale et grand bruit d'applaudissemens. Le sardar reprend la parole; sa magnanimité va au-delà de ce qu'on attend d'elle : il donnera 50 roupies par cheval. Cette fois-ci, l'enthousiasme de l'assistance est au comble, et se traduit par une clameur formidable. Les pauvres trafiquans, eux, de crier aussi à tue-tête, mais pour se plaindre. Ils invoquent le témoignage de tous leurs saints prophètes, jurant qu'on les ruinera si on leur paie leur marchandise à ce prix purement nominal. — Cinquante roupies! c'est moins qu'ils n'ont dépensé en fourrages et en droits d'octroi... On ne les laisse pas achever; leur basse ingratitude devient l'objet d'une réprobation unanime, et on les prie de se taire,... ce qu'ils font aussitôt, l'air confus et le nez fort bas. Ils savent par expérience ce qu'il leur en coûterait de se montrer plus récalcitans. Voilà le marché conclu, après quoi ils se retirent, maudissant tout bas le sardar et se hâtant de quitter la ville pour se diriger vers Shikarpore (1), où ils ne laisse-

(1) Sur le territoire nord-ouest des possessions anglaises.

ront pas à moins de 3 ou 400 roupies ces mêmes animaux, dont l'élite n'en a coûté que 50 au magnanime héritier de Dost-Mohammed.

« ... Le coton-poudre, dont personne ici ne connaissait les effets, intéresse vivement le sardar et son entourage. Un des principaux dignitaires m'a pris à part après que j'eus fait devant lui l'expérience de ce nouvel engin de guerre, et m'en demanda naïvement « de quoi rembourrer un coussin... Je le donnerai, disait-il, à quelqu'un de ma connaissance, et en faisant tomber par accident un charbon de son *chilam*... » Un vieux mullah s'est réveillé au bruit de la discussion soulevée par les propriétés du coton-poudre. Après se les être fait expliquer, il a déclaré que c'était là une invention du mauvais esprit, puis, égrenant son chapelet, il s'est rendormi de plus belle.

« Une autre expérience sur l'inflammabilité du gaz hydrogène m'a fait soupçonner de rapports intimes avec sa majesté infernale, et, ceci pouvant devenir grave, j'ai laissé de côté l'achèvement d'une batterie voltaïque déjà plus qu'à moitié préparée. Le grand inconvénient de ces prouesses chimiques est de me donner une réputation d'empoisonneur subtil et de m'attirer un nombre infini de requêtes embarrassantes, les uns me demandant de les aider à se défaire secrètement de leurs ennemis, les autres un moyen sûr de reconnaître le poison mêlé à leurs alimens. Il résulte évidemment de tout ceci que l'art de maléficier la nourriture de son semblable jouit à Kandahar d'une grande vogue.

« ... Voici comment le sardar entend les finances : on vient de tambouriner par la ville que toute la monnaie de cuivre en circulation devait être, dans les vingt-quatre heures, rapportée au trésor public, et cela sous les peines les plus graves; mais auparavant il avait eu soin, par un décret tout à fait arbitraire, de déclarer que cette même monnaie ne devait plus être reçue que pour moitié de son ancienne valeur. La roupie de Kandahar, par exemple, de 32 *gandas* ou 8 *annas*, ne valait plus que 16 *gandas* ou 4 *annas*. Une fois au trésor, la monnaie en question sera frappée à nouveau et d'ici à quelques jours remise en circulation à son ancien taux, la nouvelle roupie valant 8 *annas*, tout comme l'ancienne, d'où un profit net de 100 pour 100 réalisé par le sardar sur toute la monnaie de cuivre circulant en ville, laquelle est évaluée à 30 ou 40,000 roupies. — Notez bien que cette petite plaisanterie s'est répétée *cinq fois* pendant le séjour de la mission à Kandahar, et dans deux occasions elle comprenait la monnaie d'argent en même temps que celle de cuivre.

« ... Une *jirga* (un conclave de prêtres) a condamné à « mourir par le *sangsar*, » c'est-à-dire à être lapidé, un individu accusé de propos séditieux. D'après ce qui nous est dit, cet homme s'était borné à pronostiquer la prompte victoire des Anglais dans l'Inde, vantant d'ailleurs les bienfaits de notre administration, et les opposant aux injustices, aux actes tyranniques dont l'Afghanistan est chaque jour le théâtre, mais qu'on ne tolérerait pas un seul jour dans les possessions de la compagnie. Cette rude critique, et les vœux qu'il exprimait hautement pour que l'insurrection des cipayes fût étouffée, ont été regardés comme crimes d'état, et le malheureux les a payés de sa vie. On dit qu'il est mort avec courage au milieu des imprécations universelles, maudit par tous ceux qui assistaient et participaient à son supplice.

« ... Bien que les nouvelles de l'Inde soient toujours meilleures (1), nous venons de passer par une crise violente, qui a commencé par un accident futile. Un tout jeune homme de race hindoue, jouant avec des Afghans de son âge, s'amusait à répéter tout haut le *kalima* (le credo mahométan). Un mullah passe, l'entend, saisit l'adolescent épouvanté, le traîne au *masjid* (mosquée) le plus voisin, et demande qu'on procède immédiatement aux opérations qui feront de ce converti de nouvelle espèce un enfant de l'islam bien et dûment classé. Moitié crainte du mal, moitié pour ne pas irriter ses parens, le pauvre garçon crie et résiste. Quelques-uns de ses coreligionnaires accouraient déjà. Réclamations des parens, refus obstiné des mullahs. Les *muhtassibs* (la police) s'en mêlent. Le jeune homme, objet du litige, s'en va coucher en prison, en attendant que le *cazi* ait prononcé. Grande rumeur, la ville est en l'air. Dès le matin, le sardar est mis en demeure de faire droit. Il avait reçu pendant la nuit, de la corporation hindoue, une prime de 3,000 roupies, et, en vertu d'ordres secrètement donnés, on avait laissé s'évader le jeune captif. Les *mullahs*, tout en rechignant, sont obligés d'accepter l'excuse, et l'affaire semble terminée; mais deux jours après la mèche est éventée, la conduite du sardar est mise à jour. Les malédictions de tout le clergé mahométan, ses menaces éclatent de tous côtés. On tirera vengeance du traître, de l'incroyant!... et toutes ces clameurs ne laissent pas d'inquiéter l'héritier présomptif. Sur ces entrefaites, la mission anglaise venant à traverser le *char-su* (marché central), le chef des mullahs, appuyé par de nombreux acolytes, nous interpelle par toute sorte d'injures adressées aux infidèles en général, à nous en particulier et au sardar, qui s'est fait notre soutien. Nous passons sans répondre et revenons à la citadelle par un autre chemin; l'affaire est portée devant le sardar, qui prend feu tout aussitôt, envoie sa garde parcourir les bazars, fait fermer les magasins de livres, décrète l'expulsion de tous les mullahs, et ordonne que de huit jours ils ne pourront rentrer en ville. Ce châtiment sommaire les irrite au lieu de les calmer. Le corps tout entier, à savoir eux et leurs disciples (ce qu'on appelle le *talebu-l-ilm*) au nombre de cinq ou six cents, se rend en cérémonie dans un des *ziarats* (temples) les plus vénérés, à un demi-mille de la ville, hors la porte de Caboul. Puis, de connivence avec les gardiens des portes, hissant le pavillon vert, ils rentrent dans la cité, ameutent la populace et vont démolir la maison du *cazi*, qui se réfugie dans son *haram* (asile toujours sacré pour les Afghans), afin de sauver ses jours menacés. Les gardes particuliers du sardar se portent sur le lieu du tumulte et dispersent l'émeute à coups de crosse.

« Pendant que tout ceci se passait à un bout de la ville, un convoi funéraire hindou, s'acheminant vers le cimetière, rencontre une partie des mullahs qui rentraient à Kandahar. Aux cris répétés d'Allah, ceux-ci fondent sur le cortége terrifié, entraînant avec eux la canaille musulmane. Le corps est laissé à leur merci et traité avec la dernière ignominie, foulé aux pieds, couvert de crachats, traîné dans l'égout, et enfin jeté sur un tas de fumier où on l'abandonne. Grand embarras pour le sardar, qui voudrait

(1) Fin janvier et premiers jours de février 1858.

sévir contre ces nouveaux délits, mais qu'arrête la crainte de voir les troupes, déjà passablement désaffectionnées, fraterniser avec les fanatiques du clergé. Tandis qu'il hésite et délibère, l'insurrection gagne du terrain, les mullahs, que leur succès exalte, se hasardent à réunir leurs adhérens pour marcher en masse du côté de la citadelle. Pendant plus d'une heure, groupés devant la principale entrée, nous les entendîmes vociférer contre le sardar et contre nous-mêmes, nous traitant d'infidèles, de chiens, fils de chiens, fils de pères brûlés, etc. Et ils insistaient pour qu'on nous remît à leur gracieuse merci. Ce qui aggravait l'état des choses, c'est que les soldats, disposés au dehors en deux lignes de sentinelles, échangeaient des paroles amicales avec la populace et manifestaient hautement l'intention d'éviter tout conflit. Nous savions à quoi nous en tenir sur les dispositions de la troupe par les rapports de quelques-uns de nos guides, et bien que le sardar eût immédiatement remplacé les sentinelles suspectes par des gardes du corps que rattachent à sa personne les liens du sang, nous nous sentions en face d'un péril imminent. Aussi restâmes-nous sur le qui-vive jusqu'à minuit, et ceux qui se couchèrent alors eurent soin de garder leurs vêtemens, sans parler des *revolvers* que chacun avait à sa portée en cas de surprise.

« Dans la matinée, les négociations entamées entre le sardar et les mullahs prirent une tournure plus rassurante. Ces derniers se bornaient maintenant à exiger la révocation de l'édit qui les avait bannis, et surtout la réouverture de leurs librairies, ce qui leur fut accordé sans trop de façons, car au fond on était fort aise de les calmer à si peu de frais. Le sardar, une fois ce traité conclu, reprit toute son assurance et masqua de son mieux les concessions auxquelles il s'était vu réduit. Dans l'audience publique accordée aux mullahs « repentans, » il laissa entrevoir les mesures sévères qu'il aurait prises, blâma sévèrement les méfiances qu'on lui avait témoignées, vanta son zèle religieux, attesté par la douceur même dont il venait de faire preuve, et termina par une injonction formelle qui renvoyait les prêtres à leurs saints devoirs, les engageant à rétablir le calme et à maintenir le bon ordre dans leurs quartiers respectifs... Toute cette comédie nous égayait fort, mais la tragédie allait suivre. Quelques semaines après, sous prétexte de faveurs et d'avancement, les principaux meneurs de la rébellion furent mandés à Caboul, près de l'émir. Ils dînèrent fréquemment à sa table, et, je ne sais comment, disparurent l'un après l'autre, enlevés par diverses maladies plus ou moins naturelles. De même que le despotisme russe est une monarchie tempérée par l'assassinat, de même le régime afghan pourrait être qualifié une oligarchie, une anarchie, si vous voulez, tempérée par le poison.

« ... L'héritier présomptif est venu nous faire ses adieux. Il se rend à Caboul, près de son père, que la rumeur publique tue assez régulièrement tous les trois mois. Le départ du prince coïncide d'une façon singulière avec la prédiction d'un fakir séditieux, lequel annonçait, il y a deux mois, que la neige et le sardar s'en iraient ensemble. On l'avait jeté en prison et menacé de mort pour le cas où sa prédiction se réaliserait; mais le populaire se déclarait pour la liberté de prophétie, et se promettait de déli-

vrer le fakir, s'il était donné suite à l'arrêt conditionnel porté contre lui. Le peuple afghan est superstitieux à l'excès. Le moindre mauvais présage fait ajourner une entreprise quelconque. Une armée en campagne retourne dans son camp, si un lièvre traverse la route que longent ses colonnes. La croyance au mauvais œil existe aussi, et nous sommes tout particulièrement désignés comme investis de cette influence fatale. J'avais souvent vu les gens devant lesquels nous passions cracher à terre et marmotter entre leurs dents je ne sais quelles formules inintelligibles. On m'a expliqué que c'était afin de se soustraire à la malignité de nos regards.

« Pour en revenir au sardar, il nous a fait les plus tendres adieux, accompagnés de prières pour notre prospérité future et de recommandations expresses au sardar Fattah-Mohammed-Khan, ès mains duquel il nous laisse. Le lendemain, il s'est rendu à son camp, déjà tout prêt à être levé, mais où il a passé la journée entière, ainsi que le veut l'usage. Cette journée de délai, une fois les apprêts terminés, est destinée à réparer toutes les omissions, tous les oublis qu'on a pu commettre. Le fait est que, pendant ces douze heures, hommes et chameaux n'ont cessé de circuler entre le palais du sardar et ses tentes de voyage. Ce prince est parti sans le moindre éclat, sans aucune parade dans les rues, sans congé de cérémonie, sans que le canon retentît, très discrètement, très prudemment, quittant la ville par les rues les moins fréquentées. On dit tout bas qu'il avait d'excellentes raisons pour agir ainsi. Parmi les nombreux citoyens qu'il a lésés ou ruinés, un vengeur des griefs publics aurait bien pu se rencontrer. Il emmène avec lui deux ou trois mullahs des plus compromis parmi ceux qui n'ont pas déjà fait le voyage de Caboul. Ces prêtres rusés déclinaient l'honneur de l'accompagner, prétextant le soin de leurs ouailles, l'instruction de la jeunesse confiée à leur direction, et mille autres raisons du même ordre; mais l'héritier présomptif du trône avait, lui, de si excellens motifs pour insister auprès d'eux! Pouvaient-ils, pendant un si long voyage, le priver de leurs pieux entretiens, de leurs religieuses consolations? Leurs prières, leur intercession auprès de Dieu ne le garantiraient-elles pas de tout désastre? Et pour tempérer ce que cette ironie aurait pu avoir de trop peu persuasif, le prince y ajoutait la promesse d'un accroissement de salaire, de charges lucratives, si le voyage s'accomplissait sans encombre, grâce à leurs oraisons. L'avarice, l'orgueil, l'ambition balançant leurs justes craintes sur le traitement qui les attend à Caboul, ils ont pris leur parti d'assez bonne grâce. Nul ici ne doute qu'ils ne soient, comme les autres, *invités à dîner* chez Dost-Mohammed. »

Tout cela ne ressemble-t-il pas trait pour trait à certaines chroniques italiennes du temps des Borgia?

III.

L'envoyé anglais Elphinstone, qui s'était un peu engoué des Afghans en leur reconnaissant les premières qualités d'un peuple

constitutionnel, l'amour de la patrie et de l'indépendance, a voulu préconiser aussi leur tendance chevaleresque au respect des femmes. Forcé de reconnaître qu'on vend celles-ci, qu'on les achète, qu'on règle même les compensations pénales au moyen de ce bétail humain, si bien qu'un meurtre *vaut* douze jeunes filles, six dotées et six non dotées (1), il n'en persiste pas moins dans sa bienveillante appréciation, et veut trouver à toute force chez son peuple favori les « rudimens d'une galanterie raffinée. » Il cite comme preuve une guerre civile qui datait déjà de plusieurs années à l'époque où il écrivait, et dont l'origine était une « intrigue d'amour » entre le chef des Turcolaunees et la femme d'un des khans Euzofsais. Il cite aussi les romans, les ballades amoureuses où certains poètes afghans ont parlé de l'amour en termes d'une délicatesse remarquable, et entre autres l'histoire d'Audam et de Doorkhaunee, le plus populaire de ces chants, dont il donne une analyse succincte. Mariée contre son gré à un époux qu'elle n'aime pas, Doorkhaunee continue avec Audam un roman tout platonique dont les premiers chapitres furent ébauchés par eux dès leur première adolescence malgré des parens barbares qu'une haine mutuelle rendait inexorables. Les deux amans se voient en secret, mais sans que la fermeté de la jeune femme se démente. Elle résiste aux obsessions de l'amour comme aux exigences de l'hymen. Le mari finit par pénétrer le mystère de ces furtives entrevues, et dresse une embuscade où Audam, traîtreusement attaqué par plusieurs ennemis à la fois, reçoit, en s'échappant, une blessure mortelle. Le cruel époux de Doorkhaunee se donne le plaisir de paraître devant elle aussitôt après le combat et de lui montrer l'épée encore sanglante qui vient, dit-il, de donner la mort à Audam. Cette tragique apparition, cette fatale nouvelle, frappent d'horreur l'épouse coupable, l'amante veuve, qui tombe expirante entre deux fleurs chéries, l'une portant le nom d'Audam, l'autre celui de la jeune femme elle-même, et dont la culture assidue était son passe-temps de prédilection. Audam, réfugié secrètement dans le voisinage de l'endroit où il avait failli périr, succombe en apprenant le trépas de sa chère Doorkhaunee. On les enterre séparément, mais, par la seule vertu de l'amour qui les avait unis, leurs cadavres se rejoignent dans le même tombeau, sur lequel mêlent et confondent leurs ramures deux arbres qui l'ombrageaient (2).

Cette fiction suppose effectivement ce que les philosophes appelleraient « un concept » de l'amour le plus éthéré; mais il ne faut pas

(1) La dot *moyenne* est de 150 francs environ.

(2) *An Account of the Kingdom of Caubul*, etc. London 1815.

se hâter d'en conclure que les Audam et les Doorkhaunee se rencontrent fréquemment parmi les klephtes farouches de l'Afghanistan. M. Bellew ne nous laisse là-dessus aucune illusion : il parle bien de l'extrême méfiance qui est à l'ordre du jour parmi les maris de Kandahar, et cite l'ignominieux supplice qu'il vit infliger à une femme adultère, promenée par toute la ville à califourchon sur un âne monté à rebours, la tête rasée, le visage couvert d'un mélange de suie et d'huile, pauvre pécheresse que la canaille poursuivait des injures les plus immondes; mais il ajoute que, malgré un si rude châtiment (qui est lui-même une atténuation de la peine de mort, légalement infligée à ce genre de crime) et nonobstant toutes les précautions que peut inspirer la jalousie la plus raffinée, les maris afghans ne sont pas beaucoup mieux préservés que d'autres de cette infortune qui leur donne tant de souci. Négligées par ces débauchés oisifs, qui volontiers passent leur temps soit dans quelque sale orgie, soit à bavarder dans quelque *hujra* ou quelque *masjid* (1), n'ayant pas même idée de ce que nous appelons « devoir moral, » favorisées dans le secret de leurs liaisons coupables par ce vêtement spécial qu'elles portent au dehors, la *burka*, sous les plis duquel on ne distingue ni la personne ni même le sexe, elles peuvent ainsi introduire dans le harem, à titre d'*amie*, le complice de leurs désordres, et se vengent fréquemment des infidélités de tout genre que leurs époux se permettent sans le moindre scrupule. Nous nous interdirons de soulever ici le voile que M. Bellew tire brusquement sur des infamies que sa clairvoyance médicale lui a révélées, et dont M. Elphinstone ne paraît pas s'être douté. Il nous suffira de dire que les Afghans poussent plus loin qu'aucun autre peuple d'Orient le « vice oriental » par excellence : il se retrouve dans les âpres montagnes de l'Hindou-Koush comme il existait, assure-t-on, sur les rochers escarpés de la Laconie, mêlé, on ne sait comment, dans l'un et l'autre cas à une surabondance de virilité farouche, indomptable et hautaine.

Le lecteur consciencieux qui, pour éclaircir les doutes résultant de témoignages si contradictoires, voudrait recourir aux souvenirs de M. John Campbell (autrement dit Feringhee-Bacha) pourrait se trouver fort embarrassé. Par inadvertance ou par scrupule, le jeune Anglais « perdu parmi les Afghans » ne parle pas une seule fois des piéges que les filles d'Ève ont pu tendre à sa vagabonde inexpé-

(1) La *hujra* est une sorte de club, une hutte possédée en commun par tous les habitans d'un village ou d'un quartier urbain. On y fume, on y cause, on y apprend les nouvelles par les voyageurs de passage, qui trouvent là, pour vingt-quatre heures, un abri et des alimens gratuits. — Le *masjid*, nous l'avons déjà dit, c'est la mosquée où l'on se rencontre pour causer, mais où la pipe et les goinfreries sont interdites.

rience. Peut-être aussi faut-il s'en prendre au rédacteur-interprète de cette étrange biographie, surtout s'il appartient à la secte austère des quakers, ainsi que son nom semble l'indiquer (1). Quoi qu'il en soit, les confessions de l'aventurier anglo-afghan ne nous le montrent guère qu'occupé de ruses juvéniles, qui ont presque toujours pour objet de lui procurer l'argent nécessaire à ses plaisirs ou à ses desseins. Ses aveux, sous ce rapport, sont d'une naïveté peu édifiante, qui n'est accompagnée, ce semble, d'aucun remords et même d'aucun embarras. Il est vrai que l'exemple de ces fraudes intéressées lui fut donné de bonne heure, et en premier lieu par le maître chargé de l'instruire. Ce mentor modèle était d'une sévérité outrée pour ses malheureux écoliers, jusqu'au moment où il avait obtenu qu'ils payassent à beaux deniers comptans son indulgence mercenaire. Il cessait alors de les battre et les dispensait volontiers de tout travail. Pour satisfaire à ses exigences avides et toujours renaissantes, ses victimes avaient recours au vol domestique, et John Campbell en particulier dévalisait sa mère adoptive au profit de ce cruel professeur. Plus tard il voulut s'évader pour aller, dit-il, à la recherche de ses compatriotes; mais, au lieu de se rendre directement à son but, il fit longtemps, trop longtemps, l'école buissonnière, vivant d'expédiens, et aussi souvent trompeur que trompé. Ainsi qu'on l'a dit plus haut, ses caravanes picaresques (elles rappellent beaucoup celles de Lazarille de Tormes) manquent fréquemment de vraisemblance, plus fréquemment d'intérêt. Presque toujours errant, ne poursuivant d'autre but que celui de vivre d'industrie, bravant, il est vrai, tous les dangers, mais les bravant un peu à l'aveugle et avec un courage de pur instinct, domestique ici, sorcier là, derviche apprenti, associé à des bandits de grande route, maquignon nomade, finalement, comme soldat, tantôt au service du khan d'Hérat, tantôt à celui du chah de Perse, et même, un beau jour, enrôlé au service du tsar, c'est là un bohème d'espèce étrange, un narrateur tant soit peu suspect. On se demande comment il a pu entasser tant de professions diverses entre l'année 1840, date qu'il assigne à sa naissance, et l'année 1857, où il débarquait à Bombay. Et la question n'est pas en voie de s'éclaircir, la confiance n'est pas près de renaître quand on lit, entre autres détails donnés sur lui, les lignes suivantes : « A mesure que nos rela-

(1) Hubert Oswald Fry. Mistress Fry est une des célébrités de la secte des *amis*. Tous les philanthropes connaissent les persévérans efforts qu'elle consacrait, il y a une quarantaine d'années, à la réforme des prisons. Voyez la *Revue d'Édimbourg* de septembre 1818, vol. 30, pages 480 et suivantes. M. Hubert Oswald Fry est le fils, non de la célèbre mistress Fry, mais de l'institutrice de même nom, chez laquelle était placé John Campbell.

tions devenaient plus intimes, je m'intéressais davantage à cet hôte étranger. Il montrait beaucoup de respect pour les idées religieuses, sous quelque forme que le culte fût offert à la Divinité; mais ses idées sur la *vérité* me paraissaient décidément empruntées aux jésuites. Il tenait pour très justifiable le mensonge dont le but est légitime, théorie soutenue par Mme de Genlis et autres écrivains français... »

... On ne s'attendait guère
A voir *Genlis* en cette affaire.

Mais il est difficile de se refuser à cette idée que John Campbell, pour rendre son odyssée individuelle plus intéressante, l'a surchargée de détails fournis par son imagination féconde. Supposons-le né avec le génie du romancier, on aurait eu un véritable *Gil Blas* afghan que rien n'eût empêché d'être un chef-d'œuvre. Tel que celui-ci nous est offert, on pourrait tout au plus s'en servir comme d'un cadre à remplir, en lui empruntant ce qu'il renferme de détails historiques et géographiques susceptibles d'être contrôlés de près.

Le jugement définitif de M. Bellew sur le peuple afghan, sans être à beaucoup près aussi favorable que celui de M. Elphinstone, s'en rapproche sur un point essentiel. Après avoir décrit la tyrannie de l'émir et des sardars dans tout ce qu'elle a de plus abusif et la soumission fataliste des sujets opprimés à l'abominable arbitraire dont ils sont les victimes passives, l'écrivain ajoute ces réflexions curieuses :

« Le tableau que je viens de tracer n'a rien d'exagéré. Véritablement, n'était leur patriotisme, leur sauvage indépendance, leur orgueil comme peuple, rien ne maintiendrait l'existence des Afghans en corps de nation. Ils le savent, ils s'en lamentent, et tirent néanmoins vanité de cette liberté anarchique, prétendant que, s'ils étaient plus solidement constitués, plus unis et plus dociles, ils feraient aisément la conquête du monde. Un observateur superficiel serait amené à penser que n'importe quelle puissance étrangère, pénétrant dans ce pays et prenant les rênes du pouvoir, verrait son avénement salué par les masses populaires, si celles-ci se sentaient gouvernées avec sévérité, mais avec justice, et d'après des principes sagement libéraux. Et pourtant, selon toute probabilité, c'est le contraire qui arriverait. L'Afghan répugne à tout ce qui le gêne, et préfère souffrir le dommage qui lui est infligé par une force supérieure à la sienne, pourvu qu'il conserve l'espoir de se trouver quelque jour en état de dominer à son tour et d'écraser un plus faible que lui. Il aime mieux se laisser opprimer et se promettre une revanche que se soumettre à un code quelconque dont l'exacte rigueur lui ôterait cette consolante espérance. »

Si nous tenons ces vues pour absolument exactes et cette interprétation peu indulgente pour tout à fait juste, de si étranges propen-

sions ont de quoi choquer tout esprit bien pondéré; nul doute qu'elles ne soient faites pour confondre un professeur de droit constitutionnel, et même un partisan modéré des plus saines doctrines politiques. Il n'en est pas moins vrai qu'en y regardant de près, et en tenant compte de ce qui manque maintenant à plus d'un peuple civilisé sous le rapport de la hauteur d'âme individuelle, de la fierté nécessaire, de l'indomptable antipathie que l'homme devrait toujours éprouver pour ce qui le dégrade, on est tenté d'applaudir à ces monstruosités afghanes : l'orgueil poussé jusqu'au suicide, l'horreur du joug poussée jusqu'au délire. Cette « folie de la croix » qu'on exalte chez les saints devrait tout au moins faire comprendre ce qu'il y a de grandiose dans ce qu'on pourrait appeler la « folie de la liberté, » folie plus sensée qu'on ne le suppose généralement. L'incendie de Moscou (en supposant qu'il ne fût pas une détermination individuelle), — la *guerre au couteau* de Palafox, — la résistance désespérée des Souliotes, — la persistance incompréhensible du carbonarisme italien, — la Pologne dix fois vaincue, dix fois debout, et opposant, comme elle fait en ce moment même, la faulx de ses paysans aux canons rayés du tsar, — tous ces représentans, à titres bien divers, de la « révolte à outrance » traduisent en actes, érigent en doctrine une des plus magnifiques et des plus indestructibles tendances de l'âme humaine. En préférant, comme les Afghans, l'anarchie, le désordre, la misère aux bienfaits douteux d'une soumission mêlée de honte, ils affirment, sans trop s'en douter peut-être, le meilleur titre que l'homme puisse faire valoir quand il revendique une origine supérieure à celle des êtres qui font partie de son domaine. Il n'est que par là le roi légitime de la création, et son droit à la couronne, c'est qu'il n'a jamais complétement, définitivement abdiqué, pour la remettre à qui que ce soit, — non pas même à la puissance invisible, — cette souveraineté individuelle qui est le principe et l'essence de la liberté ici-bas. La conscience ne s'y trompe point. Ses lumières intimes, sa perspicacité mystérieuse lui permettent de discerner parmi les élémens divers de notre complexe organisation ceux qui répondent aux diverses fins de la vie mortelle, et de les honorer à titre égal. Elle comprend, elle admire la patience et la résignation; mais l'énergie indomptable conserve à ses respects un titre qui ne se prescrira jamais. Dix-neuf siècles de christianisme n'ont ni flétri, ni même déclassé la vertu stoïcienne. Silvio Pellico n'a pas abrogé Caton d'Utique.

E.-D. Forgues.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre 1863.

Fatigués à bon droit de l'obscurité maussade et du silence triste dont les questions politiques qui excitent une anxiété générale demeurent depuis si longtemps enveloppées, nous ressentons un véritable soulagement d'esprit à la pensée que dans peu de jours la session du corps législatif sera ouverte. Le sentiment que nous exprimons est celui de tout le monde. La réunion des chambres est attendue cette année par les intérêts comme le retour de la lumière qui leur est nécessaire pour se guider, comme la promesse d'une délibération rationnelle et contrôlée des affaires nationales, qui est indispensable à leur sécurité. Elle est saluée comme une renaissance par ceux chez lesquels l'inertie forcée qu'a subie la vie politique de notre pays n'a point éteint le zèle du progrès des institutions et cette flamme d'amour démocratique de la liberté que la révolution a pour toujours allumée au cœur de la France. Nous ne faisons point allusion ici à la curiosité banale qu'éveillent ordinairement les discours officiels, les communications ministérielles, la publication plus ou moins parcimonieuse des papiers d'état. Il faut mieux comprendre le caractère de l'impatience qui aujourd'hui, dans les départemens comme à Paris, se trahit de toutes parts, car c'est le signe certain du commencement d'une nouvelle ère de vie politique. Le plus pressant besoin de la France en ce moment est de s'entendre parler elle-même; la voix qu'elle est avide d'écouter, c'est celle dont ses représentans libéraux vont lui renvoyer les accens, c'est la sienne propre.

L'entrée en scène du nouvel acteur que nous attendons tous coïncide d'ailleurs avec un remarquable épisode de la vie politique de la France. Intérieures ou extérieures, les affaires qui vont s'agiter ont pris des proportions et ont acquis une importance que les questions politiques n'avaient pas présentée depuis longtemps. A l'intérieur, les premiers débats du corps législatif vont porter sur la vérification des pouvoirs des nouveaux députés; une vaste, retentissante et instructive enquête sera ouverte sur les dernières élections générales. Or, au fond, la question qui va être ainsi discutée par le détail dans la chambre est la question capitale de

notre régime constitutionnel, la question du suffrage universel, fondement de la souveraineté parmi nous. Comment le suffrage universel est-il pratiqué en France? Comment est-il manié par l'administration? C'est ce qui sera recherché et exposé publiquement. Une telle investigation conduira nécessairement à l'affirmation des principes qui sont la condition de la sincérité du suffrage universel et de la validité des droits qui en découlent. Les enseignemens généraux qui résulteront de l'enquête électorale seront mis naturellement en lumière dans la discussion de l'adresse. Il faudra rechercher alors si les pratiques électorales de l'administration n'aboutissent point à faire absorber le pouvoir représentatif par le pouvoir exécutif, confusion qu'aucune bonne constitution ne saurait tolérer, et qui n'est pas plus compatible avec la constitution de 1852 qu'avec nos anciennes chartes. On se demandera si le plus simple bon sens peut admettre que, dans un pays régi par le suffrage universel, les instrumens de l'information et de la discussion publique créés par les besoins et les conditions des sociétés modernes, que les journaux en un mot, au lieu d'être régis par le droit commun et de relever de la justice ordinaire, soient soumis à l'action discrétionnaire du pouvoir exécutif.

La question de la pratique du suffrage universel et la question de la situation intérieure, questions connexes, unies par la plus étroite solidarité, sont les points les plus importans de la politique intérieure proprement dite. C'est avant tout sur ces questions que se classeront les deux politiques, nous ne voulons pas dire les deux partis : la politique du libéralisme, de la vraie démocratie, du progrès, et la politique de la stagnation, de la réaction, de la résistance. Après les questions qui touchent à la racine même des institutions, la plus digne d'examen est sans contredit celle des finances. La session prochaine sera certainement employée à discuter les résultats que la politique générale du gouvernement a tirés des mesures réparatrices, des réformes et des opérations financières accomplies par M. Fould. Une autre question délicate, celle des rapports du pouvoir exécutif avec les chambres, se traitera expérimentalement, pour ainsi dire, à travers ces débats mêmes : la combinaison qui confie la représentation du gouvernement devant les chambres au ministre d'état, maintenant assisté, non plus du seul président, mais de plusieurs vice-présidens du conseil d'état, sera jugée à l'œuvre. Quant aux questions extérieures, il n'est pas nécessaire d'en signaler l'émouvante et redoutable gravité. Ne parlons pas de la folle opiniâtreté de l'Allemagne à propos du Holstein et du Slesvig, ne parlons pas des tristes et ruineuses incertitudes de l'affaire du Mexique; mais la Pologne est là : ce n'est pas seulement l'humanité qui nous attache au spectacle du supplice d'une nation si sympathique à la France. La diplomatie a fait de la situation de la Pologne une question politique qui tient depuis huit mois l'Europe en suspens. Cédant à une impulsion généreuse assurément, le cabinet des Tuileries a paru prendre une initiative particulière dans la direction de l'action diplomatique. On va être

bientôt obligé de nous dire ce que cette action diplomatique a produit et ce que l'on compte faire. Ce qu'elle a produit, nous ne le savons que trop : d'arrogantes fins de non-recevoir de la Russie, et pour la Pologne un redoublement de rigueurs et de souffrances. Ce que l'on compte faire? Pense-t-on avoir assez fait en liant la politique de la France à celle de l'Angleterre et de l'Autriche, pour finir par répondre à cette interrogation par le mot *rien*, murmuré en trio? Mais alors ce sont les raisons de cette stérilité collective qu'il faudra rechercher; il faudra éclairer la question générale des alliances et se rendre compte d'aussi près que possible de la situation du cabinet des Tuileries vis-à-vis de l'Europe.

Cette rencontre des questions les plus importantes du dedans et du dehors arrivant à la fois sur la scène des délibérations publiques nous paraît fournir matière à une considération générale d'un ordre élevé. Dans ce moment de halte et d'attente, à la veille des grandes discussions, nous nous demandons dans quelle voie la France va s'avancer; son gouvernement se déclarant impuissant dans la question polonaise, le pays appliquera-t-il son activité à l'intérieur, au développement des institutions et aux progrès de la liberté? ou bien, acceptant au dehors la besogne que les circonstances paraissent nous offrir, attendrons-nous l'extension de nos libertés comme la récompense des combats que nous aurons soutenus en Europe pour la défense de l'humanité et de la justice? Qu'est-ce qui va prendre la première place dans les préoccupations politiques de la France? Est-ce le dedans ou le dehors? Ce sont les choses mêmes qui nous posent cette alternative : il n'est pas possible de l'éluder. Ici ou là, il faut que la France marche vers un but, aille quelque part. Nous connaissons bien l'énergie avec laquelle les intérêts économiques et l'activité industrielle ont pénétré dans la constitution des sociétés modernes, nous savons la part légitime et considérable qui doit être faite par la politique à ces puissans et féconds intérêts; mais nous en prévenons nos amis de l'industrie et du monde financier: ils commettent une énorme méprise, s'ils se figurent que nos grands peuples modernes, que la France surtout, se puissent nourrir exclusivement de ce pain-là. Construire des chemins de fer, être attentif aux variations des fonds publics, assister au jeu d'enfer des crédits mobiliers sur les différences de bourse, acheter des terrains, percer des rues, faire dans nos villes des squares et des parcs à l'anglaise, c'est plus ou moins utile, plus ou moins beau, plus ou moins amusant; mais ce n'est pas toute la vie d'une grande nation et d'une noble race. Enfans de 1789, nous sommes nés pour faire chez nous et au dehors autre chose encore. Au dedans, nous avons à regagner le terrain perdu par la liberté; au dehors, nous ne pouvons nous désintéresser des combats que se livrent dans le monde la justice et l'oppression, le droit et la tyrannie. Et nous n'avons point la faculté d'ajourner, pour la commodité de nos intérêts matériels, l'accomplissement de nos devoirs intérieurs et extérieurs. Les nations ne peuvent pas choisir l'heure de vaquer à leurs devoirs; cette heure leur est

fixée ou par l'énergie intime des ressorts de la vie nationale ou par des événemens indépendans de notre volonté.

Deux tendances, on pourrait presque dire deux écoles différentes, se sont depuis quelque temps prononcées en France à l'égard du choix que notre pays peut faire entre l'action intérieure et l'action extérieure. Les uns se préoccupent davantage du rôle extérieur de la France, de la mission qu'elle peut avoir à remplir dans la société des peuples; les autres s'inquiètent surtout de notre développement intérieur, des progrès que nous avons à faire pour assurer chez nous l'indépendance, la liberté et la dignité de l'homme et du citoyen. Les deux tendances ont quelquefois paru se contrarier; les deux écoles se sont montrées jalouses l'une de l'autre. L'une, celle de l'action étrangère, a semblé mépriser comme une petitesse l'intérêt des progrès politiques intérieurs comparés à la grandeur et à l'éclat que pourrait nous promettre une politique extérieure inspirée de l'esprit de notre révolution; l'autre s'est montrée disposée à considérer l'action extérieure comme une diversion fâcheuse qui arrête ou fait dévier le développement de la vie politique au dedans. Ces deux écoles ont tort à nos yeux dans ce qu'elles ont d'exclusif : elles supposent toutes deux, et c'est, suivant nous, une erreur, qu'un pays comme la France et les gouvernemens qu'il a à sa tête sont maîtres de faire à leur choix de la politique intérieure cu de la politique étrangère, que l'on peut systématiquement embrasser l'une et négliger l'autre, que les intérêts de la politique progressive au dedans peuvent être différens de ceux de la politique généreuse et glorieuse au dehors, que le succès de l'une peut même nuire au succès de l'autre. Ces deux plis d'esprit sont vicieux, et entretiennent de fâcheux préjugés. Pour notre part, nous avons pris soin de ne contracter ni l'un ni l'autre, d'accepter dans l'ordre où ils nous étaient présentés par les circonstances les devoirs imposés à la France, soit à l'intérieur, soit au dehors. Nous ne croyons pas qu'il puisse y avoir d'antagonisme entre ces deux ordres de devoirs; nous pensons au contraire qu'ils s'entr'aident mutuellement; nous sommes convaincus que les progrès de la liberté en France serviront de la façon la plus efficace et la plus durable les causes justes dans le monde, et que le concours que nous prêtons au droit hors de nos frontières ne peut que profiter au progrès et à la consolidation de la liberté chez nous. Nous avons la certitude que l'on ne peut nuire au triomphe de ses principes, quand on les sert avec abnégation et désintéressement dans l'une ou dans l'autre des voies où ils sont engagés; mais cette façon de voir n'est point celle de tout le monde. Les partisans de l'action extérieure ont même plus d'une fois donné à entendre que leur appréciation serait celle vers laquelle inclinerait le gouvernement. Ils semblaient croire que notre gouvernement aimait mieux occuper politiquement la France à l'étranger qu'à l'intérieur. Quoi qu'il en soit, nous sommes arrivés à un point critique où les questions des deux ordres se présentent à nous avec des caractères semblables d'importance et d'urgence. Le mieux serait de

les mener de front; si l'on ne s'y résout point, quel parti prendra-t-on?

A l'intérieur, nous l'avons dit, la vérification des pouvoirs des députés posera sous la forme la plus pratique les questions constitutionnelles les plus hautes. La vérification des pouvoirs intéressera la discussion et édifiera l'opinion de deux manières : par les faits qu'elle mettra en lumière et par les conclusions générales qu'elle permettra de tirer de l'ensemble du procès. Les faits seront assurément curieux. Des protestations en adresseront à la chambre l'énumération et la description. Parmi ces protestations, les unes seront livrées d'avance à la publicité, les autres se produiront sans doute au sein même du débat. Parmi les protestations qui exciteront l'intérêt le plus vif, il faut signaler celle que M. Casimir Perier vient de publier. L'élection, dans la première circonscription du département de l'Isère, n'a tenu qu'au déplacement de moins de 1,400 voix. Ce déplacement a tourné au profit du concurrent de M. Perier. A quels moyens n'a-t-on pas eu recours pour appeler ces quelques centaines de voix autour du candidat recommandé par le préfet! Dans cette élection, comme dans toutes celles qui ont été contestées, ce qui frappe avant tout, c'est le rôle actif joué par l'agent supérieur du pouvoir exécutif, par le préfet. A vrai dire, ce n'est point entre deux candidats que la compétition s'établit, c'est entre le préfet et le candidat de l'opposition; ce n'est pas le candidat gouvernemental qui dispute les votes à son adversaire, c'est le préfet qui les brigue. La protestation de M. Perier, digne de la mâle fermeté que ce candidat a montrée durant l'élection, nous fait connaître les moyens qu'un préfet peut employer dans une telle lutte.

Un fait bizarre, c'est la façon dont est choisi le candidat gouvernemental. Il y avait un candidat naturel, l'ancien député, M. Arnaud. Celui-ci, dans une circulaire où il décline la candidature, annonce à ses concitoyens que c'est à *son insu* qu'il a été *désigné* pour les représenter au corps législatif. — Il est donc possible de devenir par désignation candidat sans le savoir! — L'administration remplace dans son patronage M. Arnaud par M. Royer. Le préfet ne se borne point à désigner et à recommander le candidat officiel; il entre en campagne pour lui, il entame la polémique contre son concurrent, et quelle polémique! Dans une proclamation affichée, un agent supérieur du pouvoir se croit autorisé à dire d'un citoyen qui ne fait qu'exercer ses droits politiques qu'il répand à profusion des journaux et des libelles, qu'il n'épargne rien pour tromper la foi politique des électeurs! Mais un préfet a d'autres ressources encore que les proclamations passionnées, il a les agens disciplinés de l'administration, il a aussi la distribution des faveurs et de certains dons aux communes. M. Perier publie des copies certifiées de lettres adressées à des maires par le préfet, à la veille de l'élection, pour annoncer des dons de diverse nature, des subventions, des travaux, ou pour promettre des chemins. Ce n'est pas tout : sur des ordres venus de Paris, une poursuite est dirigée

contre une lettre publiée dans un journal local par M. Casimir Perier. Cette fois c'est au pouvoir judiciaire qu'on a recours. Le procureur-général annonce les poursuites au préfet, et celui-ci, au moment même de l'élection, répand en affiches la communication du procureur-général, la fait lire dans les communes par les gardes champêtres à son de caisse ou à son de trompe, interrompt le service de la poste pour employer les facteurs à la plus prompte distribution des affiches officielles. Ces faits sont curieux assurément, ils se reproduisent à peu près dans toutes les élections contestées; malgré la monotonie des répétitions, il sera bon de les porter tous à la connaissance du public : en se multipliant et en se généralisant, ils prennent un caractère systématique, ils fournissent des traits destinés à tracer une page significative de l'histoire d'un système. Mais un enseignement plus haut s'en dégage. Ces faits sont en contradiction avec les principes de toutes les constitutions modernes, qui établissent la liberté politique sur la division des pouvoirs. Il y a des lois de la mécanique politique non moins positives, non moins certaines, non moins nécessaires que celles de la mécanique physique. Ces lois, fondées sur les rapports du pouvoir exécutif, du pouvoir législatif et du pouvoir judiciaire, ont été exposées depuis un siècle avec une éblouissante clarté. Il est impossible qu'elles demeurent longtemps méconnues et comme ignorées dans le pays de Montesquieu, de Mirabeau, de Sieyès, de Royer-Collard. Ces lois proclament que la division des pouvoirs c'est la liberté, que leur confusion c'est le despotisme. Or quel empiétement plus grand le pouvoir exécutif peut-il commettre sur le pouvoir législatif que d'intervenir à l'origine même de celui-ci, qui est l'élection des députés, pour influer de toute sa force sur la direction des suffrages? Une confusion aussi abusive des pouvoirs est radicalement contraire à la constitution de 1852. Un des objets principaux de cette constitution a été de garantir le pouvoir exécutif contre ce que l'on a considéré comme des usurpations du pouvoir législatif. Cette constitution, dont on a fait consister le mérite dans une délimitation meilleure des pouvoirs, ne peut sanctionner l'absorption indirecte du pouvoir législatif par le pouvoir exécutif. Quand donc, avec les faits des dernières élections générales sous les yeux, on demandera la liberté du suffrage universel, lorsque, devant le spectacle de la prépondérance abusive des agens du pouvoir exécutif, on réclamera la liberté de la presse et les franchises de l'opinion publique, contre-poids naturel et nécessaire des abus de l'influence administrative, on ne fera que défendre cette constitution contre des interprètes maladroits qui n'en comprennent pas le sens et des agens inconsidérés qui, à l'application, ne craignent point d'en dénaturer l'esprit.

Toute la question intérieure est là. En portant une lumière éclatante sur ce point capital de notre droit constitutionnel, l'opposition démocratique et libérale de la chambre peut, comme par une illumination subite, chan-

ger la face de la situation intérieure, et remettre la France sur le grand chemin de la liberté. On s'apercevra bien de cette vérité quand on arrivera au débat des questions d'affaires. C'est aux finances que viennent aboutir toutes les branches de la politique pratique. Les lois de finances sont par excellence l'apanage du pouvoir législatif. C'est en finances qu'une assemblée représentative doit surtout avoir la pensée sûre et la main ferme. C'est pour la bonne gestion des finances qu'un gouvernement prudent et appliqué doit rechercher dans un corps législatif les lumières et l'indépendance; il est le premier intéressé à trouver au besoin dans la résistance de la chambre élective un contrôle qui l'arrête dans ses entraînemens et le ramène à la conception unitaire et harmonique des intérêts multiples et complexes qui forment les diverses branches de la politique nationale. Une chambre élective ayant la conscience de sa spontanéité rappellera à temps au gouvernement que l'équilibre financier va être compromis tantôt par une expédition lointaine dont les conséquences ne peuvent être mesurées, et où les dépenses ne seront nullement proportionnées à l'intérêt politique engagé, tantôt par une impulsion trop accélérée donnée aux travaux publics, qui accumule soit sur le capital disponible du pays, soit sur le trésor, des charges trop lourdes à un moment donné, qu'il serait préférable de répartir sur un plus long espace de temps. Une telle chambre rappellera encore ou que la dette flottante est trop lourde, ou que l'impôt est excessif, et peut décourager et amoindrir le mouvement de l'épargne nationale. En indiquant ici le rôle qu'aurait à remplir une chambre élective, à la condition qu'elle ne serait point une émanation indirecte du pouvoir exécutif, nous ne croyons point nous écarter des intentions que le gouvernement lui-même a manifestées dans une circonstance solennelle. L'empereur a évidemment cherché un secours dans l'assemblée représentative quand, après la publication du célèbre mémoire de M. Fould, il renonça au système des crédits extraordinaires ouverts par décrets; mais, pour que cette intention puisse être efficace, il est aujourd'hui visible, après une expérience de deux ans, qu'il serait nécessaire que la pratique électorale du gouvernement fût mise d'accord avec ses bonnes résolutions financières; il serait nécessaire qu'une plus grande spontanéité fût laissée au suffrage universel.

Les embarras, les inquiétudes, que cause éternellement en France la question financière sont pour nous un étonnement toujours nouveau. Il n'y a pas au monde de pays doté d'une prospérité intrinsèque égale à celle de la France. Nous doutons que l'Angleterre, malgré les accumulations de capitaux dont elle dispose, surpasse la France en véritable richesse. L'épargne agit dans notre pays avec une puissance qui a surpris même ceux qui avaient la meilleure idée de ses ressources. Et pourtant un véritable malaise vient périodiquement entraver l'essor de confiance auquel il serait si naturel que les capitaux français se dussent livrer. Les inquiétudes que peuvent donner les questions étrangères ne nous paraissent pas expliquer

suffisamment les défaillances périodiques du marché financier et la baisse des effets publics. S'il est un peuple que son tempérament et la juste idée qu'il a de sa force devraient rendre peu accessible à la crainte des difficultés étrangères, il nous semble que c'est le peuple français. La France a eu cette année une bonne récolte; ses revenus publics sont toujours en voie d'accroissement; l'épargne continue à être considérable, le capital est abondant. D'où viennent donc aujourd'hui les sourdes rumeurs, les vagues défiances qui circulent dans le monde des affaires? Pourquoi cette crédulité craintive? pourquoi par exemple s'obstine-t-on à voir toujours en perspective un emprunt?

Le point que nous allons toucher est, nous le croyons, le vrai point sensible de la situation financière de la France. La France a une dette flottante qui, sans être trop lourde pour elle, est cependant exagérée. Même ce fameux milliard qui avait tant ému les imaginations il y a deux ans paraît au fond une charge bien légère quand on songe aux ressources de la France. Pour rester dans les limites les plus raisonnables et les plus strictes, pour se débarrasser de cet épouvantail, le gouvernement n'aurait eu qu'à échanger la moitié du milliard de ses engagemens à courte échéance contre une somme égale constituée en rentes perpétuelles. L'opération eût été bien simple et se fût très vivement accomplie. Certes, depuis deux ans, nous avons prêté à l'Italie, à la Russie, à la Turquie, des sommes bien supérieures à celles que nous n'aurions eu qu'à nous prêter à nous-mêmes. Le péril d'une dette flottante trop considérable n'est donc pas pour la France dans l'importance de la somme due, mais dans la forme de la dette. La somme pour nous est légère, la forme est périlleuse. La dette flottante est en effet une dette à courte échéance. Qu'un de ces événemens qui affectent le crédit général, qui créent une panique, qui suspendent la confiance, vienne nous surprendre avec une grosse dette flottante, et alors cette dette devient pour nous, à cause de sa forme, parce qu'elle constitue des engagemens prochainement exigibles, un grave embarras. Dans une telle éventualité, l'état serait exposé, au moment où arriveraient les échéances, à ne plus trouver de crédit. La position du trésor se complique, dans une prévision semblable, des embarras analogues qui éclateraient autour de lui. La ville de Paris a, elle aussi, une dette flottante qui n'est pas médiocre, puisqu'elle atteint 125 millions. L'utile institution des banques de dépôts tend à s'acclimater parmi nous : les dépôts forment aussi une dette flottante dont en une heure de crise on s'empresserait d'exiger le remboursement. Enfin il n'y a pas jusqu'à la société immobilière de M. Émile Pereire qui, sous la forme d'une caisse des travaux publics, ne veuille avoir, elle aussi, sa dette flottante. Il y a là toute une solidarité de situations et d'intérêts dont on peut dire que le trésor, qui est le plus grand banquier de France, est la clé de voûte. Avec un trésor bien armé contre le péril, c'est-à-dire n'ayant pas d'engagemens exigibles qui pussent l'embarrasser, la crise serait affrontée avec fermeté, et la confiance reviendrait vite. Il n'en

serait pas de même, si la situation devait être dominée par une gêne grave et prolongée du trésor.

Il peut, on le voit, se présenter des cas où le trésor ressemblerait à un banquier très riche qui, ayant compté sur le crédit pour payer ses échéances et se voyant le crédit enlevé par une circonstance imprévue, quoique bien au-dessus de ses affaires, serait forcé de les interrompre. Une erreur de prévision, non le défaut des ressources réelles, amènerait une complication déplorable. — Mais, dira-t-on, au lieu de s'exposer à de tels accidens, pour se mettre même en état de les surmonter tous, comment se fait-il que le gouvernement ne prenne point un jour un grand parti relativement à la dette flottante? Comment ne débarrasse-t-il pas le marché financier et ne se délivre-t-il pas lui-même d'un grand souci en consolidant par l'opération si facile et si légère d'un emprunt une portion de cette dette? C'est ce raisonnement fort naturel qui accrédite si fréquemment parmi le public les bruits d'emprunt. Par cette voie, le cercle vicieux de la politique financière nous ramène à la politique proprement dite. Emprunter! c'est bientôt dit : oublie-t-on que nous sommes en paix? Emprunter en temps de paix, ne serait-ce point une douleur pour un gouvernement et surtout pour un ministre des finances qui voient le budget dépasser deux milliards, qui ont augmenté récemment certains impôts ou créé certaines taxes pour échapper à la triste nécessité d'un emprunt de paix, qui voient au surplus les revenus publics s'améliorer sans cesse? N'est-il plus permis de croire que le jour viendra où la dépense croîtra moins vite que le revenu, où les excédans de recettes serviront à éteindre les découverts? Renoncer à cette espérance, ne serait-ce point accuser le système politique? Puis est-il interdit d'imaginer que nous obtiendrons du Mexique le remboursement des deux cents et quelques millions que l'expédition nous a déjà coûtés? Abandonner comme chimérique cette perspective, ne serait-ce pas avouer trop chèrement de nouvelles erreurs du système politique? Que si d'ailleurs, surmontant une fausse honte, on entrait dans la voie des emprunts de paix, où s'arrêterait-on? Ne faudrait-il pas recommencer dans trois ou quatre ans? Nous connaissons des gens, même parmi les amis du gouvernement, qui se réconcilient avec les grosses dettes flottantes dans la pensée qu'elles sont le frein le plus efficace contre l'entraînement des dépenses et des entreprises aventureuses. De frein, il n'en peut exister que dans le sévère contrôle du pouvoir législatif, et nous craignons bien que ce ne soit pas le système électoral pratiqué par M. de Persigny qui nous puisse doter d'un corps législatif assez résolu et assez fort pour aider le ministre des finances à contenir les dépenses et à restreindre la dette flottante dans de prudentes limites.

Le corps législatif devra donc, suivant toute apparence, aborder les questions intérieures d'une façon vive, neuve et piquante; quant aux questions extérieures, si attachantes qu'elles soient, elles ne se montreront à lui que sous l'aspect le plus morne et le plus désolant. Où en est la question

polonaise? où a-t-elle été conduite par la campagne diplomatique de cet été? Il semble que le plus grand résultat de tout ce travail de la diplomatie n'aura abouti qu'à l'acte du comte Russell au banquet de Blairgowrie proclamant avec préméditation et de sang-froid la déchéance, la *forfaiture* des droits que la Russie tenait des traités de 1815 sur la Pologne. Nous ne sommes point de ceux qui déprécient cet acte honnête de lord Russell sous prétexte qu'il demeure dépourvu de sanction coercitive. Nous croyons, quant à nous, à la force morale du droit et à l'autorité d'une interprétation telle que celle qui en a été donnée en cette circonstance par un homme d'état dont l'inflexible probité politique est un honneur pour la communauté européenne. Qu'est-il advenu de cette déclaration de déchéance dans les diverses manipulations diplomatiques qu'elle a dû subir? Exprimée dans une note qui devait être remise au prince Gortchakof, en a-t-elle été retirée, comme on l'a dit, par un télégramme envoyé à l'ambassadeur anglais à Pétersbourg? La majorité du cabinet anglais n'a-t-elle pas permis à lord Russell de faire de son opinion personnelle le jugement officiel de la politique anglaise? S'est-on arrêté devant des représentations de l'Autriche et des garanties demandées par cette puissance que l'on n'a pu lui accorder? Est-il vrai que M. de Bismark à cette occasion, devenant l'intermédiaire officieux de la cour de Saint-Pétersbourg, aurait prévenu lord Russell et lord Palmerston que la Russie considérerait la déclaration de déchéance comme un cas de guerre? Le gouvernement anglais aurait-il, contre toute vraisemblance, reculé devant un artifice aussi grossier? Que s'est-il passé à cette occasion entre le cabinet de Saint-James et celui des Tuileries? Refroidie par les hésitations de l'Angleterre et de la France, est-il vrai que l'Autriche, menacée comme cela lui est si souvent arrivé, de se trouver en l'air, opérerait un de ces reviremens dont elle a aussi l'habitude, et songerait à rentrer en grâce auprès de ses dangereux voisins? Une circonstance est de nature à confirmer ce bruit. La Galicie a pour gouverneur M. de Mensdorf-Pouilly, qui passe pour dévoué à la Russie. Tant que l'Autriche a été favorable aux Polonais, M. de Mensdorf, sous prétexte de maladie, a été éloigné de son gouvernement, où il avait pour suppléant le propre frère du ministre d'état, le général de Schmerling, dont les Polonais n'ont point eu à se plaindre. Aujourd'hui M. de Mensdorf reprend ses fonctions. Sa rentrée en Galicie ne paraît que trop significative, et peut-être faut-il craindre que l'insurrection polonaise se voie bientôt fermée la seule région d'où elle pouvait encore tirer de précaires ressources. Cet ensemble de faits, s'il est exact, serait fort triste assurément. La situation européenne que dévoile un pareil dénoûment n'est pas moins affligeante, et devra être mise à nu dans la discussion de l'adresse.

Nous ne pensons point que l'on persiste à couvrir la regrettable fin de la campagne diplomatique entreprise pour la Pologne par la banale et peu sérieuse excuse que la France, engagée dans la question au point de vue européen et au même titre que l'Autriche et l'Angleterre, n'était pas tenue

à faire plus que ces puissances, et ne pouvait aller au-delà de ce qu'elles voulaient faire. Ce qu'il y a de superficiel dans cet argument saute aux yeux. Dans un débat contre la Russie, entre la France, l'Angleterre et l'Autriche il n'y a parité ni d'intérêts, ni de moyens d'action, ni de périls. L'Autriche, qui n'est point un peuple ayant le point d'honneur national, qui n'est qu'une chancellerie et une armée maintenant laborieusement dans une cohésion précaire des élémens de races diverses et discordantes, qui supporte directement sur une longue frontière le poids de la Russie, ne saurait être assimilée, dans les devoirs créés à l'Europe par la question de Pologne, ni à l'Angleterre ni à la France. Il eût été nécessaire que la France fît preuve d'une grande netteté de résolution, se montrât prête au rétablissement de la Pologne de 1772, et donnât de grands gages à l'Autriche pour entraîner cette puissance dans une lutte décisive contre la Russie. Ne trouvant pas de sûretés du côté de l'Occident, l'Autriche, qui ne peut demeurer longtemps compromise, se retournera vers la Russie. Ces retours humilians coûtent peu à la cour de Vienne : M. de Metternich en a mainte fois donné le spectacle. Il montrait d'intelligentes velléités de résistance à la Russie; il se tournait, pour chercher un appui, vers Londres et Paris, puis, ne se voyant ni soutenu ni compris, il faisait galamment le plongeon devant le tsar. Entre l'Angleterre et nous, la question est plus délicate. C'était une vieille pensée de lord Palmerston d'occuper l'alliance anglo-française à des œuvres communes : l'empereur a trouvé l'occasion, — et l'a saisie habilement dans l'affaire de Crimée, — de réaliser cette pensée; mais depuis l'annexion de la Savoie nous ne réussissons plus à occuper l'alliance anglo-française. Vainement avons-nous offert à l'Angleterre de nous mêler en Amérique d'une besogne qui semblait devoir lui plaire et de travailler en commun à la dissolution des États-Unis : nous avons été remerciés. Nous invitons l'Angleterre à sauver avec nous la Pologne, lord Palmerston ne veut pas nous entendre. Que voulez-vous? On assure que la seule infirmité du vieux *Pam* est la surdité.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Le Théâtre-Italien a inauguré sa saison le 14 octobre par *la Traviata,* opéra de M. Verdi. Une nouvelle administration a succédé à celle qui régnait depuis dix ans, et c'est M. Bagier qui dirige aujourd'hui la salle Ventadour, qu'il a fait restaurer avec goût. L'entrée, on ne sait trop pour quelle raison, n'est plus sous le péristyle, mais de côté, et c'est presque clandestinement que l'on pénètre dans une enceinte où l'on va chercher une société polie et des plaisirs délicats. Le parterre a été supprimé, et c'est ce qu'on appelle l'*orchestre* qui remplit aujourd'hui l'espace qui s'étend depuis les musiciens jusqu'aux loges du rez-de-chaussée. Un passage est pratiqué au milieu de ces stalles d'orchestre, et l'on peut y circuler

facilement. La scène a été un peu resserrée dans les bas côtés. M. Bagier, qui a bien voulu accepter le privilége du Théâtre-Italien sans la subvention de 100,000 francs qu'on avait accordée à ses prédécesseurs depuis la direction de Ronconi, a cru devoir prendre une mesure qui ne me semble pas des plus heureuses. On veut donner cinq représentations par semaine sans diminuer les prix élevés qu'on a mis aux places les plus modestes; je doute fort que cette innovation produise les résultats qu'en attend la direction.

Quoi qu'il en soit de ces changemens, disons seulement quelques mots aujourd'hui des nouveaux chanteurs qui composent la troupe formée par M. Bagier. Mme Anna de Lagrange, qui a débuté dans *la Traviata,* est une Française, et, je crois même, une Parisienne. Elle se fit entendre, il y a une quinzaine d'années, au théâtre de la Renaissance, où l'on donnait une représentation extraordinaire au profit des Polonais, si je ne me trompe. Mlle de Lagrange n'était alors qu'une cantatrice dilettante que le monde recherchait beaucoup pour sa belle voix et les grâces de sa personne. Depuis ces premiers essais, Mme Anna de Lagrange a beaucoup voyagé : elle a chanté dans les principales villes de l'Europe; elle a été en Russie, en Amérique, et elle vient de Madrid, où elle est restée plusieurs années. Sa voix, vigoureuse dans son ensemble, porte cependant déjà les traces du temps et de la fatigue. C'est une belle personne, grande, élancée, fortement constituée, et dont le visage exprime plutôt l'énergie que la sensibilité et le sentiment. Sa voix a le timbre d'un *mezzo-soprano,* bien que la cantatrice ne craigne pas de pousser son audace jusqu'à l'extrême limite du registre supérieur. Il résulte de ces efforts des effets désagréables, des sons faux et aigus, qui blessent l'oreille au lieu de la charmer. Pourquoi Mme de Lagrange ne reste-t-elle pas plus souvent dans le vrai domaine de sa voix sonore, qui s'étend du *fa* au *la* supérieur avec facilité? Ce qu'elle ajoute ensuite à ce beau registre, ces notes suraiguës dont elle se joue avec une si lourde coquetterie, sont d'un goût détestable. C'est en effet le goût qui manque au beau talent de Mme de Lagrange : elle ajoute à la musique qu'elle doit interpréter fidèlement des ornemens ridicules qui ne sont tolérables que dans la bouche de ce petit démon de Mlle Patti, qui va venir bientôt ensorceler de nouveau les Parisiens.

Avec Mme de Lagrange, il s'est produit dans *la Traviata* un jeune ténor, M. Nicolini, qui n'est pas plus Italien que la cantatrice. Son nom véritable est Nicolas, et c'est sous ce nom qu'il a débuté, il y a quelques années, au théâtre de l'Opéra-Comique. M. Nicolini a une très jolie voix, un peu courte, mais timbrée et facile. Il chante sans efforts, avec sentiment et une modération de style que le public a su apprécier. C'est dans le *Rigoletto* de M. Verdi surtout que M. Nicolini a été fort agréable dans le rôle du duc, que M. Mario a rendu si difficile. Suffisant dans tous les morceaux qui lui sont dévolus, M. Nicolini a particulièrement chanté avec grâce la douce cantilène du quatrième acte, — *La donna è mobile;* — il a aussi très bien

rempli sa partie dans le beau quatuor qui vient après et qui est l'une des pages les mieux écrites de M. Verdi. C'est dans le rôle de Gilda de *Rigoletto* que Mme de Lagrange a été le mieux appréciée. Elle a chanté avec une grande énergie le duo du second acte avec le père, et surtout celui du troisième, dont la péroraison est si entraînante. Mme de Lagrange a été encore plus remarquable dans la belle scène du quatuor, où elle a eu de beaux élans. M. Delle-Sedie chante et joue le rôle de Rigoletto en véritable artiste, et sa méthode de chanteur est celle que pratique le ténor Fraschini, qui a débuté, il y a quelques jours, dans la *Lucia* de Donizetti. M. Fraschini, qui n'est plus jeune, chante depuis vingt-cinq ans. Il a brillé, comme on dit, sur tous les théâtres de l'Italie, il a été à Londres, à Vienne, à Madrid, à Barcelone, et je ne serais pas étonné qu'il eût été aussi en Amérique. On dit que M. Fraschini a toujours redouté l'opinion de Paris, et que le soir de son début dans la *Lucia* il avait préparé ses malles pour nous quitter après la représentation, s'il échouait dans sa tentative. M. Fraschini doit être rassuré maintenant, car, dès les premières notes du récitatif qu'il a dites, des murmures approbateurs l'ont accueilli. Il a été admirable ensuite dans le finale du premier acte, alors qu'il pousse ce cri sublime : — *Maledetto sia quel giorno,* — et dans la scène dernière, si belle et si pathétique, il a été touchant et a ému toute la salle par ses sanglots, qui ne sont jamais des cris, mais des sons trempés d'émotion qui remuent le cœur en charmant l'oreille.

Tant que l'homme sera l'homme, l'art devra toujours être le revêtement de la vérité, et la mélodie restera l'élément fondamental des plus grandes compositions musicales. M. Fraschini, dont la taille est ordinaire et la figure peu expressive, se rattache par le style et par sa large manière de dire le récitatif à la vieille et belle école italienne. Sa voix, qui n'est pas très forte ni très flexible, je crois, a un timbre qui rayonne facilement, surtout dans les notes supérieures. C'est une voix italienne un peu ternie, mais charmante encore, quand l'artiste est animé. Il phrase admirablement, il articule chaque mot comme le faisait Garcia, et comme le fait M. Tamberlick, avec lequel M. Fraschini a quelques rapports de talent. Nous laisserons ce grand chanteur, que tout le monde voudra entendre, aborder les différens rôles de son répertoire avant de le juger définitivement. Il nous suffit d'avoir annoncé aux amateurs qu'il y a à Paris un maître *del cantar che nell' anima si sente,* comme dit Rossini. P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

LES ANCIENNES PROVINCES DE LA POLOGNE ET LES TRAITÉS DE VIENNE.

La question des *anciennes provinces* de la Pologne a pris tout d'un coup une grande place dans les préoccupations des hommes politiques. Nous

n'avons pas attendu pour appeler sur ce grave sujet l'attention des lecteurs de la *Revue* la publication des mémoires annexés aux dernières dépêches de M. Drouyn de Lhuys et du prince Gortchakof. Les origines historiques du débat sont maintenant connues (1), et il n'y a point à y revenir. Après la dissolution de la grande confédération princière fondée au IXe siècle par les Varègues russes. les diverses parties qui l'avaient composée étaient rentrées légitimement dans leurs voies naturelles et particulières, la Moscovie en développant à part son unité nouvelle, et les *anciennes provinces polonaises* en retournant à la Pologne, dont le torrent varègue les avait séparées. L'histoire est remplie de ces réunions accidentelles imposées par la conquête à des populations étrangères les unes aux autres, qui, lorsque la dynastie ou la caste conquérante est divisée, affaiblie ou éteinte, reprennent leur destinée naturelle sans que l'une d'elles se croie en droit de chercher à conquérir les autres; mais il ne s'agit plus seulement de *droit*. Maintenant les défenseurs du système russe appellent cela le *devoir de la reconquête!* Voilà donc encore une nouvelle obligation morale qu'il faut ajouter au *devoir de profiter de la faiblesse de ses voisins* et au *devoir de la vengeance* que l'on prêche à la Russie pour l'engager à s'emparer de la Galicie orientale! L'un des traits caractéristiques de ce système, c'est la nécessité où il se trouve d'enrichir la conscience publique d'une nouvelle catégorie de devoirs inconnue jusqu'à présent dans la morale chrétienne.

Un autre point bien établi, c'est qu'il n'y a aucune conséquence à tirer de cette circonstance que le prince régnant dans la Moscovie avait été pendant quelque temps le président plus ou moins obéi de l'association varègue, ou, pour être plus exact, de ce que le gouvernement de la Moscovie a pu être momentanément le *vorort* d'une confédération morte et enterrée depuis le commencement du XIIIe siècle. Non-seulement les dynasties varègues se sont éteintes dans la Moscovie en 1597 et dans les *anciennes provinces* en 1319, mais, d'après le témoignage de l'historien officiel de la Russie, les princes de la Moscovie n'exerçaient sur les bords du Dniéper aucune autorité dès le milieu du XIIIe siècle. Karamsine ajoute qu'ils ignoraient même les noms des princes de la branche aînée qui régnèrent à Kief jusqu'à l'arrivée des Lithuaniens. Les libres unions de 1340 et de 1386 et la convention de 1667 complétèrent par la suite l'état de possession de 1772, dont l'incontestable légitimité ne peut plus être l'objet d'un doute.

Mais ce n'est pas à cet ordre d'idées que s'arrêtent les préoccupations du moment. Les argumens dont s'arment les philologues et les historiens sont laissés dans l'ombre, et l'attention se détourne de ces études rétrospectives pour se porter sur les traités de Vienne. Au lieu de les rejeter ou de les rappeler de confiance, au lieu de les invoquer ou de les maudire sans les connaître, on les a lus, on les a étudiés, et l'on a reconnu qu'ils contenaient de précieuses garanties non-seulement pour le royaume, mais pour les *anciennes provinces* de Pologne. Les lettres d'Alexandre Ier, rapprochées des traités conclus entre les copartageans et du texte même de l'article 1er de l'acte général, ont permis de se former à ce sujet une opinion que les

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

dernières notes diplomatiques sont venues confirmer. Lorsqu'on lira l'article 1er sans parti-pris, ou avec le parti-pris d'y trouver ce qu'il dit réellement, il faudra toujours reconnaître un principe fondamental, à savoir que les négociateurs de 1815, qui faisaient de la politique pratique et non pas de l'ethnographie, ont appelé tous les habitans de la Pologne des Polonais, et qu'ils les ont divisés en deux catégories. Aux uns ils ont garanti un *état jouissant d'une administration distincte, et lié à l'empire de Russie par sa constitution :* c'est ce qu'on appelle le royaume. En faveur des autres Polonais, sujets respectifs de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, le congrès a stipulé seulement une *représentation* et des *institutions nationales.* Toute l'économie de l'article 1er repose sur la distinction, nous dirions presque sur l'opposition qui y est formulée entre l'*administration distincte* d'une part — et de l'autre la *représentation* et les *institutions nationales.* Si nous en avions eu besoin, nous aurions été confirmés dans cette appréciation par la lecture d'un document russe dont la note du prince Gortchakof nous a révélé l'existence. Voici ce que le comte Rasoumovski écrivait le 10 décembre 1814. « Le reste du duché de Varsovie est dévolu à la couronne de Russie comme *état uni* auquel sa majesté se réserve de donner une *constitution nationale...* L'empereur de Russie, désirant *faire* participer *tous les Polonais* aux bienfaits d'une administration nationale, intercède auprès de ses alliés en faveur de leurs sujets de cette nation, dans le but de leur obtenir des *institutions provinciales,* qui conservent de justes égards pour leur nationalité et leur accordent *une part* à l'administration de leur pays. »

Il est impossible d'opposer plus clairement la *constitution nationale* aux *institutions provinciales* et d'établir plus nettement que, parmi les Polonais, les uns s'administreront complétement eux-mêmes, tandis que les autres auront seulement *une part* à l'administration de leur pays. L'on n'osera pas dire que l'empereur Alexandre Ier voulait, tout en stipulant cette garantie en faveur des sujets acquis par la Prusse et par l'Autriche dans les premiers partages, se réserver de ne rien accorder lui-même aux sujets polonais acquis par la Russie aux mêmes titres et aux mêmes époques. Le caractère et les intentions d'Alexandre Ier sont trop connus pour qu'on admette cette supposition; mais l'on prétendra peut-être, d'après la nouvelle théorie, qu'en disant *tous les Polonais,* l'empereur de Russie ne comprenait pas les habitans des *anciennes provinces.* Voyons où conduit cette supposition. La partie orientale de la Galicie est peuplée de Ruthéniens, comme la Volhynie, la Podolie et l'Ukraine, qui ont fait partie du lot de la Russie. Il faudrait donc admettre que le comte Rasoumovski et après lui les plénipotentiaires de 1815 ont entendu n'accorder des institutions séparées et *une part* dans l'administration locale qu'à la moitié de la Galicie, tandis que le cabinet de Vienne resterait libre de gouverner l'autre moitié, sans aucune garantie, comme la haute ou la basse Autriche. Voilà où l'on en arrive en détournant les mots de leur véritable sens. Non, la dépêche du comte Rasoumovski n'est pas aussi ingénieuse que les dissertations de M. le professeur Pogodin. Elle restera comme un des commentaires de l'article 1er les plus clairs et les plus autorisés, à la suite des lettres d'Alexandre Ier à

Czartoryski, à Oginski, à Kosciuszko, et des traités particuliers entre les copartageans. Lord Palmerston était donc parfaitement fondé, dans sa célèbre dépêche du 22 mars 1831, à rechercher si la condition de donner des institutions nationales aux Polonais des *anciennes provinces* avait été jusqu'alors complétement remplie par le gouvernement russe.

Après avoir ainsi reconnu que l'acte de Vienne avait établi dans l'empire même de Russie deux catégories de Polonais, il importe de bien préciser un autre point sur lequel on commet involontairement ou à dessein des confusions déplorables. Nous voudrions qu'on distinguât plus nettement qu'on ne le fait en général ce qui a été rendu obligatoire de ce qui a été laissé facultatif. D'une lecture attentive du traité, il nous paraît résulter que les négociateurs de Vienne ont rendu *obligatoire :* 1° pour la Russie seule, le maintien du royaume de Pologne en un état séparé, jouissant d'une administration distincte et lié à l'empire par sa constitution; 2° pour les trois cours copartageantes, l'octroi d'une représentation et d'institutions nationales aux Polonais de la Posnanie, à ceux de la Galicie et à ceux des *anciennes provinces* échues à la Russie. Au contraire, l'acte général de Vienne a laissé le caractère facultatif : 1° à l'extension ultérieure du royaume de Pologne: 2° au mode d'existence politique à accorder à tous les autres Polonais pour leur assurer en Russie, en Prusse et en Autriche le bénéfice d'une représentation et d'institutions nationales.

L'on paraît aussi avoir oublié et il est nécessaire de rappeler que le duché de Varsovie avait déjà une constitution avant d'être uni à la Russie sous le nom de royaume. Cette constitution, qui est du 22 juillet 1807, avait été délibérée par les Polonais et confirmée par Napoléon Ier; elle instituait une diète générale, composée d'un sénat et d'une chambre des nonces, un conseil des ministres, une administration indépendante, des finances particulières et une *armée séparée.* Aussi les plénipotentiaires de 1815 n'ont pas dit, comme le proposait le comte Rasoumovski, que « sa majesté impériale *donnerait une* constitution nationale au nouveau royaume, » mais ils ont stipulé que cet état, jouissant déjà d'une administration distincte, serait lié à l'empire de Russie par *sa* constitution, ce qui n'était pas une expression vague, ni une porte ouverte à l'arbitraire, puisqu'il s'agissait de la constitution alors existante et non pas d'une constitution quelconque qu'il plairait à l'empereur-roi de décréter. C'est bien ainsi qu'Alexandre Ier l'a entendu. Aussi sa constitution du 27 novembre 1815, quoique moins libérale, est-elle fondée sur les mêmes principes que celle de 1807, comme on peut s'en convaincre en comparant ces deux actes. Le congrès de 1815 n'a donc pas *accordé* aux Polonais du royaume une administration distincte et une constitution nationale; mais il leur a *garanti* la continuation de ces avantages, dont ils jouissaient depuis 1807.

Les trois gouvernemens alliés renoncent-ils à invoquer la stipulation de Vienne en faveur de la Pologne? Ce qu'il importait d'établir, c'est que cette stipulation est d'une netteté plus propre à les servir qu'à les embarrasser. Les défenseurs de l'idée russe n'ont pas plus d'intérêt à se placer sur le terrain de 1815 que sur celui de 1772, et les *anciennes provinces* ont le droit de rester polonaises, même de par les traités de Vienne. V. DE MARS.

PUBLICATIONS ALLEMANDES SUR LA RÉFORME.[1]

Dans les études consacrées de nos jours à cette tradition d'apologues qui remonte aux premiers âges de l'histoire et que notre fabuliste a fixée à jamais en son œuvre immortelle, dans les travaux d'érudition ou d'art, de critique littéraire ou morale sur La Fontaine et ses devanciers, les écrivains de la France ont presque toujours négligé de faire la part de l'Allemagne. Soit que nos orientalistes, au sujet du *Dolopathos* ou de l'*Hitopadesa*, suivissent d'Asie en Europe la migration des moralités antiques, soit qu'un trop ingénieux constructeur de systèmes s'amusât à comparer le poète de Janot Lapin aux fabulistes sentencieux de l'antiquité gréco-latine et aux fabulistes conteurs du moyen âge, on ne songeait guère à découvrir des rapprochemens chez ces faiseurs d'apologues, dont la vieille Allemagne est si riche. Un docte critique déjà connu par d'utiles publications sur l'histoire littéraire de son pays, encouragé sans doute aussi par les recherches qui se multiplient autour de lui sur les écrivains allemands de la réforme, — M. Henri Kurz, — vient de nous rendre notre oubli très sensible, non par des réclamations amères et pédantesques, mais, ce qui est bien plus habile, par la publication de deux volumes où l'élégance de la forme relève encore le sérieux intérêt du fond : il s'agit du recueil de fables composé au commencement du XVIe siècle par un de ces poètes moralistes si nombreux, si hardis, qui préparèrent le mouvement de la réformation et s'y jetèrent tout naturellement. Ce poète se nommait Burkhard Waldis.

La vie de Burkhard Waldis est peu connue; un petit nombre de renseignemens certains, quelques conjectures tirées de ses ouvrages, voilà les seuls matériaux de cette biographie, et il faut d'autant plus le regretter, que l'existence agitée du fabuliste, si nous en possédions les détails, serait sans doute un des curieux épisodes de la réformation. Burkhard Waldis naquit, selon toute vraisemblance, au village d'Allendorf, dans la Hesse, de 1480 à 1490. Quelle fut son éducation première, on l'ignore. Sortait-il du couvent ou des écoles populaires? Était-ce un élève des moines? Était-ce un de ces *scholastici vagantes* dont l'histoire vient d'être si bien mise en lumière par M. Gustave Freytag dans ses *Tableaux de l'ancienne Allemagne*, et plus récemment encore par M. Édouard Fick, de Genève, dans son excellente traduction de l'autobiographie de Thomas Platter? Là-dessus point de réponse; nous voyons seulement par ses écrits qu'il avait fait une étude assez sérieuse des lettres antiques, et nous savons qu'il se consacra d'abord au service de l'église. En 1523, il était moine franciscain à Riga. Pourquoi si loin de son pays? A la suite de quels événemens? Autant de mystères. La réforme faisant chaque jour de nouveaux progrès dans ces contrées, l'archevêque de Riga, Gaspard de Linden, envoya une députation de trois moines à l'empereur Charles-Quint pour implorer sa protection contre les violences des partisans de Luther. Sept ans après l'explosion de la réforme, les catholiques étaient en minorité à Riga, et les adversaires de Rome, maîtres du champ de bataille, devenaient oppresseurs à leur tour. Les trois moines ne virent point l'empereur Charles-Quint, qui venait de

(1) *Deutsche Bibliothek : Esopus*, von Burkhard Waldis; — *herausgegeben*, etc., von Heinrich Kurz; 2 volumes, Leipzig 1862.

quitter l'Allemagne, mais ils furent bien reçus par le prince qui représentait l'autorité impériale dans les contrées germaniques, et surtout ils purent assister aux débats de la diète de Nuremberg, où catholiques et protestans se trouvaient en présence. C'est là que Burkhard Waldis fit personnellement connaissance avec le cardinal Lorenzo Campeggio, dont il parle en ses fables. Pendant ce voyage à travers des pays dévoués aux doctrines nouvelles, Burkhard Waldis, déjà préparé peut-être, comme tant d'autres moines, aux enseignemens de Luther, avait-il senti sa foi se transformer? Sont-ce les protestans de l'Allemagne du nord ou les catholiques de Nuremberg qui l'ont décidé à quitter l'église romaine? On ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que le franciscain de Livonie, à peine revenu à Riga, s'empressa d'abjurer le catholicisme. Il est fâcheux que cette abjuration ait eu lieu à la suite de l'emprisonnement du moine par les magistrats luthériens de la Livonie. M. Henri Kurz a beau affirmer, d'après les écrits du fabuliste, que les convictions religieuses de Burkhard étaient parfaitement arrêtées avant son retour à Riga; nous avons beau être persuadé nous-même que cet emprisonnement ne fut pour lui qu'une occasion de déclarer aux yeux de tous les transformations secrètes de sa conscience : encore une fois cette occasion est fâcheuse; on aimerait mieux le voir se lever en face du péril, comme Anne Dubourg devant le parlement de Henri II.

Sorti du couvent, Waldis gagna sa vie en travaillant de ses mains; il se fit ouvrier, entra chez un fondeur, et par son intelligence, par son adresse, devint un des maîtres de l'industrie locale, comme l'attestent certains documens que nous possédons encore. Son commerce prit bientôt un assez grand développement; il faisait de longs voyages, et ses pérégrinations à travers l'Allemagne n'étaient pas moins utiles à sa cause religieuse qu'aux intérêts de son industrie. On sait que la réforme, parmi les influences si diverses qu'elle exerça dans le monde, imprima une rapide impulsion à l'industrie d'une part, de l'autre à l'enseignement populaire. C'est bien une figure du XVIe siècle que ce franciscain allemand devenu ouvrier, commerçant, occupé à courir le monde pour le soin de ses affaires et la propagation de ses croyances. Du fond de la Livonie, Burkhard Waldis alla jusqu'en Italie et en Portugal. Il visita souvent la Prusse, les villes hanséatiques, la Hollande, les contrées du Rhin, la Silésie, le Tyrol, l'Alsace et la Suisse. On ignore combien d'années il demeura établi à Riga; on ne sait pas davantage s'il habita quelque autre ville entre son départ de Livonie et son retour dans la Hesse; mais un fait hors de doute, quoique fort mystérieux, c'est qu'il eut à subir une longue et douloureuse captivité avant de pouvoir s'installer enfin dans sa patrie. Quelle fut la cause de cet emprisonnement? Combien de temps dura-t-il? Dans quelle ville, dans quelle contrée Burkhard Waldis avait-il rencontré des ennemis? Était-il coupable ou victime? Tout ce que nous savons, c'est qu'à l'époque où le poète revint dans la Hesse en l'année 1542, il avait de cinquante à soixante ans. On croit qu'il vécut d'abord chez ses deux frères Jean et Bernard; en 1544, le landgrave de Hesse, Philippe le Magnanime, le nomma pasteur d'Abterode. Peu de temps auparavant, il avait épousé une veuve dont il eut plusieurs enfans. Les derniers renseignemens sur sa vie s'arrêtent en 1547; c'est l'année où, accablé par la vieillesse et les infirmités, il dut renoncer

au ministère pastoral. A partir de ce moment, il semble disparaître; on ignore la date de sa mort.

Les œuvres de Burkhard Waldis sont assez nombreuses; on y remarque surtout une comédie morale intitulée *la Parabole de l'Enfant prodigue* (*de Parabell vam vorlorn Szohn*), imprimée à Riga en 1532, des prières en vers, des pièces satiriques contre le duc de Brunswick, des récits et moralités en prose, etc. Le plus important de tous ces ouvrages, celui qui assure une place à l'auteur dans l'histoire de la poésie allemande, c'est le recueil de fables donné sous le titre d'*Esopus*. L'*Esopus* a été l'occupation continuelle de Burkhard Waldis; il y travaillait déjà pendant son séjour à Riga, comme on le voit par la dédicace; il y travaillait encore après son retour dans sa patrie, et consignait dans le quatrième et dernier livre les souvenirs ou les épreuves de sa vie.

Voilà précisément ce qui fait le vivant intérêt de ce recueil. Ces réminiscences d'une laborieuse carrière, ces souvenirs du couvent des franciscains à Riga et de la mission catholique à Nuremberg, cette expérience des hommes en des conditions si diverses, ces leçons recueillies par l'ouvrier, par le maître fondeur, par le négociant hardi, par le voyageur infatigable, par le prédicateur errant et le pasteur sédentaire, ces avertissemens donnés ou reçus tour à tour, cette sagesse naïve apprise dans les livres sacrés et dans le commerce des humains, cette pensée naturellement grave qui s'arme de railleries pour la lutte, tout cela imprime aux apologues de Burkhard Waldis une véritable originalité. Certes, il n'y a rien chez lui qu'on puisse comparer à ce mélange de familier et de sublime, de finesse naïve et de dramatique vigueur, qui fait de notre La Fontaine un maître hors de pair; quelle différence toutefois entre Burkhard Waldis et tant de fabulistes anonymes, je veux dire sans nom distinct, sans inspiration propre, qui n'ont fait que répéter la tradition séculaire. Le caractère particulier de Burkhard Waldis, c'est qu'il est le fabuliste de la réforme, et que tout se rapporte dans ses récits aux intérêts de la révolution religieuse.

En veut-on un exemple? Il y avait dans les fabliaux allemands du moyen âge un récit intitulé *la Confession, — diu Bihte,* ou bien encore *Pœnitentiarius;* c'est le sujet que La Fontaine a immortalisé dans *les Animaux malades de la peste*. Burkhard Waldis s'empare de ce thème, mais il n'y voit pas ce qu'y verra le fabuliste français du XVIIe siècle, l'occasion d'une grande peinture, d'une grande et éternelle scène de la tragi-comédie sociale; il place la vieille moralité dans le cadre du XVIe siècle, au milieu des personnages de la renaissance et de la réforme. Dès le premier vers, le pape Alexandre VI est nommé. Ne dites pas qu'on ne s'attendait guère à voir un Borgia en cette affaire; il faut s'y attendre sans cesse avec Burkhard Waldis. Papes et cardinaux, aussi bien que Luther et Calvin, ont leur place nécessaire dans ces fables. Donc, en l'année 1500, le pape Alexandre VI est à Rome, et comme il convoque tous les pécheurs pour la distribution des indulgences, le loup, le renard et l'âne, alléchés par ces promesses solennelles, s'empressent de partir en pèlerinage. Ici, on le pense bien, les satiriques observations ne manquent pas sur les prétentions du pontife qui se substitue à Dieu : on croirait lire un pamphlet de l'époque. Ce n'est pourtant pas à Rome que la fable nous conduit; l'auteur ne

pousse pas sa hardiesse jusqu'au bout, il lui suffit d'avoir fait à sa manière un petit tableau satirique de l'église de son temps. Fatigués du voyage, effrayés des montagnes qu'ils ont encore à franchir, les trois pèlerins se décident à se passer du saint-père et à se confesser les uns aux autres. On sait la fin de l'aventure, mais voici la morale qui est particulière à Waldis : si le loup et le renard se pardonnent aisément leurs crimes, c'est qu'ils s'entendent comme larrons en foire, étant membres de la même confrérie, prêtres du même clergé ; quant au pauvre aliboron, qui s'en va naïvement conter ses peccadilles à l'ennemi, peut-il y avoir pour lui pénitence assez dure? Il s'est livré au renard, il s'est mis dans la gueule du loup; qu'il y reste. Ces attaques bouffonnes n'ont plus de sens aujourd'hui ; l'église du XIXe siècle, après les épreuves qu'elle a subies, en présence des épreuves plus fécondes encore qui l'attendent, l'église épurée il y a trois cents ans par la réforme et ranimée de nos jours par la révolution, occupe une assez grande place dans le monde moral pour que les sarcasmes d'autrefois la puissent atteindre. Ses plus redoutables ennemis dans notre société en travail ne sont ni les dissidens respectueux, ni même les adversaires déclarés; ce sont les étranges défenseurs qu'elle accepte ou qu'elle subit. Il n'en est pas moins intéressant de comparer les vieilles attaques aux nouvelles, de même qu'on opposerait utilement les apologistes d'autrefois à ceux d'aujourd'hui, sans qu'il fût nécessaire de beaucoup insister sur la signification d'un pareil contraste. Pour nous en tenir aux adversaires, et sans sortir du XVIe siècle, nous croyons que l'histoire littéraire a raison de remettre en lumière les apologues de Burkhard Waldis. On y trouvera de curieux documens sur l'état des esprits au XVIe siècle; on y trouvera aussi les qualités d'un conteur aimable, de la finesse, de la gaîté, un style franc, joyeux, rapide, et, au milieu des libertés toutes naturelles d'une polémique désormais hors d'usage, les leçons indestructibles de la morale chrétienne.

L'*Esopus* de Burkhard Waldis avait été publié six fois au XVIe siècle; la première édition est de 1548, la dernière de 1584. L'édition nouvelle que vient de donner M. Henri Kurz est un chef-d'œuvre d'élégance typographique et un modèle d'érudition sans pédantisme. Les sources auxquelles le fabuliste a puisé, les imitations, les rapprochemens, tout cela est indiqué avec précision, sans que l'annotateur s'oublie jamais en des développemens indigestes selon l'ancien usage germanique. Je lui reprocherais plutôt certaines omissions graves: pourquoi cite-t-il une fois à peine les savantes recherches de M. Victor Leclerc sur nos fabliaux dans les derniers volumes de l'*Histoire littéraire de la France?* Qu'il ouvre ce vaste *trésor*, bien des choses s'offriront à lui qu'il regrettera d'avoir négligées. Des travaux comme celui-ci peuvent et doivent aspirer à une sorte de perfection.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V. DE MARS.